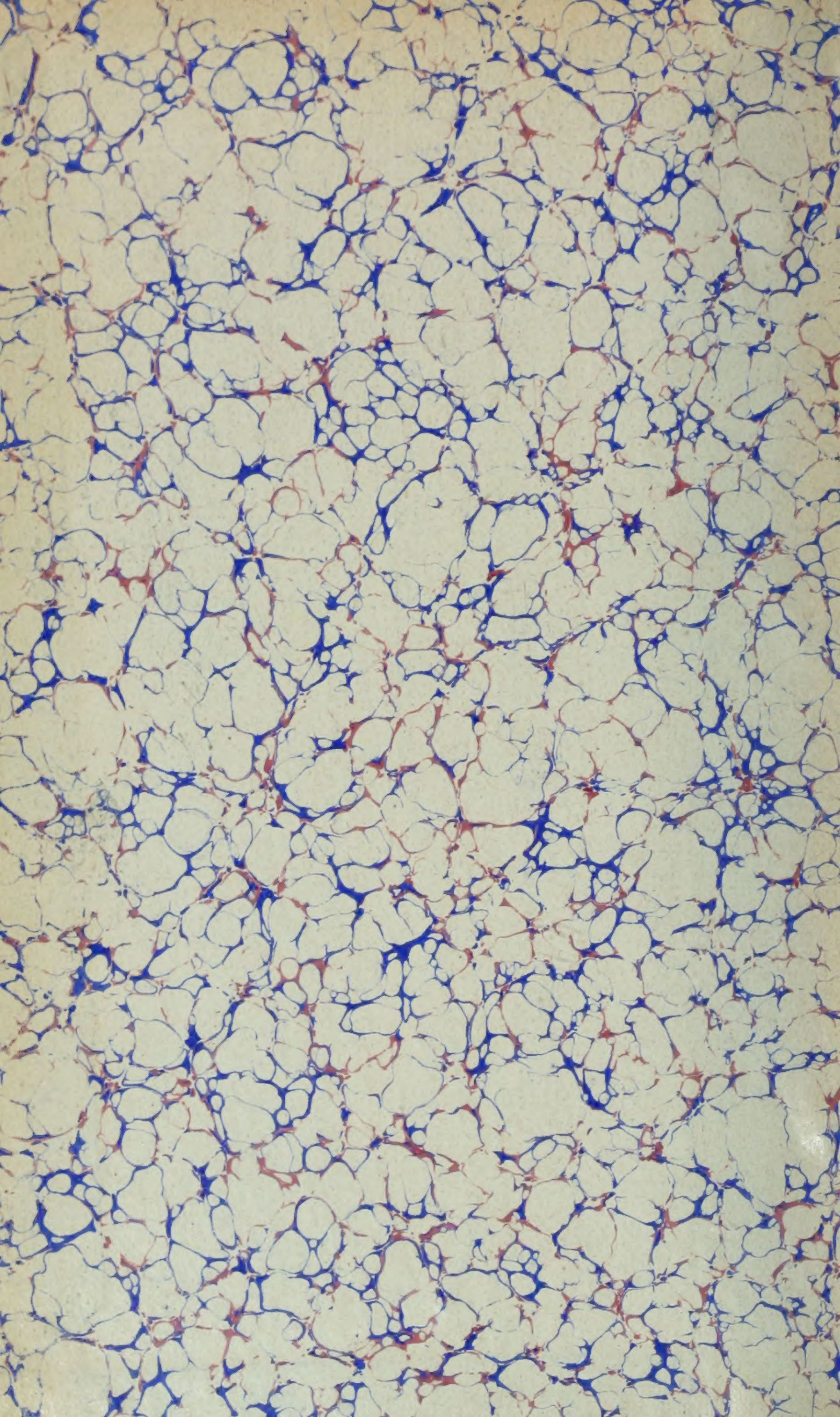
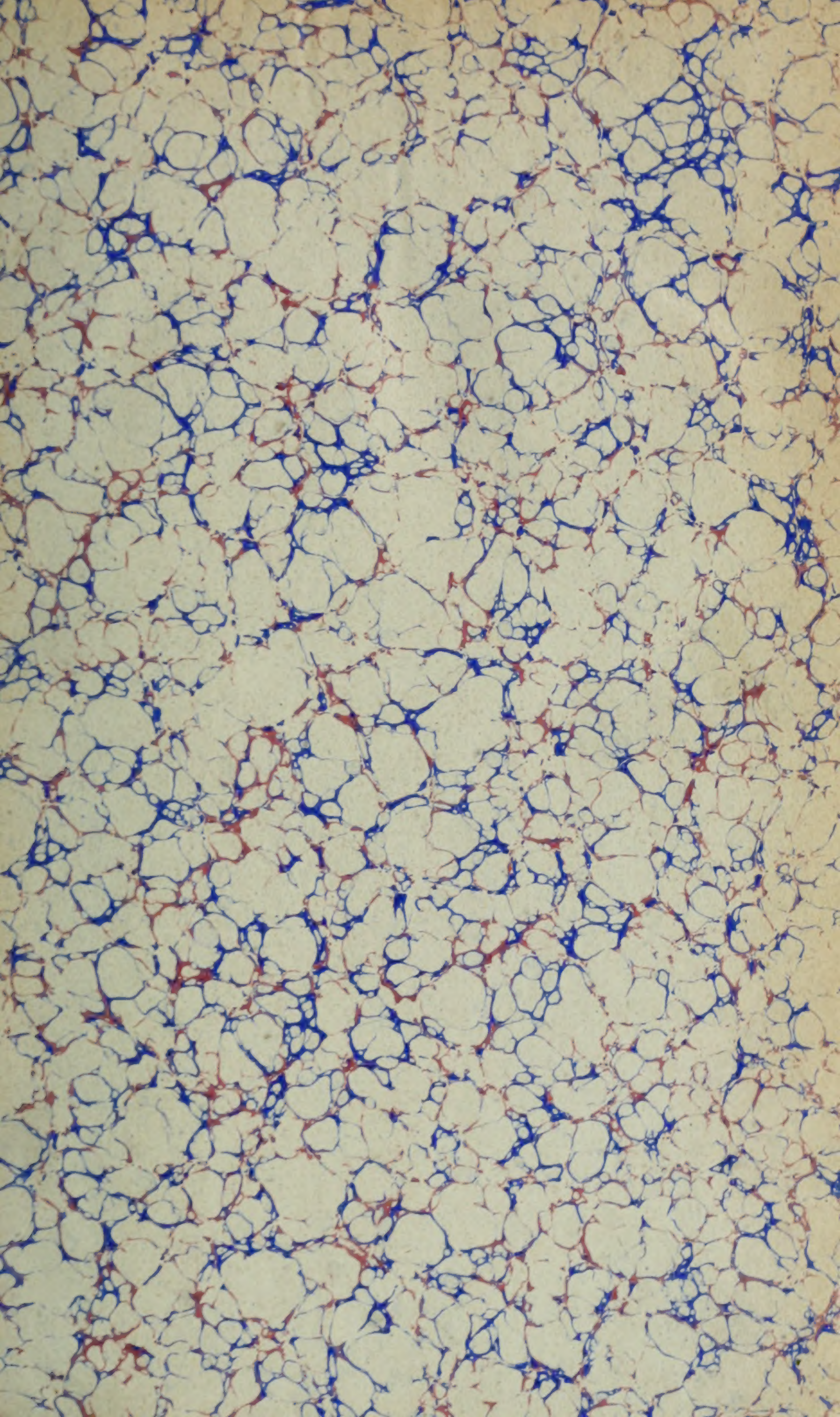




LÉON SÉCHÉ

—

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

—

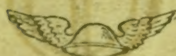
Alfred de Musset

I

L'Homme et l'Œuvre. — Les Camarades

(*Documents inédits*)

AVEC PORTRAITS, DESSINS ET AUTOGRAPHES





PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII



ALFRED DE MUSSET

DU MÊME AUTEUR :

—

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

ALFRED DE VIGNY et son temps, 1 vol. in-8°, illustré, librairie F. Juven, *couronné par l'Académie française* (1902).

SAINTE-BEUVE, son esprit, ses idées, ses mœurs. 2 vol. in-8°, illustrés de nombreux portraits et autographes. Société du Mercure de France (1904).

CORRESPONDANCE INÉDITE DE SAINTE-BEUVE AVEC M. ET MADAME JUSTE OLIVIER, DE LAUSANNE, publiée par Mme Bertrand, avec une introduction et des notes par Léon Séché. 1 vol. in-18, librairie du Mercure de France (1904).

LAMARTINE, de 1816 à 1830. Elvire et les Méditations. 1 vol. in-8°, illustré du portrait d'Elvire en héliogravure et d'autres portraits et autographes.

Pour paraître prochainement :

CORRESPONDANCE D'ALFRED DE MUSSET.

LA JEUNESSE DORÉE, correspondance d'Alfred Tattet avec Musset, Arvers, Guttinguer, Roger de Beauvoir, etc.

En préparation :

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE (1824).

LE CÉNACLE DE JOSEPH DELORME (1828-1830).

ANTHOLOGIE DES POÈTES ROMANTIQUES.



Portrait de Paul et Alfred de Musset
d'après le tableau de Dufaut
1815
Musée Carnavalet

LÉON SÉCHÉ

—

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

—

Alfred de Musset

I

L'Homme et l'Œuvre. — Les Camarades

(*Documents inédits*)

AVEC PORTRAITS, DESSINS ET AUTOGRAPHES



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Dix exemplaires sur Japon impérial numérotés de 1 à 10

Dix exemplaires sur papier de Chine numérotés de 11 à 20

et cinquante-trois exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 21 à 73

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

[illegible]

LETTRE-DÉDICACE

A MADAME LA COMTESSE D'ALTON-SHÉE

Madame,

En vous dédiant ce livre, je ne fais que remplir un devoir de reconnaissance.

Il y a six mois, quand je vous fus présenté par votre gracieuse et spirituelle amie, Mme Samson-Toussaint, je n'étais qu'imparfaitement renseigné sur le milieu particulier dans lequel Alfred de Musset avait passé les vingt-cinq dernières années de sa vie.

Les *Mémoires* du comte d'Alton-Shée et ceux de Mme Jaubert, sa sœur, m'en avaient assurément donné une idée assez exacte, mais vous seule pouviez satisfaire entièrement ma curiosité en m'ouvrant les tiroirs à double fond de votre secrétaire et ceux non moins précieux de votre fidèle souvenir.

Vous êtes, en effet, une des rares survivantes de la génération qui a vu et vécu les trente-cinq ans de

« corruption » qui vont de 1835 à 1870 : temps heureux où la bourgeoisie, après s'être enrichie selon le vœu et la formule de M. Guizot, jetait son argent par les fenêtres et égrenait le chapelet des jours, comme on effeuille une guirlande de roses.

Vous avez eu la bonne fortune de connaître, de fréquenter et d'aimer presque tous ceux, hommes ou femmes, qui composèrent la société du poète de *Mardoche* et de *Namouna*. Vous étiez la belle-sœur de sa « petite marraine », la cousine-germaine de cette tant aimable Aimée d'Alton qui, après avoir usé joyeusement de la vie, épousa sur le tard, et pour faire une fin, le gentilhomme de race qu'était Paul de Musset.

Mariée trop tard pour avoir reçu à votre foyer le prince Belgiojoso et Christine Trivulce, sa femme d'un jour, vous n'en avez pas moins recueilli, de la bouche même de votre mari et de sa sœur, qui furent leurs confidents, le récit romanesque de leurs aventures galantes. Et de même que d'Alton-Shée aurait pu dénombrer et nommer les femmes du monde et du demi-monde qui traversèrent la vie du prince « Beau et joyeux », de même vous pourriez dresser la liste des écrivains et des artistes qui furent les hôtes du cœur de cette Trivulce « à la face morte ».

Vous avez posé, vous aussi, devant le statuaire Barre qui fit le dernier buste d'Alfred de Musset.

Bref, vous connaissez sur le bout du doigt l'histoire peu édifiante de ce monde de viveurs qu'on ne reverra plus, et vous en parlez comme un livre, en femme revenue de tout, avec un sourire où il entre infiniment d'indulgence.

Ce fut donc pour moi deux ou trois journées, dignes d'être marquées d'un caillou blanc, que celles où vous me fîtes l'honneur insigne de me confier la correspondance de votre mari et d'en éclairer les parties obscures au cours de nos entretiens. Car enfin, les portraits littéraires, tout comme les autres, n'ont de valeur qu'autant qu'ils ressemblent aux modèles, et ils n'ont de chance de leur ressembler que si on les situe dans leur atmosphère propre. Or, l'atmosphère d'Alfred de Musset, c'était le boulevard de Gand, le *Café de Paris*, *Tortoni*, la rue Grange-Batelière, Bury, la Terrasse de Saint-Germain, et — j'en demande pardon à la grande ombre de Berryer — le château d'Augerville.

On me dira peut-être que les *Confessions* d'Arsène Houssaye, les chroniques de Gustave Claudin et les petits mémoires de Monselet et de Philibert Audebrand nous renseignent abondamment sur la plupart de ces lieux de plaisir. Je ne dis pas le contraire, mais je me méfie des mémorialistes de métier ou d'occasion. Arsène Houssaye, qui en avait tant vu, nous en a raconté davantage encore, et cela à un âge où les yeux du corps et

de l'esprit ne voient plus — comme c'était son cas — les choses du temps passé qu'à travers une brume plus ou moins épaisse. Monselet, qui connaissait si bien les livres, a écrit la plupart des siens sur le coin d'une table, dans un café du boulevard ou une salle de rédaction, avec plus de souci d'amuser le lecteur que d'apporter des matériaux à l'histoire. Quant à Gustave Claudin et Philibert Audebrand, on ne peut accepter leurs récits que sous bénéfice d'inventaire, et malheureusement les moyens de les contrôler ne courent pas les rues. Je n'en connais qu'un pour ma part qui soit absolument sûr, c'est celui que vous avez eu l'extrême obligeance de mettre à ma disposition sous la forme d'un énorme paquet de lettres. Rien ne saurait, en effet, remplacer, comme moyen de contrôle, la correspondance écrite au jour le jour des acteurs ou des témoins de tels et tels événements publics ou privés, puisqu'elle nous livre, sans qu'ils y aient pris garde, les mobiles secrets de ceux qui les ont amenés ou conduits. Et si l'on a le bonheur d'avoir à côté de soi, quand on dépouille cette correspondance, une personne ayant connu ces témoins et ces acteurs, le document acquiert du coup un prix inestimable par le fait seul que cette personne y ajoute, si besoin est, avec le commentaire qui lit entre les lignes, le ton qui fait la chanson, comme dit le proverbe.

Mais vous ne vous êtes pas contentée, Madame, de me confier les papiers de votre mari et quelques-uns des beaux portraits qui illustrent ce livre, vous avez mis le comble à votre obligeance en me donnant la primeur — si je puis dire — d'une comédie inédite du comte d'Alton-Shée qui, par son titre de *l'Ivresse*, le scandale qu'elle causa dans la famille de Musset et les démêlés que l'auteur eut de ce chef avec l'administration du Théâtre-Français, constitue un document de premier ordre pour l'histoire littéraire du second Empire.

C'est de tout cela, Madame, que je vous ai tant de gratitude. Je vous prie donc d'agréer, avec la dédicace de cet ouvrage, l'expression de mes très vifs remerciements pour le service que vous m'avez rendu, en même temps qu'aux lettres françaises.

LÉON SÉCHÉ.

Paris, 9 octobre 1906.

Je ne saurais oublier ici les personnes qui, en dehors de Mme la comtesse d'Alton-Shée, m'ont aidé dans la documentation de cet ouvrage : M. Poullain, qui m'a communiqué la correspondance de Déjazet et d'Alfred Tattet avec Félix Arvers, ainsi que le carnet du voyage d'Arvers en Italie ; — Mme Samson-Toussaint à qui je dois les lettres si intéressantes de Mme Allan-Despréaux et le portrait de Rachel ; —

Mme Pauline Viardot de qui je tiens le beau portrait de la Malibran, sa sœur; — M. Eugène Tattet qui m'a donné le portrait de son cousin et la vue de Bury; — M. Roger de Beauvoir qui m'a permis de feuilleter les carnets satiriques de son père et de reproduire sa jolie statuette par Dantan. Que toutes ces personnes reçoivent, au seuil de ce livre, l'expression de ma reconnaissance.

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES D'ALFRED DE MUSSET

§ I. — AU PAYS VENDÔMOIS. — LE MANOIR DE LA BONNAVENTURE

I. — De Vendôme à la Bonnaventure. — Aspect général de la vallée du Loir. — Souvenirs qu'évoque cette rivière. — Ronsard et les poètes du XVIe siècle. — La chanson de *la Bonnaventure-au gué* de Ronsard, et celle de Molière. — Antoine de Bourbon au manoir de la Bonnaventure.

II. — Description de ce manoir. — Ses premiers propriétaires. — Claude de Musset et Cassandre Salviati. — Comme quoi la Cassandre de Ronsard était l'arrière-grand'mère d'Alfred de Musset. — Les Musset et les du Bellay. — Parenté du poète des *Nuits* avec le poète des *Regrets*.

III. — Armoiries et devise d'Alfred de Musset. — Alliance problématique de sa famille avec Catherine du Lis, nièce de Jeanne d'Arc. — Un mot du poète à ce sujet. — Quelques-uns de ses ancêtres.

IV. — Le propriétaire actuel de la Bonnaventure. — Derniers vestiges de l'ancien manoir. — Anciennes inscriptions de la maison de Baïf, à Paris, de la Cour-des-Pins, de la Possonnière et du château de Glatigny.

V. — De la Bonnaventure au bourg de Mazangé. — L'église de ce petit bourg. — La Trinité de Vendôme et la statue de Ronsard.

§ II. — L'HOMME ET L'ŒUVRE

I. — Un Italien de la Renaissance. — Ressemblance physique d'Alfred de Musset avec les pages de la cour de Henri II. — Ses portraits par Deveria et David d'Angers. — Comme quoi il était surtout Salviati au point de vue des mœurs. — Une lettre de lui à Paul Foucher. — Conclusions qu'on en peut tirer. — Influence de ses premières lectures. — L'Italie dans

Shakespeare : *Roméo et Juliette*, *Jules César* et le *More de Venise*.—Pétrarque et le Tasse.—Comment il composa *Lorenzaccio*. — Deux scènes de ce drame. — Rapprochements qu'on peut faire entre Julien Salviati et Alfred de Musset. — Le vice familial. — Rodrigue Musset.

II. — Alfred de Musset et la Pléiade. — Influence de Victor Hugo sur lui. — Idéal de chacun d'eux : Chateaubriand et Shakespeare. — La préface de *Cromwell* et la préface des *Etudes françaises et étrangères*. — Comme quoi Musset est plus près d'André Chénier et de la Pléiade que le cénacle de 1829. — Le rythme et la rime, d'après J. du Bellay. — La méthode de travail de Musset. — Ses affinités diverses avec l'auteur de la *Défense et Illustration de la langue françoise*. — Son patriotisme et sa haine de l'Anglais. — Une erreur de Lamartine et de Legouvé. — *Le Rhin allemand*. — Circonstances dans lesquelles il fut composé.— Une légende de Mme de Girardin.

III. — Le sonnet dans l'œuvre de Musset. — Influence de l'Italie sur J. du Bellay et sur lui. — Tous deux satiriques d'occasion. — Leur fierté nobiliaire. —Autres traits de caractère qui leur sont communs. — Leur amour des bêtes. — Leur surdité. — Les poètes les plus français du XVIe et du XIXe siècle. — *Le Lac*, *la Tristesse d'Olympio* et *Souvenir*. — Musset moins grand que Lamartine et Hugo, mais plus humain qu'eux.

§ I. — AU PAYS VENDÔMOIS — LE MANOIR DE LA BONNAVENTURE

I

Je ne connaissais pas encore ce coin du pays vendômois.

Ayant appris que les ancêtres d'Alfred de Musset étaient nés pour la plupart au Gué-du-Loir, l'idée me vint, au mois d'avril dernier, d'aller visiter leur manoir de la Bonnaventure.

— Mais il n'y a rien à voir! m'écrivait, quelques jours auparavant, un archéologue de Vendôme.

— Qu'importe? lui répondis-je. En matière d'histoire, le cadre est souvent plus intéressant que le tableau. Quand bien même il ne resterait de la Bonnaventure que des ruines informes, c'est assez du pays environnant et des souvenirs qui y sont attachés, pour qu'on puisse, avec un peu d'imagination, recomposer l'âme de ceux qui l'habitèrent?

Et me voilà parti pour Vendôme! J'y arrivai à dessein au petit jour, afin de profiter de la patache qui fait le service des dépêches entre cette ville et Montoire. Car il y a douze kilomètres de Vendôme à la Bonnaventure, et j'avais plusieurs raisons de ne pas faire la route à pied. Tout d'abord je tenais à arriver là-bas frais et dispos; ensuite, ayant un bon guide sous la main, j'aurais été inexcusable de le négliger. Je montai donc sur le siège de la voiture à côté du courrier, et hue les belles!... Il était quatre heures et demie quand nous quittâmes la gare de Vendôme, au claquement joyeux du fouet et des sabots, battant le pavé, des deux bêtes attelées en flèche.

En quelques tours de roue, nous étions hors de la ville endormie, et la patache s'engageait dans la campagne.

Faut-il le dire? Ma première impression ne fut pas bonne. A certain moment elle fut même si mauvaise que je poussai malgré moi cette exclamation méprisante: « Quel pays plat, mon Dieu! mais nous sommes en pleine Beauce ! »

— Oh! Monsieur, riposta le courrier, ayez un peu de patience: il n'y a de vrai plaisir en ce monde que celui qui se fait attendre. Tout à l'heure, nous allons entrer dans le Vendômois, et vous m'en direz des nouvelles! Vous voyez à gauche, dans le lointain, au

milieu des arbres, ce château dont les fenêtres miroitent au jour qui se lève! C'est le château de Rochambeau qui a donné son nom à cette partie de la vallée. Eh bien! quand nous l'aurons passé, ce qui est l'affaire d'un quart d'heure, vous ne direz plus que c'est la Beauce, je vous le promets.

Et comme s'il avait eu hâte d'avancer mon plaisir, il toucha du bout de son fouet ses deux chevaux qui partirent à fond de train. Le temps, d'ailleurs, était très agréable: peu ou point de vent, mais une fraîcheur molle qui sentait l'orage. Justement il avait tonné la veille, et le ciel en était encore tout bouleversé. Il était par endroits d'un bleu très vif et qu'on aurait cru lavé par la pluie; par d'autres, il était taponné de gros nuages gris qui contenaient plus d'une menace, et, du côté de l'horizon, il y en avait de plus gros et de plus noirs qui se massaient, comme des escadrons prêts à entrer en ligne.

— S'il ne survient pas quelque bon coup de vent pour chasser tout cela, dit le courrier, nous pourrions bien avoir de l'eau avant midi!

— Pourvu qu'il n'en tombe pas avant mon retour! répliquai-je.

Cependant la vallée se rétrécissait à vue d'œil. A gauche nous avions passé Rochambeau, et l'immense plaine, si fatigante en sa monotonie, était devenue de proche en proche un joli tapis d'herbe grasse, de deux à trois cents mètres de large, où quelques rangées de saules et de peupliers à quenouille indiquaient le voisinage d'une rivière. A droite, nous longions à présent un coteau d'une forme et d'une tonalité que je me souvenais d'avoir vues ailleurs. De la base au faîte, avec des intervalles remplis par des vignes encore

jeunes, s'étageaient de jolies maisons toutes blanches, bordées le long de la route de petits jardins potagers que le chevalier Printemps avait déjà visités. Dans presque tous, effectivement, les cerisiers, les pruniers, les amandiers et les pêchers étaient en fleurs, et cela faisait, sous le ciel bleu capitonné de gris, une chanson de couleur blanche et rose qui aurait réjoui la palette d'un peintre.

— Cette fois, m'écriai-je, nous ne sommes plus en Beauce, mais en Touraine!

— Vous voyez bien, Monsieur, que vous n'avez pas perdu pour attendre.

Je venais de reconnaître, mais en petit et comme en miniature, le val et les coteaux de la Loire, entre Cinq-Mars et Langeais. Ici et là, le tuffeau affleure le sol et met des taches crayeuses au flanc vert des collines. Ici et là, les maisons riches et pauvres sont bâties avec cette pierre qui, si elle a l'inconvénient de s'effriter à la lune, comme on dit en Anjou, a l'avantage aussi de rester toujours blanche, et de s'harmoniser mieux qu'aucune autre avec l'ardoise d'Angers, qui reste toujours bleue. Blanches et bleues, telles sont les villes et les bourgades de la Touraine et du Vendômois. Mais à Langeais, comme à Villiers, qui est à mi-chemin de Vendôme et de la Bonnaventure, quelques vignerons ont eu l'idée originale et économique de se loger dans la carrière même. Et rien n'est plus pittoresque que ces portes et fenêtres ouvertes à fleur de roche sur le val qu'elles regardent, et que ces cheminées qui fument à travers le plafond du coteau, parmi les ceps de vignes! La seule différence qu'il y ait d'un pays à l'autre, c'est qu'au delà de Vendôme toute la vallée est en prairies, tandis qu'aux environs de

Tours les jardins et les vergers l'emportent sur les pâturages.

Tout à coup, après avoir passé les derniers feux de Villiers, au moment où je m'apprêtais à demander à mon guide si nous ne verrions pas bientôt le Loir, j'aperçus tout près de nous, entre deux berges basses, ombragées de peupliers droits comme des cierges, une large raie d'argent toute frissonnante, qui zigzaguait dans les prairies. Aussitôt, le beau paysage prit à mes yeux l'âme qui lui manquait, car un paysage sans eau, pour quiconque est né au bord d'un grand fleuve, c'est comme un corps sans âme, et j'éprouvai dans tout mon être un long frémissement de joie.

Il me sembla, tant certains noms sont évocateurs d'images et d'idées, que, derrière le rideau transparent des peupliers sans feuilles, s'avançait à notre rencontre, dans sa robe de brume légère, l'ombre royale de Ronsard; et machinalement, cédant à l'illusion, je prêtai l'oreille à la brise, comme si le poète vendômois allait chanter le « los » du Loir. J'avais déjà eu cette impression fugitive, il y a quelques années, en visitant la Cour-des-Pins, de Baïf. Seulement, à cet endroit du Loir, Ronsard ne m'était pas apparu seul. Il était accompagné de son ami, le poète des *Mimes*, et leurs chants accordés se mêlaient à la plainte du vent dans les saules! Ne riez pas. Vous savez que les poètes de la Pléiade, en vue de renouveler la mythologie païenne, donnèrent leurs noms et leurs visages à chacune de leurs rivières natales. — Ronsard incarna le Loir; J. du Bellay, la Loire; Peletier du Mans, la Sarthe; Maurice Scève, le Rhône; Pontus de Thiard, la Saône; Olivier de Magny, le Lot; Marguerite d'Angoulême, la Charente, etc. Eh bien, tel est le pres-



Manoir de la Bonnaventure

tige de l'art que ces belles rivières de France continuent de rouler dans la mémoire des humanistes les odes, les sonnets, les élégies des poètes qui les célébrèrent, il y a près de quatre cents ans.

Mais c'est surtout le Loir qui a le privilège d'évoquer le nom et le souvenir de Ronsard. Il est vrai que, de Couture à Vendôme, on retrouve partout la trace de ses pas. Le peuple qui n'a rien lu de lui, mais qui a toujours eu un faible pour les verts-galants, en parle comme d'un dieu ou d'un héros. Quand on érigea sa statue à Vendôme, toutes les filles du pays lui apportèrent des fleurs... Ce qui n'empêche que l'autre jour ma surprise ne fut pas mince, en entendant une femme du peuple me demander curieusement si je connaissais la chanson de *la Bonnaventure-au-gué*, de Ronsard.

— Non, ma bonne femme, lui répondis-je, et vous ?

Je crus qu'elle allait me dire oui, au sourire énigmatique qui flottait sur ses lèvres, et déjà je lui votais tout bas des actions de grâces. Il y a si longtemps que je cours après cette chanson dont tout le monde ne connaît que la ridicule contrefaçon de Molière : *J'aime mieux ma mie au gué*. La veille de mon départ, je feuilletais encore, mais inutilement, les recueils manuscrits des chansons populaires du XVI[e] siècle qui sont à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Et cependant ce n'est pas une fable inventée par quelque mystificateur : cette chanson de *la Bonnaventure-au-gué*, dont le refrain nous a tous fait danser, quand nous étions enfants, remonte bien au temps où Ronsard préludait à ses *Folastries*. Il est certain qu'elle lui fut inspirée par les fredaines d'Antoine de Bourbon au manoir de la Bonnaventure. Ces fredaines dont il fut témoin, d'aucuns

disent acteur, sont demeurées célèbres dans tout le pays. On en parle avec la même indulgence que des équipées de Henri IV. Mais, comme Ronsard négligea de recueillir ces couplets gaulois parmi ses œuvres de jeunesse, le temps, qui ne respecte rien, s'est plu à les défigurer. C'est ainsi que Molière, qui n'y regardait pas de si près, s'imagina de bonne foi que le mot « au gué » accolé à la Bonnaventure était l'équivalent pur et simple de *gai*, pris comme interjection. D'où le refrain de la chanson du *Misanthrope* :

J'aime mieux ma mie au gué
J'aime mieux ma mie (1).

Or le gué chanté par Ronsard était tout bonnement le Gué-du-Loir, où la patache qui me portait vient précisément d'arriver.

II

Il était cinq heures et demie quand je mis pied à terre. Au même instant un pêcheur du village jetait, de l'avant de son bateau, ses filets dans la rivière. Je m'approchai de la berge pour jouir du coup d'œil. Un beau chien de chasse, l'œil amusé et la langue pendante, suivait à l'arrière tous les mouvements de son

(1) Dans *la Clef des chansonniers*, que Ballard publia en 1727, je trouve une chanson qui pourrait bien avoir été mise en musique sur l'air de celle de Ronsard. En voici le premier couplet :

Belles, regardez ma main
Je vous en conjure ;
Dois-je soupirer en vain ?
Dites-moi pour le certain
La bonne aventure, ô gué,
La bonne aventure.

maître. Au bout de quelques minutes le pêcheur tira à lui la corde à laquelle était pendu son épervier, et je vis frétiller au-dessus de l'eau les gardons et les brêmes qui s'étaient laissé prendre.

— J'en retiens une friture, m'écriai-je.

— A votre service, Monsieur.

Et comme j'étais à jeun, j'allai tuer le ver dans une auberge, à la tête du pont où le Boulon se jette dans le Loir. C'est là qu'autrefois passait la voie romaine de Vendôme au Mans. La Bonnaventure est de l'autre côté de ce pont, au bord même du Boulon, dans lequel elle se mire. Il n'y a donc pas besoin de prendre une lunette pour la découvrir. Mais comme elle est noyée dans la verdure, on n'en voit guère à cette distance que les deux tours coiffées d'ardoise qui commandent la route de Saint-Calais, la porte d'entrée toute grande ouverte et la haute toiture du corps de logis qui donne sur la cour intérieure.

Ce manoir du XVe siècle doit son nom à une chapelle aujourd'hui démolie qui était consacrée à saint Bonaventure, patron des tisserands. Ancienne dépendance de la maison des Templiers de Vendôme, il devint, en 1478, la propriété du chevalier Thomas Thacquain, et puis, au commencement du XVIe siècle, celle de Jean de Salmet, compagnon d'armes et ami d'Antoine de Bourbon, qui en fit un lieu de délices. Il semble, d'ailleurs, que cette gentilhommière ait été prédestinée à cette fin joyeuse par son nom même, orthographié de certaine façon (1), et par sa situation topographique. Placée à l'intersection des routes du Bas-Vendômois, du Blaisois et du Maine, la noblesse de ces provinces, qui jouissait des faveurs du duc de

(1) Bonne-Aventure, qui pourrait bien avoir été l'orthographe primitive.

Vendôme, pouvait s'y rendre facilement lorsqu'elle était invitée à chasser et à godailler avec lui. Elle n'eut pas trop à souffrir des guerres de religion. Cependant, quand Henri de Navarre autorisa, en 1579, Jean de Salmet, l'ami de son père, à la munir d'un pont-levis, c'était probablement pour la mettre à l'abri des coups de main.

A cette époque, la famille de Musset y fréquentait beaucoup; peut-être même en avait-elle la jouissance effective, car je vois dans sa généalogie qu'en 1537 Claude de Musset, lieutenant-général du bailli de Blois, avait épousé Marie Girard de Salmet, fille de Nicolas Girard de Salmet, seigneur de la Bonnaventure et autres lieux. En tout cas, Ronsard y connut certainement ce Claude de Musset, — à moins qu'il n'ait fait sa connaissance à Blois vers le temps où il fit la rencontre de Cassandre Salviati (1). Qui sait même s'il n'assista pas, en 1580, au mariage de la fille de Cassandre avec le fils de Claude de Musset (2) ?...

(1) Cassandre Salviati appartenait à cette fameuse maison florentine dont un membre était, dès la fin du XVe siècle, grand gonfalonier de la République, qui avait fourni, selon les généalogistes, trois cardinaux à Rome, douze gonfaloniers à Florence, plusieurs nonces et les ducs de Giulano. Brantôme rapporte que cette famille était alliée aux Médicis.

Le premier de ses membres établi en France fut Bernard Salviati, qui, en 1517, acheta Talcy, situé entre Vendôme et Marchenoir, et en fit hommage, en 1520, à Jean II d'Orléans-Longueville.

Bernard épousa Françoise Doucet, dont il eut quatre fils : Antoine, Jacques, Jean, seigneur de Talcy après lui et père de Diane, François, chevalier de Malte, et deux filles, Marie et CASSANDRE.

C'est probablement à Talcy que naquit cette dernière, et sans doute vers 1530, puisque Ronsard, en son sonnet XVIII, commence ainsi le portrait de Cassandre :

Une beauté de quinze ans enfantine...

Le poète la vit pour la première fois le 21 avril 1545 à Blois.

(Cf. à ce sujet l'article publié par M. Henri Longnon, dans la *Revue des questions historiques* du 1er janvier 1902, et celui de M. Paul Laumonier, publié dans la *Revue de la Renaissance* d'octobre-décembre de la même année.)

(2) Cassandre Salviati, qui avait épousé Jehan de Peigné, seigneur de

« L'auteur des *Nuits*, arrière-petit-fils de la Cassandre de Ronsard ! écrivait, il y a quelques années, M. Henri Longnon, voilà un lien avec la Pléiade que ne soupçonnait pas l'école romantique, qui prétendait si bien renouer la tradition poétique du XVI[e] siècle (1) ! »

Certes la rencontre est piquante, mais si M. Henri Longnon avait poussé ses recherches un peu plus loin, il aurait découvert dans les origines d'Alfred de Musset un autre lien, bien plus direct et bien plus intime encore avec la Pléiade, puisque, en 1707, l'arrière-grand-père du poète de *Mardoche* et de *Namouna*, Charles-Antoine de Musset, qui lui-même était petit-fils de la fille de Cassandre, épousa Marguerite-Angélique du Bellay, fille de François du Bellay, gouverneur, pour le Roi, à Vendôme, lequel descendait en droite ligne de la branche des du Bellay-Langey, cousins de Joachim (2).

vray, quelque temps après sa rencontre avec Ronsard, survécut au poète, mort, comme on sait, en 1585. M. Martellière, avoué à Vendôme, qui a dépouillé le cartulaire de la Maison-Dieu de cette ville, a trouvé un acte d'elle (procuration passée devant Lasseron, notaire) en date du 9 décembre 1595.

(1) *Revue des Questions historiques* du 1[er] janvier 1902.

(2) François du Bellay, fils aîné de Claude et de Siméone Bouchard, était l'arrière-petit-fils de Siméon, chef de la branche de Champagne, lequel était lui-même le sixième fils de Hugues, tué à la bataille d'Azincourt, en 1415, et d'Isabeau de Montigny.

François du Bellay, qui avait épousé, par contrat du 18 septembre 1660, Marie du Tillet, fille de Jean du Tillet, seigneur de Gonaix et de Loré, conseiller en la grande chambre du Parlement, et de Marie Dourat, devint gouverneur de Vendôme par suite de la démission de son père, en 1667. Il avait été nommé, en 1663, lieutenant des maréchaux de France au même lieu.

Il eut neuf enfants de ce mariage :

1° Claude ;

2° François, qui fut enseigne des galères du roi ;

3° François-Louis ;

4° Paul, capitaine de dragons ;

5° Marie-Renée, mariée, le 15 novembre 1707, à M[re] Elie du Tillet, chevalier, s[r] de Loré ;

6° MARGUERITE-ANGÉLIQUE, née le 21 avril 1680, à Oysseau, pays du

Nous enregistrerons tout à l'heure les miracles de cet atavisme, mais auparavant il nous faut dire quelques mots des ancêtres d'Alfred de Musset.

III

S'il faut en croire le frère du poète (1), la famille de Musset serait originaire du duché de Bar. Mais elle ne nous intéresse qu'à partir du jour où elle vint s'établir dans le Blaisois et le Vendômois, c'est-à-dire à partir du XVe siècle. Le premier dont il soit fait mention dans l'histoire, Simon de Musset, était, en 1461, seigneur de la Maisonfort, de l'Etang et de la Courtoisie, et remplit les fonctions de conseiller et maître de la Chambre des Comptes du duc d'Orléans. Il portait : *d'azur, à l'épervier d'or, chaperonné, longé et perché de gueules*. Sa devise, qu'il avait empruntée à l'un de ses fiefs, était : *Courtoisie*, mot dérivé de *cour*, qui s'écrivait *court* anciennement. Court — courtois, courtisan : en ce temps-là, on n'était pas l'un sans l'autre.

En 1505, Simon de Musset résigna ses fonctions, en faveur de son fils Denis qui avait épousé, quelque vingt

Bas-Maine, mariée, le 5 septembre 1707, à Mre CHARLES-ANTOINE DE MUSSET, chevalier, sr de la Bonnaventure ;

7° Marthe-Magdeleine-Etiennette, morte religieuse ;

8° Joseph-Augustin, prêtre, chevalier seigneur de Rocaneuf, chanoine et chancelier de l'église collégiale de Vendôme. Il acheta le fief de la Massuère près Celle, où il mourut, le 23 octobre 1765. A sa mort, le domaine de la Massuère passa par héritage à la maison de Musset ;

9° Marie-Louise, née le 13 novembre 1689 et morte religieuse.

François du Bellay mourut en 1712 et sa femme en 1731. Ils furent inhumés tous deux dans l'église des Hayes, canton de Montoire.

(Cf. le *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois* de juillet-septembre 1905.)

(1) *Biographie d'Alfred de Musset*, par Paul de Musset.

ans auparavant, la fille de Macé de Villebresme, maître d'hôtel de Marie de Clèves, mère de Louis XII. Ces Villebresme passaient pour être alliés à Catherine du Lys, nièce de Jeanne d'Arc.

A la suite de son mariage avec Marie Girard de Salmet, qui lui avait apporté la seigneurerie de la Bonnaventure, Claude de Musset, déjà nommé, se réclamant de cet illustre parentage, prit pour devise : *Courtoisie-Bonne-Aventure-aux-Preuses* (1), qui se perpétua dans la famille et qu'Alfred de Musset n'oublia jamais de joindre à ses armes. L'alliance des Villebresme aux du Lis a été contestée dans ces dernières années par un savant généalogiste (2), mais il n'aurait pas fait bon soutenir cette dispute devant notre Fantasio, car il était très fier de ses quartiers de noblesse et rabroua plus d'une fois Rachel, quand elle l'en plaisantait.

Un soir qu'une de ses petites amies, danseuse à l'Opéra, dînait au Palais-Royal avec « un prince, fils d'un ancien roi, bon prince et galant homme », Musset étant arrivé au dessert se mit à table et offrit des pêches à la ballerine, en lui racontant une histoire invraisemblable sur la vertu des pêches appliquée aux jeunes demoiselles. Un peu confuse, elle lui demanda s'il la prenait pour une Jeanne d'Arc. Alors, dit Arsène Houssaye, à qui j'emprunte cette anecdote, il leva le front et parla plus haut :

— Jeanne d'Arc, sachez qu'elle fut mon arrière-grand'tante (3).

(1) Preuse, féminin de preux.
(2) M. Boucher de Molandon (*Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais*, t. XVII).
(3) Cf. *les Confessions* d'Arsène Houssaye, t. I, p. 273, et t. V, p. 162.

Après avoir rempli, cent ans durant, des fonctions administratives et judiciaires, les de Musset embrassèrent la carrière des armes, où ils ne tardèrent pas à se signaler par leur courage. Le fils aîné de Guillaume et de Cassandre Salviati fut tué, en 1635, à Philisbourg, en défendant cette place. Son frère Charles, qui était gentilhomme de la Chambre du roi, fut tué également dans la guerre de la Valteline, à la tête du régiment de Feuquières. Le fils de celui-ci périt de même au siège du fort de Mardick, le 28 juillet 1645, quinze jours après avoir été nommé capitaine du régiment de Gaston, oncle de Louis XIV. Son petit-fils, Alexandre-Henri de Musset, mourut dans son lit, mais il n'en eut pas moins une vie glorieuse. Ayant débuté comme page de Monsieur, frère de Louis XIV, il devint brigadier des armées du Roi.

Le mariage de Charles-Antoine avec Marguerite-Angélique du Bellay, sans rien changer aux traditions militaires de la famille, donna à son sang une nouvelle vigueur. Jusque-là, à de rares exceptions près, les seigneurs de la Bonnaventure semblaient s'être appliqués, de père en fils, à n'avoir qu'un seul héritier mâle, au risque de perdre avec lui en un jour toutes leurs espérances. Marguerite-Angélique du Bellay, qui appartenait à une famille où les enfants étaient aussi nombreux que les fiefs — et ce n'est pas peu dire — suivit l'exemple de ses parents.

En quelques années, elle eut quatre enfants, dont deux fils qui, s'étant mariés, prirent, pour se distinguer l'un de l'autre, le nom d'une de leurs terres. L'aîné s'appela le marquis de Cogners et le cadet Musset-Pathay. C'est de la branche des Musset-Pathay qu'est issu le père d'Alfred. Mais la Bonnaventure

GÉNÉALOGIE

DE LA

FAMILLE DE MUSSET

DRESSÉE

Par OCTAVE TESSIER

Revue et corrigée

—



SIMON DE MUSSET
Seigneur de la Maisonfort, de l'Étang et de la Courtoisie
Conseiller et maître de la Chambre des Comptes du duc d'Orléans, en 1461
Lieutenant général du bailli de Blois
Marié à Jeanne de Bonnas, fille d'André et de Jeanne de Villebresme

DENIS DE MUSSET
Conseiller du roi, maître des requêtes de la duchesse d'Orléans
Lieutenant-général du gouverneur-bailli de Blois
par résignation de son père du 19 février 1505
Marié, en 1479, à Marie de Villebresme fille de Mace de Villebresme
Mort vers 1535

CLAUDE DE MUSSET
Seigneur de la Rousselière, du Grand et du Petit-Lude
Lieutenant-général du bailli de Blois en 1536 — Lieutenant-général du présidial de Blois, en 1558
Marié, le 8 février 1537, à Marie Girard de Salmet
Fille de Nicolas Girard de Salmet, vicomte de Vallogne, Seigneur de la Bonnaventure
et de demoiselle Claude de Saulle. — Mort vers 1569

GUILLAUME DE MUSSET
Seigneur de la Rousselière, du Pray, du Lude, d'Ozouer-le-Breuil et de la Courtoisie
Marié, le 9 novembre 1580, à Cassandre de Pagne, fille de Jehan, sieur de Pray, et de Cassandre de Salviati
Pensionné, en 1570, par Henri III pour ses services militaires
Commandait, en 1587, une compagnie de 50 hommes d'ordonnance
Mort, en novembre 1593, enterré dans l'église de Pray

FRANÇOIS DE MUSSET
Né le [illegible] octobre 1585,
Gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi
Lieutenant au Gouvernement de Philisbourg
Tué dans la nuit du 23 au 24 janvier 1635 en défendant
cette place

CHARLES DE MUSSET
Né le 26 juillet 1588
Seigneur de la Bonnaventure, de la Courtoisie, du Lude et de Beauvoir
Gentilhomme de la Chambre du roi
Marié, le 16 novembre 1615, à Madeleine Bazin de Crémon
Tué, en 1625, dans la guerre de la Valteline étant capitaine du régiment
de Feuquières

CLAUDE DE MUSSET
Mort à Vendôme, en mai 15[illegible]4
chez Dame Marie de Salmet, son aïeule maternelle
[illegible] dans l'église de Pray

CHARLES II DE MUSSET
Seigneur de la Bonnaventure, de la Courtoisie, etc.
Capitaine au régiment de Beauce, 18 décembre 1637
Capitaine du régiment de Gaston, oncle de Louis XIV, 13 juillet 1645
Marié, le 20 novembre 1639, à Anne Moreau, fille de Noë Moreau, conseiller du roi
Tué au siège du fort de Mardick, le 28 juillet 1645

CHARLES III DE MUSSET
Seigneur de la Bonnaventure, du Grand et du Petit Mesnil et de Pathay
Capitaine sous les ordres de Turenne en 1674
Marié, le 6 janvier 1676, à Marie-Jeanne de Pathay, de la paroisse de Mazangé
Fille de Henri de Pathay, seigneur baron de Cléreau et de demoiselle Marie Duval
Mort au manoir de la Bonnaventure, le 10 septembre 1699.

ALEXANDRE-HENRI DE MUSSET
Né le 3 février 1684,
Page de MONSIEUR frère de Louis XIV
Brigadier des armées du roi. Mort, le 8 janvier 1760

CHARLES-ANTOINE DE MUSSET
Seigneur de la Bonnaventure, Courtoisie, Pathay, le Grand et le Petit Mesnil
Capitaine de dragons
Marié, le 5 septembre 1707, à Marguerite-Angélique du Bellay
Fille de François du Bellay, gouverneur pour le roi à Vendôme
et de Marie du Tillet
Décédés, lui, le 27 novembre 173[illegible], elle, le 3 février 1753

[illegible] MAGDELEINE DE MUSSET
Née [illegible] Bonnaventure le [illegible] novembre 1693
[illegible] à la Communauté de Saint-Cyr
Y décédée le 13 juin 1705

LOUIS-FRANÇOIS DE MUSSET
Seigneur de la Bonnaventure et de la Courtoisie
Marquis de Cogners, capitaine de grenadiers
Marié en secondes noces, le 1er mai 1751,
à Suzanne-Angélique Du Tillet.

JOSEPH-ALEXANDRE DE MUS[illegible]ATHAY
Né à la Bonnaventure le 4 [illegible] 1719
Major du régiment de Chartres, chev[illegible] Saint Louis
Marié, le 26 novembre 1754, à Jeanne-Cat[illegible] Besnard-d'Harville
Mort à Vendôme, en [illegible]

LOUIS-ALEXANDRE-MARIE DE MUSSET
Né à la Bonnaventure, le 14 novembre 1753
Marquis de Cogners
Membre du Corps législatif en 1810,
Député de la Sarthe en 1814,
Marié, en 1783, à Marie-Marguerite-Dominique de Malherbe-Poillé
Mort le 17 septembre 1839

CHARLES-JOSEPH-LOUIS DE MUSSET SIGNAC
Né à la Bonnaventure, le 25 novembre 1766
Page du roi en janvier 1776
Marié, le 3 juin 1788,
à Marie Emilie-Compaignon de Flosville
Tué en Bretagne, le 20 février 1796.

VICTOR-DONATIEN DE MUSS[illegible]AY
Né à la Vandorière, le 6 [illegible]768.
Marié, le 2 juillet 1801, à Edmée-Claudet[illegible] des Herbiers,
Fille de Claude Antoine Guyot des Herbiers, [illegible] du Corps législatif
Chef de division au Ministère de [illegible] en 1811
Mort du choléra, à Paris, le [illegible] 183[illegible].

PAUL-EDME DE MUSSET
Né, le 7 janvier 1804.
Marié, le 23 mai 1861,
à Mme d'Alton Shée.
Mort le 1er décembre 1881

LOUIS-CHARLES-ALFRED DE MUSSET
Né le 11 décembre 1810,
mort à Paris, le 2 mai 1857

CHARLOTTE-HERMINIE AMÉLIE DE MUSSET
Née, le 1er décembre 1819,
Mariée, le 13 avril 1846,
à M. Lardin, conseiller à la
Cour d'appel d'Angers.
Morte à Paris, le 2 janvier 1905

demeura jusqu'à la fin la terre patrimoniale, le foyer de prédilection de la famille. La plupart des Musset y virent le jour et il est probable qu'au lieu de naître à Paris, rue des Noyers (1), dans une maison qui est appelée à disparaître, Alfred de Musset serait né, comme ses ancêtres, dans ce vieux et pittoresque manoir, si son père n'avait été, en 1810, chef de bureau de la première inspection du génie au ministère de la Guerre. Alfred n'en fut pas moins le dernier propriétaire, mais je doute qu'il y ait jamais habité (2). En tout cas, sa correspondance n'en souffle pas mot. Quand il était au collège, il passait généralement ses vacances près de Saint-Calais, au château de Cogners, chez un oncle à la mode de Bretagne. Après la mort de son père, arrivée en 1832, la Bonnaventure ayant fait partie de son héritage, il s'en défit presque aussitôt, sans égards pour les souvenirs qu'elle représentait. Et aujourd'hui elle appartient à un gros vigneron du pays qui n'a pas l'air disposé à la vendre.

(1) Voici son acte de naissance, extrait des registres du XII[e] arrondissement de Paris, pour l'année 1810 :

« Du 12 décembre 1810, à midi.

« Acte de naissance de Louis-Charles-Alfred (du sexe masculin), né le 11 de ce mois à onze heures du matin, à Paris, rue des Noyers, n° 33 (*a*), division du Panthéon, fils de Victor-Donatien de Musset, propriétaire, et d'Edmée-Claudette Guyot-Desherbiers, son épouse.

« Les témoins sont Claude-Antoine Guyot-Desherbiers, ayeul maternel, âgé de soixante-cinq ans, jurisconsulte, ancien législateur, demeurant à Paris, dite rue et division n° 37, et Germain Ménard, âgé de soixante-sept ans, employé, demeurant à Paris, rue Saint-Jacques, n° 161.

« Sur la réquisition faite à nous, adjoint au maire du 12[e] arrondissement de Paris, soussigné, par ledit Demusset (*sic*), père présent, lequel a signé ainsi que les témoins par devant nous, lecture faite dudit acte.

« Signé au registre : Guyot-Desherbiers, V.-D. Demusset, Menard et Poulin, adjoint. »

(2) Paul de Musset, dans sa *Biographie* (p. 58), raconte qu'aux vacances de l'année 1822 ils y passèrent quelques jours ensemble.

(*a*) Cette maison de la rue des Noyers porte actuellement le n° 57.

IV

Ce vigneron était assis devant l'âtre où flambait un beau feu de ceps et de sarments, quand je me présentai à l'huis de la grande salle qui lui sert de cuisine et de salle à manger. Il se leva à l'appel de son nom; je lui exposai l'objet de ma visite matinale, il me souhaita la bienvenue et nous entrâmes tout de suite en conversation. Comme je connaissais l'histoire de la Bonnaventure et la suite non interrompue de ses propriétaires, je ne lui posai aucune question sur ce chapitre. Ce qui m'intéressait pour le moment, c'était le manoir lui-même, les détails de son architecture, sa façade, sa distribution intérieure. Malheureusement il n'en reste que la carcasse. Les portes ont perdu, dans le ravalement des siècles, leurs pilastres et leurs battants Renaissance, les fenêtres leurs tympans et presque tous leurs croisillons. Seule, la toiture a gardé sa belle envolée et une cheminée en forme de corbeille qui tire l'œil de loin par-dessus les arbres. Je me trompe: il y a encore, dans un mur de clôture, une ravissante porte du xve siècle que je suppose avoir appartenu à une chapelle aujourd'hui démolie. Cette porte aux gracieuses proportions et aux fines moulures est d'un joli style, et je ne m'étonne pas qu'on en ait offert plusieurs fois un bon prix au propriétaire actuel. Mais, comme il me le disait lui-même en me la montrant: « Vendre ainsi son bien, c'est le gaspiller. » La porte restera donc où elle est et ce qu'elle est, jusqu'à nouvel ordre.

Nous avons vu que la Bonnaventure avait été forti-

fiée pendant les guerres de religion. On ne s'en douterait pas aujourd'hui, car les murs d'enceinte ont perdu leurs créneaux, et les quatre tours d'angle ont plutôt l'air de pigeonniers, depuis qu'on a comblé les fossés qui les entouraient. Quant à la porte d'entrée, où se voient encore les deux culs-de-lampe du cintre surbaissé, elle ne porte aucune trace de l'ancien pont-levis. On entre à la Bonnaventure de plain-pied, comme dans un moulin. Et cependant elle a encore grand air, et avec un peu d'argent il serait aisé de restaurer ses beaux restes.

Le corps de logis, bâti en façade sur une première cour, aspecte le midi. Au centre du pavillon principal, percé de hautes fenêtres, une porte à un seul battant s'ouvre sur un large couloir, d'où l'on pénètre à droite et à gauche dans de vastes pièces aux poutrelles apparentes et, par une autre porte en face, dans le petit bois qu'arrose le Boulon.

Contre le pavillon d'angle qui forme équerre avec celui-ci, à l'extrémité d'un mur de séparation, un grand porche conduit de la cour d'honneur dans la cour de la métairie où le chant des coqs se mêle aux aboiements des chiens. Cette métairie, adossée au manoir, donne à ce dernier son vrai caractère et me reporte par la pensée au temps où les seigneurs étaient les maîtres de la glèbe. Ils avaient beau être d'un autre sang que leurs fermiers, ils vivaient tout de même à côté d'eux, presque sous le même toit, les associant à leurs joies, à leurs peines, et prenant part aussi à leurs fêtes et à leurs deuils domestiques. C'est eux qui tenaient leurs enfants sur les fonts baptismaux, qui les mariaient, qui les dotaient. Il faut bien du reste qu'il y ait eu entre eux une

sorte de lien de famille, pour que, pendant l'émigration, les métayers qui avaient quatre sous aient racheté spontanément, comme biens nationaux, avec l'intention de les leur rendre à leur retour, les champs, les prés, les vignes, de ceux dont ils se regardaient toujours comme les très humbles vassaux. Il n'en va plus de même aujourd'hui ; partout où le bourgeois a remplacé le noble, il y a antagonisme entre le propriétaire et le fermier. Décidément l'ancien régime avait du bon.

Pendant que ces choses me traversaient l'esprit, je cherchais de tous côtés, au-dessus des portes et fenêtres de la Bonnaventure, la trace de quelques inscriptions. Vous savez qu'au xve et au xvie siècle c'était l'usage des lettrés et des poètes de mettre des inscriptions grecques, latines et françaises sur toutes les ouvertures de leurs logis.

Parlant de la maison où Jean-Antoine de Baïf habitait à Paris, Colletet fils raconte qu'il se souvenait d'avoir vu, étant enfant, la maison de cet ami de Ronsard que l'on montrait comme une marque précieuse de l'antiquité. Elle était située sur la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à l'endroit où l'on a bâti depuis la maison des religieuses anglaises de l'ordre de Saint-Augustin (1), et sous chaque fenêtre de chambre on lisait de belles inscriptions grecques en gros caractères, tirées du poète Anacréon, de Pindare, d'Homère et de plusieurs autres qui attiraient agréablement les yeux des doctes passants. Sainte-Beuve, qui cite Colletet, ajoute : « Une de ces inscriptions, j'imagine, et non certes la moins appropriée, aurait

(1) C'est dans ce même couvent des Anglaises, bâti en 1634, sur l'emplacement de la maison de Baïf, que fut élevée George Sand.

été celle-ci, tirée de Théocrite : « La cigale est chère à la cigale, la fourmi à la fourmi, et l'épervier aux éperviers, mais à moi la Muse et le chant. Que ma maison tout entière en soit pleine, car ni le sommeil, ni l'éclat premier du renouveau, n'est aussi doux, ni les fleurs ne plaisent aux abeilles autant qu'à moi les Muses me sont chères (1). »

Cette inscription, toute poétique qu'elle soit, n'a qu'un défaut, c'est d'être un peu longue pour l'entablement d'une porte ou d'une fenêtre. Les sentences qu'on employait alors à cet usage étaient ordinairement très courtes. « ΣΠΕΥΔΕ ΒΡΑΔΕΩΣ — Hâte-toi lentement ! » disait l'inscription grecque gravée en creux au-dessus de la porte de la Cour-des-Pins (2). Le temps, qui a défiguré ce beau logis, a tout de même suivi ce sage conseil, puisque Jean-Antoine de Baïf pourrait encore aujourd'hui retrouver la main et l'esprit de son père sous les majuscules, hautes de trente centimètres, de cette sentence philosophique. Elles sont également très brèves, les maximes que le père de Ronsard avait fait graver sur la façade de la cour intérieure et même sur les communs du château de la Possonnière. Elles ont trois mots tout au plus, mais elles

(1) Sainte-Beuve : *Tableau de la Poésie française au* XVIe *siècle*, p. 514.

(2) Le fief de la Cour-des-Pins, qui dépend aujourd'hui de la commune de Verron, est situé à 3 kilomètres de la Flèche, et à 1 kilomètre environ des bords du Loir. Il entra au XVe siècle dans la famille des Baïf, par le mariage de Jean, seigneur de Baïf, avec Marguerite Chasteignier de la Rocheposay, qui eurent deux fils, dont Lazare, le cadet, né en 1490, et deux filles dont l'une, Madeleine, épousa François de Chources, ou Sourches, chevalier, seigneur de Malicorne. — Le manoir est du XVe siècle et fut remanié par Lazare de Baïf, qui y fit ouvrir l'admirable porte Renaissance dont il ne reste que le fronton, et dans la grande salle la cheminée monumentale ornée de cinq médaillons dont deux sont bien conservés. Ils représentent une figure d'homme vu de profil, qui pourrait bien être sa maîtresse, la Vénitienne, mère de Jean-Antoine.

en disent long à qui sait les comprendre. En voici quelques-unes : *Veritas filia temporum.* — *Ne quere nimis.* — *Respice finem.* Celles-ci s'adressaient à l'esprit. Il y en a d'autres qui ne parlaient qu'aux sens. Exemple : *Sustine et abstine.* — *Voluptati et gratiis*, qu'on trouve sur les portes de la cuisine et de la tourelle qui conduit aux appartements. Cette dernière enfin : *Avant partir*, qui s'étale à toutes les fenêtres, fait penser au dernier regard que l'homme jette aux choses qui lui sont chères quand il quitte sa maison, peut-être pour ne plus revenir !... Et voilà ce qui constitue le charme incomparable de ces vieux manoirs de la Renaissance (1) ! Ils n'étaient pas seulement bâtis avec de la pierre ouvragée comme de la dentelle, l'âme de leurs hôtes s'y épanouissait comme la fleur héraldique de leur blason.

Mais j'y songe, quelle sentence auraient bien pu faire graver au fronton de la Bonnaventure les premiers propriétaires de ce joli castel ? Son nom seul n'en disait-il pas assez et, un peu plus tard, sa réputation joyeuse ?... C'est sur cette pensée que je pris congé de l'aimable vigneron qui venait de m'en faire les honneurs.

(1) Je ne saurais oublier ici les deux vers latins gravés par Martin du Bellay, frère de Langey et du cardinal, sur la table de marbre noir qui surmonte la porte d'entrée du château de Glatigny, en Souday (Loir-et-Cher) :

Pax habitet secura domi, sit robur in armis,
Concilium prudens arma domusque regat.

Ce distique passe pour avoir été composé par Rabelais, à qui l'on attribue également — mais je n'en crois rien — l'architecture de ce magnifique château.

V

Cependant, je n'avais pas tout vu. Si je connaissais le tableau, pour l'avoir regardé et admiré sous tous ses angles, il me restait à voir le cadre, autrement dit les environs. Suivant le conseil que m'avait donné l'aubergiste du Gué-du-Loir, je montai la première côte de la route de Saint-Calais jusqu'à la fourche où se dresse un calvaire et, de là, en me retournant, je vis un des plus beaux spectacles dont puissent se remplir les yeux. A gauche, éclairés par le soleil levant qui dorait leurs cimes, s'étendait la chaîne violette des coteaux modérés du Boulon. Leur base était encore dans la pénombre, et la vallée, qui n'est qu'un immense tapis de gazon, ne laissait voir à cette hauteur, sous la brume transparente qui l'enveloppait, que le lacet sablonneux de la route d'Azé et le filet d'argent de la petite rivière. Devant moi, à perte de vue, sous un ciel d'orage qui les mettait mieux en relief, bondissaient, ainsi que des moutons, des collines et puis des collines, entrecroisées comme à plaisir, et, dans un coup de soleil qui ressemblait au jet puissant d'un phare électrique, les clochers et les tours démantelées du château de Vendôme se détachaient en clair sur cette masse nuageuse et bondissante... Je me crus transporté dans une autre région. Quoi! c'était là ce pays plat qui tout à l'heure m'avait causé une désillusion si vive! Était-ce un mirage comme j'en avais tant vu sur les bords de la Loire, et tout ce décor de féerie allait-il s'écrouler comme celui d'un théâtre au coup de sifflet du machiniste ? Nullement. C'est

qu'en effet, derrière Vendôme, les coteaux du Loir ont, dans le lointain, l'apparence de petites montagnes, et que les ducs de Vendôme les ont rendus plus imposants encore en les couronnant de tours carrées et de tours rondes à créneaux et à machicoulis, qui menacent le ciel de leurs ruines.

Après avoir contemplé quelques minutes ce spectacle vraiment grandiose, je descendis vers le bourg de Mazangé, dont dépend la Bonnaventure, par un chemin sinueux, profond, embocagé et tout fleuri de violettes et de primevères.

Une jeune paysanne passa qui menait ses vaches aux champs. Je lui demandai si j'étais loin du bourg, histoire d'ouïr le son de sa voix. Elle me répondit en souriant : « Ecoutez, Monsieur, v'là la messe qui sonne ! » — La cloche sonnait en effet, mais si doucement, si lentement, qu'on l'entendait à peine. Cependant les oiseaux l'avaient bien entendue, car ils se mirent tout de suite à chanter. Ce fut d'abord le coucou, toujours plus matinal que les autres, puis les merles et les fauvettes. Enfin, comme pour achever d'éveiller en mon esprit les vers qui depuis longtemps y dormaient, une bergeronnette sortit d'un taillis voisin et sautilla devant moi de branche en branche. Cette fois je n'y pus résister et, tout en marchant, je mêlai cette complainte au chant des oiseaux et de la cloche :

Poète, prends ton luth et me donne un baiser ;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore,
Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser ;
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

Comme il fait noir dans la vallée !
J'ai cru qu'une forme voilée

Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie ;
Son pied rasait l'herbe fleurie ;
C'est une étrange rêverie ;
Elle s'efface et disparaît.

Poète, prend ton luth, la nuit sur la pelouse,
Balance le zéphir dans son voile odorant,
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Ecoute ! tout se tait ; songe à la bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir tout va fleurir : l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.
. . . .

Pourquoi ces vers de *la Nuit de Mai* m'étaient-ils revenus plutôt que d'autres ? Mystère et Bonnaventure ! Rien d'ailleurs ne ressemble plus au crépuscule que l'aube. « Je suis noire, dit l'esclave de *Bug-Jargal*, mais le jour a besoin de s'unir à la nuit pour enfanter l'aurore et le couchant qui sont plus beaux que lui. »

J'en étais là de la complainte de Musset, lorsque j'arrivai au bourg de Mazangé. Il est charmant, ce petit bourg, avec ses maisons blanches et bleues groupées autour de la vieille église. Il est coquet et propre comme un sou, et les gens ont la mine avenante des pays où l'on fait du vin. La messe finissait de sonner ; j'entrai dans l'église. C'est ici, sous cette voûte en bois polychrome et fleurdelisée, que les seigneurs de la Bonnaventure, les ancêtres du poète de *Rolla*, venaient faire leurs dévotions. Ils ont peut-être trôné dans ces stalles du chœur, car en ce temps-là le seigneur et le curé étaient, comme le dit Victor Hugo du pape et de l'empereur, les deux moitiés de Dieu. C'est à cet autel

qu'ils communiaient à Pâques et aux fêtes carillonnées, et qu'ils venaient à tour de rôle passer l'anneau d'or au doigt de leurs dames. Les vieux registres de la paroisse sont illustrés de leurs signatures et quelques-uns d'entre eux dorment, en attendant la résurrection, sous les dalles sourdes de la nef unique... Ces souvenirs du temps jadis relient le passé au présent par le même lien mystérieux qui reliait cette église de village au manoir de la Bonnaventure, et je regrette infiniment pour ma part qu'Alfred de Musset, en vendant ce fief patrimonial, ait rompu le dernier fil qui le rattachait à ce pays. Qui sait si, dans ses heures de tristesse et de désespérance, il n'aurait pas trouvé là, parmi les tombes de ses aïeux, dans ce castel où ils avaient vécu de père en fils, dans cette humble église où ils s'étaient tous agenouillés, des consolations, un réconfort que ne purent jamais lui procurer les boissons frelatées des assommoirs de luxe qu'étaient *Tortoni* et le café de *la Régence*. Le poète qui a fait *l'Espoir en Dieu* m'autorise à poser ici ce point d'interrogation.

Mais ce n'est pas le moment de philosopher... Aussi bien, la cloche qui compte les heures au cadran de l'église de Mazangé m'avertit, en sonnant neuf coups, qu'il est temps de retourner au Gué-du-Loir, car le courrier repassera bientôt et je me suis promis de le reprendre pour aller à Vendôme visiter les monuments de la Renaissance et saluer la statue du poète qui la représente mieux qu'aucun autre.

Cette visite faite, je serai en règle avec ma conscience : je pourrai dire que je connais la Bonnaventure et tout le pays qui l'environne.

Mon pèlerinage est fini. Vendôme a satisfait toute ma curiosité d'artiste. Peu de villes de France peuvent montrer un bijou architectural de la valeur de l'église de la Trinité. Quant à la statue de Ronsard, elle ne me plaît qu'à moitié, avec sa tête laurée, son grand manteau de cour et l'air solennel et suffisant dont il lit... Au fait, que peut-il bien lire dans ce costume d'apparat — ou de comédie? Ce ne peut être que *la Franciade*. Or, ce n'est pas ce méchant poème qui l'a immortalisé. Ce qui lui a mis au front la couronne d'or de Pétrarque et de Dante, c'est sa guirlande de sonnets à Cassandre et à Marie. Aussi, j'aurais voulu que le statuaire l'eût représenté jeune, avec le geste qu'il devait avoir quand il lisait à ses amis ce gentil sonnet qui chante encore dans un coin de ma mémoire :

Mignonne, levez-vous, vous estes paresseuse.
Ja la gaye alouette au ciel a fredonné,
Et ja le rossignol doucement jargonné,
Dessus l'épine assis, sa complainte amoureuse.

Sus ! debout ! allons voir l'herbelette perleuse,
Et vostre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets aimés auxquels aviez donné
Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.

Harsoir, en vous couchant, vous jurastes vos yeux
D'estre plutost que moi ce matin éveillée;
Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée.
Çà, çà, que je les baise, et vostre beau tetin,
Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin.

§ II. — L'HOMME ET L'ŒUVRE

I

Un jour que nous causions ensemble de son grand frère, Paul de Musset me dit qu'Alfred avait le masque et l'âme d'un Italien de la Renaissance. J'aurais dû le faire s'expliquer, car l'auteur des *Originaux et Extravagants du* XVIIe *siècle* ressemblait plutôt, sous le rapport de l'esprit et des manières, à un gentilhomme du XVIIIe ; mais comme on peut être frère et sœur sans avoir rien de commun, physiquement ni moralement, et que je me souvenais d'avoir vu, dans le jardin de mon père, un arbre magnifique qui portait chaque année autant d'espèces de fruits qu'il avait de grosses branches et d'écussons, je me dis qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que Paul et Alfred de Musset aient eu une âme très différente, tout en ayant l'un pour l'autre beaucoup de sympathie naturelle.

Cependant le mot de Paul me resta, et lorsque, plusieurs années après, je vis le joli dessin de Deveria où Alfred est représenté en page, j'en sentis toute la vérité (1). Il n'y a pas à dire, en effet, le jeune blondin, qui porte si crânement ce costume de page, a bien le nez long, l'ovale allongé, l'air de famille des jouvenceaux florentins qui suivirent Catherine de Médicis à la cour de Henri II (2). Et quant à moi,

(1) Ce costume de page est celui que portait Alfred de Musset à un bal travesti que Deveria donna chez lui en 1829.

(2) Cette caractéristique se retrouve également dans le médaillon de David d'Angers, que je préfère à tous les portraits du poète, même à celui de Landelle. Ce devait être l'avis de Musset lui-même, car, en

aujourd'hui que je connais à fond ses origines si curieusement mêlées, le poète de *Mardoche* me fait bel et bien songer, suivant la remarque judicieuse de son frère, à quelque Italien de la Renaissance qui, après avoir vécu à la cour du roi Henri II, serait tombé en léthargie et se serait réveillé à Versailles sous le règne de Louis XV. Le temps, comme la musique, adoucit peu à peu les mœurs. Si Alfred de Musset avait dans les veines du sang des Salviati et des du Bellay, il avait également du sang de Guyot-Desherbiers, son grand-père maternel, qui était ami des idéologues, et poète par-dessus le marché, à ses moments perdus: j'entends qu'il tournait très agréablement l'épigramme et le madrigal (1). J'ai lu quel-

dehors de ses portraits par Deveria et David, il n'en a ménagé aucun dans cette boutade rimée :

Nadar, dans un profil croqué
M'a manqué ;
Landelle m'a fait endormi
A demi ;
Biard m'a produit éveillé
A moitié ;
Le seul Giraud d'un trait rapide,
Intrépide,
Par amour de la vérité.
M'a fait stupide.
Que pourra pondre dans ce nid
Gavarni?

Le portrait de Giraud à l'aquarelle fut exposé en 1888 à l'Exposition des Maitres français de la caricature. Quant à celui de Biard, on ne sait ce qu'il est devenu. Il y a encore la miniature de Mlle Moulin, cousine du poete, et le petit portrait à la sanguine par Eugène Lami, que possedait Alexandre Dumas fils, et qui a ete reproduit ainsi que les dessins du même peintre pour illustrer les œuvres d'Alfred de Musset. « Il etait de tournure distinguée, blond, le teint coloré, les yeux bleus, le nez long, la bouche mignonne et un peu boudeuse, en somme assez joli garçon, mais avec des bouffées d'élégance, peu soigné. » (*Mémoires* de d'Alton-Shee, t. I, p. 109.)

(1) Guyot-Desherbiers (Claude-Antoine), né à Joinville le 25 mai 1745, fut reçu avocat au Parlement de Paris en 1782 ; après avoir été appelé, en 1770, aux fonctions de juge au district du 2e arrondissement, il devint chef de division au ministère de la guerre, le 5 novembre 1775. Il fit

ques-uns de ses petits ouvrages : c'était vraiment un habile ouvrier. Le vers n'avait pas de secrets pour lui, il jonglait avec les rythmes et avec les rimes presque aussi bien que l'auteur des *Odes funambulesques*.

Musset avait donc de qui tenir au point de vue poétique. Et je n'ai pas dit que son père taquinait, lui aussi, la Muse. Mais il était surtout Salviati au point de vue des mœurs. Cela ressort, pour moi, d'un document de premier ordre auquel on n'a pas accordé jusqu'à ce jour l'attention qu'il mérite. Je veux parler de la lettre qu'il écrivait à Paul Foucher, sous la date du 23 septembre 1827, quand il n'avait pas encore dix-sept ans.

« Je m'ennuie et je suis triste, disait-il, mais je n'ai pas même le courage de travailler ; eh ! que ferais-je !... retournerais-je quelques positions bien vieilles? ferais-je de l'originalité en dépit de moi et de mes vers? Depuis que je lis les journaux (ce qui est ici (1) ma seule récréation), je ne sais pas pourquoi tout cela me paraît d'un misérable achevé ! Je ne sais si c'est l'ergoterie des commentateurs, la stupide manie des arrangeurs qui me dégoûtent, mais je ne voudrais pas

partie du Conseil des Cinq Cents et en fut nommé secrétaire le 1er prairial an VI (20 mai 1798). Envoyé au Corps législatif, au début du Consulat, il se retira quelques années après et mourut au Mans, le 5 mars 1828. On a de lui des fragments des *Heures* et des *Chats*, poèmes qui eurent en leur temps un certain succès. Il a publié aussi une bonne édition des *Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné*. Paris, 1800, 3 vol. in-18.

Parlant du sens poétique de son grand-père, Paul de Musset dit, dans la Biographie de son frère, qu'il ne se manifesta que par caprice. « Mais ce qui distinguait surtout M. Guyot-Desherbiers, c'était une gaieté gauloise, une manière pittoresque de dire toutes choses qui donnait un grand charme à sa conversation. Ce tour original se trouve dans les comédies de son petit-fils, notamment dans les rôles de Fantasio, de Valentin et de l'Octave des *Caprices de Marianne*. »

(1) Il était au château de Cogners, chez son oncle, le marquis de Musset.

écrire, ou *je voudrais être Shakespeare ou Schiller* : je ne fais donc rien ! Je sens que le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme qui a les passions vives, c'est de n'en avoir point. Je ne suis point amoureux ; je ne fais rien. Rien ne m'attache ici ; je donnerais ma vie pour deux sous, si, pour la quitter, il ne fallait pas passer par la mort.

« Voilà quelles sont les tristes réflexions que j'entretiens. Mais *j'ai l'esprit français, je le sens!* qu'il arrive une jolie femme, j'oublierai tout le système amassé pendant un mois de misanthropie, — qu'elle me fasse les yeux en coulisse, et je l'adorerai pendant au moins pendant six mois. L'âge me mûrira, j'espère, car je suis bon à jeter à l'eau.

« Je donnerais vingt-cinq francs pour avoir une pièce de Shakespeare ici en anglais ; les journaux sont si insipides, — ces critiques sont si plats. Faites des systèmes, mes amis ; établissez des règles, vous ne travaillez que sur les froids moments du passé. *Qu'un homme de génie se présente, et il renversera votre échafaudage et se rira de vos poétiques.* — Je me sens par moment une envie de prendre une plume et de salir une ou deux feuilles de papier : mais la première difficulté me rebute ; un souverain dégoût me fait étendre les bras et fermer les yeux.

« Comment me laisse-t-on ici si longtemps? J'ai besoin d'un joli pied et d'une taille fine ; j'ai besoin d'aimer. — J'aimerais ma cousine, qui est vieille et laide, si elle n'était pas pédante et économe.

« Je t'écris donc pour te faire part de mes dégoûts et de mes ennuis ; tu es le seul lien qui me rattache à quelque chose de remuant et de pensant ; tu es la seule chose qui me réveille de mon néant et qui me

reporte vers un idéal que j'ai oublié par impuissance.

« Je n'ai plus le courage de rien penser. Si je me trouvais dans ce moment-ci à Paris, *j'éteindrais ce qui me reste d'un peu noble dans le punch et la bière et je me sentirais soulagé.* On endort bien un malade avec de l'opium, quoiqu'on sache que le sommeil lui doive être mortel. J'en agirais de même avec mon âme (1). »

La lettre est beaucoup plus longue, mais je n'en prends que ce qui importe à ma thèse. Vous avez entendu ce jeune blanc-bec qui, la veille, avait obtenu au concours général le second prix de philosophie avec une composition où il traitait les pyrrhoniens de sophistes (2), vous l'avez entendu parler de son désœuvrement, de sa manière d'aimer les femmes et de noyer son dégoût de l'existence ! D'où pouvait bien lui venir cette perversité précoce ? Etait-ce des écrivains romantiques ou des petits poètes licencieux du XVIIIe siècle ? Je sais qu'il avait lu *Faublas* (3) et quelques livres de cette espèce, mais comme il avait été élevé dans sa famille, sous les jupons d'une mère qui, tout en le gâtant, ne lui épargnait pas les remontrances, ce n'est pas la lecture de *Faublas* qui aurait suffi à le corrompre. Et quant aux auteurs romantiques dont pouvait l'entretenir son camarade Foucher, ils étaient incapables de lui donner l'idée de mal faire. Sans être de petits saints, ils étaient religieux, tout à fait rangés, et prenaient au sérieux leur rôle d'éducateurs et

(1) Lettre publiée par Paul Foucher dans son livre intitulé : *Entre cour et jardin.* Amyot, éd., 1867.

(2) Voici exactement le sujet de cette composition : *Quænam sint judiciorum motiva ? an cuncta ad unum possint reduci ?*

(3) « Tout cela ne vaut pas *Faublas !* » disait-il un jour en riant chez Alfred de Vigny, à propos des *Harmonies* de Lamartine, qui venaient de paraître. (Cf. les *Souvenirs* de Juste Olivier, t. II p. 17.)



Alfred de Musset

d'après un dessin d'Achille Devéria

de réformateurs. Victor Hugo, qui passait déjà pour leur chef, édifiait tout le monde par sa sagesse. Sainte-Beuve, qui venait d'entrer dans son intimité, se sentait devenir meilleur à son contact. Emile Deschamps était toujours le *jeune moraliste* de la *Muse française*, et les beaux poèmes de *Moïse* et d'*Eloa* imprimaient à la figure de Vigny quelque chose de grave et de chaste qui imposait le respect. Ce n'est qu'après le coup de soleil de juillet 1830 que tous se dévergondèrent.

Donc, en 1827, le cénacle de *Joseph Delorme*, où Paul Foucher avait ses entrées de faveur (1), ne pouvait exercer sur l'esprit de Musset aucune influence malsaine. On m'objectera peut-être qu'en dehors du cénacle, et bien au-dessus de lui, il y avait dans la littérature romantique un homme qui, avant de mourir, à Missolonghi, d'une mort héroïque, avait rempli le monde et la chronique du scandale de ses aventures galantes. Mais à l'époque où Musset écrivait la lettre qu'on vient de lire, il n'était pas encore hanté du souvenir de lord Byron. Il ne jurait que par Shakespeare. Et ce qui l'attirait par-dessus tout dans l'œuvre du grand Will, c'était, à n'en pas douter, l'Italie de *Roméo et Juliette*, de *Jules César*, du *More de Venise*, car il rêvait de ce beau pays depuis que son précepteur d'italien lui avait commenté les sonnets de Pétrarque et *la Jérusalem délivrée* (2).

Lorsque j'ai lu Pétrarque étant encore enfant,
J'ai souhaité d'avoir quelque gloire en partage.

(1) En sa qualité de beau-frère de Victor Hugo.

(2) L'influence de *la Jérusalem délivrée* sur la littérature romantique est incalculable. Lamartine l'avait lue, très jeune. Vigny en avait traduit deux chants en vers français, avant de songer à écrire ses premiers poèmes.

Il aimait en poète et chantait en amant.
De la langue des Dieux lui seul sut faire usage (1).

La preuve, du reste, que tout le portait vers l'Italie, ses penchants naturels et ses goûts littéraires, c'est qu'il la chanta sur tous les tons dans son premier recueil de poésies, et dans ses premières pièces de théâtre ; qu'après avoir mis en scène les artistes florentins de la Renaissance il éprouva le besoin d'aller voir comment étaient faits les lieux qu'il avait décrits, et qu'il ne fut pleinement satisfait que lorsqu'il eut trouvé dans les chroniques de Florence, au cours de son voyage avec George Sand, le sujet de son drame shakespearien de *Lorenzaccio* (2).

On a dit que c'était George Sand qui lui avait donné la première idée de cet ouvrage et le nom même qui lui sert de titre. La chose est bien possible, elle l'a inspiré tant de fois et sous tant de formes à partir de 1833 ! Mais sans avoir lu son ébauche, qui est aujourd'hui en la possession de M. de Lovenjoul (3), je parierais bien que le drame de George Sand est à cent coudées au-dessous de celui de Musset. Pourquoi? pour deux raisons : d'abord parce qu'elle n'avait pas au même degré que lui l'entente du théâtre; ensuite parce qu'elle s'était contentée de lire Varchi. Tandis que Musset, après s'être documenté sur place, écrivit son drame avec son sang — qui n'était autre que le sang de Julien Salviati, dont il nous a tracé un si vivant portrait.

Savait-il qu'il descendait de cette famille florentine ? Je ne voudrais pas l'affirmer, mais le piquant serait

(1) *Le Fils du Titien.*

(2) M. Al. d'Ancona, dans une savante étude intitulée *Alfredo de Musset e l'Italia*, a établi que le poète avait mis toute sa vie à contribution les chefs-d'œuvre de la littérature italienne (Milan, 1883).

(3) Voir le chap. sur George Sand, au tome II de cet ouvrage.

qu'il l'ignorât quand il composa *Lorenzaccio*, car il s'est peint lui-même sous les traits de ce jeune débauché, et si la voix du sang a jamais parlé, c'est bien là. Lisez plutôt :

ACTE PREMIER, SCÈNE II

Louise Strozzi sort de la maison accompagnée de Julien Salviati ; il lui tient l'étrier. Elle monte à cheval.

JULIEN SALVIATI

La jolie jambe, chère fille ! tu es un rayon de soleil et tu as brûlé la moëlle de mes os.

LOUISE

Seigneur, ce n'est pas là le langage d'un cavalier.

SALVIATI

Quels yeux tu as, mon cher cœur ! quelle belle épaule à essuyer toute humide et si fraîche ! Que faut-il te donner pour être ta camériste cette nuit ? Le joli pied à déchausser !

LOUISE

Lâche mon pied, Salviati.

SALVIATI

Non, par le corps de Bacchus, jusqu'à ce que tu m'aies dit quand nous coucherons ensemble.

(*Louise frappe son cheval et part au galop.*)

UN MASQUE, A SALVIATI.

La petite Strozzi s'en va rouge comme la braise. Vous l'avez fâchée, Salviati.

SALVIATI

Baste ! colère de jeune fille est pluie du matin.

Ce n'est déjà pas mal, et nous retrouvons bien dans ce langage insolent la hardiesse du page habitué à conter fleurette aux dames, et le style cavalier de la lettre à Paul Foucher. Mais voici qui est mieux.

ACTE PREMIER, SCÈNE V

SALVIATI

On m'a dit qu'il y avait ici des femmes qui me demandaient tout à l'heure : mais je ne vois de robe ici que la vôtre, prieur. Est-ce que je me trompe ?

LE MARCHAND

Excellence, on ne vous a pas trompé. Elles se sont éloignées ; mais je pense qu'elles vont revenir : voilà dix aunes d'étoffes et quatre paires de bas pour elles.

SALVIATI, *s'asseyant.*

Voilà une jolie femme qui passe. -- Où diable l'ai-je donc vue ? — Ah ! parbleu ! c'est dans mon lit. N'est-ce pas Louise Strozzi qui passe sur ce tertre ?

LE MARCHAND

Elle-même, Seigneurie. Peu de dames de notre noblesse me sont inconnues. Si je ne me trompe, elle donne la main à sa sœur cadette.

SALVIATI

J'ai rencontré cette Louise la nuit dernière au bal de Nasi ; elle a, ma foi, une jolie jambe, et nous devons coucher ensemble au premier jour.

LE PRIEUR

Comment l'entendez-vous ?

SALVIATI

Cela est clair, elle me l'a dit. Je lui tenais l'étrier, ne pensant guère à malice; je ne sais par quelle distraction je lui pris la jambe, et voilà comme tout est venu.

LE PRIEUR

Julien, je ne sais pas si tu sais que c'est de ma sœur que tu parles.

SALVIATI

Je le sais très bien ; toutes les femmes sont faites pour cou-

cher avec les hommes, et ta sœur peut bien coucher avec moi.

LE PRIEUR, *se levant.*

Vous dois-je quelque chose, brave homme ?

(*Il jette une pièce de monnaie sur la table du marchand et sort.*)

SALVIATI

J'aime beaucoup ce brave prince, à qui un propos sur sa sœur fait oublier le reste de son argent. Ne dirait-on pas que toute la vertu de Florence s'est réfugiée chez ces Strozzi ? Le voilà qui se retourne. Écarquille les yeux tant que tu voudras, tu ne me feras pas peur.

Eh bien, que vous disais-je ! n'est-il pas vrai que voilà un portrait de Musset qui lui ressemble pour le moins autant que le dessin de Deveria ? J'ouvre les *Mémoires* de d'Alton-Shée, qui fut un de ses compagnons de plaisir, et je lis que « sa vanité au sujet de ses bonnes fortunes allait jusqu'à la manie, d'autant plus singulière que le don merveilleux de poésie, sa réputation, sa jeunesse lui rendaient les conquêtes faciles (1) ». Mais, comme il s'en vantait lui-même dans sa lettre à Paul Foucher, ses caprices ne duraient guère plus de six mois ; souvent même ils duraient beaucoup moins. C'est pourquoi Mme Jaubert, sa *marraine* et sa confidente, l'avait baptisé : *le Prince phosphore de cœur volant.*

Encore s'il n'avait eu que cette passion effrénée des amours passagères. Tant d'autres l'ont eue, qui n'en atteignirent pas moins l'extrême vieillesse ! Mais c'est que, de très bonne heure, il prit l'habitude de se délasser des femmes dans les bras de Bacchus. On ne

(1) *Mémoires*, t. I, p. 109.

me dira pas, j'espère, que cette dépravation lui était venue « de l'ébranlement causé par la chute de l'Empire » — du « sentiment de malaise inexprimable qui fermentait alors dans tous les jeunes cœurs, de la misère insupportable que se sentirent, au fond de l'âme, tous les jeunes gens condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui!... » Je connais cette antienne, pour l'avoir lue dans *la Confession d'un Enfant du siècle*, dans Stendhal et dans quelques autres écrivains de la Restauration, mais je n'y crois qu'à moitié. En tout cas, on n'a jamais vu de collégien de seize ans parler de noyer son âme dans le punch et la bière! Cette mixture d'alcoolique trahirait plutôt à mes yeux un vice héréditaire, car le sang, comme un fleuve de vie et de mort, charrie dans les veines de ceux qui en sont issus, jusqu'aux plus lointaines générations, toutes les immondices qu'on y a jetées. Musset le savait bien quand il s'écriait :

Ah! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter son premier clou sous sa mamelle gauche!
Le cœur de l'homme vierge est un vase profond.
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.

Mais d'où lui venait ce vice qu'il n'essaya jamais de combattre, comme s'il avait eu conscience qu'il n'en pourrait jamais guérir? Si je cherche dans sa lignée paternelle, je ne vois qu'un de ses oncles, nommé Rodrigue Musset, qui ait été un fieffé libertin. Après avoir défroqué sous la Révolution et épousé une religieuse défroquée comme lui, ce Musset divorça d'avec sa religieuse et mena une vie de débauche à la

Bonnaventure où il mourut, laissant dans le pays la réputation d'un ivrogne. Mais ce cas est tout à fait exceptionnel et ne saurait nous servir d'argument, à moins que ce Rodrigue Musset eût, comme son neveu, hérité de ce vice familial. Aussi n'hésiterai-je pas, sachant quelle sentine était Florence sous les Médicis, et quelle vie menaient à leur cour tous les Salviati, à remonter jusqu'à l'alliance des Musset à cette famille, pour trouver la source du mal qui corrompit le sang de Fantasio.

II

Paul de Musset avait donc raison de dire que son frère avait l'âme d'un Italien de la Renaissance. Je vais essayer de montrer à présent que, comme poète (1), il se rattache également à l'école de Ronsard et de Joachim du Bellay.

Et qu'on ne m'arrête pas sur ces prémices, en me disant qu'il n'y a rien là que de très naturel, puisque Victor Hugo, qui n'avait aucune consanguinité avec l'un ou l'autre de ces poètes, se réclama d'eux, en 1827, quand il entreprit sa réforme. — Je répondrais à ceux qui me feraient cette remarque qu'elle est plus spécieuse que juste, attendu que Victor Hugo n'emprunta guère à l'école poétique de 1550 que des formes ou des rythmes, sous l'influence visible du *Tableau* de Sainte-Beuve (2); que, comme éducation et comme esprit, il est avant tout le fils du xviiie siècle finissant,

(1) Je laisse de côté le prosateur des *Contes* et des *Nouvelles*, des *Comédies et Proverbes*, qui, par son père, auteur d'une bonne biographie de Jean-Jacques, et par les Guyot-Desherbiers se rattache évidemment au xviiie siècle.

(2) Cf., à cet égard, le tome I de notre ouvrage sur Sainte-Beuve.

c'est-à-dire de la Révolution, et que son véritable maître en l'art d'écrire, celui dont il porta toute sa vie la livrée, en dépit des transformations de son style et des variations de ses idées, ne fut autre que Chateaubriand.

— Je veux être Chateaubriand ou rien, disait-il à l'âge de quinze ans.

Et pour être plus sûr d'égaler un jour son modèle, il commençait par marcher dans son ombre.

En 1819, il fondait *le Conservateur littéraire* afin d'attirer sur lui l'attention du *Conservateur politique*. — De 1820 à 1825, il dédiait à l'auteur du *Génie du Christianisme* quelques-unes de ses plus belles odes (1). — En 1823, *la Muse française*, dont il était devenu tout de suite le principal rédacteur, se mettait si bien à la remorque de Chateaubriand qu'elle amenait son pavillon et cessait de paraître, au lendemain de sa chute ministérielle (juin 1824). Ce n'est qu'en 1830, toujours sous l'aiguillon de Sainte-Beuve, qui le dirigeait sans en avoir l'air, que Victor Hugo se sépara de son illustre patron, en abandonnant la cause perdue de la monarchie légitime.

Pendant ce temps-là que faisait Musset? Il écrivait à Paul Foucher, trois mois avant la publication de *Cromwell* : « Je voudrais être Shakespeare!... » Il n'ajoutait pas : « ou rien », comme Victor Hugo, mais : « ou Schiller ». Cela seul, et le temps du verbe vouloir, que l'un emploie au présent et l'autre au conditionnel, suffirait à leur faire à tous deux une figure distincte. Victor Hugo, qui s'était mis en tête de tout renouveler, à un âge où il avait tout à apprendre, dit : « Je veux! » — Musset, qui n'avait pas le

(1) *Le Génie* (juillet 1820). — Ode deuxième, livre II (juin 1824).

tempérament d'un réformateur et qui n'écrivait guère que pour s'amuser, dit : « Je voudrais. » Encore hésite-t-il entre Shakespeare et Schiller, comme qui dirait, toutes proportions gardées, entre Corneille et Racine. Il commence par les lire tous les deux ; afin de ne point faire de jaloux, il leur emprunte à chacun une épigraphe pour *Don Paëz* et *les Marrons du feu*. Mais comme le naturel finit toujours par l'emporter et que bon sang ne ment point, il a vite fait son choix. Le XVIᵉ siècle est si passionnant, et ce diable de Shakespeare a tant de fantaisie! C'est par là que Musset se laissa prendre. Même quand il abandonnera le théâtre romantique pour marivauder tout à son aise, il ne cessera de mettre dans ses proverbes les plus français, comme *le Caprice* et *le Chandelier*, la belle fantaisie anglaise de Shakespeare. Et c'est elle aussi qui fait le principal charme de ses poèmes lyriques ou dramatiques qui s'appellent *Mardoche, Namouna*, *la Coupe et les lèvres*, *A quoi rêvent les jeunes filles*, etc., etc.

Mais il y avait autre chose que de la fantaisie shakespearienne dans les premiers poèmes de Musset. Il y avait, au regard de la prosodie, un métier, un art, une maîtrise qui lui étaient venus, non certes en dormant, quoiqu'il fût très doué, mais en lisant les poètes du XVIᵉ siècle : Ronsard, du Bellay, Desportes, Mathurin Régnier, et les poèmes qu'eux-mêmes avaient lus, comme *Amadis de Gaule*, *Pierre de Provence*, *Gérard de Nevers*, *etc.* (1).

(1) M. Lucien Pinvert, dans sa belle étude sur Jacques Grévin, a remarqué qu'Alfred de Musset s'était inspiré de la pièce de ce poète intitulée *les Regretz de Charles d'Austriche empereur cinquiesme de ce nom*, dans la composition de *Charles-Quint au monastere de Saint-*

On aurait tort de croire, en effet, que les *Contes d'Espagne et d'Italie* soient absolument tributaires de la préface de *Cromwell* et de celle des *Etudes françaises et étrangères* qui formaient, dès 1828, le corps de doctrine de l'école romantique. Alfred de Musset s'en est inspiré sans doute et en a fait son profit, mais il est à la fois plus hardi et plus sage sur plus d'un point. S'il admet, par exemple, comme Emile Deschamps, le rejet ou l'enjambement dans les vers alexandrins, et s'il en use et en abuse, il se sépare carrément de lui, quand, sous prétexte d'ordre lyrique, il reproche à André Chénier de ne pas respecter le repos de la strophe et d'empiéter d'une strophe sur l'autre (1). Par contre, il n'attache qu'une importance secondaire à la richesse de la rime, et c'est évidemment Emile Deschamps qu'il vise quand il écrit à son oncle Desherbiers en lui envoyant son volume :

« Tu verras des rimes faibles; j'ai eu un but en les

Just, qui figure parmi ses *Œuvres posthumes*. Il est certain que ces deux vers de Musset :

O terre, reçois-moi, car je te rends ma cendre.
Je vins nu de ton sein, nu je vais redescendre,

sont imités de ceux qui terminent la pièce de Grévin ; seulement où M. Lucien Pinvert se trompe, c'est quand il suppose que *les Tragiques Regretz de Charles V*, par J. du Bellay, que Musset avait certainement lus aussi, sont de 1560. On sait effectivement que J. du Bellay mourut le 1er janvier de cette année.

(1) Ainsi dans *Mardoche :*

II

. . . .
Les Muses visitaient sa demeure cachée,
Et quoiqu'il fît rimer idée avec fâchée,

III

On le lisait.

XVII

. . . .
Hier, un de mes amis, se trouvant à souper
Auprès d'une duchesse, eut soin de se tromper

XVIII

De verre.

faisant, et sais à quoi m'en tenir sur leur compte, mais il était important de se distinguer de cette école *rimeuse*, qui a voulu reconstruire et ne s'est adressée qu'à la forme, croyant rebâtir en replâtrant. »

Que disait Emile Deschamps ?

« C'est le mode de versification que suit l'école actuelle, qui a repris aussi à nos anciens poètes cette richesse élégante de rimes, trop négligée dans le dernier siècle ; car la rime est le trait caractéristique de notre poésie : il faut qu'elle soit une parure, pour n'avoir pas l'air d'une chaîne, et des vers rimés à peu près sont comme des vers qui auraient presque la mesure. »

Deschamps confondait sans le vouloir le rythme et la rime, qui sont deux choses très différentes. Certes, les derniers classiques avaient tort de traiter la rime comme une quantité négligeable et de n'y voir qu'un son qui fait écho ; mais c'était là le moindre défaut de leurs vers incolores ; ils péchaient surtout par la monotonie du rythme, qui les coupait en tranches égales.

Et voilà pourquoi Musset, en digne fils du XVI[e] siècle, attachait plus d'importance au rythme (1) qu'à la rime.

« Quand je dy que la rythme doit être riche, écrivait Joachim du Bellay dans la *Défense et Illustration de la langue françoise*, je n'entends qu'elle soit contrainte et semblable à celle d'aucuns, qui pensent avoir fait un grand chef-d'œuvre en françois, quand ils ont rymé un *imminent* et un *éminent*, un *miséricordieusement* et un *mélodieusement*, et autres de semblable farine,

(1) « Quant aux rythmes brisés des vers, écrivait-il à son oncle dans la lettre que j'analyse, je pense là-dessus qu'ils ne nuisent pas dans ce qu'on peut appeler le récitatif, c'est-à-dire la *transition* des sentiments ou des actions. Je crois qu'ils doivent être rares dans le reste. Cependant Racine en faisait usage. »

encore qu'il n'y ait sens ou raison qui vaille ; mais la rythme de notre poëte, sera volontaire, non forcée ; receue, non appelée ; propre, non aliene ; naturelle, non adoptive ; bref, elle sera telle que le vers, tombant en icelle, ne contentera moins l'oreille qu'une bien harmonieuse musique tombant en un bon et parfait accord (1). »

Sur ce point donc, malgré ses négligences voulues, le jeune poète des *Contes d'Espagne et d'Italie* était beaucoup plus près de la vraie doctrine que ses camarades de 1830.

Il disait encore à son oncle — et c'est heureux qu'on nous ait conservé cette lettre, car il achève de s'y peindre au naturel :

« Je te demande grâce pour des phrases contournées ; je m'en crois revenu... Je te demanderai de t'attacher plus aux compositions qu'aux détails, car je suis loin d'avoir une manière arrêtée. J'en changerai plus d'une fois encore (2). »

Il me semble entendre Joachim du Bellay, qui, lui aussi, eut plus d'une manière, plaider pour les traducteurs après avoir fulminé contre eux, ou bien encore faire le procès des pétrarquistes après avoir pétrarquisé l'un des premiers. — Les poètes de l'âme et du sentiment, ceux qui ne chantent que lorsqu'ils sont inspirés, ne devraient jamais s'embarrasser de théories, parce qu'ils sont naturellement enclins à passer par-dessus toutes les règles. N'est-ce pas Lamartine qui écrivait une fois à Victor Hugo que la grammaire n'était point faite pour eux ?

Voici une anecdote qui nous permettra de pénétrer

(1) Cf. notre édition de la *Défense*, 1 vol. in-18, librairie Sansot et Cie.
(2) Lettre du mois de janvier 1830.

le secret de la méthode de travail d'Alfred de Musset. Je l'emprunte aux *Souvenirs* si précieux de M. Legouvé.

Un jour qu'ils s'étaient rencontrés au Palais-Royal, pendant les répétitions d'*Adrienne Lecouvreur*, la conversation ayant passé d'Adrienne à Scribe, Musset dit à Legouvé :

« Je place Scribe très haut, mais il a un défaut, *il ne se fâche jamais contre lui-même*. — Que voulez-vous dire par là ? — Je veux dire que quand Scribe commence une pièce, un acte, ou une scène, il sait toujours d'où il part, par où il passe, et où il arrive. De là sans doute *un mérite de ligne droite* qui donne grande solidité à ce qu'il écrit. Mais de là aussi un manque de souplesse et d'imprévu. Il est trop logique; il ne perd jamais la tête. Moi, au contraire, au courant d'une scène ou d'un morceau de poésie, il m'arrive tout à coup de changer de route, de culbuter mon propre plan, de me retourner contre mon personnage préféré, et de le faire battre par son interlocuteur... J'étais parti pour Madrid et je vais à Constantinople (1). »

Telle est la cause, une des causes au moins, du charme particulier du génie d'Alfred de Musset. Peu de poètes possédèrent ce charme au même degré que lui, et pour ma part je n'en vois qu'un au XVIe siècle, qui me procure le même plaisir avec les mêmes qualités et les mêmes défauts, c'est Joachim du Bellay. — Joachim ne perd jamais la tête, étant bien trop latin pour déraisonner de la sorte, mais il a de l'imprévu dans les mots et dans les idées, et l'on sent qu'il chante d'abord pour lui. Ils ont même cela de commun tous les deux, Musset et lui, qu'ils ont horreur de la foule et se moquent de ses applaudissements. Joachim se contente de l'estime

(1) *Souvenirs* de Legouvé, t. I, p. 109.

de ses pairs; Musset, qui est né auteur dramatique, ne conçoit le spectacle que dans un fauteuil.

Je ne me suis pas fait écrivain politique
N'étant pas amoureux de la place publique :
D'ailleurs, il n'entre pas dans mes prétentions,
D'être l'homme du siècle et de ses passions.
C'est un triste métier que de suivre la foule
Et de vouloir crier plus fort que les meneurs,
Pendant qu'on se raccroche au manteau des traîneurs.
On est toujours à sec quand le fleuve s'écoule.
Que de gens aujourd'hui chantent la liberté,
Comme ils chantaient les rois, ou l'homme de Brumaire !
Que de gens vont se pendre au levier populaire,
Pour relever le dieu qu'ils avaient souffleté !
On peut traiter cela du beau nom de rouerie,
Dire que c'est le monde et qu'il faut qu'on en rie.
C'est peut-être un métier charmant, mais tel qu'il est,
Si vous le trouvez beau, moi je le trouve laid.
Je n'ai jamais chanté ni la paix ni la guerre ;
Si mon siècle se trompe, il ne m'importe guère :
Tant mieux s'il a raison, et tant pis s'il a tort ;
Pourvu qu'on dorme encore au milieu du tapage,
C'est tout ce qu'il me faut, et je ne crains pas l'âge
Où les opinions deviennent un remord (1).

N'allez pas croire cependant que Musset se désintéresse de la chose publique. Lamartine l'a cru sur la foi de ces vers et de quelques autres encore plus légers :

Etre rouge ce soir, blanc demain ; ma foi, non.
. . . .

Mais Lamartine s'est trompé, et Paul de Musset s'est chargé de relever son erreur. Il a beau préférer les baisers de Ninette et de Ninon à la politique, Alfred sait faire son devoir de citoyen tout comme un autre. La preuve en est que, de loin en loin, il lui arrive d'aller coucher à l'hôtel des Haricots pour avoir oublié, entre deux verres d'absinthe, deux filles ou deux

(1) *La Coupe et les lèvres.*

rimes, l'heure de la patrouille comme garde national. Il est même cocardier dans les grandes occasions. Et je me demande où M. Legouvé a pris qu'il manquait de patriotisme (1). Qu'il ne l'ait jamais affiché, je le crois sans peine. Il n'était pas de ces chauvins qui, les soirs de *Charles VI*, chantaient à plein gosier, au parterre de l'Opéra, le refrain démodé aujourd'hui :

> Guerre aux tyrans ! jamais en France,
> Jamais l'Anglais ne régnera !

Mais, en 1840, lors de la coalition anglaise contre notre pays, il partagea la colère de tous les vrais patriotes, et quoiqu'il fût très lié avec le duc d'Orléans, peut-être même à cause de cela, son frère raconte que, le jour où le dénouement honteux, grâce à la pleutrerie de Louis-Philippe, se trouva consommé, il s'écria dans un accès de dépit : « Ce règne dure trop longtemps (2) ! »

On n'est pas le petit-neveu de Jeanne d'Arc pour rien (3), et Musset avait certainement lu l'*Hymne au roy sur la prise de Calais*, par J. du Bellay, et son *Exécration sur l'Angleterre :*

(1) «... Je vais plus loin, dit-il en parlant de Musset dans ses *Souvenirs*, demandez-lui la peinture d'un des grands et éternels sentiments de l'âme, l'amour paternel, l'amour filial, le *patriotisme*, la charité, l'amour de la liberté, l'amour de l'humanité, vous ne l'y trouverez pas ! »

(2) Musset n'aimait pas Louis-Philippe. Pourquoi ? Je serais bien en peine de le dire, mais je crois que dans cette aversion il y avait de la rancune de poète. Son frère nous a raconté (p. 179 de sa *Biographie*) que le roi n'avait pas goûté le sonnet qu'Alfred lui avait dédié après l'attentat de Meunier, parce qu'il l'y *tutoyait*. « Je ne l'aurais pas deviné en mille ! » dit le poète au duc d'Orléans qui lui avait rapporté la chose. Et, en effet, le roi Louis-Philippe aurait dû savoir, comme le disait un jour de Heredia au tsar Nicolas, que

> ... le poète seul peut tutoyer les rois.

(3) Se souvenir à ce propos qu'il avait entrepris, à une date incertaine, un poème sur *Jeanne d'Arc*, dont son frère a publié un court fragment dans ses *Œuvres posthumes*.

Mânes, ombres, esprits, et si l'antiquité
A donné d'autres noms à votre déité,
Erebe, Phlegeton, Styx, Acheron, Cocyte,
Le Chaos et la Nuict, et tout ce qui habite
A la gueule d'Enfer, la Rage, la Fureur,
Et tout ce qui est plein d'une éternelle horreur,
Afin que vous mettiez une peur, une fuite
Et tout ce que la Peur traîne encor à sa suite,
Aux Anglois, en leur Roine, en tous les ennemis
Qui contre les François en armes se sont mis ;
Et afin que les forts, les villes, les villages,
Les temples, les maisons, les sexes et les aages,
De ceux-là que j'entens, vous soyent à ceste fois
Par toutes maudissons et exécrables lois,
Vouez et consacrez, je les consacre et voue,
Et du vœu que je fais, la France m'en advoue.
Je les consacre donc pour le bien de mon Roy,
Pour tous ses alliez, pour la France et pour moy :
Afin que tout le mal, l'orage, la tempeste,
Qui nous peut menasser, tombe dessus leur teste :
Que nous demeurions saufs, nos femmes, nos enfans,
Que nous en retournions vainqueurs et triomphans,
Et chargez de butin, et que nostre victoire
Soit pour jamais sacrée au temple de Mémoire.
Qu'Angleterre, et sa Royne, et tous ses alliez
Ayant les bras au dos honteusement liez,
Marchant la teste bas, prisonniers de mon Prince :
Que tributaire soit à jamais leur province,
Et règnent à jamais nos enfans et nepveux
Sur les fils de leurs fils, et ceux qui naistront d'eux (1).

Mais où le patriotisme de Musset éclata aux yeux de tous, ce fut, en 1841, dans *le Rhin allemand*. On connaît l'origine de cette chanson :

« Le 1er janvier 1841, dit Paul de Musset, nous déjeunions en famille ; on apporta la livraison de la *Revue des Deux Mondes* qui contenait la chanson de Becker et *la Marseillaise de la Paix*. Alfred de Musset, voyant des vers de Lamartine au sommaire, courut d'abord à cette page de la brochure. En lisant les six couplets

(1) *Recueil de poésie.*

de Becker, dans lesquels, en si peu de mots, se trouvaient tant d'insultes à la France, il fronça quelque peu le sourcil ; mais, en prenant lecture de la réponse, il le fronça bien davantage. Sans doute, il aurait approuvé le sentiment qui avait inspiré *la Marseillaise de la Paix*, si ce morceau eût paru isolément. Convier tous les hommes à se donner la main, sans distinction de races, de noms et de frontières, rien de plus légitime ; cette thèse philosophique en valait bien une autre ; mais répondre à une provocation insolente en tendant les mains au provocateur, c'était mal choisir le moment. Alfred de Musset comprit la chose ainsi, et, comme *la Marseillaise de la paix* ne répondait pas, selon lui, à la chanson de Becker, l'envie le prit de faire la réponse. A mesure que nous en causions, tout en déjeunant, son visage s'animait, le feu lui montait aux oreilles ; enfin il donna un coup de poing sur la table, rentra dans sa chambre et s'y enferma. Deux heures après il en sortit pour nous réciter *le Rhin allemand* (1). »

(1) *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 268.

Ce n'est pas tout à fait ainsi que Mme de Girardin a raconté la chose :

Le 6 juin 1841, *le Rhin allemand* paraissait dans *la Presse*, en même temps que dans la *Revue de Paris*, et Mme de Girardin, par la plume du Vicomte de Launay, faisait précéder cette pièce du commentaire suivant :

« Après avoir lu *la Marseillaise de la Paix* devant un auditoire d'élite où se trouvaient Théophile Gautier et Alfred de Musset, elle dit : « C'est très beau, mais c'est trop généreux. J'aurais voulu qu'on dît des choses désagréables à ce monsieur (Becker). Nous autres femmes nous n'entendons rien à ces beaux sentimens humanitaires ; nous sommes, en toutes choses, orgueilleuses, vindicatives, passionnées, jalouses ; c'est là notre seul mérite, nous ne saurions y renoncer, pour ma part je professe un égoïsme national féroce, j'en conviens, j'ai le préjugé de la patrie et j'aurais aimé à répondre à cet Allemand des vers cruels. — Moi aussi ! s'écria Alfred de Musset.

« Faites-le donc vite, reprirent en chœur tous les assistants. — Venez sur la terrasse, nous allons vous enfermer dans le jardin ; nous vous donnons un quart d'heure.

« On ferma la porte du salon derrière lui, et le jeune poète alla se

Et quand cette chanson railleuse et si française eut paru dans *la Presse* et *la Revue de Paris*, elle courut partout comme un cri de guerre et fit vibrer toutes les âmes, à commencer par le duc d'Orléans, qui « envoya, sous main, ses compliments à l'auteur (1) ».

III

Je reviens à Joachim du Bellay, car je n'ai pas fini de les comparer l'un à l'autre.

On a dit que le vers de Musset était un vers-dandy. On pourrait dire de celui de J. du Bellay que c'était un vers-gentilhomme, ce qui dans l'espèce est la même chose. Ils ont, en effet, la même tournure, le même négligé, la même élégance et par endroits les mêmes cris (2). Cela frappe surtout dans le sonnet, où Musset

promener dans le jardin. On lui avait donné ce qu'il fallait pour travailler, — du papier, des plumes et de l'encre? Fi donc! on lui avait donné deux cigares. Au bout d'un quart d'heure, il frappa à la porte, on lui ouvrit : les cigares étaient consommés, les vers réunis, les voici. »

Cette anecdote est vraiment amusante ; par malheur elle est démentie par Mme de Girardin elle-même qui s'est tout bonnement moquée du public en la mettant en circulation. Voici, en effet, ce qu'elle écrivait à Lamartine, le 2 juin 1841, c'est-à-dire quatre jours avant :

« Je ne comprends pas que, si malade et désolé, vous ayez encore des inspirations si admirables ; ces vers qui me désolent sont bien beaux. Je les ai relus ce matin avec Théophile Gautier. Il en était enchanté, et ce soir j'ai vu Alfred de Musset qui les savait par cœur. *Il m'en a apporté de très jolis sur le même sujet.* Ils sont railleurs et insolents. Lui, m'a priée de les publier ; lui, me les a donnés pour *la Presse.* Il ne devinait pas tout le chagrin qu'il me faisait en me les apportant... » (*Lettres à Lamartine*, p. 182.)

Conclusion : si, le 2 juin, Musset avait apporté les vers du *Rhin allemand* à Mme de Girardin, il ne pouvait pas les improviser chez elle le 4 ou le 5, dans les circonstances qu'on vient de lire. Fiez-vous donc, après cela, aux *Lettres parisiennes* du Vicomte de Launay !

(1) *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 268.

(2) Exemple : voici des vers de J. du Bellay :

Si les larmes servaient de remède au malheur !

. . . .

se serait surpassé, s'il l'avait cultivé à loisir. De tous les sonnettistes de marque du XIXe siècle, il est le seul qui ait su donner à ce petit poème le tour vif et leste qu'il a sous la plume du vieux poète angevin. Sainte-Beuve qui le restaura, en le voyant négligé de nos deux grands lyriques (1), l'a traité à la manière des lakistes. Il y a mis une âme malade, un sentiment presque toujours triste ou douloureux. Musset, lui, n'a guère fait qu'un sonnet à proprement parler méditatif et qui rappelle la manière d'Arvers. C'est celui qui commence ainsi :

Se voir le plus possible et s'aimer seulement.

Tous les autres sont pimpants, légers, railleurs et vont d'une telle allure — même quand ils contiennent une pointe de mélancolie — qu'ils paraissent n'avoir pas le nombre de vers voulu. Et comme rythme ils sont d'une variété, d'une souplesse étonnantes. De

France, mère des arts, des armes et des lois,
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle,
Ores, comme un agneau que sa nourrice appelle,
Je remplis de ton nom, les antres et les bois !...
(*Les Regrets*.)

En voici maintenant d'Alfred de Musset :

Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée,
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin de pleurs.
(*La Nuit d'octobre*.)

. . . .
Grèce, ô mère des arts, terre d'idolâtrie...
(*Les Vœux stériles*.)
France, ô mon beau pays ! j'ai de plus d'un outrage
Offensé ton céleste, harmonieux langage,
Idiome de l'amour, si doux qu'à le parler
Tes femmes sur la lèvre en gardent un sourire...
Mère de mes aïeux, ma nourrice et ma mère,
Me pardonneras-tu ? Serai-je digne encor
De faire sous mes doigts vibrer la harpe d'or ?
(*Les Secrètes pensées de Rafaël*.)

(1) Il est remarquable, en effet, que Lamartine et Victor Hugo n'ont jamais fait de sonnets.

Heredia, qui n'aimait pas Musset, le trouvant trop facile, n'admettait pas la fantaisie dans la disposition des vers du dernier tercet. Comme la plupart des poètes du XVI[e] siècle, Joachim en tête, il faisait rimer tantôt le deuxième vers et tantôt le troisième avec le dernier du premier tercet (1). Musset, qui ne pouvait se plier à aucune règle, s'amusait parfois, à l'imitation de Pétrarque, à faire ses tercets sur deux rimes (2) ou à leur mettre la tête en bas, comme dans le sonnet qu'il dédia au roi après l'attentat de Meunier :

Mais sois prudent, Philippe, et songe à ta patrie.
Ta pensée est son bien, ton corps son bouclier,
Sur toi, comme sur elle, il est temps de veiller.

Ferme un immense abîme et conserve ta vie.
Défendons-nous ensemble, et laissons-nous le temps
De vieillir, toi pour nous, et nous pour tes enfants.

Cette note grave, s'échappant d'un si petit cadre, va nous servir de transition pour étudier la seconde manière de Musset, car il en eut deux, tout comme Joachim. J'ajouterai qu'ils en changèrent l'un et l'autre sous l'empire des mêmes circonstances, et que c'est par là qu'ils se ressemblent comme deux frères.

Dans la première manière ils étaient tous deux purement livresques. *L'Olive* et *les Contes d'Espagne et d'Italie* n'étaient que des imitations plus ou moins réussies des poètes italiens de l'école de Pétrarque et

(1) Exemple :

Pourquoi donc, de quel droit, le connaissant à peine,
Est-ce que je m'arrête et ne puis faire un pas,
Apprenant que sa fille est morte dans ses bras ?

Je ne sais. — Dieu le sait ! Dans la pauvre âme humaine,
La meilleure pensée est toujours incertaine,
Mais une larme coule et ne se trompe pas.

(Sonnet à Régnier sur la mort de sa fille.)

(2) Encore Joachim ne s'est-il assujetti à cette sorte de règle que postérieurement au recueil de *l'Olive*.

de la Renaissance. Mais dès qu'ils passèrent les monts pour aller, celui-ci à Rome, et celui-là à Venise, la source cachée qui était en eux jaillit en vers admirables et qui ne devaient rien à personne. Il semble que Musset avait prévu ce beau miracle quand il disait, en 1832, à son ami Edouard B[ocher] :

Tu te frappais le front en lisant Lamartine,
Edouard, tu pâlissais comme un joueur maudit ;
Le frisson te prenait, et la foudre divine,
Tombant dans ta poitrine,
T'épouvantait toi-même en traversant la nuit :

Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie.
C'est là qu'est la pitié, la souffrance et l'amour ;
C'est là qu'est le rocher du désert de la vie,
D'où les flots d'harmonie
Quand Moïse viendra, jailliront quelque jour.

Peut-être à ton insu déjà bouillonnent-elles,
Ces laves du volcan, dans les pleurs de tes yeux
Tu partiras bientôt avec les hirondelles,
Toi qui te sens des ailes
Lorsque tu vois passer un oiseau dans les cieux.

Ah ! tu sauras alors ce que vaut la paresse ;
Sur les rameaux voisins tu voudras revenir.
Edouard, Edouard, ton front est encor sans tristesse,
Ton cœur plein de jeunesse...
Ah ! ne les frappe pas, ils n'auraient qu'à s'ouvrir !

On connaît les deux sentiments qui, sur le cœur de Joachim et de Musset, jouèrent le rôle décisif de la baguette de Moïse. Chez le premier, ce fut le regret de la patrie absente ; chez le second, le tourment, la folie de l'amour. La *Lettre à Lamartine* et *les Nuits* sont incontestablement les filles naturelles des *Regrets*, augmentés des *Méditations*, qui en sont le prolongement. A partir de 1834, le vers de Musset, de brisé à l'excès qu'il était jusque-là, remplit sa mesure d'un

seul jet et, tout en gardant sa couleur romantique, atteignit la perfection de la forme racinienne. Je dis bien racinienne. Car J. du Bellay n'est, en somme, qu'un Racine avant la lettre, comme Lamartine, suivant l'heureuse expression de Victor Hugo, n'est qu'un *Racine réussi*.

Voilà ce que personne n'avait encore remarqué. Et je n'ai pas tout dit. Alfred de Musset, pour qui l'observe attentivement, offre encore plus d'un point de ressemblance avec Joachim du Bellay. Ils ont beau rire et se moquer, leur vrai fonds poétique à tous les deux est plutôt sentimental, aussi n'est-ce qu'exceptionnellement et par occasion qu'ils font vibrer la corde satirique. Joachim n'a guère fait que deux satires dans sa vie, encore ne les a-t-on publiées de son vivant que sous le voile de l'anonyme. La première, qui fut *le Poète Courtisan*, était pour venger Ronsard et la Pléiade des sarcasmes de Mellin de Saint-Gelays. La seconde, qui avait pour titre *Sur un nouveau moyen de faire son profit de l'étude des lettres*, était la traduction pure et simple d'une épître latine où Turnèbe dénonçait l'imposture de Pierre Paschal. Je laisse de côté les sonnets des *Regrets* qui visent la Cour de Rome, parce que là c'est le chagrin qui le rend si morose, et que, dans ces petits tableaux pris sur le vif, la satire ne contient aucune offense personnelle. — Alfred de Musset, lui non plus, n'a aucun goût pour la satire, où cependant il eût excellé, s'il l'avait voulu. En 1842, lorsqu'il eut publié son *Epître sur la paresse* et le morceau intitulé *Après une lecture*, son ami Tattet lui écrivit pour l'engager à suivre cette veine qui venait de lui procurer deux succès éclatants. Il lui répondit :

Non, mon cher, Dieu merci ! pour trois mots de critique,
Mon silence n'est pas, quoiqu'on puisse en douter,
Une prétention de me faire écouter.
Je puis bien, je le crois, sans crainte et sans envie,
Lorsque je vois tomber la muse évanouie
Au milieu du fatras de nos romans mort-nés,
Lui brûler, en passant, ma plume sous le nez ;
Mais censurer les sots, que le ciel m'en préserve !
Quand je m'en sentirais la chaleur et la verve,
Dans ce triste combat dussé-je être vainqueur,
Le dégoût que j'en ai m'en ôterait le cœur.

Et puisque nous sommes en veine de comparaisons, ne quittons pas du Bellay et Musset sans montrer tout ce qu'ils avaient de commun par ailleurs. Ceux qui ont fréquenté le poète de *Rolla* s'accordent à reconnaître qu'il n'avait qu'une fierté : non pas celle de son talent, dont il faisait peu de cas dans la conversation, mais celle de son nom, de son blason, de ses ancêtres, quoiqu'il eût pu dire avec Alfred de Vigny :

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.
A peine une étincelle a relui dans leur cendre,
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi (1).

(1) Sans doute, dit d'Alton Shée en ses *Mémoires* (t. I, p. 109), Musset avait conscience de sa valeur, mais je n'ai pas connu d'auteur plus modeste, moins enclin à se produire, à faire montre de ses ouvrages. Pendant deux ans, nous voyant presque chaque jour, il ne m'avait jamais parlé de ses poésies. Un soir seulement, comme il s'était retiré depuis trois mois pour travailler, étant allé chez lui avec Tattet, il nous lut une partie de son *Spectacle dans un fauteuil*. De cette modestie littéraire, doit-on conclure qu'il était exempt de vanité ? Rien ne serait moins exact. Il y avait transposition. Sa vanité était personnelle, et nobiliaire. » Ce témoignage est confirmé par Mme Allan. (Voir, au t. II, de cet ouvrage le chapitre sur cette comédienne.) — Et je remarque qu'en 1834, lorsqu'il se rendit à Bade pour achever de guérir du mal de Venise, il se fit inscrire à l'hôtel sous le nom de Vicomte de Musset. (Clouard, *Documents inédits sur Alfred de Musset*, p. 77.)

Joachim du Bellay aussi avait cette insouciance et cette fierté. Il avait beau avoir pris pour devise : *Cœlo Musa beat*, et chanter son « los » à la mode du temps, il aurait donné volontiers toute sa gloire pour les lauriers diplomatiques du cardinal et les lauriers militaires du grand Langey, ses cousins.

Cet orgueil du nom les rendait quelquefois très désagréables dans leurs rapports avec leurs camarades.

— Vous êtes comte et pair de France, disait un jour Alfred de Musset à d'Alton-Shée ; pourtant je parie que vous êtes moins ancien gentilhomme que moi (1) !

Et quand Alfred Tattet quitta Paris pour aller s'enterrer à Fontainebleau, on sait en quels termes le poète lui fit ses adieux :

> Ainsi, mon cher ami, vous allez donc partir !
> . . . .
> Quelquefois seulement près de votre maîtresse,
> Souvenez-vous d'un cœur qui prouva sa noblesse
> *Mieux que l'épervier d'or dont son casque est armé.*

Cela ne les empêchait pas d'être très dévoués et très fidèles à leurs amis et à leurs protecteurs (2). Au nombre de ces derniers, mais avant tout autre, ils comptaient et faisaient passer, du Bellay — la princesse Marguerite, Alfred de Musset — le duc d'Orléans. Leur perte inattendue leur arracha les mêmes larmes et le même gémissement. Quand Marguerite partit pour la Savoie à la suite de son mariage,

(1) *Mémoires de d'Alton-Shée*, t. I, p. 109.

(2) Tout ce que j'ay de bon, tout ce qu'en moy je prise,
C'est d'estre comme toy, sans fraude et sans feintise,
D'estre bon compagnon, d'estre à la bonne foy,
Et d'estre, mon Ronsard, demy-sourd comme toy.
(J. du Bellay : *Hymne de la surdité.*)

Joachim écrivit à Jean de Morel, son confident de toutes les heures :

« Le département de ma Dame m'a tellement étonné et fait perdre le cœur que je me suis délibéré de ne jamais plus retenter la fortune, mais *abdere me in secessum aliquem*, avec cette brave devise pour toute consolation : *spes et fortuna valete !* »

Après la mort tragique du duc d'Orléans, Musset, qui s'était lié avec lui sur les bancs du collège, dit à son frère Paul :

« Le sort ne veut pas que notre pauvre France ait un jour d'avenir. Quant au mien, il n'existe plus. Je ne vois devant moi qu'ennui et tristesse; je n'ai plus qu'à souhaiter de m'en aller le plus tôt possible. »

Est-ce tout? Pas encore. Ouvrez *les Jeux rustiques* de Joachim du Bellay, vous y trouverez deux pièces charmantes, deux épitaphes pour un chien et pour un chat. Joachim adorait les bêtes et les excusait, disant à Olivier de Magny :

..... Nous-mêmes hommes
Parfaits de tous points nous ne sommes.

Musset adorait aussi les chats et les chiens. Mme Martellet, son ancienne gouvernante, nous a conté l'histoire amusante de son petit chien Marzo, — et son frère comment il battit le froid longtemps à Tattet parce qu'il s'était débarrassé sans pitié d'un vieux chien qui l'incommodait (1). Un jour que Rachel l'avait gardé à dîner, il écrivait au statuaire Barre, son ami :

« J'ai ébauché une belle petite chatte. J'ai employé d'abord un couperet de cuisine, puis mes mains, puis vos petits bâtons. J'ai tout lieu de croire que vous

(1) *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 346.

serez satisfait, mais dans ce moment-ci mon idéal a un torticolis et une fluxion. Venez donc voir ça (1). »

Enfin, détail physiologique que je n'aurai garde de passer sous silence, Musset mourut à quarante-sept ans, affligé de la surdité qui rendit si amers et si tristes les derniers jours de J. du Bellay. D'où leur était venue cette infirmité? De l'abus de la femme et du vin. Joachim, qui en ressentit les premiers effets à Rome, avait dû recevoir un coup de pied de Vénus — dans le lit de Faustine ou d'une autre. Quant à Musset, qui toute sa vie courtisa la brune et la blonde, le dieu Bacchus fut certainement pour quelque chose dans la paresse de son oreille. Mais qu'importe! Ils n'en demeureront pas moins, l'un comme l'autre, les poètes les plus français de leur siècle. — « J'ai l'esprit français, je le sens! » rappelez-vous cette phrase de Fantasio dans sa lettre-matrice à Paul Foucher. Cela prouve qu'il se connaissait déjà à dix-sept ans, car évidemment il prenait ce mot dans ses deux acceptions. Sans compter que les siècles vraiment français sont précisément ceux auxquels il se rattache : le seizième et le dix-huitième. L'autre, celui qui porte le nom de Louis XIV, fera toujours exception par sa solennité dans notre littérature, l'esprit français n'étant en soi rien moins que solennel. Il s'est pourtant rencontré un homme de génie pour nier le génie d'Alfred de Musset. Je m'empresse d'ajouter que cet homme-là fut le roi des jaloux. M. Legouvé raconte en ses *Souvenirs* que Victor Hugo lui dit un jour :

« Vous mettez Alfred de Musset trop haut. C'est un de ces artistes éphémères avec qui la gloire n'a rien

(1) *Lettre inédite.*

à faire, et dont la réputation n'est qu'un caprice de la mode (1) ! »

Caprice de la mode ! voilà qui est vite dit. Quel est le grand artiste qui n'ait été plus ou moins porté sur ses ailes, à un moment quelconque de sa vie ? La mode ne s'empara de Musset que sur le tard, quand sa réputation était consacrée dans le monde des lettres. Pendant longtemps sa renommée ne dépassa guère les relations de l'ancien Cénacle ; il n'était connu en dehors que par les couplets de la *Ballade à la lune*. C'est le théâtre qui lui donna la grande célébrité, mais comme presque toutes ses comédies étaient imprimées depuis plus de dix ans quand elles furent mises à la scène, on ne peut pas lui reprocher d'avoir fait le moindre sacrifice à la mode. Le mot de Victor Hugo n'est donc pas juste. A présent, si j'en croyais certains racontars, Alfred de Musset n'aurait pas été plus juste envers Victor Hugo qui, dans ce cas, lui aurait rendu tout simplement la monnaie de sa pièce.

Un soir — c'est Mme de Janzé qui rapporte cette anecdote (2) — un soir qu'il avait dit je ne sais quelle poésie chez Mme de Girardin, Victor Hugo s'étant permis de lui faire quelques observations sur des inversions un peu trop hardies et des rimes un peu trop faibles, Musset l'aurait fort mal pris et l'aurait arrêté court en lui disant :

« Assez ! vous ne pouvez comprendre et sentir ce que je sens et je comprends. Sachez seulement une chose, c'est que dans cent ans on dira encore mes vers, alors que les vôtres seront peut-être oubliés ! »

Je ne crois pas à cette anecdote, parce qu'elle prête

(1) *Soixante ans de Souvenirs*, t. I, p. 110.
(2) *Etudes et récits sur Alfred de Musset*, p. 102.

à Musset un langage et une attitude qui ne cadrent pas avec ce que nous savons de son caractère. Mais le mot serait-il vrai, que la postérité se chargerait d'en faire justice. Soixante ans se sont écoulés depuis qu'on prétend l'avoir entendu, elle a déjà mis chacun à sa place : Lamartine et Victor Hugo au premier rang, et immédiatement derrière eux Alfred de Musset, qui procède de l'un et de l'autre. Je ne sais pas ce que nos arrière-neveux penseront de lui, mais je doute qu'ils le mettent jamais sur la même ligne. Son théâtre aurait beau durer plus longtemps que celui d'Hugo, sa gloire de poète ne balancera jamais la sienne, encore moins celle de Lamartine. Prenons dans chacun d'eux une pièce de vers inspirée par le même sentiment : *le Lac*, *la Tristesse d'Olympio* et *Souvenir*. Toutes les trois nous parlent de la rapidité du temps, et de la fragilité des amours terrestres. Toutes les trois ne sont que la paraphrase éloquente, douloureuse et sublime de la parole de l'Ecclésiaste et de l'apostrophe de saint Jean Chrysostome : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! » Cependant il en est une qui l'emporte sur les autres et nous fait vibrer davantage et par la passion et par le cri :

Aimons donc ! aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a pas de port, le temps n'a pas de rive :
Il coule et nous passons !

Qui jamais, dans l'antiquité ou dans les temps modernes, tira de son âme de pareils accents ? On a donc eu cent fois raison de donner à Lamartine le surnom de divin. Quoique les poètes vraiment inspirés le soient tous à un degré quelconque, il l'est certainement plus que ses deux rivaux. Mais Alfred

de Musset est aussi beaucoup plus humain que Lamartine et Hugo, et ce n'est pas un mince titre de gloire.

Etre l'enfant du siècle où l'on a vécu, incarner, aux yeux de tous, les faiblesses de la chair et de l'esprit de deux ou trois générations,

Quel rêve ! et ce fut son destin.

CHAPITRE II

L'ARSENAL ET LE CÉNACLE

I. — Alfred de Musset et Marie Nodier. — Elle met quelques vers de lui en musique. — Impression que fait sur Musset la rencontre de Lamartine à l'Arsenal.— Musset et Victor Hugo. — Eugène Delacroix. — Ses rapports avec le poète de *Rolla* et son frère. — Musset et *Notre-Dame de Paris.* — Comme quoi Victor Hugo n'avait jamais pris Musset au sérieux. — Leur brouille et leur réconciliation. — La candidature de Musset à l'Académie française. – Victor Hugo et le Prince-Président. — Après le coup d'Etat. — Une séance à l'Académie.— Un mot de Victor Hugo sur Musset. — *Le Songe d'Auguste.*
II. — Relations de Musset avec Alfred de Vigny. — La petite cour de Vigny et la claque d'*Othello.* — « Mon père *in litteris* ». — Musset chez Vigny. — Théorie de Hoffmann sur les boissons. — Comment fut composée *la Coupe et les lèvres.* — Les cousines d'Alfred de Vigny. — Un sonnet de Musset sur *Chatterton.* — Vigny demande un tombeau pour lui au Préfet de la Seine. — Témoignage posthume de Sainte-Beuve.
III. — Un déjeuner chez Guttinguer, en 1843.— Sonnets échangés entre Musset et Marie Nodier. — Une variante intéressante.— Le voyage de Pontchartrain. — Vers inédits d'Alfred de Musset. — Sa *Réponse* à Charles Nodier.

I

C'est en 1828 qu'Alfred de Musset franchit pour la première fois le seuil de l'Arsenal, sous la conduite de Paul Foucher. Ce gentil blondin, frais et rose, qui portait à peine ses dix-huit ans, séduisit tout le monde

par ses airs d'écolier en vacances, la franchise de ses yeux bleus, la distinction de ses manières et ses talents de diseur et de valseur, — car c'était Terpsichore qui conduisait le chœur des Muses dans le salon de Charles Nodier.

Ai je besoin de dire qu'Alfred de Musset plut tout particulièrement à la fille de la maison. Outre que Marie était du même âge que lui, elle possédait en propre quelques-uns de ses dons naturels. C'en était assez pour faire naître immédiatement entre eux le sentiment qui éclata, longtemps après, dans la jolie guirlande de sonnets que l'on trouvera un peu plus loin. Cependant Alfred attendit que Marie fût mariée pour lui dédier des vers. On connaît les stances émues dans lesquelles il la remercia, en 1833, d'avoir mis en musique quelques pièces de son premier recueil :

Madame, il est heureux, celui dont la pensée
(Qu'elle fût de plaisir, de douleur ou d'amour)
A pu servir de sœur à la vôtre un seul jour.
Son âme dans votre âme un instant est passée ;

Le rêve de son cœur un soir s'est arrêté,
Ainsi qu'un pèlerin, sur le seuil enchanté
Du merveilleux palais tout peuplé de féeries
Où dans leurs voiles blancs dorment vos rêveries.

Qu'importe que bientôt, pour un autre oublié,
De vos lèvres de pourpre il se soit envolé
Comme l'oiseau léger s'envole après l'orage ?

Lorsqu'il a repassé le seuil mystérieux,
Vos lèvres l'ont doré, dans leur divin langage
D'un sourire mélodieux.

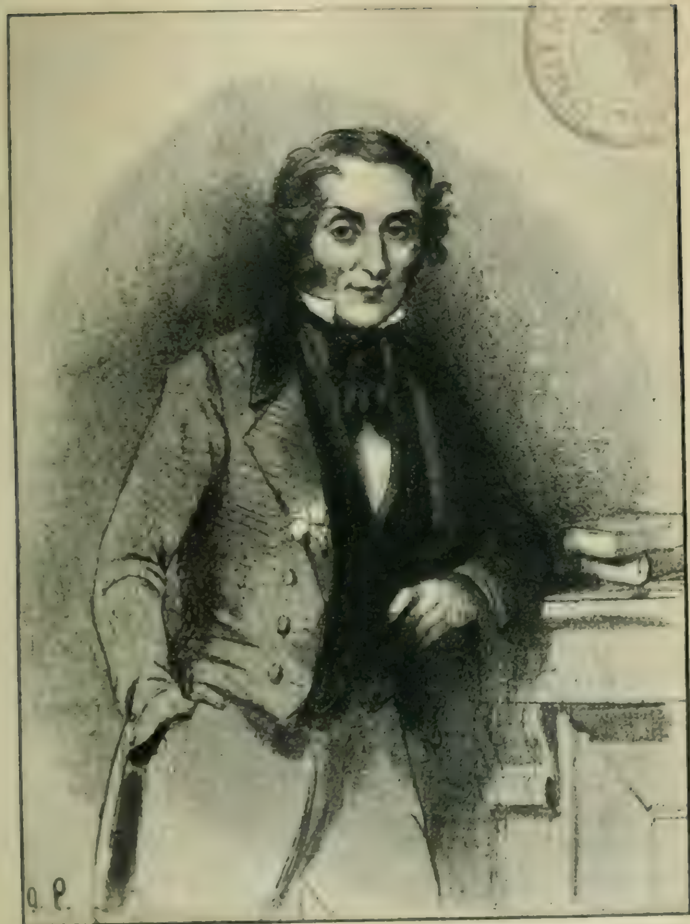
Alfred de Musset habitait alors — je parle de 1828, — chez ses parents, à Auteuil, et, tout en préparant son droit et sa médecine, il suivait des cours de musique et de dessin. Mais la Muse, qu'il courtisait en

secret, sous l'influence directe de Chénier et des poètes romantiques, l'eut bientôt dégoûté de la médecine et du droit, et l'accueil que reçut à l'Arsenal la lecture de ses essais poétiques (1) décida de sa vocation. Ce succès en aurait grisé plus d'un autre. Lui n'en devint que plus modeste et plus difficile pour lui-même, et la rencontre de Lamartine dans le salon de Charles Nodier le plongeait chaque fois dans une admiration muette. Le grand poète s'en aperçut-il? On serait tenté de le croire quand on lit dans son *Cours familier de littérature* l'article qu'il lui consacra après sa mort. « C'était un beau jeune homme aux cheveux huilés et flottants sur le cou... Un front distrait plutôt que pensif; des yeux rêveurs plutôt qu'éclatants (deux étoiles plutôt que deux flammes); une bouche très fine, indécise entre le sourire et la tristesse; une taille élevée et souple, qui semblait porter, en fléchissant déjà, le poids encore si léger de sa jeunesse, un silence modeste et *habituel* au milieu du tumulte confus d'une société jaseuse de femmes et de poètes, complétaient sa figure. »

Habituel, non. C'est Lamartine, encore un coup, qui l'intimidait ainsi. Et toute sa vie, même après que la gloire en eut fait son émule, Musset éprouva je ne sais quel tremblement en sa présence. N'est-ce pas son frère Paul qui écrivait un jour au grand poète : « Lorsqu'il vous avait serré la main au palais de l'Institut, il revenait à la maison, le cœur content (2)? »

Victor Hugo, chez qui l'auteur de *Mardoche* était entré presque en même temps qu'à l'Arsenal, et sous

(1) *La Prêtresse de Diane*, *Agnès* et *le Rêve*, qui parut dans *le Provincial* de Dijon, le 31 août 1828.
(2) Voir le chapitre V de ce volume.



Charles Nodier

d'après une lithographie du temps

les mêmes auspices, ne lui inspira jamais cette admiration religieuse. D'abord Hugo n'avait que huit ans de plus que lui, tandis que Lamartine en avait vingt — différence considérable à tout âge. Ensuite, Hugo n'était pas encore, en 1828, consacré par un succès équivalent à celui des *Méditations*. Il n'avait publié que les *Odes et Ballades* et n'était que l' « Enfant sublime ». Enfin, tout jeune qu'il était, Musset avait déjà en poésie des idées assez arrêtées pour n'être pas toujours d'accord avec le chef de l'École romantique et ses principaux lieutenants. Il avait beau, par instants forcer la note, cela sentait plus la gageure que la conviction et les principes. La preuve en est que, dès le mois de juillet 1830, il se *déhugotisait*, suivant l'expression de son père (1), et ne craignait pas d'écrire, dans *les Secrètes pensées de Rafaël*, que Racine voisinait sur sa table avec Shakespeare et Boileau, — vérifiant ainsi la prophétie contenue dans sa lettre à Paul Foucher : « Qu'un homme de génie se présente, il renversera votre échafaudage et se rira de vos poétiques ! »

Bref, Alfred de Musset était entré dans le cénacle de *Joseph Delorme* comme un moineau dans une cathédrale. Il en sortit de la même façon. Mais il ne rompit jamais entièrement avec ses anciens camarades et prenait encore plaisir à discuter avec eux, même après leur avoir faussé compagnie. C'est ainsi qu'il écrivait à son frère le 4 août 1831 :

« J'ai rencontré Eugène Delacroix, un soir, en rentrant du spectacle ; nous avons causé peinture en pleine rue, de sa porte à la mienne et de ma porte à la sienne, jusqu'à deux heures du matin ; nous ne pou-

(1) Lettre du 19 septembre 1830 à son ami Cairol.

vions pas nous séparer (1). Avec le bon Antony Deschamps, sur le boulevard, j'ai discuté de huit heures du soir à onze heures. Quand je sors de chez Nodier

(1) Delacroix et Musset, tout en se fréquentant, n'avaient pas la même esthétique en matière d'art.

Dans la *Correspondance* du premier, t. II, p. 67, éd. in-18, je lis au bas d'une lettre de Delacroix à Philarète Chasles, en date de 1851, cette note de Philarète : « Delacroix véhément en tout était incapable de comprendre l'admirable génie maladif d'Alfred de Musset. Il ne l'aimait pas. — « C'est un poète qui n'a pas de couleur, me dit-il un jour ; il manie sa plume comme un burin ; avec elle, il fait des entailles dans le cœur de l'homme et le tue en y faisant couler le corrosif de son âme empoisonnée. Moi, j'aime mieux les plaies béantes et la couleur vive du sang. » — Lorsque Musset se présenta à l'Académie, Eugène Delacroix s'imagina de me faire passer avant Musset. Il s'adressa à son ami Sainte-Beuve qui, lui, me répondit par une lettre machiavélique. Eugène Delacroix fut consterné par l'habile et fine duplicité du futur sénateur de Napoléon III. »

La dernière partie de cette note me remet en mémoire une lettre sans date de Delacroix à Paul de Musset, où il le remercie de l'avoir recommandé à Paër pour l'Institut. « Sa voix, disait-il, et bon nombre d'autres encore me seront nécessaires pour arriver là, si j'y arrive. Ce sera, je présume, pour vers soixante ans environ. » Il ne se trompait guère, puisqu'il ne fut admis à l'Institut qu'à l'âge de cinquante-huit ans. — Ainsi, vers le temps où Delacroix s'employait à faire échouer la candidature d'Alfred de Musset à l'Académie française, son frère Paul, au contraire, se multipliait pour faire réussir la candidature de Delacroix à l'Académie des Beaux-Arts !... Cela n'empêchait pas le grand artiste d'exprimer, le 24 juin 1858, à Paul de Musset son regret bien vif de n'avoir pu, à cause de son état de santé, assister à l'enterrement d'Alfred. (*Lettres inédites*, ayant fait partie du catalogue de la vente des autographes d'Alfred et Paul de Musset.)

Je reproduis dans le corps de ce volume le portrait *présumé* d'Alfred de Musset par Eug. Delacroix d'après le tableau original qui est en la possession de M. Stanislas Meunier. Je dis *présumé*, parce que j'ai des doutes sérieux sur l'identité du poète. On sait qu'il était d'un blond plutôt pâle et qu'il portait la barbe courte. L'homme qui a posé devant Delacroix, tout en ayant, je le reconnais, une vague et lointaine ressemblance avec Alfred de Musset, a les cheveux et la barbe noirs comme jais, la barbe en collier très fournie, et renverse la tête en arrière, comme s'il posait pour une étude. — M. Stanislas Meunier m'objecte que ce portrait est dédié par Delacroix « à mon ami Alfred de Musset ». Qu'il me permette de lui répondre que cette dédicace ne prouve rien. Je crois même que, sans elle, personne, en regardant ce tableau, ne songerait à Alfred de Musset. De là mes doutes. Ce qui les accroît encore, c'est le fait que ce portrait soit resté ignoré jusqu'à ce jour, alors que l'on connaît tous les autres de Musset, dont aucun cependant n'est signé d'un nom aussi illustre que celui de Delacroix. Je le reproduis donc ici sous toutes réserves.

ou de chez Achille (Deveria), je discute tous le long des rues avec l'un ou avec l'autre. En sommes-nous plus avancés ? En fera-t-on un vers meilleur dans un poème, un trait meilleur dans un tableau ? Chacun de nous a dans le ventre un certain son qu'il peut rendre comme un violon ou une clarinette. Tous les raisonnements du monde ne pourraient faire sortir du gosier d'un merle la chanson du sansonnet. Ce qu'il faut à l'artiste ou au poète, c'est l'émotion. Quand j'éprouve, en faisant un vers, un certain battement de cœur que je connais, je suis sûr que mon vers est de la meilleure qualité que je puisse pondre (1). »

A ce compte-là, il dut être satisfait de son second volume de vers, car son cœur y bat d'un bout à l'autre — et par endroits très violemment.

Cependant les camarades qu'il avait conviés à la lecture de *la Coupe et les lèvres*, de *Namouna* et de *A quoi rêvent les jeunes filles* restèrent froids comme glace, ne comprenant rien au changement qui s'était opéré dans sa manière en si peu de temps. Il n'y eut que Sainte-Beuve à le défendre, et Sainte-Beuve avait plusieurs raisons pour cela : la première c'est qu'il avait deviné Musset avant tout autre (2) et qu'il était fier de ne pas s'être trompé ; la seconde, c'est qu'étant brouillé ou tout prêt de l'être avec Hugo, il n'était pas fâché de jeter cette pierre de scandale dans son jardin.

Mais Victor Hugo ne s'était pas plus scandalisé de la nouvelle manière de Musset qu'il ne s'était ému, l'année d'avant, des articles anonymes parus dans *le Temps* sur *Notre-Dame* et que je ne sais qui lui avait

(1) *Œuvres posthumes*, p. 211.

(2) « Nous avons parmi nous un enfant de génie », avait dit Sainte-Beuve, après l'avoir entendu lui déclamer ses premiers poèmes.

attribués. Ce faisant, Hugo avait eu cent fois raison, Musset n'ayant jamais eu deux visages et ayant au contraire manifesté son opinion sur *Notre-Dame* en des termes qui ne pouvaient que flatter son auteur. Étant entré un jour dans la basilique, au moment de l'apparition de ce maître livre, Musset s'était écrié devant témoins : « Quelle œuvre étonnante que celle de Victor Hugo ! » — confondant ainsi dans son admiration l'architecte et le romancier.

Enfin, pour ne rien négliger, Victor Hugo n'avait jamais pris Alfred de Musset au sérieux. C'est même ce qui mettait celui-ci en rage et ce pourquoi il se rebiffait de temps à autre sous la férule tyrannique de Victor.

— J'ai vingt-quatre mille vers devant moi, lui disait un jour Hugo, pour donner plus de poids à ses remontrances !

— J'aime mieux les avoir derrière moi, lui répondit Musset, qui, se drapant cavalièrement dans son manteau, tourna le dos à son ami.

C'est du moins ce que raconte la chronique. Mais les blessures de l'amour ne tardèrent pas à lui faire oublier les piqûres de l'amour-propre, et l'une des plus grandes joies de sa vie fut de retrouver, au printemps de 1843, Victor Hugo, sa femme et sa fille Léopoldine, à la table de Guttinguer. Le lendemain de cette heureuse rencontre, qui scella leur réconciliation, Musset écrivait sur l'album de Mme Victor Hugo le joli sonnet que voici :

Il faut, dans ce bas monde, aimer beaucoup de choses,
Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux :
Les bonbons, l'Océan, le jeu, l'azur des cieux,
Les femmes, les chevaux, les lauriers et les roses.

Il faut fouler aux pieds des fleurs à peine écloses ;
Il faut beaucoup pleurer, dire beaucoup d'adieux,
Puis le cœur s'aperçoit qu'il est devenu vieux,
Et l'effet qui s'en va nous découvre les causes.

De ces biens passagers que l'on goûte à demi,
Le meilleur qui nous reste est un ancien ami.
On se brouille, on se fuit. — Qu'un hasard nous rassemble,

On s'approche, on sourit, la main touche la main,
Et nous nous souvenons que nous marchions ensemble,
Que l'âme est immortelle, et qu'hier c'est demain !

26 avril 1843.

Sept ans après, Alfred de Musset, ayant posé sa candidature à l'Académie Française (1), recevait de Victor Hugo ce petit billet qui le payait avec usure :

« Je suis vôtre de la tête aux pieds. Je voterai effrontément pour vous à la face de tous les Falloux et de tous les Montalembert possibles. »

Le grand poète venait de rompre, dans un discours retentissant, avec ses anciens amis de la rue de Poitiers — et même avec le Prince-Président. Musset n'en savait rien, ne s'occupant pas de politique. Il l'apprit d'une façon qui lui fut assez désagréable. Le lendemain d'une représentation de *Marion Delorme* au Théâtre-Français, étant allé en soirée à l'Elysée, il s'approcha du Prince Louis-Napoléon et lui dit, pensant lui faire plaisir : « Monseigneur, j'ai vu votre Altesse à *Marion Delorme*. — J'y étais, en effet, pour mes péchés ! » répondit le Prince. Vainement Musset, qui avait senti l'épigramme, essaya de défendre Victor Hugo, le Président tourna les talons, sans en dire davantage.

(1) C'est le 26 mars 1850 que Musset brigua pour la première fois les suffrages de l'Académie ; il n'obtint que cinq voix, mais la qualité remplaçait la quantité. Ces voix étaient celles de Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Empis et Victor Cousin. Il ne fut élu qu'au mois de février 1852.

Vint le coup d'État. Cette fois Musset agit en connaissance de cause. Il était académicien depuis le mois de février 1852. Quelques jours après sa réception — j'emprunte cette anecdote à M. Jules Claretie qui la tenait probablement de Victor Hugo (1) — il arrivait à l'Institut et demandait, au moment où le président allait ouvrir la séance :

— Pardon, monsieur le président, est-ce que Victor Hugo est là ?

On devine l'attitude du président.

— Non ? il n'y est pas ? disait Musset. Alors je m'en vais.

Et il se retirait aussitôt.

— Et pourquoi vous en allez-vous de l'Académie ? lui demandait-on.

— Parce qu'il n'y a *personne !* répondait Musset.

Ce n'était pas très flatteur pour ses autres confrères, mais ça l'était joliment pour Victor Hugo.

Comment donc se fait-il que Victor Hugo, dont j'ai déjà rapporté sur Musset un jugement aussi sévère qu'injuste, ait dit devant moi — un soir que j'avais l'honneur de dîner à sa table : « Le théâtre de monsieur de Musset — et il fallait l'entendre appuyer sur le mot *Monsieur !* — n'est pas plus sérieux que le reste de son œuvre. Ce sont des bulles de savon qui crèvent au moindre vent » ?

C'est que l'exil avait aigri Victor Hugo contre ceux de ses anciens camarades du Cénacle, qui avaient servi ou seulement accepté l'Empire, et qu'il n'admettait en littérature que ce qui ne lui portait pas ombrage. Or, Alfred de Musset avait fait *le Songe d'Auguste*, peu

(1) *Victor Hugo. Souvenirs intimes*, p. 239.

de temps après le coup d'État (1), et l'on jouait. à la fin de la vie d'Hugo, plus souvent *le Caprice* et *On ne badine pas avec l'amour*, que *Ruy-Blas*, *Hernani* ou *le Roi s'amuse*, lequel fit une si belle chute, en 1884, quand on s'avisa de le reprendre !

Cela, Victor Hugo ne pouvait pas le pardonner à Musset, avec son caractère rancunier et jaloux.

II

Musset ne connut jamais ces hauts et ces bas, ces départs et ces retours à longs intervalles, dans ses relations littéraires avec Alfred de Vigny. A peine lui avait-il été présenté, qu'il se sentit attiré vers lui par une sorte de charme, et nous verrons tout à l'heure que, du côté de Vigny, ce fut la même chose. Ils n'avaient pourtant ni le même tempérament ni la même nature, mais ils étaient aussi entichés l'un que l'autre de leur noblesse, et aussi gentilshommes dans leur manière d'être et d'agir. Et puis le poète d'*Eloa* ne cherchait pas à conquérir ceux qui l'approchaient, par la force ou par la domination, comme Victor Hugo. Il avait beau avoir ouvert de nouveaux chemins à la poésie et au roman, il laissait à ses amis le soin de lui rendre justice. Sans compter que depuis 1829, date de ses rapports avec Musset, il faisait déjà bande à part et comme pyramide au sein du Cénacle. Il avait groupé autour de lui un petit nombre de fidèles qu'il recevait régulièrement dans

(1) On sait qu'il fit ce poème, en 1853, à la prière de M. Fortoul, qui l'en avait payé d'avance en le nommant bibliothécaire du ministère de l'Instruction publique.

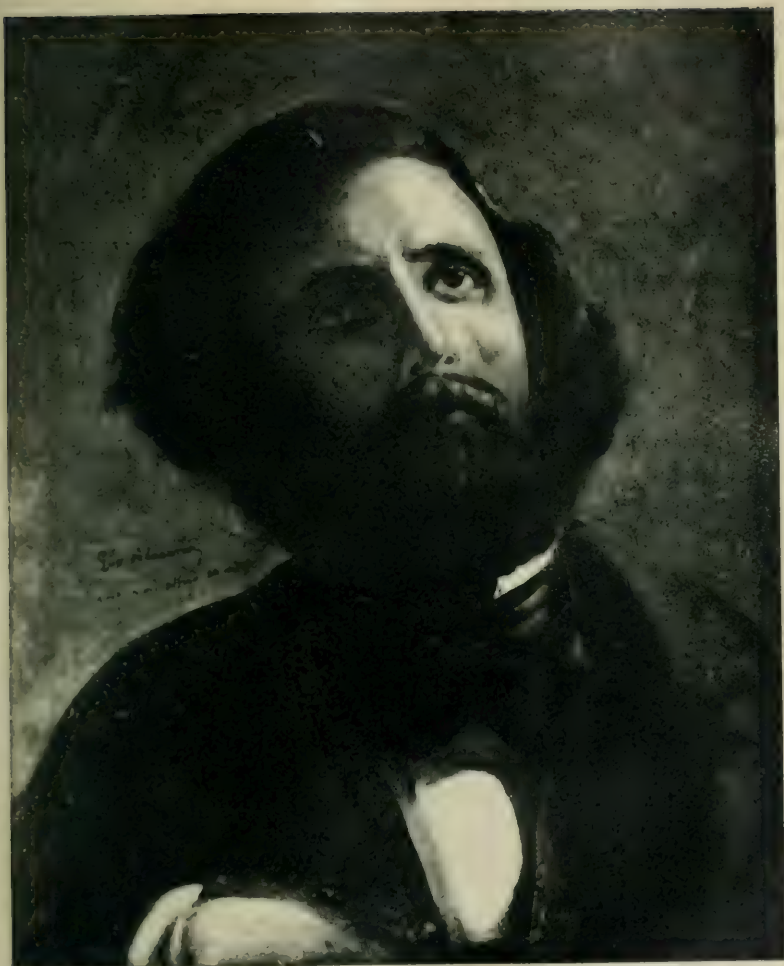
l'intimité : à savoir Brizeux, Busoni, Barbier, Emile Deschamps. Alfred de Musset se joignit à eux, à l'appel de Vigny, et fit partie avec eux de la claque d'*Othello* — comme il appert du billet suivant :

« Mon cher Monsieur, lui écrivait Alfred de Musset, le 17 décembre 1829, puis-je espérer que vous voudrez bien entendre ces malheureux poèmes que je me propose de lire ? Vous y trouverez de nos amis et nous ferez bien grand plaisir. Je ne puis que vous renvoyer l'exhortation que vous m'avez adressée pour *Othello : Venez, brave cœur !* — non qu'il s'agisse d'un danger, mais il ne s'en agit pas moins d'un secours ; et c'est surtout le vôtre que j'invoque, car vous êtes aussi mon père *in litteris* (1). »

Retenons ce mot, il est plus juste qu'il n'en a l'air. En tout cas Vigny ne put qu'en être flatté, et il se rendit à l'invitation de son nouveau disciple. Quelle impression rapporta-t-il de l'audition des *Contes d'Espagne et d'Italie ?* Nous n'en savons rien, mais elle dut être assez favorable, car à ce moment-là Vigny attachait à l'enjambement et au mot propre un prix énorme. Quand parurent *les Harmonies* de Lamartine, il faisait devant témoins cette observation : « Il y a quelques vers enjambés dans *les Harmonies*, mais peu. Lamartine n'ose pas encore. Il n'ose pas toujours dire les choses par leur nom : l'eau qui sort d'une *urne écumeuse*, au lieu d'une *bouillotte* (2). » — Musset avait infiniment plus d'audace. On pouvait même trouver qu'il en avait trop.

Quoi qu'il en soit, le jeune poète fut très touché des encouragements de son père *in litteris :*

(1) *Etude et récits* sur Alfred de Musset par Mme de Janzé, p. 70.
(2) *Souvenirs de Juste Olivier*, p. 16.



Portrait présumé d'Alfred de Musset
d'après le tableau d'Eugène Delacroix
appartenant à M. Stanislas Meunier

« Que vous êtes bon d'être venu, lui mandait-il, le surlendemain du jour où il avait lu ses premiers poèmes en petit comité, et que je vous remercie de votre livre ! Que j'y ai vu de belles et larges pensées, si vraies, et au fond de tout un peu tristes ! Le plaisir de vous lire vaut celui de vous voir, et je me prépare l'un par l'autre (1).

Il disait vrai. A partir de ce moment, Alfred de Musset fréquenta assidûment le salon d'Alfred de Vigny, qui demeurait alors au n° 30 de la rue Miromesnil, et voici en quels termes en parle Juste Olivier dans ses *Souvenirs* de 1830 :

« A l'un de ces mercredis de M. de Vigny, où j'allais assez régulièrement, je remarquai beaucoup un très jeune homme aux cheveux blonds, à la mise très élégante et peut-être un peu outrée : redingote col velours jusqu'à la ceinture, pantalon bleu de ciel et collant. C'était Alfred de Musset. Sa figure est belle ; traits réguliers et les yeux bleus, la barbe blonde, de belles dents, le nez bien fait ; mais tout cet ensemble, sans manquer d'expression, aurait pu en avoir davantage, a quelque chose d'un peu matériel, et me laisse l'impression d'une belle fleur cueillie et fanée avant le soir.

« Alfred de Musset parlait beaucoup, et de plusieurs sujets et avec esprit. C'était un jeune homme à la mode, qui était au bal du duc d'Orléans et à qui le duc de Chartres montra ses caricatures. Il a aussi dit gaiement et sans façon quelques mots de celles qu'un de ses amis a faites sur lui et sur « son point sur un *i* ». Après avoir parlé théâtre, tableaux, statues, il est arrivé aux boissons inspiratrices. Il est de l'avis de Hoff-

(1) *Etude et récits sur Alfred de Musset*, par Mme de Janzé, p. 71.

mann : du vin de Champagne pour un opéra bouffe ; du vin du Rhin pour un opéra sacré ; du vin de France pour un opéra séria ; pour un opéra comme *Don Juan*, où le comique et le tragique sont mêlés, du punch (1). »

Hélas! ce n'était pas par ouï-dire que ce beau jeune homme parlait de ces boissons chères à Hoffmann. Il cultivait déjà la dive bouteille, comme le prouve ce petit billet qu'il adressait un peu plus tard à Alfred de Vigny :

« Je suis comme ces femmes enceintes qui croient toujours que leur dernier enfant sera le plus beau et qui, au milieu d'une lignée de hiboux, croient avoir l'Apollon du Belveder dans le ventre ; c'est ce qui fait que je n'ai point encore usé ou abusé de votre bonne et utile amitié. Je suis, hélas! en travail d'un dernier monstre que les naturalistes de la littérature expliqueront comme ils pourront et *au lieu de le mettre dans un bocal d'esprit de vin, je le tire à grand'peine par les jambes d'une bouteille d'eau-de-vie*. Aussitôt l'accouchement, j'espère que vous me permettrez d'en appeler à cette promesse que vous me rappelez d'une manière si aimable, et de vous voler quelques heures de poète pour les rêveries d'un oisif qui est tout à vous de cœur et d'esprit (2). »

On voit de quelle façon fut enfantée *la Coupe et les lèvres*.

Etait-ce le vin de Champagne, le punch, ou le vin du Rhin qui par instants lui faisaient faire mille folies? Ce qu'il y a de sûr c'est qu'à cette époque il y avait encore en lui de l'enfant, voire du gamin. « Mon

(1) *Souvenirs de Juste Olivier*, p. 14.
(2) *Etude et récits sur Alfred de Musset*, par Mme de Janzé, p. 71.

gamin d'Alfred », disait George Sand. Voici ce que raconte Juste Olivier : « Ils ont passé la journée de dimanche, lui et un de ses amis, à ce que je vais dire. Alfred de Musset a mis sur sa tête une tête de mort. Au moyen d'une cravate noire et d'une grande redingote, il a caché sa propre figure. Sur la tête de mort il a fiché un claque, et la tête et le claque se balançaient avec un petit air coquet. Dans cet équipage, il s'est promené devant sa fenêtre. Tous les gamins du voisinage se sont rassemblés dans la cour de l'hôtel; l'ami leur a jeté de mauvaises estampes, et pendant que les gamins se les disputaient, lui et Alfred de Musset, avec une énorme seringue, les ont aspergés, tellement que plusieurs semblaient sortir d'un bain. Puis, pour finir la comédie, l'ami a lancé une *seringade* dans la figure d'Alfred de Musset, qui, pour se venger, a versé un verre d'eau dans le chapeau de l'ami. On a causé longtemps encore; l'ami a oublié l'eau, et en partant il s'est bravement mis sur la tête ledit chapeau et son contenu. — « Ah! que vous êtes bête! voilà un chapeau perdu ! » Et M. de Musset de rire en racontant cela; et Alfred de Vigny de rire aussi en disant : « Voilà à quoi il passe sa vie; il vaut bien la peine d'être grand poète (2). »

Musset ne devait cesser d'être gamin que lorsque l'amour entra dans son cœur. Au lieu de se donner à George Sand, que ne s'éprit-il alors d'une des belles jeunes filles qui lui faisaient risette dans les salons mondains? Alfred de Vigny avait peut-être l'idée de le marier, quand il l'attira chez ses cousines. Mais notre Fantasio en herbe se contenta d'admirer leur

(1) *Souvenirs de Juste Olivier*, p. 19.

grâce et leur esprit (1), trouvant plus de plaisir à papillonner autour de toutes les roses.

Mais les passions de l'amour, comme disait Pascal, ne lui firent jamais oublier les devoirs de l'amitié. Et lorsque Vigny fit représenter *Chatterton*, il le retrouva au parterre du théâtre parmi ceux qui battaient des mains. George Sand nous a même conservé le beau sonnet que Musset lui dicta en sortant de la représentation :

Quand vous aurez prouvé, messieurs du journalisme,
Que Chatterton eut tort de mourir ignoré,
Qu'au Théâtre-Français on l'a défiguré;
Quand vous aurez crié sept fois à l'athéisme,

Sept fois au contresens, et sept fois au sophisme,
Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré.
Et si mes pleurs ont tort devant le pédantisme,
Savez-vous, moucherons, ce que je vous dirai?

Je vous dirai : Sachez que les larmes humaines
Ressemblent en grandeur aux flots de l'Océan;
On n'en fait rien de bon en les analysant;

Quand vous en puiseriez deux tonnes toutes pleines,
En les faisant sécher, vous n'en aurez demain
Qu'un méchant grain de sel dans le creux de la main.

Hélas! au moment même où *Chatterton* allait aux nues, Vigny était sur le point d'être trahi par Kitty-Bell, tout comme Musset l'avait été par George Sand, et je voudrais bien savoir ce qu'il pensa et ce qu'il répondit, après avoir reçu, tel jour de l'année 1836, ce billet d'Alfred de Musset lui demandant son appui et celui de Marie Dorval en faveur d'une belle actrice

(1) Le 6 août 1832 il écrivait à Vigny pour le remercier de la soirée charmante qu'il lui avait fait passer chez ses cousines. « Il est impossible, lui disait-il, de réunir plus de grâce et d'esprit que les aimables hôtesses à qui vous m'aviez adressé. » (Lettre inédite.)

qui sollicitait un emploi vacant à la Porte-Saint-Martin :

« Une troupe d'oiseaux de passage ne regarde pas ceux qui tombent en volant, mais continue sa route avec le vent. Une troupe d'acteurs lui est pareille; elle ne s'arrête pas à voir ceux qui se brisent ni ceux qui ne peuvent plus voler : elle continue sans pitié. Tout est pour elle dans l'instant présent (1). »

Vigny aurait pu lui répondre, car c'était son cas :

— Et ceux que brisent les comédiennes qu'ils ont aimées à la folie!...

Le temps passa. La monarchie de Juillet fit place à la République de Lamartine, et la République au second Empire. Vigny et Musset, qui s'étaient perdus de vue durant ces années de troubles, se retrouvèrent à l'Académie et à Compiègne. Et puis Musset mourut. J'ignore si Vigny assista à ses obsèques, mais ce que je sais bien c'est que, dès qu'il s'agit de lui ériger un tombeau, il fut l'un des premiers à appuyer la demande de concession gratuite que Paul de Musset avait adressée au préfet de la Seine.

« Le saule, disait-il, que demande ce jeune et charmant poète aura des pèlerins : à présent ceux qui l'ont aimé, et toujours ceux qui sauront aimer et lire la poésie impérissable. Puisse la Ville de Paris planter et renouveler perpétuellement cet arbre mélancolique sur sa tombe! »

Et Sainte-Beuve, qui avait tant à se faire pardonner, car il n'avait pas été plus fidèle à l'amitié envers Musset qu'envers Vigny, Sainte-Beuve ajoutait :

« Je me joins à mes confrères dans le vœu qu'ils

(1) Lettre inédite.

exprimment en faveur d'un des rares poètes dont le nom survivra. »

III

Mais revenons en arrière. J'ai laissé Alfred de Musset à l'Arsenal. Il faut que je dise quelques mots de ses rapports avec la famille Nodier.

Tant que Marie fut un cœur à prendre, il tourna galamment autour d'elle, comme tous les jeunes poètes du Cénacle. Il s'éloigna discrètement, insensiblement, à partir du jour où elle fut mariée. Mais son souvenir, non plus que son image, ne s'effaça jamais de son esprit, et l'année 1843, qui marqua le retour de l'enfant prodigue à l'Arsenal, fut marquée aussi (1) d'un caillou blanc et par Alfred et par Marie. On sait dans quelles circonstances et dans quelle maison amie ils se rencontrèrent, au printemps de cette année. Guttinguer, qui n'avait jamais cessé de les fréquenter tous les deux, eut un jour l'idée de les réunir à sa table avec Nodier et sa femme, Victor Hugo, sa femme et sa fille, et deux ou trois autres de ses intimes. Le déjeuner fut ce qu'étaient tous les repas chez ce Lucullus romantique, mais ce qu'il y eut encore de meilleur, c'est l'esprit qui animait tous les convives. Les nuages plus ou moins noirs, que les froissements de l'amour propre avaient fait naître en pleine bataille entre celui-ci et celui-là, furent dissipés comme par enchantement bien avant le dessert, et l'on se sépara aussi joyeux, aussi unis qu'aux beaux jours de 1828.

J'ai cité le joli sonnet que Musset avait dédié à

(1) P. 77.

Victor Hugo, le lendemain de cette rencontre. Il est daté du 26 avril 1843. Voici ceux qu'au mois de mai suivant Alfred et Marie échangèrent ensemble. Naturellement ce fut Alfred qui commença, mais si j'en crois les *Souvenirs littéraires* (1) d'Edouard Grenier, il avait été provoqué par une lettre, comme Marie savait les tourner :

Je vous ai vue enfant maintenant que j'y pense,
Fraîche comme une rose et le cœur dans les yeux.
— Je vous ai vu bambin, boudeur et paresseux,
Vous aimiez *lord Byron* (2), les grands vers et la danse.

Ainsi nous revenaient les jours de notre enfance,
Et nous parlions déjà le langage des vieux...
Ce jeune souvenir riait entre nous deux,
Léger comme un écho, gai comme l'espérance.

Le lâche craint le temps parce qu'il faut mourir ;
Il croit son mur gâté lorsqu'une fleur y pousse.
O voyageur ami, père du souvenir !

C'est ta main consolante et si sage et si douce
Qui consacre à jamais un pas fait sur la mousse,
Le hochet d'un enfant, un regard, un soupir.

Mme Mennessier-Nodier répondit :

La fleur de la jeunesse est-elle refleurie
Sous les rayons dorés du soleil d'autrefois ?
Mon beau passé perdu connaît-il votre voix,
Et vient-il, l'étourdi, railler ma rêverie ?

Par la chute des jours mon âme endolorie
A laissé ses chansons aux épines des bois.
Du fardeau maternel j'ai soulevé le poids,
J'ai vécu, j'ai souffert, et je me suis guérie.

(1) Il lui écrivait au mois de mai de cette année 1843 : « Vous avez tort de croire que le silence ne dit rien ; il en dit quelquefois beaucoup, et même trop, et même pas assez... » (*Œuvres posthumes*, p. 243.)

(2) Dans l'album de Marie Nodier qui contient l'original de ce sonnet et des suivants, au lieu de *lord Byron* Musset a écrit *Paul Foucher*. La variante est amusante, et donnait raison à ceux qui prétendaient que Paul Foucher songeait à demander la main de Marie.

Hélas ! qu'il est donc loin le printemps écoulé !
Que d'étés ont séché son vert gazon foulé !
Que de rudes hivers ont refroidi sa sève !

Mais de votre amitié le doux germe envolé
A retrouvé sa place, et mon cœur consolé
En recueille les fleurs au chemin que j'achève.

A quoi Musset répondit sur-le-champ :

Quand par un jour de pluie, un oiseau de passage
Jette au hasard un cri dans un chemin perdu,
Au bord des bois fleuris, dans son nid de feuillage
Le rossignol pensif a parfois répondu.

Ainsi fut mon appel par le vôtre entendu,
Et vous me répondez dans notre cher langage ;
Ce charme triste et doux, tant aimé d'un autre âge,
Ce pur toucher du cœur, vous me l'avez rendu.

Etait-ce donc bien vous, si bonne et si jolie ?
Vous parlez de regrets et de mélancolie ?
— Et moi peut-être aussi, j'avais un cœur blessé.

Aimer n'importe quoi, c'est un peu de folie...
Qui nous rapportera le bouquet d'Ophélie
De la rive inconnue où les flots l'ont laissé ?

Nouvelle réponse de Marie Nodier :

Ce doux bouquet mouillé qui s'effeuille à nos yeux
Et que jamais la main n'a pu reprendre ou suivre,
Ne le regrettons pas ! J'ai lu dans un vieux livre
Que son nœud détaché voulait parler d'adieux.

Du foyer paternel, vous, l'esprit radieux,
Dans l'ardente mêlée où le triomphe enivre,
Vous vous souvenez donc qu'en esssayant de vivre
Ensemble nous étions partis d'un vol joyeux ?

Nous avons traversé la merveilleuse plaine
Où la fleur du jeune âge, amicale et sereine,
Dit : « La vie est charmante et l'avenir béni. »

Puis je vous vis monter quand je perdis haleine.
A la cime des monts votre aile souveraine
Allait chercher son aire, et je gardais mon nid.

Musset, piqué au vif, répliqua séance tenante :

Vous les regrettiez presque en me les envoyant
Ces vers, beaux comme un rêve et purs comme l'aurore.
« Ce malheureux garçon, disiez-vous en riant,
Va se croire obligé de me répondre encore. »

Bonjour, ami sonnet, si doux, si bienveillant,
Poésie, amitié que le vulgaire ignore,
Gentil bouquet de fleurs de larmes tout brillant,
Que dans un noble cœur un soupir fait éclore.

Oui, nous avons ensemble, à peu près, commencé
A songer ce grand songe où le monde est bercé.
J'ai perdu des procès bien chers, et j'en appelle.

Mais en vous écoutant tout regret a cessé.
Meure mon triste cœur, quand ma pauvre cervelle
Ne saura plus sentir le charme du passé !

Ainsi finit cette correspondance sentimentale. Quelques jours après, Paul de Musset, qui s'apprêtait à partir pour l'Italie, faisait le voyage de Versailles pour dîner chez Mme Aubernon, femme du préfet de Seine-et-Oise. N'ayant point trouvé la famille Aubernon à la préfecture, il se rendit à Meudon chez son ami Hetzel, l'éditeur, qui dînait en compagnie de M. Obeuf, maire de Bellevue. Après le repas, les trois amis décident d'aller à Pontchartrain. Obeuf attelle son cheval, les voyageurs se serrent sur le siège qui contenait deux places à peine, et ainsi véhiculés, Paul de Musset, Obeuf et Hetzel arrivent dans une auberge de Pontchartrain. On soupe à peu près convenablement, puis on se couche. A Paul de Musset échoit la chambre d'un roulier; Hetzel couche dans un poulailler et Obeuf je ne sais où. Tous trois dorment mal, dévorés par les punaises, et le lendemain matin ils rentrent à Paris, où Paul de Musset trouve dans sa chambre son ami Bonnaire, de la *Revue des Deux Mondes*, qui exécutait des gambades fantastiques. Mis au

courant des incidents comiques de ce petit voyage, Alfred de Musset, plus jeune et plus en verve que jamais, s'amusa à les mettre en vers (1). Nodier, à

(1) Les voici, tels que M. Lorin les a publiés dans le bulletin de la Société archéologique de Rambouillet, année 1889 :

LE VOYAGE A PONTCHARTRAIN

1
Paul, un soir, par la gauche rive
Arrive
Croyant voir Madame Aubernon,
Mais non !

2
Où faut-il, en quittant Versaille,
Qu'on aille ?
Retrouver Hetzel à Meudon ?
Va donc !

3
Hetzel, dînant sur la pelouse,
En blouse,
Régalait un de ses amis
Bien mis.

4
La compagnie offre une prise.
Surprise !
On sert au convive nouveau
Du veau

5
Ça, dit Hetzel, cassant la croûte,
En route !
Pour voir Montfort et Pontchar-[train,]
Bon train !

6
Je crois, dit Paul, que l'on m'invite
Bien vite;
Ce n'est pas d'aller à Montfort
Mon fort.

7
Sur un cheval ou sur un âne
C'est crâne.
Mais, dit Hetzel, nous n'irons pas
Au pas.

8
Je vais tirer de ma sacoche
Un coche.
Prête ton cabriolet neuf,
Obeuf !

9
Paul accède, et, bravant la Parque,
S'embarque !
Il quitte pour faire sept lieues
Ces lieux.

10
— Obeuf, je trouve que ta hotte
Cahote;
Nous sommes comme des harengs
En rangs !

11
— Mais laisserons-nous dans l'at-[tente]
Ma tante ?
Dit Obeuf; j'ai d'un souper froid
Effroi.

12
Hetzel, tranquille et sans rancune
Aucune,
Dit : j'ai ma foi, dans ce réchaud
Très chaud.

13
Le coche près d'une charrette
S'arrête !
O spectacle ! on découvre au loin
Du foin !

14
Mais déjà sur la nappe blanche
L'éclanche
Fumait, écrasant de son poids
Des pois.

15
Et, couvrant d'un vin délectable
La table,
Une jeune enfant, douce à voir
L'œil noir,

qui Hetzel en avait récité certains passages, voulut lire

16
Le front baissé sous sa cornette
Fort nette,
Faisait froufrou de son jupon
Fripon.

17
— Messieurs, dit avec politesse
L'hôtesse,
Vous aviez deux coussins étroits
Pour trois.

18
— Non pas, dit Hetzel : sur mon [âme,]
Madame,
J'ai trouvé ce cabriolet
Mollet !

19
Mais Obeuf comme une torpille
Roupille
— Tu t'en vas déjà te coucher,
Cocher ?

20
Paul pourfend comme une flam-[berge]
L'auberge ;
Hetzel va dans le poulailler
Bâiller.

21
Alors arrivent les punaises
Bien aises
De pouvoir d'un jeune étranger
Manger.

22
Mais Hetzel, trouvant *l'Estafette*
Parfaite,
Lit jusqu'au bout ce matinal
Journal.

23
Dans son lit, Paul, dont le nez gonfle
Et ronfle,
Donne au diable tous ces taudis
Maudits.

24
Un roulier, tenant sa chandelle
Très belle.
Le réveille avec ses sabots
Pas beaux.

25
Mais déjà dans la cheminée
Minée
Voit ses enfants effarouchés
Couchés,

26
Et sur la gouttière que dore
L'aurore
Fait sa toilette un freluquet
Frisquet.

27
Paul, se penchant à la croisée,
Boisée,
Découvre Hetzel sous un hangar
Hagard.

28
— Oh ! dit-il, l'air vous enlumine
La mine ;
Vous n'avez pas très bien dormi,
L'ami !

29
— J'ai, dit Hetzel, fait un bon [somme]
En somme ;
Mais je me suis levé matin,
Mâtin !

30
Obeuf, devant son haridelle
Fidèle
Sous l'enseigne d'un cabaret
Paraît.

31
Adieu, vallons, coteaux, campa-[gnes]
Montagnes !
Paul rentre sur ses échalas
Fort las,

32
Et, de retour dans sa chambrette
Proprette,
Il trouve, sur son canapé
Campé

33
Bonnaire, qui, sombre, à peine ivre,
Se livre
A d'inconséquents et fréquents
Cancans.

toute la pièce. Alfred la lui envoya et reçut un beau matin en échange les stances humoristiques qui figurent dans ses *Poésies nouvelles*, entre le troisième sonnet à Marie et la *Réponse à Ch. Nodier*.

Ce fut le dernier chant du joyeux conteur de l'Arsenal. Il était déjà malade quand il jetait sur le papier ces rimes légères. Il mourut en 1844, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Et dans la foule qui le conduisit au cimetière plus d'un récitait tout bas les vers de Musset sur l'Arsenal :

Gais comme l'oiseau sur la branche,
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal.

La tête coquette et fleurie
De Marie
Brillait comme un bluet mêlé
Dans le blé.

Tachés déjà par l'écritoire,
Sur l'ivoire
Ses doigts légers allaient sautant
Et chantant.

Quelqu'un récitait quelque chose,
Vers ou prose,
Puis nous courions recommencer
A danser.

Chacun de nous, futur grand homme,
Ou tout comme,
Apprenait plus vite à t'aimer
Qu'à rimer.

Alors, dans la grande boutique
Romantique,
Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson ;

Nous allions, brisant les pupitres
Et les vitres,
Et nous avions plume et grattoir
Au comptoir.

Hugo portait déjà dans l'âme
Notre-Dame,
Et commençait à s'occuper
D'y grimper.

De Vigny chantait sur sa lyre
Ce beau sire
Qui mourut sans mettre à l'envers
Ses bas verts.

Antony battait avec Dante
Une andante ;
Emile ébauchait vite et tôt
Un presto.

Sainte-Beuve faisait dans l'ombre
Douce et sombre,
Pour un œil noir, un blanc bonnet,
Un sonnet.

Et moi de cet honneur insigne
Trop indigne,
Enfant par hasard adopté
Et gâté,

Je brochais des ballades, l'une,
A la lune,
L'autre à deux yeux noirs et jaloux
Andaloux.

Cher temps, plein de mélancolie,
De folie,
Dont il faut rendre à l'amitié
La moitié !

Pourquoi, sur ces flots où s'élance
L'Espérance,
Ne voit-on que le souvenir
Revenir ?

. . . .

Si jamais ta tête qui penche
Devient blanche,
Ce sera comme l'amandier,
Cher Nodier :

Ce qui le blanchit n'est pas l'âge,
Ni l'orage ;

C'est la fraîche rosée en pleurs
Dans les fleurs.

Et moi qui viens de les transcrire de mémoire, je dirai en finissant : ce sont ces petits vers pimpants et spirituels qui rajeuniront éternellement la figure de Charles Nodier.

CHAPITRE III

L'AMI. — ALFRED TATTET

I. — Ami et camarades. — Témoignage de d'Alton-Shée. — La famille d'Alfred Tattet. — Comment il devint l'ami de Musset. — Son rôle dans le drame de Venise. — Une lettre de lui à Sainte-Beuve. — George Sand lui confie quatre tableaux appartenant à Pagello. — Confidences de « l'ami Pierre ». — Tattet à Bade. — Deux lettres inédites de Tattet à Félix Arvers. — Consolations d'Alfred de Musset.

II. — Dévouement de Tattet à ses amis. — Extraits de sa correspondance inédite. — Son influence sur Musset. — Pièces de vers composées à Bury. — Chagrin de Musset lorsque Tattet quitta Paris. — Un mot de Musset, présage de mort.

I

Parmi tous les viveurs que Musset fréquenta à partir de 1830, il ne rencontra vraiment qu'un ami. Par ce mot j'entends le conseiller de toutes les heures, le confident de toutes les joies, de toutes les peines, l'ami enfin. C'est pourquoi je fais à Alfred Tattet une place à part. Les autres, à commencer par d'Alton-Shée, qui l'avait connu au lycée Henri IV, ne furent pour Musset que des compagnons de fête. D'Alton en convient le premier dans ses *Mémoires :*

« Pendant une dizaine d'années, dit-il, nous avons vécu dans une grande intimité qui cependant n'a jamais atteint l'amitié. Le prince Belgiojoso, le major

Frazer n'ont pas mieux réussi à lui faire partager ce sentiment. Tous trois amis, nous avons dû nous contenter de trouver en lui un camarade de plaisir (1). »

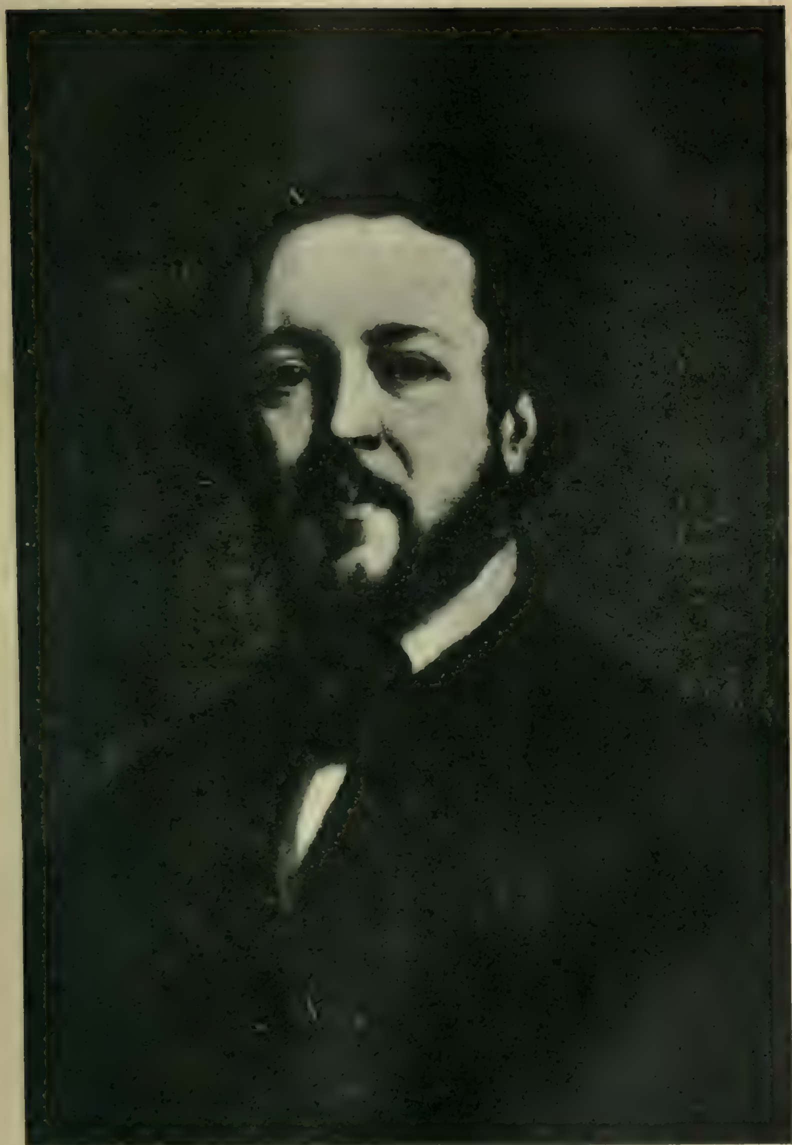
Quelle était la cause de cette différence de traitement et d'égards? C'est ce que je vais dire. D'abord Alfred Tattet était, à quelques mois près, du même âge qu'Alfred de Musset (2). Ensuite, tout en aimant pardessus tout les chevaux et les femmes, il aimait aussi les arts et les lettres et recherchait la société des écrivains qui le « faisaient vibrer ». Or, aucun de ceux de sa génération ne lui procura dès la vingtième année plus de jouissances littéraires que le poète imberbe des *Contes d'Espagne et d'Italie*. La *Ballade à la lune* lui plut par son air cavalier, *Mardoche* le transporta par son audace juvénile. Bref, à partir de ce moment, il n'eut ni fin ni cesse qu'il n'eût lié connais-

(1) *Mémoires de d'Alton-Shée*, t. I, p. 106.

(2) Né à Paris, rue de l'Echiquier, le 19 novembre 1809, Alfred Tattet était fils de Ferdinand Tattet, agent de change près la Bourse de Paris, le petit-fils de Charles Tattet, qui avait été nommé dans ces fonctions par le premier Consul, à la création de l'ordre et pour qui fut créé plus tard l'honorariat des agents de change. — Son grand-oncle, Frédéric-Louis Tattet, avait été blessé, comme capitaine de la garde nationale, le 10 août en défendant Louis XVI. Ce fait d'armes est attesté dans ses états de services qui sont à la Grande-Chancellerie de la Légion d'honneur. — Son oncle, Alexandre Tattet, fut tué à Waterloo, à l'âge de 22 ans, étant lieutenant d'artillerie de la Garde impériale. Mais l'homme qui eut le plus d'influence au point de vue littéraire sur l'éducation d'Alfred Tattet fut son oncle par alliance, François Thurot, professeur au Collège de France, membre de l'Institut. Alfred Tattet avait un frère, de quatorze ans plus jeune que lui, qu'il aimait tendrement et qui, comme lui, était un esprit très distingué et très fin. Il s'appelait Alexandre et mourut à Paris le 24 octobre 1899.

Du côté maternel, il était le neveu du général de division Des Carrières, inspecteur général des remontes, grand officier de la Légion d'honneur — « l'oncle Adolphe », dont il est souvent question dans sa correspondance — et du colonel Caron, qui prit part à plusieurs conspirations bonapartistes contre la Restauration, en qualité de commandant au 9e de ligne.

Une sœur d'Alfred Tattet avait épousé le poète-romancier Alfred Leroux, qui fut vice-président du Corps législatif et ministre sous le second Empire. (*Note de M. Eugène Tattet.*)



ALFRED TATTET
d'après le tableau de RICARD
appartenant à la Famille TATTET

sance avec leur auteur (1). Cela lui fut d'autant plus facile qu'il avait déjà table ouverte en son logis de la rue Grange-Batelière, n° 13, et toute une écurie à la disposition de ses invités. Musset, que ce luxe attirait, se laissa faire, et ses rapports avec Tattet devinrent tout de suite si intimes que, deux ans après, il lui adressait les vers suivants :

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille,
Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui.
Le bonheur m'a prêté plus d'un lien fragile,
Mais c'est l'adversité qui m'a fait un ami.
. . . .
Maintenant Dieu me garde! Où vais-je? Eh! que m'importe?
Quels que soient mes destins, je dis comme Byron :
« L'Océan peut gronder, il faudra qu'il me porte. »
Si mon coursier s'abat, j'y mettrai l'éperon.

Mais du moins j'aurai pu, frère, quoi qu'il m'arrive,
De mon cachet de deuil sceller notre amitié
Et, que demain je meure ou que demain je vive,
Pendant que mon cœur bat, t'en donner la moitié.

Alfred de Musset venait de perdre son père, et sous le coup de cette mort inattendue, il avait dit un soir à son frère, préoccupé comme lui du changement qu'elle allait apporter dans leur situation :

« Sans l'aisance, point de loisirs, et, sans loisirs, point de poésie. Il ne s'agit plus de faire l'enfant gâté ni de caresser une vocation qui n'est pas une carrière. Il est temps d'agir et de penser en homme. A l'idée d'être une cause de gêne pour la meilleure des mères, de nuire peut-être à l'avenir d'une sœur

(1) On lit dans le roman de Louise Colet (*Lui*), p. 127:
« Il m'aima (c'est Musset qui parle) comme le luxe de son esprit. J'étais aussi nécessaire à ce qu'il y avait d'intelligent et d'idéal en lui, que ses maitresses et ses chevaux l'étaient à ses habitudes de dissipation. Il me plut d'abord par son laisser-aller, la franchise de sa vie et son insouciance de l'opinion. »

que nous adorons, et qu'il faudra penser à marier dans dix ans, je me révolte contre moi-même. Non, ce n'est pas à cette épreuve-là que je mettrai le dévouement de tout ce qui m'est cher.

« Voici donc le parti que je suis bien déterminé à prendre : je tenterai un dernier essai en écrivant un second volume de vers, meilleur que le premier. Si la publication de cet ouvrage ne me procure pas les moyens d'existence que j'en attends, je m'engagerai dans les hussards de Chartres ou dans le régiment des lanciers où est mon camarade de collège, le prince d'Eckmül. L'uniforme m'ira bien. Je suis jeune et d'une bonne santé. J'aime l'exercice du cheval et, avec des protections, ce sera bien le diable si je ne deviens pas officier (1). »

Sans doute ; mais aucun cheval de régiment ne vaut Pégase pour un poète. Alfred de Musset, qui le sentait mieux que personne, s'enferma donc chez lui avec la Muse — et une bouteille d'alcool — et fit *la Coupe et les lèvres*, c'est-à-dire plus de seize cents vers dans le courant de l'été 1832. Justement Tattet, qu'on avait exilé à Brest dans les circonstances que je raconte plus loin, venait de rentrer à Bury, son pavillon de chasse, sa maison de campagne et de rendez-vous (2). Musset alla lui lire son poème, et Tattet en fut d'autant plus content que, l'année précédente,

(1) *Biographie d'Alfred de Musset*, par son frère, p. 107.

(2) Quand je dis Bury, c'est plutôt Margency que je devrais dire : Bury était la maison de campagne des parents de Tattet qui, pour être plus libres, quand ils y résidaient, avait loué en cachette une petite maison sise à Margency, à une lieue de là. « On menait joyeuse vie dans les deux maisons, dit Paul de Musset, bien que le monde n'y fût pas le même ». Alfred de Musset fréquentait les deux, car les parents de Tattet l'aimaient beaucoup. Bury existe encore : il est situé près d'Ermont, dans la vallée de Montmorency.

il écrivait à Félix Arvers : « Que devient Musset ? le rencontres-tu ? Travaille-t-il ou joue-t-il ? Est-il enfin décidé à se perdre et ne devons-nous plus compter sur son avenir qui promettait d'être si beau ? C'est vraiment un bien grand malheur ! »

Il en fut toujours ainsi. Musset avait beau acquérir de nouveaux titres de gloire, Tattet ne lui en trouvait jamais assez, tant il avait d'ambition pour lui. Aussi, tout en faisant avec lui la fête, ne cessait-il de l'exciter au travail, le sachant enclin à la paresse. C'était surtout de ses liaisons qu'il se méfiait, ayant remarqué déjà que l'amour le rendait fou. Quand il le vit se prendre aux rêts de George Sand, il ne négligea rien pour l'empêcher de la suivre en Italie. — « Et vous, lui objectait Musset, qui voulez y aller avec une comédienne ! — Oh ! moi, c'est bien différent, je ne suis pas poète, et puis une comédienne n'est pas une romancière. Je connais Déjazet et je me connais aussi : de notre part, c'est un simple caprice, tandis que de la vôtre, n'essayez pas de le nier, c'est une passion dont je redoute les conséquences. Vous verrez, mon ami, qu'il vous en cuira. »

Tattet ne savait pas dire si vrai. Partis presque en même temps, chacun de leur côté, ils se retrouvèrent à Venise, quand Musset était au lit, suant la fièvre. On a rapporté — c'est M. Clouard (1) — que Tattet s'était aperçu de la trahison de George Sand et qu'il l'avait révélée à son ami avant de quitter Venise. M. Clouard a été mal renseigné. Tattet ne s'était aperçu de rien et, quand bien même il eût surpris le secret de George Sand et de Pagello, il l'eût certainement gardé pour lui, de peur de tuer Musset du coup. D'ail-

(1) *Documents inédits sur Alfred de Musset*, p. 58.

leurs sa lettre à Sainte-Beuve dément catégoriquement cette assertion (1). Mais lorsque les amants de Venise furent rentrés en France et que, à la suite d'un article injurieux de Gustave Planche, Musset fut sur le point de se battre en duel pour George Sand, Tattet n'hésita

(1) Voici la lettre de Tattet à Sainte-Beuve :

« Florence, 17 mars 1834.

« Merci mille fois, mon cher monsieur de Sainte-Beuve, de votre lettre si bonne et si attentive. Madame Dudevant et Alfred ne vous en seront pas plus reconnaissants que moi, je vous assure. Elle m'arrive à Florence où je suis depuis hier. Il est bien entendu que j'ai passé plusieurs jours auprès du cher malade, qui a besoin encore de grands ménagements. Il faut même qu'il dise adieu à d'excellentes choses qu'il aime beaucoup. Je ne sais quel bon génie m'a conduit à Venise et m'a fait exécuter par moi-même et d'inspiration ce que votre lettre me recommandait avec tant d'instances.

« J'ai tâché, pendant mon séjour à Venise, de procurer quelques distractions à Mme Dudevant, qui n'en pouvait plus ; la maladie d'Alfred l'avait beaucoup fatiguée. Je ne les ai quittés que lorsqu'il m'a été bien prouvé que l'un était tout à fait hors de danger et que l'autre était entièrement remise de ses longues veilles.

« Soyez donc maintenant sans inquiétude, mon cher monsieur de Sainte-Beuve ; Alfred est dans les mains d'un jeune homme tout dévoué, très capable, et qui le soigne comme un frère. Il a remplacé auprès de lui un âne qui le tuait tout bonnement (*a*). Dès qu'il pourra se remettre en route, Madame Dudevant et lui partiront pour Rome, dont Alfred a un désir effréné. Vous les verrez avant moi, qui vais continuer mon voyage ; dites-leur donc de ma part à tous deux ce que votre éloquente amitié trouvera pour leur exprimer la mienne, qui n'est que bien tendre et bien dévouée.

« Alfred vous dira peut-être beaucoup de mal de l'Italie, ne le croyez pas. Il l'a mal vue, ou plutôt il n'a pas eu le temps de la voir.

« Le pays abonde en mystifications, c'est vrai ; mais on y trouve tant et de si belles choses qu'on peut bien les payer par quelques mécomptes. Je suis tout émerveillé de Florence, qui a un singulier parfum de moyen âge et qui a bien conservé l'expression des républiques italiennes à cette époque. On voit, par les chefs-d'œuvre qui encombrent ses rues et ses places, qu'elle n'était point barbare, qu'elle aimait les arts et savait les payer. Sa galerie est admirable, et vous seriez, vous surtout, en extase devant toutes ses merveilles. On pourrait bien, sans être trop exigeant, demander un peu plus d'eau dans le fleuve Arno : mais qu'est-ce que cela à côté des tableaux de Raphaël et du Corrège !

« Tout à vous de cœur.

« ALFRED TATTET. »

Rappelez-moi au souvenir de Guttinguer, que je regrette bien de n'avoir pu entraîner avec moi. Dites-lui qu'il serait mort de joie devant toutes ces madones.

(*a*) Le Docteur Santini, auquel avait succédé Pagello.

pas à lui raconter ce qu'il avait appris à Paris de la bouche même de Pagello. Car l'ami Pierre, furieux d'avoir reçu son congé de la Sand, comme il disait, n'avait rien eu de plus pressé que de la déshonorer aux yeux de Tattet, en le conjurant toutefois de ne pas souffler mot de cela, pour ne pas attirer de vengeance sur elle (1).

Musset ainsi averti voulut rompre définitivement avec George, mais elle réussit à se disculper, et voici la lettre que, le 13 janvier 1835, elle écrivit à Tattet, de sa terre de Nohant :

« Monsieur,

« Il y a des opérations qui sont fort bien faites et qui font honneur à l'habileté du chirurgien, mais qui n'empêchent pas la maladie de revenir. En raison de cette probabilité, Alfred est redevenu mon amant ; comme je présume qu'il sera bien aise de vous voir chez moi, je vous engage à venir dîner avec nous au premier jour de liberté que vous aurez. Puisse l'oubli que je fais de mon offense ramener l'amitié entre nous !

« Adieu, mon cher Tattet,

« Toute à vous

« George Sand. »

Tattet s'étant abstenu de lui répondre, la dame de Nohant revint à la charge un mois après, mais sur un autre ton.

Pagello avait apporté d'Italie quatre tableaux sans aucune valeur que George Sand s'était flattée de vendre tout de même, et sur lesquels, en attendant preneur, elle lui avait versé, au moment de se quitter, deux mille francs tant pour avance que « pour le tenir

(1) Lettre de Pagello à Tattet, du 23 octobre 1834.

quitte de ce qu'il lui devait ». Un matin du mois de février, sur une lettre furieuse de l'Italien, elle fit porter ces tableaux chez Tattet en le priant d'en accuser réception à leur propriétaire.

« Vous avez pensé, lui disait-elle pour justifier ce singulier envoi, que le sentiment d'équité vous forçait à vous faire le bourreau d'une âme criminelle. Je ne savais pas que vous eussiez l'âme aussi austère et le bras aussi ferme.

« J'en souffre, mais je vous en estime d'autant plus, Monsieur, et à cause de cela, je pense que vous me laverez de l'accusation de friponnerie, car si votre amour de la vérité vous a commandé de me nuire, il doit vous commander de me réhabiliter sous les rapports par où je le mérite. »

Un autre que Tattet eût refusé de prendre livraison de cette marchandise suspecte, mais, pour ne pas envenimer les choses et par pitié pour l'ami qui était retombé au pouvoir de cette sirène, il accepta les tableaux et les mit au grenier — où ils sont peut-être encore. Seulement, à partir de ce jour-là, il ne se fit aucun scrupule de briser le cadenas que Musset lui avait posé sur les lèvres (1). Et c'est par lui évidemment que se répandit la légende du baiser donné et rendu à Venise au pied du lit du poète.

Le plus drôle, c'est que Tattet, qui jouait à l'esprit fort et à l'homme blasé, fut atteint à son tour du mal d'aimer, à l'heure même où Musset commençait à en guérir, — s'il en guérit jamais.

(1) « J'apprends, mon cher Alfred, lui écrivait Musset en 1838, que vous avez manqué plusieurs fois à la parole que vous m'aviez donnée de garder le silence sur tout ce qui s'est passé en Italie. Cela m'a fait beaucoup de peine, d'abord pour vous qui manquez à votre promesse, et ensuite pour moi qui ai cru, pendant plus de quatre ans, avoir un véritable ami. »

Il écrivait de Bade à Félix Arvers, le 12 juin 1835 : « Il fait toujours un temps affreux. Depuis que j'ai quitté Paris, je n'ai eu que vent et pluie. Tout est sombre autour de moi, comme dans moi. Le soir, j'ouvre ma fenêtre, espérant voir se lever cette étoile amoureuse que j'appelle et qui ne vient point. — Je n'ai pas pu voir Levol à Strasbourg (1). Il était parti le matin pour une fête des environs. Jusque dans les plus petites choses j'ai du malheur. Je ne te parlerai pas, mon cher ami, de la cathédrale, que tu connais aussi bien que moi. Tu sais d'ailleurs ce que j'en pense.

« Mais une chose m'aurait tenté. J'aurais voulu, comme le grand Frédéric qui, après sa première victoire, se fit chanter un *Te Deum* pour lui seul dans la cathédrale de Berlin, me faire dire une messe dont j'aurais été l'unique auditeur. J'aurais empli ces voûtes de mon amour et je n'aurais pas eu honte de me présenter devant Dieu en tenant ma maîtresse par la main.

« Car enfin c'est lui qui m'a mis au fond du cœur une passion aussi profonde. Quel est son but ? Je l'ignore, mais pour sûr il y a là-dessous quelque mystère qui s'éclaircira tôt ou tard et qui me sera ou propice ou fatal. Cette femme ne me quitte pas plus que mon ombre au soleil. J'ai là auprès de moi tout ce qui me vient d'elle, son portrait, ses lettres, son petit sac qu'elle a mis si souvent à son bras pour venir chez moi, et ses cheveux que je baise tous les jours,

(1) Florimond Levol, auteur des *Ages poétiques ou les Triomphes du Génie*, poeme en quatre chants, suivi de poésies, publie chez J.-L.-J. Briere en 1826. Alfred Tattet en fait des gorges chaudes dans toutes les lettres où il est question de lui. — Cf. notre étude sur *Sainte-Beuve*, t. I, pp. 359 et 367.

parce que ceux-là sont bien à moi et qu'aucune autre main que la mienne ne les touchera. Tout cela, comme tu le penses bien, m'exalte l'imagination outre mesure. Il me passe mille idées folles par le cerveau. Je fais des rêves chaque nuit; tantôt d'atroces où je l'étrangle, tantôt de doux et de tendres où je meurs pâmé dans ses bras. Quand je pense que sans toi et Henri (1) je l'aurais encore! C'est parce que je lui ai promis d'aller voir sa mère avec toi, que je regardais plutôt comme mon ami que comme le sien, que je suis séparé d'elle. Vous vous êtes mis quatre pour accoucher de cette lâcheté. Vous avez mal agi H. et toi. Vous m'avez berné pendant 24 heures sur une autre couverture que celle où fut secoué Sancho. Qu'elle ne rompît pas le silence puisqu'elle ne m'aimait pas, dites-vous, cela se comprend, encore le matin a-t-elle pleuré, encore m'a-t-elle dit : « Ne pars pas! » — Mais vous qui faisiez en ce moment état et profession de m'être dévoués, comment se fait-il que ma confiance et ma sérénité ne vous aient pas arraché un aveu, et que, bien loin de là, vous vous soyez moqués de moi tous les trois dans une langue que je ne connaissais pas. Oh! tout cela est mal, allez, croyez-le bien. C'est pour ton bonheur, direz-vous! Et qu'en savez-vous, Messieurs? Etes-vous doués de la seconde vue? Ne prenez pas sur vos deux têtes le fardeau d'une responsabilité comme celle-là?

(1) Henri Ternaux. — On lit à son sujet dans les *Souvenirs* de Juste Olivier : « M. de Musset racontait (en 1830) que son ami, M. Henri Ternaux, parti pour les Etats-Unis avec les idées les plus libérales, venait d'en arriver tout désenchanté, accoutumé à regarder les noirs comme une race inférieure, déclarant l'Amérique le pays le moins libre de la terre, parce que, dès qu'on veut y vivre à sa guise, on est remarqué ou en dehors de l'ordre, dans lequel on vous fait bien vite rentrer. M. de Musset était aussi fort choqué de ce que M. Ternaux, allant faire une visite au président des Etats-Unis, fût suivi jusque dans le salon par le cocher du fiacre qui l'avait amené. »

Si mon existence est entièrement liée à la sienne, si je ne puis respirer, sentir, vivre que là où elle est, si l'espoir seul de la revoir me soutient, si je me tue quand je l'aurai perdu, cet espoir? Oh! direz-vous encore que c'est mon bonheur que vous avez voulu? Eh bien! oui, dites-le, car alors ce sera vrai, j'aurai le repos éternel dans le sein de Dieu; mais bien bas, bien bas, afin que ma pauvre mère toute en larmes ne vous maudisse pas. Vous trouverez assez de gens qui auront les phrases suivantes à la bouche : « T. s'est tué. Savez-vous que c'est très heureux au moins que le mauvais sujet se soit fait sauter la cervelle; il s'est rendu justice. Il aurait déshonoré sa famille, il s'est tué à temps. Cette famille-là a un bonheur insolent!... » — Grand Dieu! qui me rendra mes beaux jours d'autrefois? C'est une infâme, me dites-vous? Toutes les femmes en sont là. Elle ne t'aimait guère? Donnez-m'en donc qui m'aiment davantage et qui me conviennent. Elle a tous les défauts de son sexe; mais elle a, de plus que bien des femmes, une grâce enchanteresse, un talent divin, de l'originalité dans l'esprit, une taille de guêpe, des yeux qui vous disent tout ce qu'ils veulent et qui parlent souvent si bien! Et puis dans son ensemble une harmonie qui me va au cœur, autour d'elle, comme autour de nous l'air, une atmosphère lumineuse et toute parfumée... enfin je l'aime! et vous avez trouvé que cela ne suffisait pas, et vous avez prononcé mon nom avec un gros soupir et l'accompagnement obligé d'une mélancolique épithète, et vous avez été cent fois plus ambitieux et plus difficiles que moi; et parce qu'une femme vous a dit dans certains moments d'ennui, de crainte vague, qui les assiègent souvent : « Je veux partir », vous lui avez ouvert

ma porte à moi, car elle n'était pas chez vous ; et comme elle ne s'habillait pas assez vite, on est venu lui dire de s'apprêter aussitôt et de partir avant que je ne rentrasse. Elle avait lu dans vos yeux et sur vos visages que vous me trahissiez, cette femme! J'aurais presque compris cela, le premier jour, nous n'étions compromis ni l'un ni l'autre, mais après le voyage de Rouen, c'était absurde et sot au dernier point; puisque j'avais beaucoup risqué, ne fallait-il pas me laisser pour récompense ce que mon adresse et mon courage venaient de conquérir?

« Je vois maintenant à quelle distance je suis de ce rivage si tranquille et si *bonhomme*. C'est la rivière de Bury, à côté du Rhin, la forêt de Montmorency comparée à la Forêt-Noire. — Sur quel frêle esquif, grand Dieu, suis-je lancé dans la haute mer! Qui me protégera dans cette grande tempête? — J'aurais cent fois plus de distractions, que je n'en serais pas moins malheureux. Ne vois-tu pas que le souvenir d'un chagrin même passé, d'une peine qui s'efface, anéantit et réduit à rien l'effet de mille biens? Ah! quand le cœur agonise, ce ne sont pas des facilités qui lui rendent un peu de vie et qui lui ôtent l'amertume qui le remplit sans cesse et les ennemis qui le dévorent. Tâche, mon ami, d'adoucir un peu mes peines. Il t'est facile d'essuyer mes larmes. Prends mon affaire à cœur, arrange-toi pour arriver jusqu'à elle et tâche de deviner ce qu'il y a dans les replis les plus cachés de l'âme de cet ange. Mais va, il ne me reste pas le plus petit levain de haine. Je pardonne à cette fée qui m'a touché du bout de sa baguette enchantée et me retient sous le charme comme l'Alcine d'Arioste.

« Ce que je veux avant tout, c'est une foule de détails

sur elle. Il faut absolument que tu lui dises ou que tu lui fasses savoir combien je l'aime. Parle-moi aussi de mon père : il vend sans doute mes chevaux pour satisfaire sa très mesquine vengeance. Tout cela vient se perdre dans un grand puits de douleur. Crois-tu qu'il y aurait imprudence à revenir en France? Quand donc saurai-je à quoi m'en tenir sur cela et sur tant d'autres choses? Quand le procès aura-t-il lieu? Quelles sont les personnes compromises? Comment donc Roger (1) avait-il arrangé mon histoire? Je ne tiens pas le moins du monde à être réhabilité. Les gens qui m'aiment ne m'en aimeront pas moins. Quant aux autres, cela m'est égal. Dis au moins, pour sauver l'amour-propre de ton ami, que l'idée de revenir avec son mari a pu lui inspirer le coup de tête. Le fait est que je ne sais pas bien encore le fond de sa pensée, et bien habile celui qui y a pu jeter la sonde. Que devient mon faux bonhomme de beau-père? Il nous a tous *floués*, le vieux renard, avec son air mouton. Est-elle sortie du couvent? Où loge-t-elle? Tu peux savoir tout cela, paie des hommes, s'il le faut, je te rembourserai à mon retour. Est-ce bien sûr qu'un mandat a été lancé contre moi? N'y a-t-il pas moyen de ne pas avoir de doute à cet égard? Ternaux ne s'est-il pas laissé aller à une panique? Ecris-moi vite et ne crains pas de tourner dans le même cercle ; l'humanité ne fait pas autre chose depuis qu'elle est créée. Adieu, cher ami, repens-toi du mal que tu m'as fait et répare-le, si c'est encore possible.

« A toi de cœur,

« Alfred T. »

(1) Roger de Beauvoir.

« Que dit mon oncle Adolphe? tu ne me parles pas de Maria.

« Si c'est une vengeance, elle est bien plate; si c'est une arrière-pensée, c'est bien malentendu, bien maladroit et je ne vous en sais aucun gré. Mon Dieu, mes amis, excusez-moi si je vous ai dit des choses dures : je souffre tellement et si bien par votre faute que vous devez être indulgents. Pardonnez-moi comme je vous pardonne si vous me parlez d'elle, si vous pouvez savoir ce qu'elle est devenue et si vous me mettez à nu le fond de votre pensée pour que j'y puisse lire comme dans un livre. Ne me trompez plus, c'est si ennuyeux de faire toujours la même chose ! Croyez-vous que je pourrai la revoir bientôt? A-t-elle quitté Paris ? Quelqu'un a-t-il pu arriver jusqu'à elle et lui dire que je l'aimais éperdument ? C'est bien le moins qu'elle sache que je ne songe qu'à elle. Comment voulez-vous qu'elle pense à moi si personne ne prend ma défense, si pas une voix amie ne lui dit : « Il ne t'oublie pas. » Quand vous devriez le lui écrire, écrivez-le. Vous avez bien trouvé des moyens pour me la voler, il vous en viendra d'autres pour me la rendre. Adieu, cher ami, je t'aime et t'embrasse.

« A toi.

« Alfred T. (1). »

Il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour deviner que Tattet avait enlevé une femme mariée et se trouvait de ce chef sous le coup des poursuites judiciaires. De ces poursuites il n'avait au fond que médiocrement cure, sachant que tout le monde, parents et amis, s'employait pour arranger l'affaire. Mais il ne

(1) Lettre inédite.

pouvait se résigner à ne plus voir l'objet de son amour et il en écrivait à tous ses compagnons de plaisir, même à Musset qui, comme fiche de consolation, lui répondait en ces termes, le 9 juillet suivant :

« Votre lettre, mon cher Alfred, est arrivée comme je n'étais pas à Paris, ce qui fait que ma réponse est en retard de quelques jours. Pour répondre d'abord à votre question sur ce qui regarde Madame... je crois que ce que je peux vous dire de mieux, c'est qu'il y a tantôt huit ou neuf mois que j'étais où vous êtes, passant la journée à maudire le plus beau, le plus bleu ciel du monde et toutes les verdures possibles. Je dessinais de mémoire le portrait de mon infidèle (1); je vivais d'ennuis, de cigares et de pertes à la roulette. Je croyais que c'en était fait de moi pour toujours, que je n'en reviendrais pas. Hélas! hélas! comme j'en suis revenu! comme les cheveux m'ont repoussé sur la tête, le courage dans le ventre, l'indifférence dans le cœur par-dessus le marché! Hélas! à mon retour, je me portais on ne peut mieux, si je vous disais que le bon temps, c'est peut-être celui où l'on est chauve, désolé et pleurant! Vous en viendrez-là, mon ami. Je vous plains aujourd'hui, bien sincèrement parce que vous souffrez. Quand vous serez guéri, vous n'en serez pas fâché, soyez-en sûr. Tout ce qui fait vivre est bon et sain. Je vous promets de vous tenir au courant de tout ce que je pourrai savoir...

« Je travaille à force. Combien de temps comptez-vous rester à Bade (2)? Adieu. Je suis à vous.

« ALFRED DE MUSSET. »

(1) George Sand.

(2) Alfred de Musset était descendu à Bade, en 1834, chez le conseiller Meisner.

Cette lettre réconfortante et rafraîchissante à la fois parvint à son adresse un peu trop tôt pour produire tout son effet, mais Tattet en reçut quelques jours après une autre d'Arvers, qui abondait dans le même sens et lui dessilla complètement les yeux. Nous n'avons pas la lettre d'Arvers, mais celle de Tattet nous suffit. Je la reproduis textuellement :

« Bade, 24 juillet 1835.

« Oui, mon cher ami, tu es bien coupable et bien paresseux, mais je te pardonne de grand cœur en raison du service que tu m'as rendu. Vous êtes mes deux sauveurs, Henri et toi, et vous méritez que, jusqu'à la fin de ma vie, je vous appelle mes anges et que je baise le bout de vos ailes comme Voltaire dans ses lettres au comte d'Argental. Vous m'avez débarrassé de la plus grande salope qui fût au monde, d'une rouée sans cœur. C'est la vraie prostituée de Babylone. — J'ai appris sur elle des infamies qui m'ont tout à coup changé en pierre comme dans la fable. Pourtant, il ne faut pas que je m'y fie encore. Je l'ai bercée si longtemps dans ma tête et mon cœur, je l'ai caressée avec tant de tendresse et d'amour, que la place qu'elle occupait en moi est chaude encore. Après cela est-ce sa faute ? Son cœur était-il encore susceptible d'épouser ce qu'il y a de grand et de bon dans l'amour ? N'en a-t-il pas déjà usé tous les ressorts ? Depuis six ans ne travaille-t-elle pas à se blaser sur tout ? Dans sa pauvre tête, ne tâche-t-elle pas d'atteindre ce bel idéal qu'elle a rêvé sans doute, et qu'elle ne joindra jamais, et après lequel elle voudra toujours courir ? Voilà mon tort ; c'est de m'être adressé à une femme usée de cœur jusqu'à la corde, mais l'ai-je cherchée, et est-ce bien ma faute si je n'ai pas lu dans ses beaux yeux qu'elle

n'avait rien au fond de l'âme ? Le proverbe italien a menti cette fois et tant d'autres !... Je n'avais pas assez réfléchi à quelque chose de bien vrai pourtant : c'est que les femmes qui ont eu beaucoup de liaisons ne sont plus aptes à aimer profondément. Elles ont semé en trop d'endroits la divine semence du Seigneur, elles ont répandu sur trop de têtes le parfum contenu dans leur cœur, et au moment d'avoir une passion durable, la force et la puissance leur manquent. Elles avaient compté sur des ressources qu'elles n'ont plus, elles croyaient qu'elles pourraient aimer *longtemps* parce qu'elles avaient aimé *souvent*, et elles se trompaient. Il y a dans toute âme humaine une certaine somme de délicatesse et de sentiment qui, une fois dépensée, ne se retrouve plus. Au lieu d'en faire une seule et même gerbe, elle a distribué une à une les fleurs odorantes, elle en a paré bien des boutonnières, et quand le moment est venu de déposer aux pieds d'un homme tous les trésors de son cœur, elle l'a trouvé vide comme si la mort y avait passé.

« Mais c'est assez parler de cette femme dont je ne veux plus prononcer même le nom. Quant à mon système que tu blâmes et qui est maintenant ma seule joie et ma consolation, je ne le quitterai pas avec des rosses pareilles. Je serais propre maintenant si j'avais toujours fait avec elle de l'amour sentimental. Elle m'aurait de même planté là, seulement un peu plus tôt : et je n'aurais pas le plaisir de m'être vengé par avance et par prescience. J'en serais pour mes frais de houlette et de bergeries, et c'est alors qu'elle ferait des gorges chaudes et qu'elle rirait de moi *entre deux baisers*, comme nous l'apprend *Alexandre le Grand*, dit Dumas. Aussi je ne me repens de rien et ferais

encore de même si, laissant le passé, il m'était donné de recommencer ce roman qui a de si curieux chapitres.

« Pour l'oublier tout à fait et revenir à Paris dans deux mois bien froid et bien réservé, je vais suivre l'itinéraire suivant qui aura sans doute ton approbation. De Bade à Stuttgard, Schaffouse, Constance, Ausgbourg, Munich, je veux me rendre à Vienne par le Tyrol et la Styrie (Saltzbourg et Graetz); descendre le Danube jusqu'à Presbourg et Pesth en Hongrie, aller à Prague où j'assisterai peut-être au couronnement de l'empereur d'Autriche, puis à Carlsbad et Tœplitz; de là à Dresde, où je verrai ce cher Gabriel, Leipsik, Berlin et Hambourg, où je prendrai le bateau qui m'amènera à Amsterdam en 36 heures. Voilà le voyage que je viens de composer dans le silence du cabinet. Il est, je crois, bien complet, et j'en rapporterai une riche moisson de souvenirs. N'en parle pas encore chez mon père, parce que la crainte des dépenses qu'il occasionnera pourrait bien me couper les ailes. Je quitterai Bade, le 3 ou 4 août. Ecris-moi poste restante à Vienne et tâche de me donner des nouvelles de tout le monde. Hélas! je ne t'en demanderai plus de ce bon M. de Crupigny. Sa mort m'afflige beaucoup. C'était un de ces aimables vieillards si rares, à la répartie fine et à la mémoire toujours fidèle. Il manquera bien souvent à nos dîners d'hiver, et à ma bonne mère surtout à qui de temps en temps il tenait compagnie; as-tu quelques détails sur sa mort? S'est-il confessé? A-t-il rendu l'âme en philosophe, en déiste, comme il le disait toujours, ou bien a-t-il failli comme tant d'autres? Serons-nous ses légataires universels au détriment de ses neveux et nièces et de sa gouvernante

Sophie ? A qui revient son arsenal de pêche ? Dans quelles mains tomberont les armes de cet Achille du hameçon ?

« Je viens de recevoir cinq ou six lignes de Ternaux qui me promet une longue lettre pour ces jours-ci. Dis-lui de me l'adresser à Vienne, poste restante, s'il a encore cette bonne idée-là. Avant de finir la mienne, il faut que je vous remercie tous les deux encore une fois. Pardonnez-moi les expressions qui m'ont échappé dans la colère et aimez-moi toujours. J'étais bien malade (d'une vraie *maladie honteuse* que je croyais passée dans le sang et incurable) et je suis guéri maintenant. Merci mille fois, merci. Le malade fera honneur aux médecins. Adieu et tout à vous de cœur.

« ALFRED T.

« Quand tu verras P. Foucher, demande-lui donc *Valérie*, qu'il a depuis l'année dernière. »

II

Le malade, effectivement, fit honneur à ses médecins. C'est la dernière fois, à ma connaissance, qu'il tomba tête baissée dans les embûches de l'amour. Non, certes, qu'il eût renoncé tout d'un coup à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ! Il eût fait ce serment à Bade, qu'il eût été incapable de le tenir à Paris. Le monde aurait cessé d'être habitable pour ce gai compagnon, du jour où il n'aurait plus eu de chevaux à monter et de femmes à courir. Mais à partir de cette malheureuse équipée, il aima les femmes uniquement pour le plaisir, et l'amitié dévouée et fidèle eut dans son cœur et dans ses actes le pas sur l'amour. Cela ressort pour

moi de sa correspondance, qui est bien le tableau le plus étourdissant et plus sûr de la vie que, pendant vingt-cinq ans — de 1830 à 1855 — menèrent sur le boulevard les « lions » de la Bohême dorée qui avaient nom : Musset, Guttinguer, Roger de Beauvoir, d'Alton-Shée, Mosselmann, Chaudesaigues, Belgiojoso, le major Frazer, Tattet — voire Félix Arvers, que beaucoup seront étonnés de trouver en si joyeuse compagnie. Ce qui me frappe, en effet, dans la correspondance de Tattet, écrite d'une plume si vive, si avisée, si parisienne, c'est l'intérêt qu'il porte à ses amis qui sont dans les lettres, surtout à Arvers et Musset. Au milieu de ses dissipations les plus grandes, il a toujours un regard, un mot pour eux. De même ils n'ont qu'un signe à faire pour qu'il accoure se mettre à leur disposition. Je dirai plus loin quels furent ses rapports avec Arvers. On va voir tout de suite de quelle nature furent ses relations avec Musset.

Le 13 novembre 1837, il écrivait à Guttinguer : « Musset a voulu absolument vos nouveaux sonnets. Je lui en ai donné un exemplaire... »

Et quelques jours après (8 décembre) :

« Musset est invisible. On ne le voit que dans les grandes joies ou dans les grandes douleurs. Ce n'est pas l'homme de la conversation intime et du coin du feu... »

Le 5 janvier 1838 :

« J'ai dîné aujourd'hui avec Alfred, qui fait des vers en ce moment : il adresse quelques questions à l'Etre suprême qui resteront sans doute sans réponse, du moins il n'y compte pas, même sous la forme de la fameuse statue de pierre. Il va donc porter à Dieu le père quelques bottes dont il ne mourra pas, mais qui

pour tout autre qu'un immortel seraient fort embarrassantes (1). »

Au mois de septembre 1839 :

« J'ai montré à Musset, il y a quinze jours, le chemin de fer de Versailles. Il ne l'avait jamais vu et en est revenu enthousiasmé. Il a dû faire un sonnet en son honneur. »

Vers le même temps :

« Cher ami, vous avez été bien bon et bien aimable de venir déjeuner à ma *Caverne* et de nous avoir apporté cette adorable humeur que vous avez dans vos bons jours. Musset, pour un homme qui s'était levé à 11 heures, était aussi passablement en train. Il m'a lu aujourd'hui deux ou trois pages admirables sur la différence qui existe entre le poète et le prosateur (2). Cela fera partie du *Poète déchu* qui sera fini Dieu sait quand (3). Nous aurons auparavant une espèce de conversation qui ne sera ni un roman dis-

(1) Allusion aux strophes qui terminent la pièce intitulée *l'Espoir en Dieu* :

> Lorsque tant de choses sur terre
> Proclament ta divinité,
> Et semblent attester d'un père
> L'amour, la force et la bonté,
> Comment, sous la sainte lumière,
> Voit-on des actes si hideux,
> Qu'ils font expirer la prière
> Sur les lèvres des malheureux ?
> Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
> Tant d'éléments si peu d'accord ?
> A quoi bon le crime et la peste ?
> O Dieu juste ! pourquoi la mort ?
>
> . . . .

L'Espoir en Dieu ne porte aucune date dans les *Poésies Nouvelles*. La lettre de Tattet lui en donne une, et au point de vue bibliographique, cela n'est pas sans intérêt.

(2) Ce morceau a paru dans les *Œuvres posthumes* de Musset.

(3) *Le Poète déchu* ne fut jamais terminé, par la faute de Paul de Musset, qui ne goûtait pas ce roman. (Cf. la *Bibliographie d'Alfred de Musset*, p. 170.)

tingué, ni un proverbe sur les bals de l'Opéra, et qui rappellera peut-être *la Nuit et le Moment*, de Crébillon fils... »

Le 23 juillet 1841 :

« Je n'ai pas vu Alfred depuis fort longtemps. Son grand travail consiste à savoir si, étendu dans son vaste fauteuil, il se décidera à mettre sur la cheminée sa jambe gauche plutôt que sa jambe droite. C'est, vous en conviendrez, fort important. »

Quelques jours plus tard :

« Je vous enverrai cette nouvelle d'Alfred, mais je vous préviens que c'est du dernier médiocre. J'aime mieux qu'il se taise que de parler ainsi. Celle de George Sand est commencée. Jusqu'à présent, c'est un Anglais qui a le beau rôle... (1). »

Au mois d'octobre 1842, il écrivait de Naples à Arvers :

« On t'écrira peut-être de Châlons-sur-Marne au sujet de mon coupé que j'ai laissé là (2). Que la lettre du propriétaire de l'hôtel des *Trois-Faisans* ne t'étonne pas quand il t'apprendra que la voiture est partie pour Paris et envoyée quai Voltaire (3). J'ai donné l'adresse d'Alfred, ne sachant pas si tu étais de retour quand on me l'emmena. Je ne veux pas qu'on apprenne à la maison d'où elle arrive (4). »

A Guttinguer, au mois de février 1843 :

« Envoyez-moi donc mon *Pierre le Noir*, que je le finisse et m'explique pourquoi Musset y est allé trois fois ; je ne vous écris que pour vous demander quel-

(1) Tous ces fragments ont paru dans notre *Sainte-Beuve*, t. I. Appendice.

(2) Il était encore parti de Paris en bonne fortune.

(3) Où habitait Alfred de Musset.

(4) Lettre inédite.

que chose, comme vous voyez. Donc prêtez-moi le second volume du *Rhin*, de Victor Hugo, et n'oubliez pas surtout quatre ou cinq de vos derniers *Cahiers manuscrits*, espèces d'herbiers, sorte de flore intellectuelle : chaque feuille est un parfum, un bouquet, n'est-ce pas? Ah ! Alfred est venu ce soir. Voilà sa vie depuis que je ne l'ai vu : — soirée chez Mme Decazes : — souper chez Buloz ; — malade deux jours. — Le souper des Deux-Revues a été charmant. Rachel était délicieuse ; seulement de Vigny, à table, puis Hugo, dans la soirée, se sont emparés d'elle et ne l'ont pas quittée d'un instant. Vous savez comme V. H. la traitait chez vous ; maintenant ce n'est plus cela. Ils étaient tous là, depuis Chaudesaigues, qui s'est *saoulé*, jusqu'à X. Marmier, le Finlandais, Mérimée, Heine, Téoph. Gautier, M. de Rémusat, Vivien, Lerminier, etc., etc. Rien n'y manquait. Heine a été le roi... de la fève.

« J'ai prié Alfred de m'envoyer tous les vers qu'il reçoit et ne lit pas — il a toujours sur sa table des livres qu'on lui offre et qui restent vierges. Nous les lui couperons si vous voulez ; tenez, pour vous remercier de votre visite d'aujourd'hui, voici son rondeau que je vous copie :

Fut-il jamais douceur de cœur pareille
A voir Manon dans mes bras sommeiller ?
. . . .

« Alfred a perdu ce soir 24 fiches. — A bientôt... (1). »

A Arvers, le 21 juin 1833 :

... « Il me semble que M. Bayard n'est pas tout à fait sans reproche à l'endroit de Musset et qu'il a pris, si l'analyse du journal est exacte, une délicieuse

(1) Lettre publiée dans notre *Sainte-Beuve*, t. I. Appendice.

scène dans le proverbe de notre ami intitulé *la Quenouille de Barberine*, pour la faire déshonorer par Mlle Boisgontier (1). »

Au même, d'Aix-en-Savoie, août 1842 :

« Maman m'a envoyé des vers d'Alfred sur le duc d'Orléans. Comment les trouves-tu ? Est-il vrai que le pauvre garçon soit très malade?

« Informe-t'en, je t'en prie (2). »

Au même, le 25 avril 1848 :

« Ce que tu m'apprends de Musset m'afflige extrêmement. C'est le cas de dire avec son Rafaël : Triste, triste, l'abbé !... »

Le 31 mai 1849 :

« Musset m'a écrit hier une lettre adorable. On a dû jouer son proverbe le soir (3). Tu m'en diras ton avis, je te prie. Il a été ravi de sa soirée chez Pleyel et prétend que les feuilletonistes n'écraseront pas une feuille du délicieux petit bouquet qui lui a passé sous le nez ce jour-là... (4) »

Enfin, vers 1853, Tattet écrit à Guttinguer :

« Alfred continue à être plongé dans les filles. Il y laissera son génie et sa santé. Quel affreux suicide... (5) ! »

Je pourrais multiplier les citations à l'infini. Mais en voilà assez pour donner une idée de l'intérêt que portait à Musset cet ami des bons et des mauvais jours.

(1) Lettre inédite.
(2) Lettre inédite.
(3) *On ne saurait penser à tout*, qui fut représenté, effectivement, le 30 mai 1849 au Théâtre-Français. La première représentation avait eu lieu le 3 mai précédent à la Salle Pleyel.
(4) Cf. notre *Sainte-Beuve*, t. I. Appendice.
(5) *Id.*

Quant à l'influence qu'il exerça sur lui au point de vue littéraire, elle fut considérable. Non seulement Musset lui lisait la plupart de ses compositions, grandes ou petites, avant de les publier, mais il tenait généralement compte de ses avis, car si Tattet savait admirer, comme le lui disait un jour Guttinguer (1), il ne manquait pas pour cela de critique. Il voyait fort juste, au contraire et avait son franc-parler. C'est ainsi que, lors du différend qui éclata, en 1839, entre lui et son frère Paul à propos du *Poète déchu*, il n'hésita pas à se prononcer pour la publication de ce roman. Aussi Musset avait-il l'habitude de l'associer à ses succès et à ses revers. On connaît la lettre qu'il lui adressa, en 1845, lorsque Bocage entreprit de monter *le Caprice* à l'Odéon. « C'est votre devoir d'être là, lui disait-il ; vous aurez le droit de partager les pommes cuites jetées à votre ami. » Musset était encore sous le coup du fiasco de *la Nuit Vénitienne*. En 1848, quand le Théâtre-Français représenta son proverbe : *Il ne faut jurer de rien*, c'est à lui qu'il expédia son premier bulletin de victoire. Il se disait déjà son *meilleur ami*. Le meilleur, non, car Arvers fut pour Tattet d'un autre secours que Musset. Mais il est certain qu'il l'aimait beaucoup, beaucoup, et qu'aux yeux de la postérité il aura plus fait pour son renom que n'importe lequel de leurs camarades. Les sonnets qu'il lui a dédiés ne sont-ils pas dans toutes les mémoires :

(1) Vous savez applaudir et vous savez pleurer.
Quand l'admiration vous porte sur son aile,
Vous êtes juste et bon, la divine étincelle
Éclate dans vos yeux et brille dans les pleurs :
C'est à ce signe-là qu'on connaît les meilleurs
(*Fables et Méditations*.)

Qu'il est doux d'être au monde, et quel bien que la vie
Tu le disais ce soir par un beau jour d'été.
Tu le disais, ami, dans un site enchanté,
Sur le plus vert coteau de la forêt chérie.

Nos chevaux, au soleil, foulaient l'herbe fleurie;
Et moi, silencieux, courant à ton côté,
Je laissais au hasard flotter ma rêverie ;
Mais dans le fond du cœur je me suis répété :

— Oui, la vie est un bien, la joie est une ivresse;
Il est doux d'en user sans crainte et sans soucis :
Il est doux de fêter les dieux de la jeunesse,

De couronner de fleurs son verre et sa maîtresse,
D'avoir vécu trente ans comme Dieu l'a permis,
Et, si jeunes encor, d'être de vieux amis.

Ces vers furent écrits à Bury, le 10 août 1838.

Si je publiais ici tous ceux qu'il y a composés, il me faudrait des pages et des pages. Bury n'était pas seulement pour Musset une maison de plaisirs, c'était aussi une maison de repos.

Quand il était fatigué, vidé, vanné, pour me servir d'expressions chères à la Bohême, il y accourait pour se refaire à l'ombre des grands arbres. C'est à Bury que s'envolèrent de son âme les stances désolées de *Tristesse*... Aussi lorsque Tattet quitta cette aimable vallée de Montmorency, pour se cacher dans la forêt de Fontainebleau, avec la femme qu'il n'épousa jamais que de la main gauche, disant en manière d'excuse :

C'est un serpent doré qu'un anneau conjugal,

Musset en éprouva presque autant de chagrin que s'il l'avait perdu. Il est vrai que ce départ coïncidait avec la mort tragique du duc d'Orléans, qui l'avait plongé dans le deuil. Et l'année suivante, Tattet, pour plus de tranquillité, ayant pris le parti de passer encore une fois la frontière, Musset, après avoir été

l'embrasser chez Guttinguer, lui dédia le beau sonnet que voici :

Ainsi, mon cher ami, vous allez donc partir !
Adieu : laissez les sots blâmer votre folie.
Quel que soit le chemin, quel que soit l'avenir,
Le seul guide en ce monde est la main d'une amie.

Vous me laissez pourtant bien seul, moi qui m'ennuie.
Mais qu'importe ? L'espoir de vous voir revenir
Me donnera, malgré les dégoûts de la vie,
Ce courage d'enfant qui consiste à vieillir.

Quelquefois seulement, près de votre maîtresse,
Souvenez-vous d'un cœur qui prouva sa noblesse
Mieux que l'épervier d'or dont mon casque est armé ;

Qui vous a tout de suite et librement aimé,
Dans la force et la fleur de la belle jeunesse,
Et qui dort maintenant à tout jamais fermé.

17 mai 1843.

Qu'ajouter à ce touchant témoignage ? Je me souviens pourtant d'un trait qui fait encore plus d'honneur aux deux amis en cause. Le voici dans sa noble simplicité. Nous sommes au printemps de l'année 1857. Alfred Tattet est mort d'une attaque de goutte au mois de novembre précédent, et Musset sent venir sa fin. Un jour que sa gouvernante le grondait de je ne sais plus quelle imprudence : « Ne vous fâchez pas, lui répondit-il, ce sera peut-être la dernière ; mon ami Tattet m'appelle et je crois que bientôt j'irai le rejoindre (1). »

Quand l'amitié se manifeste de cette façon poignante on devrait lui donner un autre nom, car elle est aussi tendre que l'amour.

1 *Souvenirs* de Mme veuve Martelet, née Adèle Colin. — Alfred Tattet fut enterré à Samois, près de Fontainebleau et de sa propriété de la Madeleine.

CHAPITRE IV

LES CAMARADES

§ I. — LE BOULEVARD EN 1840

Une page inédite d'Alfred de Musset. — Le *Café de Paris*, *Tortoni*, les cafés *Riche* et *Hardi*. — *Les Frères Provençaux* et *le Rocher de Cancale* — La table de Véron au *Café de Paris*. — Musset et Eugène Sue. — La Jeunesse dorée. — Habitués du *Café de Paris*. — Un billet d'Alfred Arago. — Une lettre inédite de Nestor Roqueplan. — Mme de Courval. — Bury et la Terrasse de Saint-Germain.Guttinguer et Tattet.

§ II. — ULRIC GUTTINGUER

Caractère et mœurs de ce poète. — Disciple du *Philosophe inconnu*. — Le roman d'*Arthur*. — Le Chalet de Saint-Gatien-les-Bois. — Séjour qu'y firent Sainte-Beuve et Musset. — Une lettre inédite de Mme Victor Hugo.— *La Terrasse* et *les Lilas*. Tattet chez Guttinguer. — Remontrances de Guttinguer à Musset. — Réponse en vers de Musset. — Une lettre inédite de Marie Nodier à propos de *l'Entretien* de Lamartine sur Musset. — *Le Rhin allemand* et *la Marseillaise de la paix*. — Lamartine et Ch. Nodier.

§ III. — LE PRINCE BELGIOJOSO ET LE MAJOR FRAZER

Portrait de Belgiojoso par d'Alton-Shée. — Son mariage avec Christine Trivulce. — Ses désordres, son patriotisme. — La princesse se sépare de lui. — Ils se retrouvent à Paris et se réconcilient. — Belgiojoso et Alfred de Musset. — Ils se rencontrent à l'Ecole de natation du Pont-Royal. — Lettres inédites de Belgiojoso à d'Alton-Shée. — Une vie de débauches. — Le major Frazer. — Son histoire. — Pour *les Méditations* de Lamartine.— Belgiojoso reconstruit la Pliniana sur le lac de Côme. — Il enlève la fille du major général de Napoléon Ier.

— Lettre d'Alfred de Musset à ce sujet. — Une liaison de douze ans. — Confession de Belgiojoso à d'Alton-Shée. — Un mot de Musset et de sa *marraine*.

§ IV. — ROGER DE BEAUVOIR

Attaché au prince de Polignac en 1829. — Son portrait. — Ses succès dans le monde et le demi-monde. — Ami de la Dame aux Camélias. — Lettre inédite. — Son *Ecolier de Cluny* et *la Tour de Nesle*. — Ses vers sur la chute de *la Esmeralda*. — Son admiration pour Victor Hugo. — Il lui envoie une plume d'aigle. — Réponse de Victor Hugo. — Roger de Beauvoir au *Café de Paris*. — Ses bons mots sur Véron. — Son quatrain sur Etienne Béquet. — Son duel manqué avec Balzac. — Monsieur Pschitt ! — Epigrammes et quatrains inédits sur le prince de Polignac, Mignet, Thiers et Victor Cousin. — Distique sur la mort de Gérard de Nerval, sur Nestor Roqueplan et la Païva. — Epigramme sur Ancelot. — *Devant Chillon*. — Vers de Roger de Beauvoir sur la mort de sa fille. — « Un Musset brun ». — Le crayon de Roger de Beauvoir. — Son portrait-charge d'Alfred de Musset.

§ V. — FÉLIX ARVERS

I. — Un nom qui n'était pas un présage. — Origines de Félix Arvers. — Lettres inédites de Mme Desmalter née Adèle Mouchet. — Sur la fiancée d'Arvers. — Premier chagrin d'amour.

II. — Arvers chez Me Guyet-Desfontaines. — L'étude de Fortuné Delavigne. — Rencontre d'Arvers et d'Alfred de Musset. — Deux lauréats du concours général. — Antipathie de Musset pour Arvers. — De l'inconvénient des Sosies. — Arvers et Tattet. — Caractère de leur liaison. — Camarades de collège. — Deux lettres inédites d'Alfred Tattet. — Brouille passagère des deux amis. — Une pièce de vers oubliée dans *Mes Heures perdues*. — Défaut d'originalité de ce volume. — Influence de Lamartine et de Musset sur Arvers.

III. — Quelle fut l'inspiratrice du sonnet d'Arvers ? — Une déclaration de Théodore de Banville. — Le sonnet d'Arvers, jugé par Sainte-Beuve. — Guttinguer écrit à Musset que l'inspiratrice est Marie Nodier. — Arvers à l'Arsenal. — Les albums de Marie. — Principales pièces de vers qu'ils contiennent. — Deux quatrains inédits de Dumas fils. — Un *ex-dono* de Victor Hugo sur un exemplaire de *Notre-Dame*. — Comme quoi le sonnet d'Arvers n'est pas imité de l'italien. — Un madrigal du poète Cocquard. — Portrait de Marie Nodier. — Lettres de Ch. Nodier à Weiss. — Le talent poétique de Marie.

Pour endormir ma fille. — Sonnet inédit de Fontaney. — Le sonnet d'Arvers dans le monde. — Une lettre inédite de Mérimée à Sainte-Beuve à ce sujet. — Lettre inédite de Marie à Guttinguer. — Réponse de celui-ci. — *A une dame dont le mari n'aime pas les sonnets.* — Autre lettre inédite de Marie, où il est question d'une petite conjuration avec Arvers.

IV. — Arvers au théâtre. — Sa situation de fortune après la mort de son père. — Sa liaison avec Déjazet. — Lettres inédites de la comédienne. — Sur un portrait de la Camargo par Roger de Beauvoir. — Voyage d'Arvers en Italie. — Son carnet de dépenses. — Deux lettres inédites à sa mère.

V. — Découragement d'Arvers après la mort de sa mère. — Tattet lui remonte le moral. — Mariage manqué. — Mort de Mme Desmalter. — Lettres inédites d'Alfred Tattet. — Désillusions politiques d'Arvers. — Une lettre de lui sur le Prince-Président. — Maladie d'Arvers. — Lettre inédite de son médecin. — Arvers en traitement à Melun. — Son transfert à la maison Dubois. — Ses derniers jours. — Il se confesse à l'abbé Coquereau, son camarade. — Sa mort, ses funérailles.

§ I. — LE BOULEVARD EN 1840

Musset, en quelques pages demeurées inédites, nous a laissé une éblouissante description du boulevard de Gand :

« L'espace compris entre la rue Grange-Batelière et celle de la Chaussée d'Antin, n'a pas, comme vous savez, Madame, plus d'une portée de fusil de long. C'est un lieu plein de boue en hiver, et de poussière en été. Quelques marronniers qui y donnaient de l'ombre ont été abattus à l'époque des barricades. Il n'y reste pour ornement que cinq ou six arbrisseaux et autant de lanternes. D'ailleurs, rien qui mérite l'attention, et il n'existe aucune raison de s'asseoir là plutôt qu'à toute autre place du boulevard, qui est aussi long que Paris.

« Ce petit espace, souillé de poussière et de boue,

est cependant un des lieux les plus agréables qui soient au monde. C'est un des points rares sur la terre où le plaisir est concentré. Le Parisien y vit, le provincial y accourt ; l'étranger qui y passe s'en souvient comme de la rue de Tolède à Naples, comme autrefois de la Piazetta à Venise. Restaurants, cafés, théâtres, bains, maisons de jeu, tout s'y presse ; on a cent pas à faire : l'univers est là. De l'autre côté du ruisseau ce sont les Grandes-Indes.

« Vous ignorez sûrement, Madame, les mœurs de ce pays étrange qu'on a nommé boulevard de Gand. Il ne commence guère à remuer qu'à midi. Les garçons de café servent dédaigneusement quiconque déjeune avant cette heure. C'est alors qu'arrivent les dandys ; ils entrent à *Tortoni* par la porte de derrière, attendu que le perron est envahi par les barbares, c'est-à-dire les gens de la Bourse. Le monde dandy, rasé et coiffé, déjeune jusqu'à deux heures, à grand bruit, puis s'envole en bottes vernies. Ce qu'il fait de sa journée est impénétrable : c'est une partie de cartes, un assaut d'armes, mais rien n'en transpire au dehors et je ne vous le confie qu'en secret... A cinq heures changement complet ; tout se vide et reste désert jusqu'à six heures. Les habitués de chaque restaurant paraissent peu à peu et se dissipent vers leurs *mondes planétaires*. Le rentier retiré, amplement vêtu, s'achemine vers le *Café Anglais* avec son billet de stalle dans sa poche ; le courtier bien brossé, le demi-fashionable vont s'attabler chez Hardy ; de quelques lourdes voitures de remise débarquent de longues familles anglaises, qui entrent au *Café de Paris*, sur la foi d'une mode oubliée ; les cabinets du *Café Douix* voient arriver deux ou trois parties fines, visages

joyeux mais inconnus. Devant le club de l'Union illuminé, les équipages s'arrêtent ; les dandys sautillent çà et là, avant d'entrer au Jockey. A sept heures, nouveau désert. Quelques journalistes prennent le café pendant que tout le monde dîne. A huit heures et demie, fumée générale; cent estomacs digèrent, cent cigares brûlent; les voitures roulent, les bottes craquent, les cannes reluisent, les chapeaux sont de travers, les gilets regorgent, les chevaux caracolent... Le monde dandy s'envole de nouveau. Ces messieurs vont au théâtre et ces dames pirouettent. La compagnie devient tout à fait mauvaise. On entend dans la solitude le crieur du journal du soir. A onze heures et demie, les spectacles se vident ; on se casse le coup chez *Tortoni*, pour prendre une glace avant de s'aller coucher. Il s'en avale mille dans une soirée d'été. A minuit, un dandy égaré reparaît un instant ; il est brisé de sa journée ; il se jette sur une chaise, étend son pied sur une autre, avale un verre de limonade en bâillant, tape sur une épaule quelconque en manière d'adieu et s'éclipse. Tout s'éteint. On se sépare en fumant au clair de la lune. Une heure après, pas une âme ne bouge ; et trois ou quatre fiacres patients attendent seuls devant le *Café Anglais* des soupeurs attardés qui n'en sortiront qu'au jour (1). »

Tel était le boulevard, du temps que le Palais-Royal était le lieu de rendez-vous du Paris élégant et frivole, c'est-à-dire jusqu'en 1837, date où Musset publia *les Deux Maîtresses*, à qui cette description devait servir de préface, et où le gouvernement, pour sauver la morale, abolit les jeux publics.

(1) Pages communiquées par Mme Lardin de Musset.

A partir de cette époque, la vie parisienne se retira peu à peu du Palais-Royal et se porta vers le boulevard, qui s'anima de plus en plus.

Le *Café de Paris* devint alors le quartier général des *lions*, des *cocodès* et des viveurs. Il était situé au coin de la rue Taitbout, auprès de *Tortoni*, qu'il rappelait avec son perron à trois ou quatre marches, et des cafés *Riche* et *Hardi*, dont la clientèle bigarrée se mêlait à la sienne, sur le trottoir, après dîner. Le *Café de Paris* occupait toute la maison. Au rez-de-chaussée était le café proprement dit, lequel ne désemplissait guère, de midi à minuit. Le premier étage et le second étaient réservés au restaurant qui jouissait d'une grande réputation. On disait qu'il fallait être *riche* pour dîner au café *Hardi*, et *hardi* pour dîner au café *Riche*. Pour dîner au *Café de Paris*, il fallait surtout avoir une belle et fine fourchette. Ce restaurant avait fini par enlever aux *Frères Provençaux* et au *Rocher de Cancale* leurs meilleurs cuisiniers et leurs meilleurs clients. On y venait des quatre coins de Paris pour manger d'un plat qui n'a pourtant rien d'extraordinaire en apparence, mais qu'on préparait là comme nulle part. Saluez le *veau à la casserole!* Alexandre Dumas s'en léchait littéralement les doigts, et Musset, qui faisait la navette entre *Tortoni* et le café *Riche*, en mangeait deux et trois fois par semaine. Mais la clientèle sérieuse du *Café de Paris* était composée d'habitués de marque qui avaient en tout temps leur table retenue. Il y avait la table du docteur Véron, du marquis du Hallays, de lord Seymour, du prince de la Moscowa, que les cuisiniers soignaient tout particulièrement, et le sommelier aussi. Le docteur Véron, qui dirigeait alors *le Constitutionnel*, dînait ordinaire-

ment en compagnie de journalistes et d'hommes de lettres, ses fournisseurs. Plus d'une fois Musset rencontra à sa table le romancier du *Juif errant*, qui lui aurait rendu des points sous le rapport de l'élégance et des bonnes fortunes. Eugène Sue avait même cette supériorité sur Musset, qu'il faisait partie du Jockey-Club, où le poète avait été blackboulé, sous prétexte qu'il ne montait pas à cheval dans le style anglais adopté par ce cercle. Cependant Musset n'en était pas jaloux : il recevait tant de compensations par ailleurs! Quand il faisait son entrée au *Café de Paris* dans la tenue de soirée des dandys : habit vert bronze à boutons de métal, gilet de soie brune sur lequel flottait une chaîne d'or, pantalon nankin, gants blancs et bottes vernies, chapeau sur l'oreille et badine à la main, il faisait sensation, et de tous les coins de la salle les bras se tendaient vers lui. C'était Alfred Tattet, le Desgenais de la bande, Belgiojoso, qu'on n'appelait jamais que « Beau et joyeux », Roger de Beauvoir, que Tattet avait surnommé Roger de Belveder et qui émerveillait tout le monde par son faste et ses bons mots; c'était d'Alton-Shée, qui laissait au vestiaire son habit et sa dignité de pair de France; Guttinguer, l'aîné et le plus jeune de tous; Etienne Becquet, « le plus aimable, le plus instruit, le plus intelligent des habitués de l'ivresse »; Malitourne, « rival de Becquet pour l'esprit et la mémoire, sachant moins les livres et mieux les hommes »; Mazères, « moins amusant que ses comédies »; Alfred de Belmont, « qui aurait été la fleur du faubourg Saint-Germain, s'il n'avait préféré la vie hors du monde (1) »; Chenavard, le peintre, surnommé Knyff ou Knaff je ne

(1) *Mémoires* de d'Alton Shée, t. I, p. 65.



VUE DE BURY

sais pourquoi, Alfred et Hippolyte Mosselmann, Henri Ternaux, Achille Bouchet (1), Alfred Arago (2), Félix Arvers, j'en passe, pour ne pas allonger démesurément cette litanie de la sainte noce. Cependant, je ne saurais oublier le major Frazer, personnage légendaire et mystérieux sur qui je m'étendrai longuement un peu plus loin, non plus que Nestor Roqueplan, ce boute-en-train du boulevard et ce roi des mystificateurs avec qui nous allons faire tout de suite connaissance, grâce à une lettre de lui que j'ai trouvée dans les papiers du comte d'Alton-Shée :

(1) « J'habitais alors un petit hôtel de la rue Saint-Lazare, avec Achille Bouchet, dont M. Amédée Jaubert, l'orientaliste, avait épousé la sœur, et qui, trente ans plus tard, devint mon beau-frère. Beau, bien fait, quoique disposé à l'embonpoint, sa force herculéenne, la supériorité de son âge, son courage, son aplomb, sa gaîté bruyante en avaient fait dès mon enfance, l'objet de mes sympathies et de mon admiration. Il mérite une place à part à cause de l'influence qu'il a exercée sur la première partie de ma vie, et aussi parce qu'il fut un de ces types parisiens capables de faire comprendre le *libéralisme napoléonien* d'une partie de la jeunesse sous la Restauration. Né en 1798, à treize ans il avait eu des aventures galantes ; à dix-huit, il s'était fait assommer par les gardes du corps, aux représentations du *Germanicus*, d'Arnault ; à trente-deux, il avait fait le coup de feu parmi les *vainqueurs de Juillet*.... Tel était l'homme qui, lorsque j'étais encore aux pages, m'avait lancé dans le monde brillant du plaisir et de l'oisiveté, et m'avait fait admettre bien jeune à la salle d'armes de lord Seymour et parmi les habitués du *Café de Paris*. » (*Mémoires* de d'Alton-Shée, t. I, pp. 69-72.)

(2) Frère de François Arago, qui devint inspecteur des Beaux-Arts sous l'Empire. Quand Alfred de Musset fut élu à l'Académie française, Alfred Arago lui écrivit :

« Mon cher ami,

« *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* ; en vous ouvrant la sienne, l'Académie a fait œuvre de justice ; ce n'est pas un *Caprice* qui lui prend, elle en est incapable.

« On disait que jamais nous n'obtiendrions les palmes vertes. Nous le voyons : *Il ne faut jurer de rien*.

« Que d'Alfred heureux en ce jour, par 16 sur 28 !

« 1° Alfred de Musset.

« 2° Alfred Tattet ;

« 3° Alfred Mosselmann ;

« Enfin votre très dévoué ami.

« *Idem* ARAGO. »

« Je suis bien fâché de te troubler dans le loisir de tes petites guêtres bleues, écrivait-il un jour à d'Alton; mais il faut que tu m'envoyes tout de suite ce que tu peux savoir sur les arrangements amoureux du père Molé.

« Je me suis mis à détester ce brave homme en l'attaquant, comme les dogues qui s'acharnent après un bâton à force de le mordre ; puis je me suis rappelé qu'il m'avait fait jadis un fort mauvais tour, et qu'il m'avait donné une poignée de main la première fois qu'il m'a vu, lui si grand seigneur à moi si petit; et je ne lui pardonnerai jamais cette affectueuse impertinence, égale à celle de M. de Talleyrand, qui avait l'habitude de saluer les portiers, le chapeau bas.

« Je travaille tout doucement en cherchant beaucoup de prétextes pour ne rien faire, mais j'arriverai à turlupiner proprement cette buse de Rambuteau (1).

« Ma lettre à Mme Jaubert a un peu marché, elle sera finie avant les fortifications. Il y a ici, du nouveau. Un député de ce qu'ils appèlent (*sic*) la gauche, M. Gervais de Provins, vient de faire une adorable banqueroute de 4 millions volés à des ouvriers et à des domestiques. C'est le pendant du malheureux Lebon. La filouterie libérale après l'escroquerie légitimiste : tous les partis ont leurs faillites.

« Je voudrais être compromis de 500 francs dans cette affaire-là pour m'en réjouir encore davantage. C'était aussi un homme sérieux.

« Knyff est parti ce matin pour Couvray. Je continue à faire mourir de chagrin Mme Arzac — depuis trois jours. Je lui amène chaque soir un individu nou-

(1) Préfet de la Seine.

veau qu'elle ne connaît pas, et qui, en qualité d'étranger, est censé ne pas savoir le français. Elle dit sur eux mille horreurs qu'ils entendent. Avant-hier, en sortant de l'Opéra, Knyff, après avoir reconduit Mme de Courval (1), est venu nous rejoindre sur le boulevard et nous avons présenté à cette malheureuse un joli petit Belge qu'il a rapporté ; ce jeune drôle, qui a des cheveux annelés comme les oreilles, a joué un rôle hollandais avec assez d'aplomb, puis il a fini par s'écrier : « Ça m'embête ! » et la Arzac, furieuse, a voulu nous mettre à la porte ; mais elle a fini par embrasser Knyff et moi avec une égale tendresse.

« Je n'ai pas besoin de te dire que tu me manques, — plus que le papier, car je pourrais t'écrire encore

(1) Voici un petit portrait peu flatté, mais bien joli, de Mme de Courval, que je trouve dans une lettre inédite de d'Alton-Shée à sa sœur, en date de 1840 :

« Mme de Courval, 37 ans, petite, anguleuse, chevelure rare et grisonnante, de très beaux yeux, un nez formidable, des lèvres minces et spirituelles, jolies dents, menton pointu, le pied et la main surtout bien ; teint d'une Anglaise de son âge. — Au moral, l'esprit, l'intelligence, la franchise, la hardiesse, l'opiniâtreté font d'Isabelle une femme à part. Toutefois son esprit a une sorte de brusquerie à laquelle il faut s'habituer avant de le goûter ; le désir de briller dans un cercle et d'écraser ses rivales le gâte souvent ; et alors elle consent trop aisément à se faire méchante sans nécessité. Elle exerce sa franchise sur elle-même avec tant de tact et de naturel que, de sa bouche seule, j'ai pu jusqu'à présent entendre, sans en être choqué, une femme faire les honneurs de ses imperfections. Mais l'amour de la vérité est chez elle plus qu'une qualité : c'est une religion qu'elle pousse parfois jusqu'au fanatisme, tantôt regardant comme un devoir de dire aux gens, en face, les choses les plus désagréables, tantôt poursuivant chez ses amis avec une intolérance presque ridicule la moindre infraction à la vérité, de là fort peu d'amis, encore moins d'amies, et un personnel nombreux d'ennemis irréconciliables. Du moins n'est-elle pas susceptible, ce qui en fait un vrai *[illegible]* (2). Je suis parvenu à lui faire confesser l'excellence du mensonge utile, dont elle ne se faisait d'ailleurs nullement faute, même avant cet aveu. A l'entendre, en amour, elle ne connaîtrait que la passion et la passion durable : ce n'est pas ce qu'on dit d'elle. Enfin elle se prétend capable d'avoir des amis hommes qui n'auraient jamais été ses amants, et de leur être dévouée ; j'aime à le croire, en tout cas nous verrons bien. Excellente pour les vieux. »

une page : mais quand on a tant de rédaction à donner au public, il reste bien peu de littérature pour les amis.

« NESTOR ROQUEPLAN (1). »

Et voilà à quoi s'amusait cet homme d'esprit, entre deux articles du *Figaro*. Je me demande pourquoi on l'avait baptisé Nestor. Il est vrai que les plus fous sont souvent les plus sages, mais ce n'était pas son cas ni celui de ses camarades. Ainsi, le soir, sur le coup de minuit, quant tout ce monde de viveurs levait le siège au *Café de Paris*, il ne faudrait pas croire que c'était pour s'aller coucher, comme les bons bourgeois du Marais. Ah ! mais non. A ce moment psychologique, on était sûr d'entendre dans le brouhaha la voix de Tattet ou celle de Guttinguer. Le premier disait : « Qui vient souper rue Grange-Batelière ou à Bury ? » Le second : « Qui m'acompagne aux Lilas ou à la Terrasse ? » Cela dépendait du temps et de la saison. Alors pendant que les autres dandys sautaient dans les fiacres qui stationnaient devant la porte et se faisaient conduire à Enghien ou Morfontaine, Alfred de Musset, Roger de Beauvoir, Belgiojoso, d'Alton-Shée, Chaudesaigues, Arvers, etc., emboîtaient le pas à Tattet ou à Guttinguer et filaient avec eux, qui sur Bury, qui sur Saint-Germain. Disons tout de suite que Bury trouvait généralement plus d'amateurs que la Terrasse, parce que chez Tattet on pouvait emmener des filles, tandis que chez Guttinguer, quoique la dame du logis ne fût pas bégueule, il fallait se contenter d'en parler et d'en rire. Mais avant de monter en voiture, Musset avait bien soin de s'approvisionner de

(1) Lettre inédite.

cigares au bureau de tabac qui faisait le coin de la rue Laffitte, — histoire d'échanger un dernier regard avec la demoiselle du comptoir, jolie blonde aux yeux provocants.

§ II. — ULRIC GUTTINGUER

A présent que nous connaissons la vie parisienne du boulevard, au milieu du règne de Louis-Philippe, il est bon que nous fassions plus ample connaissance avec quelques-uns des compagnons de plaisir d'Alfred de Musset.

Je vous ai déjà présenté son ami le plus intime. Après Tattet, parlons un peu de Guttinguer. Ils se complètent l'un par l'autre, mais Guttinguer est beaucoup plus divers que Tattet. C'est au point que, depuis trois ans que j'étudie ce personnage, je n'en ai pas encore achevé le tour (1).

En 1840, Guttinguer avait cinquante-cinq ans bien comptés, étant né à Rouen en 1785. Ce n'était donc plus un jeune homme. Il avait le front légèrement déplumé, la patte d'oie à l'œil, la figure et le cou sillonnés de rides, mais il portait encore beau malgré tout, et il était si jeune d'esprit et d'allures, qu'on ne lui aurait pas donné — dans le dos — plus de quarante ans. Au moral, ce brillant cavalier était une manière de sybarite catholique. Après avoir brûlé la chandelle par les deux bouts, il avait un matin senti les effets de la grâce. Comment, sous quelle influence, dans quelles conjonctures? A la suite d'une retraite accomplie librement dans sa thébaïde de Saint-Gatien-les-Bois, près d'Honfleur, sous le charme

(1) Cf. notre *Sainte-Beuve*, t. I.

agissant du *Philosophe inconnu*, autrement dit de Saint-Martin. C'est du moins ce qu'il a raconté dans le roman d'*Arthur*. Mais il convient, pour n'être pas dupe, d'en prendre et d'en laisser (1). On se tromperait étrangement, par exemple, si l'on s'imaginait qu'il vivait là, dans la prière et la pénitence, à côté d'une tête de mort, comme les anachorètes de la primitive Eglise, qui se retiraient au désert. Guttinguer comprenait la religion à la façon des épicuriens ou, ce qui revient au même, à la façon de Chateaubriand. Il la conciliait avec toutes les passions de l'amour. Pour lui c'était une rose mystique qu'on devait effeuiller d'une main pieuse sur un beau corps de femme pâmée. Aussi les femmes et les poètes romantiques connaissaient-ils le chemin de Saint-Gatien-les-Bois. Sainte-Beuve y fit de longues stations dans le temps qu'il était amoureux de Mme Hugo. Je ne jurerais même pas que Guttinguer ait été étranger au développement de cette passion malheureuse. En tout cas, il est certain qu'il la favorisa par son langage et ses leçons et qu'à un moment donné il servit de boîte aux lettres, je n'ose dire d'entremetteur, aux deux amants séparés. Ce rôle, assurément, n'était pas d'une délicatesse extrême, étant donné que Guttinguer était reçu à bras ouverts dans la maison de Victor Hugo, mais en ce temps de folies romantiques on n'y regar-

(1) Cependant c'est un fait que, toute sa vie, il demeura fidèle au théosophe. Son nom est dans toutes ses œuvres. En 1836, pendant un petit séjour qu'il fit à Bury, il dédia quelques vers à Tattet *sur une pensée de Saint-Martin*. En 1838, à Saint-Germain, à la fin d'une pièce de vers qu'il adressait à M. de Salvandy, il écrivait : « Le vertueux théosophe Saint-Martin disait qu'il ne s'était jamais couché sans remercier Dieu de deux choses, savoir : qu'il y eût des gens qui voulurent bien gouverner, et qu'il n'en fît pas partie. » (*Fables et Méditations* et *Jumièges*.

dait pas de si près, on croyait de bonne foi qu'en amour tout était permis.

Musset aussi fit le voyage de Saint-Gatien, à l'automne de l'année 1829, peu de temps avant la publication des *Contes d'Espagne et d'Italie*, et de ce voyage sentimental il rapporta les vers célèbres :

> Ulric, nul œil des mers...

qui suffiraient à immortaliser le nom de son hôte, si Guttinguer n'avait dans son propre bagage de quoi le sauver à tout jamais de l'oubli. Car il avait un véritable talent d'écrivain, un talent de femme et qui sentait la culture du XVIIIe siècle, auquel il appartenait par sa naissance et son éducation. Le roman d'*Arthur*, qui au fond n'est autre que le sien, tourna plus d'une tête à son apparition et lui conquit plus d'une âme sœur. Il se lit encore aujourd'hui avec plaisir, sinon avec fruit, la mentalité des lecteurs de romans variant d'une génération à l'autre. Et quant à ses poésies, dont Sainte-Beuve comparait la partie plaintive à certaines élégies de Mme Desbordes-Valmore, elles n'ont rien perdu de leur charme féminin.

> Aussi n'est-il resté des plus beaux jours de fête
> Que des serments brisés et des bouquets flétris !
> Ils dorment sur mon cœur ; chacun d'eux me rappelle
> Une heure, une prairie, une larme, un hameau,
> Une vague plaintive autour d'une nacelle,
> Un peuplier bien vert baignant ses pieds dans l'eau,
> Des mots d'amour chantés à l'abri d'une voile,
> Des îles qu'éclairaient de belles nuits d'été,
> Deux regards attachés sur une même étoile
> Et l'aviron muet sur la barque arrêté (1).

N'est-il pas vrai que ces vers sont exquis ? On en ferait une gerbe digne de l'anthologie, en glanant dans

(1) *Les Lilas de Courcelles*, 1842, p. 60

les divers recueils de Guttinguer. Ses sonnets, quelques-uns du moins, ont une grâce particulière et qui ravissait le poète des *Nuits*. Antoine de Latour leur faisait bien un reproche de leur coupe irrégulière, mais Latour était un pédagogue qui attachait trop d'importance à la règle. Tattet en savait par cœur une demi-douzaine et Marie Nodier, qui avait pris goût à ce petit poème, depuis le sonnet d'Arvers, ne cessait d'en demander au grand ami de son père, même quand il n'en faisait plus.

Tout cela, caractère et talent, avait fait à Guttinguer une place à part et comme en marge dans les deux Cénacles romantiques. Cependant il vint un jour où il éprouva le besoin de se rapprocher de Paris. C'était en 1836, après son mariage (1). Il acheta à Saint-Germain, rue du Château-Neuf, une petite maison qu'il appela sa *Terrasse*, et comme Saint-Germain était encore trop loin du boulevard, même avec le chemin de fer, il loua un peu plus tard, rue de Courcelles, nº 10 *bis*, aux Champs-Élysées, un pavillon qu'il baptisa *les Lilas*, tant il y en avait. De la sorte il eut maison de ville et maison de campagne où il put recevoir ses amis, l'hiver et l'été. Mais le chalet de Saint-Gatien-les-Bois demeurait la villégiature préférée du maître et de ses hôtes.

« Vous devez vous promener par cet admirable temps, lui écrivait Mme Victor Hugo le 15 juin 1839. Comment n'êtes-vous pas dans votre forêt et dans votre maison d'où vous voyez la mer? Vous me dites

(1) Saint-Beuve écrivait, cette année-là, à Victor Pavie : « Guttinguer marié est à Saint-Germain, où il a acheté une maison, dévot, pratiquant, et pourtant *malade* encore. » On sait ce que *malade* voulait dire, cependant il était infiniment plus sage.

pourtant que vous allez vous y rendre. Jouissez donc de ce que vous possédez, si c'est possible. »

Et elle ajoutait ces lignes dont l'enjouement ne laisse pas de prêter à la méditation de ceux qui la connaissent.

« Je suis bien donneuse de conseils aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi, moi, qui ai horreur de ceux qui me sont adressés, attendu qu'avant de les recevoir je me suis juste dit les mêmes paroles que celles que j'entends et que je n'aime pas le rabâchage.

« Je vous écris avec ce qu'il y a de plus dur au monde avec une plume de fer et sur le papier le plus tendre possible. Cette plume fait tout ce qu'elle peut pour ne pas déchirer ce papier. Mais elle fait tout ce qu'elle peut pour me faire écrire encore plus mal que de coutume. Il est vrai que moi et le fer sommes ennemis.

« Vous voyez que je vous donne le droit de me dire toutes les fantaisies possibles, puisque je vous envoie toutes les bêtises possibles.

« Adieu, cher Monsieur, croyez à ma vieille et sincère amitié.

« ADÈLE HUGO. »

Et en post-scriptum :

« Regardez ce beau pâté qui a l'air d'un clocher de village (1)! »

Mme Victor Hugo avait-elle fait le voyage de Saint-Gatien-les-Bois, quand elle adressait cette lettre à Guttinguer? C'est probable, en tout cas elle en parlait en femme qui en appréciait le site et les agréments. Ce qui m'étonne, par exemple, c'est que Tattet, dont l'hu-

(1) Lettre inédite tirée des papiers de Guttinguer. Elle se termine, en effet, par une tache d'encre que Mme Victor-Hugo a utilisée, à l'exemple de son mari, pour faire un clocher surmonté d'une croix.

meur était si voyageuse, ne l'eût pas visité avant 1837. Il écrivait à cette époque à Félix Arvers :

« Je t'écris du Chalet de Guttinguer où je suis depuis deux jours et où je voudrais bien te voir... Je suis dans le ravissement du Chalet et de sa forêt. C'est vraiment magnifique. Toute la journée je regarde la mer qui est tout près de nous, comme le badaud regarde l'eau couler. Ce calme et cette tranquillité me font grand bien. Quelle belle chose, mon ami, que d'avoir au fond du cœur un petit coin intact qui s'ouvre à tout ce qui est grand! Que de bonheur amassé pour plus tard, si je sais toujours le respecter! J'ai emporté avec moi un Victor Hugo. Je suis ébloui de toutes ses splendeurs. C'est au-dessus de ma tête une seconde voûte étoilée qui vaut bien l'autre (1). »

Bref, son ravissement fut tel qu'en 1841 il offrit à Guttinguer de lui louer son Chalet : « A quelle époque serez-vous au Chalet et à quel moment aller à Trouville pour n'y trouver que peu de monde? Vous devez savoir tout cela... Ne pourriez-vous venir à 11 heures chez moi avec une botte de lilas? Nous cherchons des maisons de campagne de tous les côtés pour y rester jusqu'en janvier. Vous ne seriez pas homme à nous louer le Chalet quand vous le quitterez? J'y transporterais ma maison, composée de deux chevaux et de trois domestiques (2). » — Mais Guttinguer, qui s'était rangé — en apparence tout au moins, — eut peur de ce train de maison qui fleurait l'adultère, et pria Tattet de chercher ailleurs. A quelque temps de là celui-ci s'installait à Fontainebleau, d'où il écrivait à Ulric :

(1) Lettre inédite.
(2) Cf. notre *Sainte-Beuve*, t. I. Appendice, p. 365.

« Cher ami, vous ne savez pas où je suis, mais vous savez ce que j'ai fait. *Alea jacta est*, j'ai franchi le Rubicon. Je suis le plus heureux des hommes, bien que brouillé avec toute ma famille qui se doute de la chose. Si vous voyez ma mère, je vous prie même de prendre chaudement mon parti et de me défendre comme un autre vous-même. Préparez-lui une de ces tartines que vous faites si bien. Je me passe à merveille de Paris, de ses joies, de ses amis et de ses ennemis, mais je ne me passe pas aussi facilement de vous, mon très cher. Tenez votre promesse, écrivez-moi souvent et longuement. Vos lettres me réjouissent le cœur. Quand je souffre elles me consolent, et quand je suis heureux elles doublent mon bonheur. Je ne sais trop quand je vous verrai : on parle d'une plainte déposée à la préfecture de police où l'on m'accuse d'avoir enlevé Mad... D'abord ce n'est pas vrai, je ne l'ai pas emmenée malgré elle, etc., etc. ; nous nous sommes *enlevés* réciproquement. Le courage ne me manque pas et je suis à la hauteur de ma position. Il serait dur de me repentir pour avoir fait juste le contraire de vous. Lequel de nous deux aura eu raison ? l'avenir nous le dira. Il y a des choses qui m'ont épouvanté dans votre lettre... Heureusement qu'il y a une couronne de fleurs sous votre bonnet de philosophe. Ma couronne à moi c'est ma femme, car elle est à tout jamais la mienne à présent, sans que nous ayons besoin de ce sacrement qu'on traîne comme un boulet... Il ne sort pas une plainte de sa bouche, et cependant elle a déjà goûté de mon pain noir, car on me laisse un peu tirer la langue là-bas. Mais qu'est-ce que tout cela quand on s'aime (1) ? »

(1) Cf. notre *Sainte-Beuve*, t. I. Appendice.

Tout l'ami Tattet est dans ces lignes, et tout Guttinguer aussi, depuis ses « tartines » dorées jusqu'à ses conseils. Car il n'était pas plus chiche des uns que des autres envers ceux qu'il affectionnait, ayant payé assez cher le droit des sages remontrances.

Ce ne fut pas sa faute, par exemple, si Musset mourut dans l'impénitence finale. On sait ce que ce mot veut dire. Vingt fois il l'avait mis en garde contre les boissons excitantes et vingt fois il lui avait prêché, à défaut du mariage, pour lequel il ne lui semblait pas fait, « une bonne fin tranquille dans un port aimable et sûr ».

Mais Musset était de ces malades qui ne veulent pas guérir et ne se relèvent que pour retomber. Le 2 juillet 1838, Sainte-Beuve écrivait à Juste Olivier : « Chez Guttinguer je devais trouver Musset, qui loge pour le quart d'heure à Saint-Germain à une fashionable auberge où il pratique la vie de ses drames ; mais gris le matin, il avait de plus un rendez-vous à Paris, et n'a pu être de retour à temps. Nous n'avons eu à dîner que son ami Tattet et un autre gentil Monsieur, mais à peine éveillés de leur griserie et de tout ce qui s'ensuit. C'est triste au fond de les voir ainsi. »

C'était si triste que Guttinguer adressa une verte semonce à Musset (1). Il y répondit en riant par les vers qu'on va lire :

A ULRIC GUTTINGUER

Oui, cher Ulric, nous le voyions
Ce ciel dont l'aspect vous amuse,

(1) Ce n'était pas la première. Dès le mois de septembre 1829, après avoir reçu sa visite au Chalet, il lui adressait une pièce de vers se terminant par ce souhait : Puisse Dieu,

Te donner à Racine et t'ôter à Byron !

(*Fables et Méditations.*)

Et même nous le respirions,
Si ce mot plaît à votre muse.

Nous le voyions assurément :
Entre nous, j'en conviendrai même,
Nous avions le bonheur suprême
De le voir double en ce moment.

Pour un chrétien, quel agrément !
Jugez combien l'ivresse est sainte,
Puisque avec deux verres d'absinthe
On peut doubler le firmament.

Ne riez pas, l'absinthe est bonne,
L'Écriture en parle beaucoup,
Et quelque part, Dieu me pardonne !
Notre Seigneur en but un coup.

C'était, je crois, sur la montagne
Qu'on appelle Gethsémani ;
Nous la vénérons fort ici,
Mais nous préférons le champagne.

Puisque vous venez nous vanter
Ce pendu qu'on adore à Rome,
Commencez donc par l'imiter :
Souvenez-vous qu'il s'est fait homme.

— Oui, cher Ulric, et nous courons
Au soleil sur l'herbe fleurie,
Par les coteaux et les vallons,
Et nous menons gaîment la vie.

Et nous rions, et nous trinquons
Au fond des bois sur la bruyère ;
Souvent même, ingrat, nous choquons,
A votre santé, notre verre.

Près de nous, quand il vous plaira,
Vous vous étendrez sur la mousse.
Nous croyons que la vie est douce
Et que Dieu nous excusera.

C'est un grand tort que la jeunesse,
Nous le savons. — Que voulez-vous ?
Puisque chaque âge a sa faiblesse,
Dites quelques *ave* pour nous.

ALFRED DE MUSSET (1).

(1) Vers trouvés dans les papiers de Guttinguer.

Comment se fâcher, je vous prie, avec quelqu'un qui prend si gaiement les remontrances? Guttinguer se contenta donc de rire de ces petits vers et continua à pratiquer Musset comme devant. Il fit plus, il le défendit, la plume à la main, chaque fois qu'il en trouva l'occasion.

La dernière fois, ce fut à propos de l'étude que Lamartine lui avait consacrée. Cette étude lui parut si injuste et si méprisante, qu'il la releva d'une plume indignée. Le lendemain, Marie Nodier lui adressait la lettre suivante :

« Dimanche.

« Dieu ! mon cher Ulric, que je suis contente de lire de si bonnes et belles choses que celles que vous écrivez. Vous êtes bien le véritable ami de nos morts, vous, et c'est une religion assez rare pour que vous soyez honoré et remercié par tous ceux qui la professent au fond du cœur, mais qui n'ont pas reçu les dons du Saint-Esprit pour la faire triompher et vaincre. N'est-ce pas une honte qu'aucune voix ne se soit élevée contre l'iniquité de ce jugement ; n'est-ce pas aussi une grande réparation et une douce consolation pour notre ami absent, que votre voix affectueuse, toute seule, ait protesté? Il est irritant de voir jusqu'où un orgueil sans bornes et une préoccupation insensée de soi-même peuvent entraîner une belle nature comme celle de Lamartine, — et une bonne âme, notez bien.

« Je ne sais pas si, en parcourant ses *Entretiens*, vous vous êtes un peu attaché à deux ou trois passages qui concernent mon père. C'est remarquable comme aplomb dans l'ignorance parfaite de l'homme et de l'écrivain, et à mon point de vue qui, je l'espère, est celui de quelques autres et surtout le vôtre, c'est

d'une suprême inconvenance d'appréciation. Il parlerait en meilleurs termes d'Édouard d'Anglemont ou de Taxile Delord. Certes, je ne pousse pas l'admiration filiale jusqu'à l'aveuglement et je crois laisser mon père parfaitement à sa place, en ne demandant pas pour lui autre chose que ce que l'opinion littéraire de ce temps-ci lui conserve d'esprit et de sympathie, mais en justice, mon père était autre chose que le brave conteur de coin du feu, sans rime ni raison dans sa vie, et sans suite dans ses idées, qu'a quelquefois en passant heurté d'une plume distraite et trempée de haut son ami M. de Lamartine.

On n'est guère clément dans les temps où nous sommes,
Le règne des parfaits fleurit apparemment,
On croirait, aux rigueurs du jugement des hommes,
Que la robe sans tache est dans leur fourniment.

« Voilà que je vous conte toutes mes amertumes à vous qui avez ce mérite immense de savoir frapper sans vous mettre en colère. Pardonnez-moi et comprenez que j'en suis réduite à bouillonner intérieurement, et que c'est bien fait pour gâter le caractère.

« Encore une belle et équitable pensée de votre admirable article! La réhabilitation de ce noble *Rhin allemand* condamné avec tant de mauvaise foi, et offert en sacrifice à *la Marseillaise de la Paix*, une œuvre terriblement terne, plus propre à endormir qu'à pacifier, je sais bien que le résultat est à peu près le même (1).

(1) On aurait bien étonné Marie Nodier si on lui avait dit qu'en 1852 Musset avait écrit pour Lille, sous ce titre : *le Chant des Amis*, une cantate où *le Rhin allemand* se rapproche singulièrement de *la Marseillaise de la paix*. En voici une strophe :

Le Rhin n'est plus une frontière,

« Adieu, adieu. Merci toujours. Je vous envoie ma bénédiction et je vous embrasse comme je vous aime et vous admire, — de toutes mes forces et du fond de l'âme.

« Votre vieille et bien dévouée amie

« Marie Mennessier-Nodier. »

« Excusez les fautes de l'auteur, ainsi que disait notre regretté Alfred ; je suis en train de devenir aveugle, et la langue de la vallée de la Bisle est maintenant ma maternelle. Quoi qu'il en soit, je vous aime beaucoup (1). »

Certes, je suis loin de partager le sentiment filial qui dicta cette lettre irritée à Marie Nodier. J'estime au contraire que Lamartine se montra plus juste envers son père qu'envers Musset (2). Mais je n'en admire pas

Amis, c'est notre grand chemin.
Et maintenant l'Europe entière
Sur les deux bords se tend la main.

Cette cantate, publiée dans le journal *le Pays* du 3 juin 1852, n'a pas été recueillie dans les œuvres d'Alfred de Musset.

(1) Lettre inédite tirée des papiers de Guttinguer.

(2) Voici, en effet, comment Lamartine s'exprimait sur son compte au commencement de son étude sur Alfred de Musset :

« ... Ce succès éclatant l'introduisit presque enfant chez Nodier, dans cette société de l'Arsenal dont la gloire etait Hugo, dont l'agrément etait Charles Nodier. Il apprit de l'un l'art des vers ; il apprit trop peut-être de l'autre l'art de dépenser sa jeunesse en loisirs infructueux, en nonchalances d'imagination, en voluptés paresseuses d'esprit. Nodier etait le plus délicieux des causeurs et le plus dangereux des modèles. Il aurait dû naître curé de village, vicaire de Wakefield, uniquement occupé à sarcler les herbes de son jardin d'été, à regarder, l'hiver, les pieds sur ses chenets, la bûche jaillir en étincelles sous les coups distraits de ses pincettes, et à prolonger le souper avec quelques voisins sans affaires jusqu'à l'aurore, dans les entretiens sans suite et intarissables du foyer. Nous l'avons beaucoup connu et beaucoup aimé nous-même. Nous ne l'avons jamais vu remplacé ; c'était une de ces grâces dont on ne peut se passer, une de ces inutilités nécessaires au cœur et qui manquait au bonheur comme elles manquent au temps. Cette molle incurie de l'âme et du talent, qui faisait la faiblesse de son caractère, faisait le charme de son esprit. *Molle atque facetum.* »

Le portrait, assurément, n'était pas flatté, mais il était si ressem-

moins de quel élan elle sauta au cou de Guttinger pour le remercier d'avoir vengé leur ami commun de ce qu'elle regardait comme une offense. Il n'y a que les femmes pour avoir de ces élans ou, si l'on préfère, pour ressentir en matière d'amitié ce que J. de Maistre appelait la « colère de l'amour ».

§ III. — LE PRINCE BELGIOJOSO. — LE MAJOR FRAZER

Le meilleur portrait, à mon sens, qu'on ait fait de Belgiojoso se trouve dans les *Mémoires* de d'Alton-Shée. Je me contenterai donc de le reproduire.

« C'est à la salle d'armes de lord Seymour (1),

blant ! Pour le compléter — et peut-être aussi pour l'adoucir — Lamartine a dit encore de Nodier :

« Charles Nodier était l'ami-né de toute gloire. Aimer le grand, c'était son état. Il ne se sentait de niveau qu'avec les sommets. Son indolence l'empêchait de produire lui-même des œuvres achevées, mais il était capable de tout ce qu'il admirait. Il se contentait de jouer avec son génie et avec sa sensibilité, comme un enfant avec l'écrin de sa mère. Il perdait les pierres précieuses dans la salle.

« Cette incurie de sa richesse le rendait le Diderot, mais le Diderot sans charlatanisme et sans déclamation de notre époque. Nous nous aimions pour notre cœur et non pour nos talents. C'était un de ces hommes du coin du feu, un génie familier, un confident de toutes les âmes, dont la perte ne paraît pas faire un si grand vide que les grandes renommées. Mais ce vide se creuse toujours davantage, il est dans le cœur... » (Lamartine, *Souvenirs et Portraits*, t. III, p. 42, et p. 84.)

(1) « Henry Seymour, second fils de la marquise d'Harford, lord par courtoisie, avait été élevé à Paris, près de sa mère. Quoi qu'il parlât purement le français, il avait tous les goûts de la *Gentry* anglaise : les exercices du corps, les courses et la manie des paris. Petit mais vigoureux, doué d'une adresse extraordinaire, bon cavalier, de première force à l'escrime, à la boxe, il avait acquis un développement musculaire qui n'était plus en rapport avec sa taille. Il n'avait jamais voulu aller dans le monde, mais à sa majorité, vers 1824, un revenu de trois cent mille francs et une indépendance absolue lui avaient donné une position à part : sa salle d'armes était un centre de camaraderie, ses écuries de course un luxe alors inusité. Il s'était trouvé à la tête d'amis trop nombreux pour être sincères ; on avait usé et abusé de sa confiance,

raconte d'Alton, que je fis connaissance du prince Belgiojoso (*beau et joyeux*), nom difficile à remplir, et qui pourtant n'a jamais été mieux porté. Bientôt je me liai étroitement avec lui. Un jour il me présenta à sa femme, qui habitait un appartement dans la même maison, place de la Madeleine. J'ai eu cette chance heureuse de devenir et de rester l'ami de l'un et de l'autre. Comment ces deux natures si contraires s'étaient unies, puis séparées, et comment elles s'étaient rapprochés, c'est ce que je vais dire.

« A Milan, le nombre des familles riches est considérable, l'hospitalité y est aimable et facile; à ces mérites l'aristocratie joint le privilège de la beauté... D'une taille élevée, les cheveux blonds et bouclés, les traits réguliers, les yeux caressants, la physionomie riante et sympathique, son absence de vanité contribuait sans doute à lui permettre de plaire aux femmes sans exciter l'envie des hommes, et comme si ce n'était pas assez de tous ces avantages du nom, de la figure et du caractère, le sort prodigue lui avait donné une voix enchanteresse ; enfant, au milieu des siens, il vivait dans une atmosphère musicale, Rossini avait été

et n'ayant pas en lui l'indulgence des natures supérieures, il avait tourné à la misanthropie : il supposait le mal par vanité de ne pas être dupe : aussi fallait-il distinguer entre ses actes et ses paroles, celles-ci méchantes, n'épargnant personne, ceux-là honnêtes, charitables, souvent généreux. Dans les paris et les courses, c'était avec passion qu'il voulait gagner, l'enjeu lui était indifférent. Deux traits compléteront le personnage : afin d'être sans rival en quelque chose, il avait exercé pendant des années le petit doigt de sa main droite au point de lever avec ce seul doigt un poids de cent livres à la hauteur de son épaule, de telle sorte que sa main entière eût porté à peine davantage ; dans le même but, il avait étudié à fond les difficultés grammaticales de la langue française et proposait à tout venant des paris sur l'orthographe de certains mots. Il fumait sans cesse, et a puissamment contribué par son exemple à généraliser en public la mode du cigare. Président du *Jockey-Club*, à sa fondation, 1833, il donna sa démission en 1835. » (*Mémoires* de d'Alton-Shée, t. I, p. 137.)

son maître, à vingt-cinq ans il était un virtuose accompli. Toutes ces qualités, asservies à une intempérance byronienne, à un désir insatiable de volupté ; il avait compris la vie comme une succession de jouissances et les poussa à l'extrême. Formé pour séduire, il poursuivait sa carrière sans scrupule et sans remords. Autour de lui, une bande de gais compagnons imitateurs de ses vices, d'artistes, de musiciens, *madamine*, *ballerine*, de femmes affranchies, tout un monde étranger à la vertu. Sa santé défiait les excès, mais il n'en allait pas de même de sa fortune ; l'héritage paternel courait risque d'être entamé, quand la facilité d'un mariage, tel qu'en rêve une mère pour son fils adoré, vint troubler le courant de ses plaisirs. Rien de plus imprévu ; une demoiselle en sa fleur, d'une éducation sévère, dévote, instruite, mais curieuse et superbe, Christine, dernière descendante des Trivulce, celle qu'on appelait la *belle héritière*, dédaignant une foule de prétendants, se prit à désirer le seul qui ne songeât pas à elle. Les désordres du prince, répétés et grossis par mille échos complaisants, les représentations des parents, les périls d'un lien indissoluble entre une aspirante à la sainteté et un réprouvé n'eurent d'autre effet que de changer son désir en volonté ; elle avait vu le monstre et mit son orgueil à le dompter.

« Émilio ne tarda pas à savoir que, s'il se décidait à rompre ses habitudes, il ne tiendrait qu'à lui d'obtenir la main de Christine Trivulce. Les circonstances n'étaient pas favorables à sa conversion, car à tous ses caprices il joignait alors une préférence passionnée pour une dame d'un attrait singulier. Quel homme néanmoins n'aurait pas été tenté par l'offre d'une jeune fille belle et pure, d'une illustre maison, ayant pour

piédestal un monceau d'or? Le prince réfléchit, hésita, se rendit aux entrevues, admira, eut encore des irrésolutions, puis, engagé par ses démarches, trop galant homme pour reculer après avoir compromis, accepté comme fiancé, se jugeant fou de refuser le bonheur qui venait à lui, il se résigna à devenir mari.

« La cérémonie terminée, dans l'intention sincère de répudier son passé, Emilio alla habiter avec la princesse un château solitaire. Pendant quatre mois, union parfaite de ces deux formes de la beauté, mais la fusion morale est lente, difficile; l'association à vie peut devenir une heureuse combinaison des caractères ou le choc d'éléments opposés; entre eux elle fut un combat.

« Du côté de la jeune femme une âme exaltée, chercheuse, inassouvie, une intelligence avide de l'infini, un amour entier, dominateur.

« Chez lui le sens droit, un esprit positif, observateur, ennemi de la métaphysique, insouciant de l'idéal, borné à la réalité ; Musset l'a fait parler dans ces vers :

Quand la réalité ne serait qu'une image
Et le contour léger des choses d'ici-bas,
Me préserve le ciel d'en savoir davantage !

« Son ardente sensualité couvrait un cœur endormi, la douceur de son caractère un besoin violent d'indépendance.

« S'ils parlaient la même langue, chacun attachait aux mots un sens différent ; peu de goûts communs, des idées et des sentiments contradictoires.

« Quand ils rentrèrent en ville, la saison d'hiver était commencée ; les fêtes s'échangeaient ; à *la Scala* les opéras de Rossini et les ballets de Vigano. Au

milieu des invitations et des réceptions le tête-à-tête avait disparu. Elle se sentait étourdie, inquiète, troublée ; elle éprouvait le malaise d'une jalousie générale, indéterminée : son mari lui échappait. Le prince, au contraire, n'avait jamais été plus brillant, plus victorieux ; son mariage semblait le couronnement de ses conquêtes : seulement l'ancien tentateur était exposé maintenant lui-même aux tentations. Il retrouva la dame qui, à l'époque des premières entrevues avec sa future, lui inspirait encore une préférence passionnée, et, peu habitué à la résistance, croyant racheter sa faiblesse à force de précautions et de mystères, il renoua. J'ai dit de la société milanaise tout le bien que j'en pense, je ne tairai pas davantage ses défauts : les quatre ou cinq cents personnes qui la composent se connaissent, se voient, s'observent et se surveillent au besoin ; il n'y a pas de ville où un secret soit plus difficile à garder. Emilio avait dû blesser bien des rivaux. Sous forme d'insinuation, de preuve de dévouement, ou peut-être d'avis anonyme, la princesse fut avertie : elle voulut être convaincue. A plusieurs reprises Emilio, courant à un rendez-vous, avait remarqué, dans l'obscurité, qu'on le suivait ; il change sa route, et attirant les espions dans une rue déserte, fort et résolu, il s'élance sur l'un d'eux, le terrasse et le contraint à révéler le nom de celle qui l'employait.

« Dès lors une explication devenait inévitable : elle eut lieu. On se sépara noblement : chacun reprenait son indépendance, sa fortune personnelle, et, pour éviter les embarras de cette nouvelle situation, on convint d'avoir à l'avenir une résidence différente. Par suite de ces arrangements, j'avais rencontré, vers la fin de 1829, la princesse à Florence ; après notre révolu-

tion, elle se fixa à Rome. Belgiojoso, resté à Milan, s'était livré de nouveau à la licence de sa vie de garçon. Néanmoins, l'abaissement moral qu'une pareille existence exerce à la longue sur les natures les plus élevées ne l'avait pas atteint; en lui la religion du patriotisme était tout entière; il voulait affranchir l'Italie du joug étranger, et, dans ce but, le désœuvré, le corrompu, le débauché était prêt à sacrifier sa liberté, sa fortune et sa vie. Glorieuse époque où, sur un signe du chef de la Jeune-Italie, d'un bout à l'autre de la Péninsule, la portion intelligente, lettrée, aristocratique, exécutait une prise d'armes; où le fermier abandonnait son champ, l'avocat ses dossiers, le grand seigneur ses plus douces habitudes, pour se lancer dans des conspirations téméraires, toujours comprimées, où le *carcero duro* engloutissait ses victimes, où le sang coulait, inutilement versé en apparence, mais seulement en apparence, car tous ces sacrifices, toutes ces douleurs sont nécessaires pendant la gestation qui précède la renaissance d'un peuple.

« Depuis l'emprisonnement du comte Gonfalonieri, Emilio l'avait remplacé à la tête des associations secrètes en Lombardie; après avoir été un des agents actifs du mouvement de 1831, sur un avis certain qu'il allait être arrêté, il avait quitté sa compagne, le fusil sur l'épaule, comme pour une partie de chasse, et s'était réfugié à Lugano. De là il vint à Paris. Un de ses frères, le comte Luigi Belgiojoso, nommé administrateur de ses biens séquestrés, trouva moyen d'économiser sur ses revenus et de lui faire parvenir chaque année une douzaine de mille francs.

« Avec autant d'ardeur et de dévouement que les hommes, les femmes coucouraient à l'œuvre de résur-

rection. Entre Christine Belgiojoso et son mari, dissentiment général, hormis sur un point : l'affranchissement de la patrie ; là, en dépit de tout, il y avait accord, et la politique, chez nous source féconde de désunion, donnait un même but à leurs efforts séparés. Elle devait leur faire partager aussi les mêmes dangers. Compromise à la suite de l'insurrection romagnole, Christine était partie de Rome à la hâte, et, comme tous les proscrits à cette époque, elle avait cherché un asile en France. Jeune fille et mariée, elle n'avait jamais eu la gestion de sa fortune, et, depuis sa séparation, un intendant était toujours chargé de la direction de sa maison et du maniement des fonds : aussi, dans son ignorance risible et touchante, quoiqu'elle eût emporté dans sa fuite une collection de médailles et des bijoux pour une somme considérable, la grande dame, ayant à peine en numéraire l'argent du voyage, s'était crue ruinée de la meilleure foi du monde. Arrivée à Paris, elle loua, au cinquième, un modeste appartement, se fit servir par une femme de ménage, et eut même pour un temps la prétention de faire sa cuisine ; pour vivre elle hésitait entre les leçons de musique et la ressource des portraits...

« De la part de cette princesse, cette imitation de la pauvreté était naïve et sincère. Le bruit s'étant répandu de la gêne où elle vivait, Emilio vola chez sa femme, lui offrit, avec une cordialité qui rendait le refus impossible, de partager ce qu'il possédait. La proposition acceptée, par un examen attentif de leur situation, il lui fut facile de se convaincre que celle qu'il venait secourir était plus riche que lui ; mais il eut grand peine à détromper la princesse de son rêve d'indigence.

« Après avoir courageusement lutté pour la bonne cause, tous deux se trouvaient sur la terre d'exil. La démarche d'Emilio était d'un cœur généreux ; les anciens griefs firent place à l'amitié, et voilà comment, réconciliés, prince et princesse Belgiojoso louèrent deux appartements dans un hôtel de la place de la Madeleine, et vécurent d'abord fraternellement ensemble (1). »

J'arrête ici la citation. D'aucuns trouveront peut-être qu'elle est déjà trop longue, mais que ceux-là veuillent bien considérer qu'elle nous met au courant de pas mal de choses intéressantes que nous n'aurons plus la peine d'expliquer, au volume suivant, quand nous nous occuperons des rapports de Musset avec la princesse.

D'Alton, parlant un peu plus loin du poète, nous dit que la première fois qu'il le rencontra, après sa sortie du collège, ce fut à l'école de natation du Pont-Royal. C'est également là qu'Alfred de Musset fit connaissance et se lia avec Belgiojoso. Car le prince était un nageur enragé, et Musset, pour se délasser du cheval, des filles ou d'une indigestion, avait l'habitude de faire un plongeon dans la Seine (2). « Cela vous change ! » lui disait en riant le major Frazer du haut de ses cravates qui n'en finissaient plus. Cela le changeait tellement, en effet, qu'un jour une employée de l'école demanda tout haut si Mlle de Musset était parmi les baigneuses ! Vous pensez quels éclats de rires ! Aussitôt dans toute l'école on se mit à chanter : *Avez-vous vu dans Barcelone...* Mais à l'inverse du prince, qui passait dans l'eau des heures entières,

(1) *Mes Mémoires*, par d'Alton-Shée, t. I, pp. 87 et suiv.
(2) *Souvenirs de Mme Jaubert*, p. 117.

Musset n'y faisait que de courtes apparitions (1). Il aimait mieux fumer au soleil, étendu sur les nattes, pensant comme le héros de *Namouna* :

Et quel crime est-ce donc de se mettre à son aise ?

Ces jours-là, après la baignade, il n'était pas rare que Musset, d'Alton et Belgiojoso allassent dîner ensemble au *Café de Paris* et finir la soirée chez Mme Jaubert. Cependant, comme le dit d'Alton, il n'y eut jamais d'intimité entre eux. Musset, qui ne se mettait en frais que pour les femmes, préférait la princesse au prince, en quoi il n'avait pas tort, et cette préférence marquée et remarquée n'avait pas été étrangère à la distance qui, peu à peu, s'était établie dans leurs relations. Belgiojoso, d'ailleurs, n'en était pas jaloux, estimant que Musset en valait bien un autre et que le dernier mot de la philosophie en ce monde c'est de prendre son plaisir, comme son bien, où on le trouve.

Les lettres suivantes vont nous dire où il prenait le sien. Elles sont adressées à un ami pendant les voyages que le prince faisait à l'étranger.

« De Bellinzone, 11 septembre 1833.

« Mon cher ami,

« Il n'y a qu'un mois à peu près que j'ai quitté Paris et j'ai fait tant de choses, j'ai été tellement

(1) On lit dans sa *Biographie*, p. 175 : «... Le poète se sentait déjà en rapports avec les lecteurs inconnus de *la Nuit d'Août*; il en était encore à la conclusion de la dernière stance : « Aime et tu renaîtras ; fais-toi fleur pour éclore » ; le charme se soutint jusqu'à la publication du morceau. Mais le lendemain, je le trouvai soucieux, essayant de lire je ne sais quel chapitre d'un roman nouveau, sans pouvoir en venir à bout... Je l'emmenai à l'école de natation. Nous y rencontrâmes le prince Belgiojoso et ses amis, qui nous engagèrent à les accompagner chez le traiteur italien Broggi. Après un dîner assaisonné par l'appétit et l'exercice, on fit de la musique, et la soirée se passa gaiement. »

occupé, que je suis étonné de moi-même, et je me demande si c'est bien le même Emile d'il y a quarante jours.

« J'ai vu la fête de Vevey, j'ai voyagé [dans] l'Oberland à pied, j'ai admiré les cascades... des Alpes à satiété. J'ai passé une quinzaine de jours au milieu de ma famille, j'ai conspiré comme un enragé, et dans ce moment-ci c'est la seule occupation qui me reste, vu qu'il pleut toute la journée dans cette belle ville de Bellinzonne, que ma famille est proche et que je n'ai pour toute ressource que la femme d'un savetier que je partage avec mon domestique. *O tempora* (1) ! »

[*s. d.*]

« ..... Je ne peux pas te dire grand'chose de moi, j'ai valsé beaucoup, j'ai fait la cour aux femmes du monde, j'ai eu quelques succès. J'ai b... les susdites femmes du monde, mais, entre nous, elles ne valent pas nos chères amies du Grrrrrand Cirque et autres. Je monte à cheval, je tâche de dîner et de boire quelquefois, mais tout cela fort tranquillement...

« Je partirai pour Vienne dans trois semaines et j'y resterai au moins deux mois. On m'y promet beaucoup de plaisirs. Je tâcherai d'en prendre et j'en ai besoin. Le monde ici paraît dormir plus ou moins, et de peur que cette maladie me gagne, je n'y ferai pas un trop long séjour. L'intérieur de ma famille est charmant, et c'est déjà quelque chose. J'ai beaucoup pensé à mes affaires, et j'espère avant la fin de l'année les avoir poussées de manière à pouvoir m'absenter l'hiver et venir dépenser à Paris la provision de santé et

(1) Lettre inédite.

d'argent que j'aurai économisée dans ce pays-ci (1). »

C'était, certes, beaucoup d'honneur pour Paris, mais il est habitué à ce genre d'hommages. Belgiojoso reparut donc bientôt sur le boulevard et à l'école de natation, car avec lui l'un n'allait jamais sans l'autre. Ce Triton princier avait voué un tel amour à la Seine qu'il ne s'aventurait jamais sur ses bords sans emporter un caleçon de bain.

Du café de la place Daufinne (*sic*).

« Je t'écris, mon cher ami, pour te prier de m'envoyer par la voiture qui part à onze heures mes pantalons blancs qui sont restés à Meudon depuis notre partie de nage. J'espère pouvoir venir dimanche prendre congé, mais si le destin disposait autrement, je te prie de dire tout ce que tu trouves de plus aimable à la *colonie* de Meudon, qui a toujours eu tant de bonté pour moi et avec laquelle j'ai passé des journées bien agréables. J'espère que tu te portes mieux ; pour moi, jusqu'à présent rien de nouveau, et je serais heureux de pouvoir continuer à le dire. Je ne peux pas te dire tout ce que je voudrais, car je ne puis pas cacheter la lettre.

« Adieu, mon cher ami, à dimanche, j'espère. Ecris-moi un petit mot qui me parviendra par la voiture.

« EMILE (2). »

(*9 heures du soir.*)

La colonie de Meudon, c'était M. et Mme Jaubert qui y allaient quelquefois en villégiature. Inutile de dire que lorsque Emilio était invité chez la « marraine », Christine, sa femme, restait à *cuisiner* place

(1) Lettre inédite.
(2) Lettre inédite.

de la Madeleine ou ailleurs. Et le prince payait sa bienvenue en chantant de sa voix superbe quelque air de *Tancrède* que Rossini avait composé chez lui à la Pliniana, près Milan, ou, pour faire plaisir à Berryer, qui en raffolait, ce boléro qu'Alfred de Musset avait improvisé un jour à Augerville :

Quand résonne ta castagnette,
La plus leste et la plus coquette,
C'est Pépa, ma Pepita,
Mon beau lutin
Qui rit soir et matin.
Ah !... j'aime, j'aime...
Ah ! ah ! j'aime cette enfant-là.
. . . .

Et rentré dans Paris, Belgiojoso reprenait le cours de ses fredaines :

« Cher ami,

« Ce matin j'ai eu la visite désagréable de Mme S... mère, pour me prévenir qu'elle veut porter plainte au procureur du roi (selon le conseil de son avocat) contre moi, pour le soi-disant viol de Clarisse, comme ayant prêté ma maison et mon assistance !! *Bellissimo !* — J'étais dans mon bain, et elle était comme une furieuse. J'ai voulu la f... à la porte, et elle voulut aller chez ma femme !!! Enfin je lui ai dit que je partais pour la chasse et d'attendre mon retour vendredi. Elle m'a donné son adresse, faubourg Montmartre, 33. Mon cher ami, parle avec Belmont et avisez à quelque chose. Si je ne me trompe, un de nos amis l'a *violée* avant Ricardo. Cela pourrait calmer la vieille tigresse. Vendredi je serai de retour.

« EMILE (1). »

(1) Lettre inédite.

Si la police avait donné suite à toutes les plaintes qui lui étaient adressées contre la bande Tattet et la bande Belgiojoso, pour adultère, viol ou enlèvement, le tribunal de la Seine n'y aurait pas suffi. Mais en France il y aura toujours des grâces d'état pour les viveurs, et ce n'est pas pour rien qu'on a inventé les frontières. Quand Belgiojoso se sentait serré de trop près, il prenait du large, pour laisser aux flots le temps de s'apaiser. En 1835, il était en Suisse pour quelque affaire de ce genre, et vous allez voir qu'il ne se faisait pas beaucoup de bile.

« Arenenberg, 5 décembre 1835.

« D'abord embrasse Pichenette la Sultane, et après dis à Ricardo qu'il est un s... c... d'avoir la ch..., d'être jaloux d'Esther (1) et de ne m'avoir jamais donné de ses nouvelles. Cela te prouvera que ma jaunisse est allée au diable et que je suis toujours le même.

« Ici, c'est-à-dire chez la duchesse de Saint-Leu, on mange, on boit très bien et souvent, on fait ce qu'on veut, on rit beaucoup, on chasse quelquefois, et il y a du chevreuil, du lièvre et surtout des renards sans fin. J'y resterai encore une vingtaine de jours. Paris me sourit et je me fais une fête de penser qu'à la fin je f... Car depuis (illisible) je suis *casto* et vraiment je trouve que cela ne me convient nullement. Pense donc, mon cher ami, quelle force prodigieuse, quel tigre, quel animal cela va faire de moi à mon début. Frazer est toujours le même; je pense pourtant qu'il a changé au moins douze fois la forme de sa moustache.

(1) Je pense qu'il s'agit d'Esther de Rendsel, qui fréquentait chez Mme Jaubert.

« J'espère qu'il n'aura pas payé Aurora, et qu'il aura bien ri, quand la police a fermé son b...

« Comment se fait-il que vous allez aux Italiens? Avez-vous abandonné l'Opéra, ou vous êtes-vous entièrement dédiés aux théâtres, et planté la *sociliété* et ses délices? Car je ne sais pas comment on peut avoir le temps de tout faire quand on est doué d'une *activité* si *active* que la nôtre.

« Montbrun, de Barral, Lagrange à Alger, Lavalette diplomate, Tissandier marié, *ma Diavolo*, l'association est en danger de dissolution! Je pense que c'est la crainte.

« Addio, carissimo, conserve-toi gai et bien portant, et nous sommes sauvés.

« ÉMILE (1). »

Frazer! encore un compagnon qui mériterait un camée ou une médaille. Essayons son portrait à l'aide des renseignements qui nous sont fournis par d'Alton et les autres.

Petit, robuste et bien pris, sa mise était un mélange bizarre du civil et du militaire. Il portait toujours un pantalon gris clair à la cosaque, une redingote courte serrée à la taille, et de longues cravates de satin noir ou de foulard à pois qu'il nouait en une boucle énorme sur sa poitrine. Il avait des traits réguliers, des yeux bleus d'une grande douceur, la peau du visage en cuir de Cordoue sillonnée de rides profondes, des cheveux d'un blond clair et ardent au naturel, mais qu'il teignait en noir ainsi que sa moustache, parce que, disait-il, dans le premier régiment russe où il avait servi, il était d'uniforme d'être brun, et qu'il se

(1) Lettre inédite.

croyait toujours au régiment. Il était donc Russe ? Pas précisément. Roqueplan soutenait qu'il était Espagnol. La vérité c'est qu'il était d'origine écossaise et catholique. Son bisaïeul, venu en France à la suite de Jacques II, avait été fait duc à Saint-Germain par ce prince. Son père, officier au service de la France, avait émigré, en 1790, et épousé, en Portugal, une demoiselle de noble famille alliée à Don Miguel. Fils aîné, Henri-Erskine (c'étaient ses prénoms) avait eu pour marraine, selon l'usage, la ville de Badajoz. On ignorait la date de sa naissance, et lui-même avait à un tel point le goût du mystère que jamais il ne parlait de son âge ni de ses commencements. Mais il devait être né entre 1792 et 1796, et tout ce qu'on savait de son enfance et de sa jeunesse c'est que, après être entré dans le corps des cadets à Saint-Pétersbourg, il avait servi quelque temps dans les régiments de ligne et avait fini par être incorporé aux chevaliers-gardes. Cependant il est une anecdote qu'il aimait à conter parce qu'elle faisait date dans sa vie. Elle est, en effet, très romanesque. C'était en 1820, peu de temps après l'apparition des *Méditations* de Lamartine. Ce livre avait autant de succès à Saint-Pétersbourg qu'à Paris, et les dames de la cour s'en disputaient les rares exemplaires. Frazer qui, comme chevalier-garde, s'était épris d'une belle demoiselle d'honneur de l'Impératrice, parvint à se procurer le volume de Lamartine et décida la jeune fille à lui donner un rendez-vous la nuit, pour en entendre la lecture. Mais ce n'était pas chose commode. La chambre de la demoiselle d'honneur était au second, et pour accéder à la fenêtre il fallait grimper sur un arbre voisin dont les branches touchaient l'appui de la croisée. Frazer n'hésita pas à monter

dans l'arbre, et certain soir, par un magnifique clair de lune — on était romantique en Russie ! — il se mit à lire à la bien-aimée, penchée à sa fenêtre, les strophes mélancoliques du *Lac* et de *l'Isolement*. Il lisait encore au petit jour, quand survint une troupe de jardiniers, avec leurs chiens, se rendant au travail. Les hommes passent sans rien voir, mais les animaux aboient avec tant d'acharnement au pied de l'arbre qu'ils forcent leurs maîtres à lever les yeux. On crie : Au voleur ! La fenêtre se ferme, et Frazer arrêté est conduit tout droit devant le czar. Il eut beau protester de la pureté de ses sentiments, la lecture de Lamartine ne parut pas une justification suffisante ; il fut envoyé à l'armée du Caucase, où il resta trois ans.

Rentré en grâce, il obtint, en 1827, une mission auprès du gouvernement espagnol et en profita pour aller en Portugal auprès de sa famille. Ses sœurs avaient grandi ; un mariage était projeté de loin entre l'une d'elles et un comte autrichien résidant à Vienne. Le portrait de la jeune fille devait être remis au futur et décider de la conclusion. Frazer en est chargé et part à franc étrier pour Vienne. Mais le portrait était d'un format plutôt embarrassant. Après l'avoir mis successivement en selle et en croupe, à l'arçon de sa selle et en bandoulière, il finit par le jeter dans un marécage, pensant qu'à Paris il lui serait facile de le remplacer. Effectivement, comme son congé était sur le point d'expirer, il se fit conduire un jour au Palais-Royal chez un peintre italien qui tenait un assortiment de portraits à des prix modérés. Un seul avait quelque air de ressemblance avec sa sœur ; il l'achète, mais en regardant au bas il aperçoit un cœur percé d'une épée : un pareil ornement gâtait tout. « C'est

une allégorie », objectait l'Italien. « Je ne vous dis pas non, ripostait Frazer, mais le cœur de ma sœur n'a pas encore été traversé d'une épée, enlevez-moi ça! » Le cœur fut enlevé, et Frazer partit pour Vienne avec le portrait du Palais-Royal qu'il présenta au comte autrichien pour celui de sa fiancée. Le mariage fut conclu, et comme un bonheur n'arrive jamais seul (on en dit autant du contraire), Frazer hérita, peu de temps après, de cinquante mille francs de rente, qu'il s'en vint manger à Paris.

A l'époque où nous sommes, il habitait un entresol situé sur le boulevard, au coin de la rue Laffitte. Il n'avait donc qu'un pas à faire pour entrer au *Café de Paris*. Aussi y passait-il la moitié de son temps. Mais il avait gardé l'allure militaire, parlait peu et n'entendait pas la plaisanterie sur le titre de major, qu'il portait avec une certaine fierté. Gozlan faillit l'apprendre à ses dépens. Il s'était amusé à introduire dans une comédie un major pourvu de trois croix, lequel avait reçu la première parce qu'il n'en avait pas, la seconde parce qu'il en avait une et la troisième parce qu'il en avait deux. On rit beaucoup de cette drôlerie, mais Frazer n'en rit pas et il envoya ses témoins à Gozlan qui, pour ne pas être embroché, déclara n'avoir jamais eu l'intention de viser ce galant homme.

Alfred de Musset l'estimait beaucoup, sa « marraine » aussi. Quant à d'Alton-Shée, il avait pour lui plus que de la sympathie, et pendant longtemps Belgiojoso, Frazer et lui furent trois inséparables.

Reprenons la correspondance du prince. Au mois de mai 1839, Belgiojoso était à Vienne. Il écrivait :

« Mon cher ami,

« Ta lettre m'a, en effet, trouvé ici. J'y suis arrivé le 30 (avril) après avoir passé quelques jours à Venise où le marchand d'eau vulnéraire m'a donné beaucoup de bon vin de Chypre et m'a fait faire connaissance avec quelques jolies filles. J'ai pensé à notre dîner des *Frères Provençaux* avec le Major et je soupire de ne pas vous avoir avec moi.

« Mon cher ami, le séjour de Venise est charmant, et cela m'a un peu remonté, car Milan est un endroit exécrable pour qui veut s'amuser. J'en suis fâché pour ma patrie, mais elle n'aura pas l'honneur de me posséder longtemps. Depuis le peu de jours que je suis ici, j'ai tellement été pris par les présentations et les visites que je ne puis encore bien juger le pays, mais la ville est très animée, la société charmante, les jeunes gens gais et de bon ton, un bon restaurateur, vins de France et beaucoup de belles filles.

« J'ai trouvé ici les Zichy, Schwarzemberg et beaucoup d'autres amis, de sorte que, en peu de temps, j'ai fait connaissance avec la meilleure société du pays, et je suis dans le coup de feu des dîners, soirées, etc... L'aristocratie ici est riche et vit avec beaucoup de luxe, de sorte que cela donne de l'éclat à la ville, et quoique Vienne ne soit pas à comparer en vastité ni à Paris ni à Londres, pourtant elle est tout à fait grande ville dans les allures, et dans les habitudes. J'ai été parfaitement reçu par tout le monde, et le soir je vais souvent chez le prince de Metternich, où je fais de la musique, et où il y a toujours une charmante société. — Je suis du club, qui est bien monté, et j'y vais fumer mon cigare et causer; nous avons eu des courses, et le terrain est magnifique; situé tout près du

Prater et sur les bords du Danube, il a deux milles de tour et il est vert comme celui de Chantilly. Il y a de très beaux chevaux qu'on élève dans le pays et j'ai vu chez Taussmandorf des bêtes de 19 liands, produit de son haras.

« J'ai rencontré les deux Belhmann et j'ai aperçu Ottingue, mais je ne lui ai pas encore parlé.

« Je suis fâché d'entendre que nos amis sont un peu en déroute, ce pauvre Colzensky, et Mallet, et Fernand ne jouant plus? Et Lavalette va toujours? Louisa et Pichnette, prime ballerine, vont à Londres mettre un peu dedans les insulaires. Je leur souhaite du bonheur en considération des dîners et des soupers que nous avons faits ensemble. Tu me charges de saluer Honorine? mais elle n'a pas été à Milan, que je sache, à moins qu'elle n'y soit arrivée après notre départ. Bien des choses à M. Lévi. — On m'a dit que Mme Bez du Grrrrand S... est tout à fait coulée. Pauvre petite, comme elle aura pleuré! Je suis, depuis mon arrivée à Milan, devenu par nécessité chasseur de la femme de la haute, car pour le genre putain, bernik, et malgré mon grand âge j'ai eu du succès. Je suis pourtant fâché de te dire que je préfère encore nos anciennes avec tous leurs inconvénients, au romantique et au sentimentalisme, et surtout à la monotone possession d'une maîtresse, quoique j'en aie toujours eu trois et qu'une ait eu la bonté de me suivre jusqu'ici. Je vois avec peine qu'il m'est impossible d'aimer O... Je resterai ici jusqu'à la fin de juin, et après je n'ai pas encore décidé si j'irai à Carlsbad, ou si je retournerai à Milan. Il faut que j'arrange mes affaires, de manière à pouvoir voyager sans devoir m'en occuper, et pour cela il faut que je reste quelques mois en Lombardie

pour presser les hommes d'affaires qui ne voudront jamais en finir.

« A mon retour à Paris, j'irai demeurer ailleurs que dans la rue d'Anjou, car la chère Princesse s'est fort mal conduite à mon égard, soit dit en passant.

« Voilà toujours la récompense d'être délicat et bon. De la manière dont elle s'y est prise, le plaisir d'avoir logé chez elle et d'avoir eu le cabriolet avec César m'aura coûté cher. Du reste tant mieux, et je regrette seulement de ne l'avoir pas fait dès mon arrivée à Paris, en 1831.

« A la fin des fins, il me restera toujours près de 60 mille francs de revenus, et pour moi cela est assez. Amuse-toi toujours et écris-moi quand tu n'as absolument rien de mieux à faire. Bien des choses à ta sœur, à Mme Lagrange qui, j'espère, se porte très bien, à Jules, Edgard, Fernand, de Lourcy, Achille, Nestor, Mosselmann, Frazer et C..., si tu le vois.

« J'ai vu la Taglioni ici, mais je n'aime pas son *Cauciuccia* sur la musique de celle des Noblet, mélange informe de danse espagnole, française et autres.

« Adieu, mon cher ami, tâche de te conserver ; afin que nous puissions encore nous amuser et boire et manger. Adieu.

« Emile (1). »

« Vienne, 24 juillet 1839.

« Mon cher ami,

« J'ai ici tous les amusements possibles, école de natation, bon vin et bon dîner, et une énorme quantité de femmes ; mon monde est à la campagne, aussi je vis tout à fait avec une bande de bons vivants pres-

(1) Lettre inédite.

que entièrement composés d'attachés aux ambassades avec lesquels je mène un train de vie dans le genre de celui que nous menions à Paris dans cette saison. Je pense souvent à J..., car ici on a facilement des petites fort jeunes et fort jolies, et le pucelage est une chose à laquelle on tient très peu. A propos de cela on m'a écrit de Paris que Mlle D... a vendu le sien 60 mille francs !! Caramba !!!

« Si je ne me trompe pas, Frazer a perdu son frère. A-t-il hérité quelque chose ? Si tu le vois, dis-lui bien des choses de ma part, ainsi qu'à Montguyon, Lavalette, Daru, Edgar, Musset, les Lagrange, s'ils sont à Paris.

« Je ne sais pas si Mme Merlin est à Paris, je te prie de de lui dire ou de lui écrire ou plutôt d'avoir la bonté d'exécuter la promesse qu'elle m'avait faite de me faire avoir du Xérès aussi bon que celui que nous avons bu si souvent chez elle. Elle m'obligerait beaucoup si elle pouvait m'en envoyer 200 bouteilles ou 10 arrobas, qui est la mesure de Xérès, chaque arroba contient 21 bouteilles.

« Je lui serais bien reconnaissant si elle pouvait me le faire arriver le plus tôt possible, car j'ai promis au prince Metternich de lui en faire avoir, et je voudrais pouvoir le lui envoyer avant de quitter Milan à la fin de l'automne. Il faudrait l'adresser à Gênes à M. Charles Sigoli, pour le prince de Belgiojoso à Milan. M. Sigoli sera chargé par moi de payer, et de tout arranger pour qu'il me parvienne aussitôt.

« Cher ami, laisse ta paresse de côté pour un instant, et occupe-toi de cette commission et ne laisse pas la *Merlina* tranquille, que tu ne sois sûr qu'elle l'a exécutée, car elle est très distraite et souvent dans

les espaces imaginaires. Ainsi elle pourrait oublier facilement. Écris-moi quelque chose là-dessus à Milan, car j'y serai dans quinze jours.

« Donne-moi des nouvelles de Paris, du club, de nos amis et particulièrement de Caccia, Merlina, Edgar, Candia, Falcon, de l'Opéra, de nos amis les joueurs, s'ils sont debout ou coulés. »

Suivaient ces lignes sur la princesse, sa femme.

« Quand je reviendrai à Paris, je te raconterai toutes les petitesses et cochonneries de ma chère épouse, car elles méritent d'être connues. Tu as raison pourtant quand tu me conseilles de ne pas l'envoyer entièrement f... f... à cause du monde et des cancans, mais quand tu sauras tout, tu verras qu'il est dur, pour un homme de bon ton comme moi, de devoir encore avoir des égards pour une femme qui s'est conduite comme elle. C'est dommage que je ne puisse divorcer pour ne plus en entendre parler. Je n'aurais pourtant qu'à me faire protestant ! ! ! (1). »

Les lettres se suivent et se ressemblent. Aussi maintenant que nous en savons le ton et le sujet habituel, me contenterai-je de les résumer en quelques lignes. Belgiojoso passa les années 1840 et 1841 à Milan, occupé de reconstruire la Pliniana, sur le lac de Côme. « Je me flatte, écrivait-il le 6 janvier 1841, que dans quelque temps j'aurai une très belle et très confortable maison de campagne n° 1, pour nager, piquer des têtes, se donner des passades et passer enfin quelques mois comme nous les aimons, après les fatigues du Grrrrrand Monde, le cigare à la bouche, débraillés, sans façon et sans soucis, chantant,

(1) Lettre inédite.

buvant, et dormant comme de vrais philosophes (1). »

En attendant il revint à Paris, où il reprit sa vie de débauches.

Le 22 mai 1843, Alfred de Musset écrivait à son frère qui voyageait en Italie :

« Je ne sais pas si vous savez, vous autres, à Catane, que le Principe *** a enlevé la comtesse de ***. Il y avait deux ans qu'ils étaient ensemble au su de tout Paris. La comtesse s'est disputée, à ce qu'il paraît, avec son mari; elle est arrivée chez le prince (qui devait chanter le soir dans un concert) ornée de son mouchoir pour tout bagage, et elle lui a dit : « Allons-nous-en! » Ils sont en route. Le vent est aux enlèvements à Paris, dans ce moment-ci, ou pour mieux dire, aux séparations. Je viens de voir de mes yeux la même plaisanterie, qui est beaucoup moins gaie qu'on ne pense. Je t'expliquerai cela un jour; mais si tu m'en crois, n'enlève jamais personne, à moins que ce ne soit la reine d'Espagne (2). »

Le roman du prince avec la comtesse *** dura douze ans, chose invraisemblable, mais ce qui l'est encore plus, c'est que cette fois la rupture ne vint pas de lui, mais d'elle. Il faut croire qu'on se lasse de tout, même du servage princier.

« Je ne te parlerai pas de moi, écrivait-il de la Pliniana à d'Alton, le 27 juin 1852, je suis assez vieux pour ne m'étonner de rien, et pour comprendre et pardonner. J'ai souffert, car je ne m'attendais pas, après douze ans d'une liaison si intime, à être traité

(1) Lettre inédite.

(2) *Œuvres posthumes*, p. 246. — Cette comtesse n'était autre que la fille du major général de Napoléon et la belle-fille de son architrésorier.

comme, je l'ai été, tandis qu'il aurait été si facile d'arranger les choses sans faire du scandale. Je n'ai rien à me reprocher. Je lui pardonne le mal qu'elle m'a fait et je lui souhaite un long bonheur. Je me suis retiré à la campagne, car je déteste, lorsque je souffre, d'être obligé de parler et de recevoir des condoléances et des consolations qui humilient et blessent au lieu de faire du bien. Je suis assez fort pour souffrir seul, et assez sage pour ne pas exagérer le mal par d'inutiles regrets. Mais c'est assez, mon cher ami, t'occuper de moi, et je t'assure que je me porte à merveille et que je passe mon temps assez agréablement. Le lac est si beau! quand on a pris l'habitude du travail, la journée est si courte !

« Tu as oublié de me donner des nouvelles de tes parents, de ta sœur qui était si bonne pour moi, de M. Jaubert et de plusieurs de nos anciens amis. Est-ce trop de te prier de m'écrire de nouveau et de me faire ce plaisir ?

« Musset est académicien, Edgar dans les honneurs, Lavalette ambassadeur, Romieu, Véron, des importants; Achille (Bouchet) que fait-il? Dix ans sont vite passés, mais quand on y pense quel espace et que de changements! En nous-mêmes surtout, dans notre manière de voir et de sentir! Je m'étais tellement fait à cette vie douce et retirée! je m'étais tellement persuadé que cela devait continuer toute ma vie, que je suis tout dérouté, et je ne puis encore me décider, si vieux, à faire des projets et à entreprendre quelque chose. Je me laisse vivre et je jouis de cette paresse occupée, sans trop penser au lendemain. Je resterai ici jusqu'en octobre; mes frères viendront me voir; j'irai passer, en septembre, quinze jours chez



Roger de Beauvoir

d'après la statuette originale de Dantan

appartenant à M. Roger de Beauvoir Fils

Antoine, qui est marié, et après j'irai probablement en Espagne chercher la chaleur pour mon hiver. Que fais-tu? écris-moi bientôt, je t'en prie, et pour ta consolation sache que si tu as des dispositions à grisonner, moi je suis presque blanc.

« Adieu, mon cher ami, bien des choses à Frazer, et aux tiens, et conserve-moi dans ton souvenir. »

« EMILE (1). »

En apprenant cette fin de roman, Alfred de Musset dit à sa « marraine » : « Tout cela, c'est de la faute du prince. Quand on a son tempérament on ne reste pas collé douze ans avec la même femme. »

— « Le fait est, reprit la marraine, que cela sent moins le diable que l'ermite ! »

§ IV. — ROGER DE BEAUVOIR

Avec lui nous rentrons dans la littérature et dans l'entourage ordinaire de Musset qu'il imitait et jalousait un peu, malgré sa devise. Cette devise était : *Video nec invideo* — je vois et n'envie pas. Cependant Frazer racontait un jour chez Berryer, à Augerville, qu'il était arrivé à Roger de Beauvoir de déclamer à table, entre deux coupes de champagne, des vers qu'il donnait comme siens, quand ils étaient du poète des *Nuits*. Cela m'étonne, car il avait assez d'esprit et de talent pour n'avoir pas besoin de démarquer ses voisins, mais je sais telle pièce de lui, *le Rire* entre autres, que l'on pourrait prendre pour du Musset. C'est probablement cela qui avait trompé Frazer.

(1) Lettre inédite.

Il était né Roger (1), tout court, mais étant beau, bien fait et très élégant de sa personne, il se dit un jour, en se regardant dans la glace, que tous ces avantages valaient bien un titre de noblesse, et, pour se pousser dans le monde, il ajouta à son nom patronymique celui de la terre de Beauvoir, qu'il possédait en Normandie. Il était alors légitimiste à tous crins et ne jurait que par le prince de Polignac au secrétariat duquel il avait été attaché pendant son ambassade à Londres. La Révolution de 1830 eut bientôt fait de le *déroyaliser*, lui aussi. Il chanta la victoire du peuple en des vers qui ne valaient pas moins que beaucoup d'autres, mais, comme pour montrer que le cœur ne suivait pas la tête dans cette conversion précipitée, il demeura fidèle à la mémoire du prince de Polignac. J'en trouve la preuve dans la dédicace à ses fils Edmond et Alphonse de deux poésies qui font partie des *Meilleurs fruits de mon panier*. Enfin il ne renia pas sa particule d'emprunt. Il continua à s'appeler de Beauvoir, en dépit des surnoms de Roger Bontemps et de Roger de Belveder que lui donnèrent ses camarades et qu'il justifia amplement et tout de suite, tant par l'égalité de son humeur que par la distinction de ses manières. C'était alors un de nos plus élégants dandys. Avec sa belle chevelure noire et frisée, son habit bleu à boutons d'or, son gilet de poil de chèvre jaune, son pantalon gris perle, sa canne en corne de rhinocéros, quand il allait dans le monde, il donnait dans l'œil de toutes les femmes (2). Et comme il avait beau-

(1) Il naquit à Paris le 28 novembre 1809 et y mourut le 27 avril 1866.

(2) Mais s'il eut beaucoup de succès dans le monde, il en eut surtout dans le demi-monde. J'ouvre la correspondance de Tattet avec Guttinguer et j'y lis à la date de 1839 : « La femme que Roger (de Beauvoir) a pro-

coup d'argent, il le mangeait royalement avec elles. Il se vantait sur le tard, quand il était impotent et goutteux, d'avoir avalé pour 150.000 francs de champagne et d'avoir fait 300 petits poèmes, madrigaux, épigrammes et chansons. S'il avait bu un peu moins d'Aï, il eût fait sans doute autre chose que cela, car il était très doué, il avait beaucoup de goût (1), et son *Ecolier de Cluny*, sans lequel, suivant le mot d'Alexandre Dumas (2), il n'y aurait jamais eu de *Tour de Nesle*, son *Ecolier de Cluny* et mainte et mainte petite pièce en vers, que lui inspira un voyage en Espagne, dénotent que, s'il en avait pris la peine, il aurait pu faire belle figure parmi les écrivains romantiques. Mais on est presque toujours le prisonnier de ses premiers succès. Du jour où les femmes s'emparèrent de Roger de Beauvoir, il laissa les lauriers pour les roses. Cela ne l'empêchait pas, remarquez bien, de suivre de près le mouvement romantique et de s'y mêler dans les grandes occasions. Il se serait fait pendre plutôt que de manquer une première représentation de Vigny, de Dumas ou d'Hugo (3). Mais il se réservait le droit, sinon de siffler, ce qu'il n'eût fait à aucun prix, de rire à tout le moins et de paro-

menée à la liste civile s'appelle maintenant Hortense de Ruelle ; autrefois elle se nommait Clarisse Levasseur. J'ai possédé jadis ses faveurs sous cette raison sociale. Elle était au b... de Londres, il y a un mois. » — D'autre part je trouve dans la correspondance d'Arvers ce petit billet inédit d'où il résulte que Roger de Beauvoir fut un des nombreux adorateurs de la Dame aux Camélias : « Mon cher Arvers, d'Anthoine vient de me dire que M. Roger de Beauvoir doit amener ce soir Mlle Marie Duplessis. Sans être bégueules, les dames qui seront chez mon ami ne voudraient peut-être pas se rencontrer avec Mlle Duplessis, il me charge donc de vous prier de vous entendre avec Roger afin qu'elle ne vienne pas. A bientôt et à la hâte. »

« BAUDEMON. »

(1) C'est lui qui définissait le goût « la cravate blanche du style ».

(2) Préface des *Soupeurs de mon temps*.

(3) Il aimait beaucoup Victor Hugo, qui le lui rendait à sa manière.

dier la pièce, une fois sorti du théâtre. Lisez plutôt les strophes amusantes qu'il rima sur la chute de *la Esmeralda* (novembre 1836) :

Sainte-Beuve a mis sa lévite
Pour aller voir en cachemite,
L'opéra de son grand *Victor !*

Du cimetière qu'il habite,
Comme un dévot et sage hermite,
Sans bruit, par le derrière il sort.

C'est un omnibus qui l'amène
Dans un quartier qu'il vit à peine,
Un jour qu'il allait chez Pistor.

Dans le théâtre, il se hasarde
Et fait un salut, par mégarde,
A deux chasseurs galonnés d'or.

Roger avait chez lui un énorme squelette qu'il avait monté sur un piédestal. Un jour que Victor Hugo était venu lui rendre visite, il débita devant ce squelette les vers suivants qu'il avait lus, à deux ou trois variantes près, dans *les Oiseaux de passage* de Mme Anaïs Ségalas (1837) :

Squelette, réponds-moi. Qu'as-tu fait de ton âme ?
Flambeau, qu'as-tu fait de ta flamme ?
Cage déserte, qu'as-tu fait
De ton bel oiseau qui chantait ?
Volcan qu'as-tu fait de ta lave ?
Qu'as-tu fait de ton maître, esclave ?

Longtemps après, en revenant d'Espagne, Roger de Beauvoir, ayant ramassé une plume d'aigle dans les Pyrénées, l'envoya à Victor Hugo, qui était en exil, avec les vers que voici :

C'est un aiglon qui, regagnant son aire,
Laissa tomber sur le roc solitaire
La longue plume arrachée à son flanc ;
Je vis au bout une perle de sang,
J'en eus pitié... car vous êtes son frère !
Où planez-vous, dites, notre aigle à tous,
Pendant qu'ici la bise nous assiège ?
Près de ces monts aux épaules de neige,
On est si haut, qu'on doit penser à vous ?

Pic de la Vignemale (Pyrénées).

Certes l'envoi était de nature à toucher le cœur de l'auguste exilé. Il y répondit dans *les Contemplations* par les strophes qui ont pour titre : *Au poète qui m'envoie une plume d'aigle,* mais il omit de nous dire son nom — ce qui n'était pas flatteur pour Roger de Beauvoir. Ce n'est qu'en lisant *les Meilleurs fruits de mon panier* que le public l'apprit, car on pense bien que Roger n'oublia pas d'y insérer la demande en même temps que la réponse.

Antony (1), qui, de loin, l'avise,
Lui présente en capote grise
La face obligeante d'un mort.

Tous deux prennent place au parterre
Près d'une barbe à caractère
Et d'un pétase à large bord.

Vingt *Velasquez*, cent *Véronèse*,
Plus un Macaire en polonaise
Viennent leur offrir du renfort,

Foule attentive, intelligente,
Noire, fatale et haletante.
C'est sérieux, vois-tu ? du Victor !

Le beau moral, le laid physique,
Quasimodo mis en musique,
C'est grave, c'est géant, c'est fort !

Phœbus bien *nourri* (2), dit qu'il aime
Une fille belle et bohême
Qu'il préfère au plus cher trésor.

C'est le laid bossu qui la sauve
Des griffes de Frollo, le chauve,
Qui veut l'envoyer à la mort.

Et la cathédrale rugueuse
Est la carapace fameuse
De cet aimable hareng saur.

Les pont-neufs les plus frénétiques
Ecrits en des tons chromatiques
Fredonnant sur son triste sort,

Et cette foule intelligente,
Noire, fatale et haletante
Devant l'œuvre du grand Victor,

En songeant à la Notre-Dame,
De tous ses nez fait une gamme,
Ferme tous ses yeux, et s'endor

Et Sainte-Beuve qui s'agite,
Trempe de sueur sa lévite
Et se trouble aux doux sons du cor

(1) Antony Deschamps.
(2) C'était Nourrit qui jouait Phœbus.

Puis apercevant la *Syrène*
Parmi les chameaux de la scène
Il s'élance vite au dehors,

Et tourne un vers sage et mystique
Sur la Notre-Dame en musique
Qu'il va réciter chez Pistor (1).

A l'époque où il composait ces petits vers plus spirituels que méchants, Roger de Beauvoir partageait avec Roqueplan l'honneur de faire rire le *Café de Paris*, aux dépens de ses habitués de marque. Véron fut un des premiers sur qui s'exerça sa verve. J'ai dit plus haut qu'il invitait souvent Musset à sa table. Comme il paraissait affecter d'ignorer Roger de Belveder, celui-ci trouva moyen de se rappeler à son souvenir en lui décochant trait sur trait.

Il commença par le surnommer le prince de Galles, par allusion à certaines cicatrices que le docteur cachait sous d'énormes cravates ; après quoi il le harcela de billets adressés *à monsieur Véron dans sa cravate à Paris*. Puis ce fut le tour d'Etienne Béquet, l'auteur du *Mouchoir bleu*, qui fut longtemps le critique théâtral des *Débats*. Que lui avait fait ce bon Béquet ? je n'en sais rien, mais il nous a laissé de lui, dans *les Soupeurs de mon temps*, un portrait qui est un petit chef-d'œuvre (2) et quand il mourut (1838) Roger lui décocha ce quatrain en guise d'épitaphe :

(1) Ces vers n'ont pas été recueillis dans l'œuvre poétique de Roger de Beauvoir.

(2) « L'aspect potelé, rubicond de Béquet, en faisait, dit-il, au premier abord, un personnage créé pour un jubilé du Parnasse. Il était pauvre, comme le frère Etienne de la chanson; son rire était fin, mais expansif, sa voix douce et mesurée, surtout quand il racontait. Tous les lauriers académiques ne valaient pas pour lui le moët frappé de glace. Il buvait souvent et longtemps, c'était un dégustateur, un doctrinaire en fait de flacons. Le trait le plus saillant de ce gastronome, de ce buveur émérite, c'était la béatitude. Alors son front nu, sa lèvre pendante, son clignement d'œil en faisaient une représentation parfaite du

Ci-gît Béquet, le franc glouton,
Qui but tout ce qu'il eut de rente ;
Son gilet n'avait qu'un bouton,
Son nez en comptait plus de trente.

Vers le même temps, Balzac ayant intenté un procès à la *Revue de Paris* à propos du *Père Goriot*, Roger prit parti contre le romancier en des termes qui demandaient vengeance. La vengeance se fit attendre un peu, mais elle arriva tout de même et n'en fut que plus cruelle. Ce fut dans la *Revue Parisienne* qu'il avait fondée, en 1840, pour faire concurrence aux *Guêpes* d'Alphonse Karr, que Balzac exécuta Roger.

Parlant de l'auteur du *Chevalier de saint Georges*, il disait : « Celui-là, quel est-il ? Et d'abord il ne se nomme ni Roger ni de Beauvoir. »

— Alors, s'écria notre dandy, je ne réponds pour M. de Balzac qu'au nom de Pschitt ! C'est ce que nous allons voir !

Et sur-le-champ il lui envoya ses témoins. Balzac qui n'avait jamais manié un fleuret de sa vie, tenait d'autant moins à aller sur le terrain qu'avec son ventre énorme il était à peu près sûr d'y rester. Il dépêcha donc Gustave Planche à son adversaire après lui avoir écrit une lettre d'excuses de quarante pages (1). Cela se passait dans la matinée. Quand Gustave Planche arriva rue de la Paix, où demeurait Roger, celui-ci prenait un bain. Il le reçut dans sa baignoire.

— Vous voyez, Monsieur, que je ne puis prendre connaissance de votre message. D'ailleurs, si la chose était possible, je n'en ferais rien. Je me moque de la prose de Balzac et ne veux que sa peau !

patriarche Noé. Quelquefois il se croyait obligé de parler latin. — *Væ victis !* s'écriait-il en montrant aux garçons de Véry les bouteilles vides. »

(1) Cette lettre est aujourd'hui en la possession de M. de Lovenjoul.

L'affaire s'arrangea, mais Roger ne pardonna jamais à Balzac et sur le moment pria ses camarades de ne plus le désigner que sous le mot de Pschitt. « Bien mieux, dit Philibert Audebrand, auquel j'emprunte cette anecdote, poussant cette plaisanterie jusqu'à ses dernières limites, il écrivit en présence de MM. Léon Gatayes et A. de Bazancourt, ses deux témoins, une lettre désignée à lui-même et dont l'adresse était ainsi conçue : *A M. Pschitt, rue de la Paix ;* et le lendemain, cette lettre lui était remise par le facteur de la poste.

— Vous voyez, disait-il à ses amis, grâce à M. H. de Balzac, me voilà célèbre sous le nom de Pschitt. L'auteur d'*Eugénie Grandet* est pour moi comme un second parrain.

On ferait un petit livre exquis avec les traits d'esprit et les bons mots de ce Roger Bontemps et je sais de lui plus d'une épigramme digne de Martial : celle-ci par exemple, qu'il dédia à Mirès, quand il maria sa fille au prince de Polignac, colonel d'artillerie :

LE SANG POUR TROIS ET LE TROIS POUR CENT

A certain prince qui voulait
S'encanailler dans la finance,
Son futur beau-père disait :
« De l'honneur de votre alliance
« Je suis vraiment très satisfait.
« Mais votre faubourg est sévère,
« Et notre famille est d'un sang
« Que chez vous l'on n'estime guère.
« — Ce scrupule est une misère !
« Dit le prince en se rengorgeant.
« J'ai du sang pour trois, cher beau-père !
« — Alors terminons cette affaire,
« Mon prince, j'ai du trois pour cent (1) » !

(1) Vers inédits communiqués par M. Roger de Beauvoir, fils.

Les quatrains suivants ne sont pas de moins bonne qualité :

SUR MIGNET

Mignet fit en petit ce que Thiers étendit.
Au même prix tous deux on les vit paître.
Or, si Mignet n'est que Thiers en petit,
On peut penser ce que Mignet doit être.

SUR M. THIERS

En gros bouquins ce petit phénomène
   Fit l'histoire de son pays.
A l'Institut on ne l'eût pas admis
   S'il avait fait la sienne.

SUR VICTOR COUSIN

Victor Cousin, je bénis ton martyre,
Et cet *index* qui maudit tes écrits.
Car le pape à coup sûr nous aurait mieux punis
En nous ordonnant de les lire.

Celui-ci non plus. Roger de Beauvoir l'improvisa, un soir de bal à l'Opéra, en entendant un domino lui crier : « Bonne nuit, Roger ! »

   Votre souhait va bien me chagriner :
Entre nous, convenez qu'il n'est pas fort honnête,
   Nous n'aimons pas qu'on nous souhaite
   Ce que l'on pourrait nous donner (1).

Il paraît qu'à la fin de sa vie il avait rempli plusieurs centaines de carnets de quatrains, de distiques et d'épigrammes sur les uns et les autres, amis et ennemis. J'ai vu quelques-uns de ces petits carnets de poche chez son fils, et ce que j'en ai lu me fait regretter vivement que toute cette menue monnaie d'une frappe si originale et si fine n'ait pas été recueillie et mise en circulation (2). Cela ferait plus pour la

(1) Les quatrains ci-dessus sont également inédits.

(2) Voici quelques épigrammes de lui que je trouve dans *les Romanciers et Viveurs*, de Philibert Audebrand :

Un jour qu'il était allé voir Dumas, il écrivit, en son absence, pour

mémoire de ce « Musset brun », comme on l'appelait encore, que tout ce qu'on a publié de lui et que ses démêlés retentissants avec Mlle Doze, sa femme (1).

Car, après avoir bien nocé et mangé le plus clair de son bien, il voulut se ranger, lui aussi, à l'exemple de Guttinguer, son ami et compatriote. Mais il n'eut pas la main heureuse, et si l'actrice qu'il épousa était jeune, jolie, pleine de talent, elle n'était pas plus faite que lui pour le mariage. D'où querelle à bref

lui tenir lieu de carte de visite, le quatrain suivant sur le carnet de sa cuisinière :

> Sur ce carnet Dumas écrit
> Chaque jour tout ce qu'il dépense ;
> Mais il n'y mettra pas, je pense,
> Tout ce qu'il dépense d'esprit.

En 1848, Crémieux était en butte à toutes sortes d'attaques de la part des réactionnaires. Pour ne pas être en reste, Roger de Beauvoir lui décocha ce trait :

> Un bruit, que je crois controuvé,
> Se répand dans la capitale :
> On dit que Crémieux s'est lavé.
> — Mon Dieu ! que l'eau doit être sale !

Nestor Roqueplan avait la manie de collectionner les bassinoires. D'où ce distique de Roger :

> Quand Nestor Roqueplan passera l'onde noire,
> Caron, l'interpellant, criera : « Viens, bassinoire ! »

Sur un auteur dramatique qu'on rencontrait partout, mais qui, partout, n'avait que des demi-succès :

> A [ncelot] ne sait que rater.
> Il a raté l'Académie ;
> Il a raté la Comédie ;
> Rue de Chartre (le Vaudeville) il ne peut rester,
> Malgré le désir qui l'enflamme,
> Et, le soir, il rate sa femme.

Sur l'hôtel de la Païva, aux Champs-Elysées :

> Quand donc finira-t-on ce bel hôtel d'albâtre ?
> La Païva, pourtant, ne manque pas de plâtre.

Enfin voici un distique quelque peu macabre sur la mort tragique de ce pauvre Gérard de Nerval qui fut un ami de Roger. Ce distique inédit m'est communiqué par son fils :

> Dans de méchants garnis toujours las de coucher,
> Ton corps s'ennuyait tant que tu dus l'accrocher.

(1) Mlle Doze (Eléonore-Léocadie) était née à Hennebont (Morbihan) le 20 octobre 1822. Elle mourut à Paris le 30 octobre 1859.

délai, injures et sévices, puis séparation amiable, suivie d'une guerre de papier timbré qui ne dura pas moins de six ans. Mais le coup qui fut le plus dur à ce joyeux compagnon de la Bohême dorée, ce fut d'abord la défense qui lui fut signifiée un jour, en vertu d'un jugement, de garder ses enfants avec lui; ce fut surtout la perte de sa fille, morte à 15 ans, le 18 novembre 1861. L'arrêt du tribunal lui inspira de belles strophes dont celles-ci :

A MES ENFANTS

Ce matin encore, — oh! moi, votre père,
Je songeais à vous, enfants délaissés,
Je rêvais pour vous un sort plus prospère!...
Tout d'un coup j'ai lu vos trois noms tracés

Dans un long arrêt qui me fait défense
De vous promener jamais avec moi.
— Mes fils à mon bras c'est donc une offense?
— Vous pourrez les voir... me répond la loi.

Cette loi, jamais la bouche d'un père
Ne la prononça ; les tigres blottis,
La gueule sanglante, en leur noir repaire
Sortent librement avec leurs petits.

M'a-t-on vu flétrir vos lis et vos roses?
Ai-je détourné vos regards de Dieu?
Vous ai-je caché ses splendeurs écloses?
A ce nom de père ai-je dit adieu?

Lorsque vous cherchiez en vain votre mère,
Vous ai-je pas dit qu'elle était au ciel?
N'ai-je pas porté ma douleur amère?
A moi le poison, mais à vous le miel!

Le miel? qu'ai-je dit? Ah! l'on vous mesure
L'air et le soleil... tout cela sans moi!
Sans moi vous serez heureux, on l'assure.
Heureux! ce mot-là n'est pas dans la loi!

(*Septembre 1849.*)

Dix ans plus tard, passant devant le château de Chillon, le souvenir de sa fille lui arracha ce cri de

douleur que je trouve dans *les Meilleurs fruits de mon panier* :

DEVANT CHILLON

Comme le soir est beau! chère enfant ! les nochers
Comptent les vers luisants, étoiles des rochers,
La lune au front des sapins brille,
Chillon éclate au loin avec ses vieux créneaux,
Vevey, chalet de pierre, allume ses fanaux ;
Avec moi que n'es-tu, ma fille?

Oh! comme elle aimerait le vent qui souffle ici!
Sur ce lac avec elle, un soir, ramer ainsi,
Ce serait le bonheur, la vie!
La gloire est un fardeau ; dès qu'on en a goûté,
On en revient à toi, douce paternité,
Seule anse qui nous fasse envie!

Une barque, une barque avec un mât de fleurs!
La rose au nénuphar unira ses couleurs
Pour te parer, ô blanche vierge!
Viens, de ta pureté les anges sont jaloux ;
Près de l'humble chapelle où je prie à genoux,
A Marie allumons un cierge !

. . . .
Ainsi je poursuivais mon rêve, sans vous voir,
Nuages entourés déjà d'un cercle noir,
Feuillages roulés sous l'automne !
Je ne pensais qu'à toi, chère fille, à tes jeux,
A tes frères sur toi se penchant tous les deux,
J'oubliais la foudre qui tonne !

Elle éclata, mêlée aux bruits confus du vent...
Et j'entrevis alors les arceaux d'un couvent,
Celui-là qui te tient captive,
Sans que l'on puisse dire encor pourquoi ses yeux
Sont condamnés aux pleurs dans ce cloître odieux...,
Pourquoi tes larmes quand j'arrive !

Des méchants l'ont voulu, ton martyre est certain ;
Ils espèrent te voir coupée à ton matin,
Pauvre fleur aux hivers soumise !
Mais le ciel a gravé mon image en ton cœur,
Tu me verras sur eux poser un pied vainqueur :
A mon malheur Dieu t'a promise !

Restons sur cette note de tendresse et de pureté qui fut comme le chant du cygne de ce viveur aigri, désabusé.

— Et Musset, dira-t-on, quels rapports entretint-il avec lui ?

Les rapports d'un compagnon de plaisir, ni plus ni moins. Roger, pendant longtemps, fut de toutes les parties joyeuses que Tattet et Guttinguer organisaient avec Alfred de Musset, à Montmorency : où il fit une chute de cheval demeurée légendaire (1), à la Terrasse ou à Courcelles, dont les repas sont restés fameux. Mais il n'y eut jamais d'intimité entre eux. Musset traversa la vie de Roger de Beauvoir à peu près comme il traversa le boulevard et le *Café de Paris*, le cigare à la main gauche et la canne à la main droite, tel que Roger lui-même le représenta, vers 1835, dans le portrait-charge que M. Clouard nous a conservé.

J'ai oublié de dire, en effet, que notre faiseur d'épigrammes avait, selon l'expression consacrée, un fort joli crayon au bout de sa plume. C'est même ce qui achève à mes yeux de lui donner avec Musset une ressemblance qu'il ne tint qu'à lui de rendre plus grande et surtout plus glorieuse.

§ V. — FÉLIX ARVERS

I

Ecce imperator !... Voici le plus illustre des camarades de Musset. On m'excusera donc de lui consacrer une notice un peu plus longue (2).

(1) *Souvenirs de Mad. Jaubert*, p. 116.

(2) Je dois à M. Ch. Poullain, légataire universel d'Arvers, la bienveillante communication des documents que j'ai utilisés dans cette notice et j'ai fait également quelques emprunts au livre que M. Glinel a publié sur Arvers en 1897, à Reims, chez Michaud, libraire.

Un poète de mes amis écrivait un jour à son frère, qui s'appelait Félix :

Tu portes un prénom qui force le bonheur...

Il faut croire qu'Arvers, en dépit de ce prénom, ne se trouvait pas heureux, puisqu'il avait pris pour devise : « *Felix nomen non omen.* — Félix, un nom, pas un présage ! » Cependant il ne semble pas qu'il ait eu tant à se plaindre de la destinée. Né à Paris, le 23 juillet 1806, d'un père tourangeau et d'une mère bourguignonne, son enfance et sa jeunesse furent entourées des soins les plus tendres (1).

On me dira qu'à dix-sept ans il eut le chagrin de perdre son père et qu'à dix-neuf ans il se vit enlever, par la mort aussi, la jeune fille à qui il avait rêvé d'associer sa vie. Ce sont là évidemment des coups terribles ; nous savons, d'ailleurs, qu'il porta jusqu'au tombeau le deuil de ce mariage manqué. Mais les consolations ne lui firent pas défaut : il en reçut même de toutes sortes. Sans parler des nombreuses femmes dans les bras desquelles il chercha à s'étourdir, il eut une mère excellente et des amis chauds et fidèles.

Il avait su inspirer tout jeune l'intérêt le plus pur à une femme mariée de l'entourage de sa mère. Cette femme, qui lui fut une sœur dévouée, devait être

(1) La famille paternelle d'Arvers était originaire de Touraine. Son grand-père, Guillaume-Pierre Arvers, était né à l'Isle-Bouchard, près de Chinon (Indre-et-Loire). Sa grand'mère, Rose-Thérèse Delahaye, était fille d'un négociant de Châtellerault. Ils moururent dans cette ville en décembre 1787 et furent inhumés à l'Isle-Bouchard.

La famille maternelle d'Arvers était originaire de l'arrondissement de Joigny. Son aïeul, Jean-Baptiste-Alexis-Joachim Vérien, était menuisier de son état et fut maire de Cézy.

Le père du poète, Pierre-Guillaume-Thérèse Arvers, marié à Jeanne Vérien, était marchand en gros, rue Guillaume, 1, dans l'île Saint-Louis-en-l'Isle, aujourd'hui rue Budé. C'est là que naquit Félix, le 23 juillet 1806.

exquise, si j'en juge par les quelques lettres que j'ai sous les yeux. Elle se nommait Adèle Mouchet et avait épousé un M. Desmalter. Dès 1829, elle lui écrivait :

« Savez-vous, mon cher Arvers, que votre lettre m'a donné beaucoup d'amour-propre? Je pourrais dire, comme le Bourgeois-Gentilhomme : « Je ne me savais pas tant d'esprit ! » Vous m'avez confirmée dans une pensée très fixe chez moi, qui est que rien n'est plus facile à conduire que les hommes d'esprit. Les sots seuls résistent, parce qu'ils sont toujours contents d'eux.

« Puisque vous avez bien voulu déférer à mon opinion, je vous en dois des remerciements et des félicitations. Vous avez été heureusement inspiré sur notre Henri (1). Vos vers sont très remarquables et prouvent que, bien jeune encore, la fermeté de vos pensées a devancé les années. Suivez ce penchant qui vous entraîne vers la poésie, ce sont des jouissances que vous vous préparez. Ce goût vous évitera bien des ennuis, je pourrais même ajouter de graves inconvénients que donne la société. Pouvoir vivre seul et se trouver satisfait est un grand pas pour le bonheur.

« Je compte sur votre obligeance pour me laisser copier votre ouvrage que vous avez eu le talent, outre son mérite personnel, de me faire regarder avec des yeux maternels au point de m'identifier avec le succès qu'il doit obtenir. Comme c'est long, je ne veux pas abuser de votre temps. Celui de Mouchet (2) étant libre, il pourra me le transcrire sur un livre où j'ai déjà une partie de ce que vous avez composé. Vous

(1) Ces vers n'ont pas été imprimés.

(2) C'était son frère. Il devint notaire par la suite, et c'est lui qui reçut le testament d'Arvers.

me ferez grand plaisir si vous voulez y ajouter les vers que vous avez faits sur la mort d'une personne qui vous intéressait, ne serait-ce que pour donner un démenti à ceux qui vous accusent d'insensibilité.

« Agréez, mon cher Arvers, l'expression vraie de mes sentiments affectueux.

« ADÈLE DESMALTER (1). »

Le 29 juillet 1829.

Cette lettre dut aller au cœur d'Arvers. Il est si rare qu'un poète soit encouragé à ses débuts! On lui cause une joie si vive quand on fait vibrer chez lui la corde sensible et qu'on lui demande des vers de sa composition ! Se sentir compris, tout est là! Arvers s'empressa donc d'envoyer à sa correspondante les stances que lui avaient inspirées la mort de sa fiancée. Je les reproduis, parce qu'il ne les a point recueillies dans *Mes Heures perdues* :

A MON AMI ***

Tu sais l'amour et son ivresse,
Tu sais l'amour et ses combats;
Tu sais une voix qui t'adresse
Ces mots d'ineffable tendresse
Qui ne se disent que tout bas.

Sur un beau sein, ta bouche errante
Enfin a pu se reposer,
Et sur une lèvre mourante
Sentir la douceur enivrante
Que recèle un premier baiser...

. . . .

Maître de ces biens qu'on envie,
Ton cœur est pur, tes jours sont pleins !
Esclave à tes vœux asservie,
La fortune embellit ta vie,
Tu sais qu'on t'aime, et tu te plains!

(1) Lettre inédite.



PLAQUE COMMÉMORATIVE EN BRONZE DE M. ED. FRAISSE

posée sur la maison natale d'ARVERS, le 22 Juillet 1906

Et tu te plains! et t'exagères
Ces vagues ennuis d'un moment,
Ces chagrins, ces douleurs légères,
Et ces peines si passagères.
Qu'on ne peut souffrir qu'en aimant!

Et tu pleures! et tu regrettes
Cet épanchement amoureux!
Pourquoi ces maux que tu t'apprêtes?
Garde ces plaintes indiscrètes
Et ces pleurs pour les malheureux!

Pour moi, de qui l'âme flétrie
N'a jamais reçu de serment,
Comme un exilé sans patrie,
Pour moi, qu'une voix attendrie
N'a jamais nommé doucement,

Personne qui daigne m'entendre,
A mon sort qui daigne s'unir,
Et m'interroge d'un air tendre,
Pourquoi je me suis fait attendre
Un jour tout entier sans venir.

Personne qui me recommande
De ne rester que peu d'instants
Hors du logis; qui me gourmande
Lorsque je rentre et me demande
Où je suis allé si longtemps.

Jamais d'haleine caressante
Qui, la nuit, vienne m'embaumer;
Personne dont la main pressante
Cherche la mienne, et dont je sente
Sur mon cœur les bras se fermer!

Une fois pourtant — quatre années
Auraient elles donc effacé
Ce que ces heures fortunées
D'illusions environnées
Au fond de mon âme ont laissé?

Oh! c'est qu'elle était si jolie!
Soit qu'elle ouvrît ses yeux si grands,
Soit que sa paupière affaiblie
Comme un voile qui se déplie
Éteignît ses regards mourants!

— J'osai concevoir l'espérance
Que les destins moins ennemis,
Prenant pitié de ma souffrance,
Viendraient me donner l'assurance
D'un bonheur qu'ils auraient permis :

L'heure que j'avais attendue,
Le bonheur que j'avais rêvé
A fui de mon âme éperdue,
Comme une note suspendue,
Comme un sourire inachevé !

Elle ne s'est point souvenue
Du monde qui ne la vit pas ;
Rien n'a signalé sa venue.
Elle est passée, humble, inconnue,
Sans laisser trace de ses pas.

Depuis lors, triste et monotone,
Chaque jour commence et finit :
Rien ne m'émeut, rien ne m'étonne,
Comme un dernier rayon d'automne
J'aperçois mon front qui jaunit.

Et loin de tous, quand le mystère
De l'avenir s'est refermé,
Je fuis, exilé volontaire !
— Il n'est qu'un bonheur sur la terre,
Celui d'aimer et d'être aimé.

A l'époque où Félix Arvers rimait ces stances d'un tour si français et si sûr, il habitait avec sa mère, 73, rue Saint-Louis, au Marais, et venait de passer le premier examen de sa licence en droit (1).

Quelques mois plus tard, il entrait chez Me Guyet-Desfontaines, sur la recommandation de Mme Desmalter.

Avant de le suivre là, il est bon que nous fassions plus ample connaissance avec lui, et c'est encore Mme Desmalter qui va nous en fournir le moyen

(1) 21 août 1828.

dans deux ou trois lettres dont le seul défaut est de se rapporter à une époque un peu ultérieure.

Elle lui écrivait, le 23 juin 1839 :

« A mon âge, mon cher Arvers, l'on a l'avantage de connaître un peu le monde et de savoir apprécier les caractères. Je crois donc avoir jugé le vôtre depuis longtemps et savoir que toute votre *férocité* consiste dans votre barbe trop longue pour mon goût, — ce qui, au reste, doit vous importer fort peu, et vous avez raison, nos rapports affectueux nous mettant en dehors des charmes physiques. Je n'avais préjugé rien de défavorable sur votre compte, en ne vous voyant pas mardi. J'avais pensé à une impossibilité, voilà tout.

« Votre gentille lettre est venue confirmer ma pensée et m'a récompensée de mon jugement amical. Je suis convaincue que vous avez de l'attachement pour moi, autant que vos plaisirs, vos liaisons, vos occupations le permettent. J'ose même croire que, dans l'occasion, s'il m'en fallait une preuve, vous pourriez, pour me rendre service, faire trêve un moment à vos habitudes d'égoïste rôle de vieux garçon pour m'obliger; pour moi, que mon titre de mère rend tout à fait dévouée à ceux que j'affectionne, et vous êtes du nombre, mon cher Arvers, vous pouvez toujours compter et être persuadé que, chaque fois que vous aurez recours à mon obligeance, ce sera me donner un moment de satisfaction.

« Votre affectionnée,

« AD. D. (1). »

13, Grand'Rue d'Auteuil.

(1) Lettre inédite.

« Votre *férocité* »!... « votre barbe trop longue »!... voilà une fine mouche à qui il n'aurait pas fallu en conter. Je ne crois pas d'ailleurs qu'Arvers ait jamais essayé de lui donner le change sur son état d'âme. Quand une femme d'esprit vous a vu grandir, il n'y a pas de barbe, si longue soit-elle, qui puisse l'intimider. Elle a vite fait de vous la tirer pour vous faire rire !... Cela n'empêche pas qu'Arvers, au contact de la bohême dorée qui fut trop tôt sa compagnie, s'efforçait de masquer sa sensibilité réelle sous une apparence de froideur, sinon de « férocité », qui trompait tout le monde — sauf les femmes. — Regardez le portrait qu'on a mis en tête de l'édition définitive de ses œuvres poétiques, il n'y a pas à dire, c'est un beau garçon : le front est large, l'œil pétillant, le nez très fin, la bouche spirituelle, mais l'ensemble de la physionomie est plutôt d'un pince-sans-rire.

Mme Desmalter lui écrivait un peu plus tard :

« Vous ne connaissez pas encore, mon cher Arvers, ce que c'est que le plaisir de vieillir. Ceci vous paraîtra un paradoxe ; non, en vérité, c'est exact. Voici comme, en prenant des années, l'on se détache de mille vilaines et quelquefois délicieuses passions, mais qui portent souvent de tristes fruits. L'on ne pense plus, l'on ne sent qu'un plaisir, celui de faire des heureux, plaisir qui n'est disputé par personne. C'est si bon, cette pensée, de pouvoir se dire : « Je vais, de ma propre volonté, donner un moment de satisfaction ! » Cela console de beaucoup de tracasseries, voire même de vifs chagrins. Tout ceci est pour finir par vous offrir un petit souvenir de ma vieille amitié. Comme objet d'art, c'est très joli, parfaitement gravé. Ce n'est pas pour faire valoir mon cadeau. C'est, par parenthèse,

pour vous expliquer que je me trouve très heureuse d'être à même d'orner votre petit salon.

« Mille affections bien dévouées.

« AD. DESMALTER (1). »

Enfin, le 17 mai 1841, cette femme charmante, qui par certains côtés me rappelle la « marraine » d'Alfred de Musset, adressait à son ami cette autre lettre où elle achève de nous le peindre :

« Merci, mon bon Arvers, de votre aimable affection qui m'a donné doublement le regret très vif de n'avoir pas vu votre *Second Mari* (2). Cette pièce est très jolie, bien écrite, intéressante, et tout à fait dans la nature, pour la rareté du fait ! Vous avez fait de la morale, ce qui prouve que l'on peut être bien sage en paroles, et en actions bien fou. Cette pièce est bonne à lire aux jeunes femmes parce qu'elle est vraie. Vous m'avez reposée un peu du boursouflage à la mode, de ces grandes phrases où l'on ne trouve ni pensée, ni idée, où l'on passe sans cesse à côté du vrai. Votre sujet marche avec une simplicité naturelle. J'ai passé quelques instants fort agréables en vous lisant. Je vous remercie aussi du paragraphe de l'envoi. Vous avez raison : je m'intéresse vivement à vos succès, à votre avenir, parce que vous êtes bon (malgré que vous médisiez sans cesse de vous). Vous avez de l'esprit, et vous êtes devenu bonhomme, avec les simples, — rare mérite aujourd'hui où chacun veut paraître diamant

(1) Lettre inédite.

(2) Comédie en 3 actes et en vers, représentée pour la première fois, le 3 avril 1841, au Théâtre-Français. « L'idée de cette pièce est ingénieuse, — écrivait Hippolyte Lucas dans *le Siècle*. — Un homme, après avoir trompé un mari, a épousé la veuve, sa complice, et il tremble d'être trompé à son tour par quelque ami. On n'est jamais trahi que par les siens. Cette pièce, sans grande importance, est écrite en vers faciles et élégants. »

n'étant que *strass*. Ajoutez à tout cela que je vous connais depuis votre tendre jeunesse. Je vous ai pardonné vos dix-huit ans, votre sortie du collège, parce que vous ne vous tourniez pas les pouces et saviez sortir d'une chambre sans que l'on fût obligé de vous faire sentir que la visite devenait longue. Vous aviez le bon esprit, collégien, de laisser un regret.

« Venez un de ces dimanches nous demander à dîner. Vous serez bien reçu. Ma fille veut un exemplaire du *Second Mari*. Le ménage vous dit mille choses gracieuses, et moi, mon enfant, je vous embrasse avec la vieille affection d'une ancienne amie.

« Ad. D. (1). »

Rue des Marronniers, 3, Passy.

Telle était la femme distinguée qui fut la « marraine » de Félix Arvers. Si elle avait eu quelques années de moins, surtout si je ne savais pas ce que je sais, j'aurais été tenté de la prendre pour l'inspiratrice du sonnet que tout le monde a lu. Elle avait jusqu'au prénom de celle dont les deux rimes féminines du second tercet évoquèrent un jour l'image aux yeux prévenus de Henri Blaze de Bury : « Il n'y manque, en effet, qu'une seule lettre, l'initiale (2). » Mais non, ce n'est pas Mme Adèle Desmalter qui fut l'inspiratrice du « sonnet d'Arvers »; ce n'est pas non plus Mme Adèle Victor Hugo. C'est... Mais, avant de vous le dire, il faut que je vous parle de Me Guyet-Desfontaines et de sa maison, puisque c'est là précisément que Félix Arvers fit la connaissance de sa muse.

(1) Lettre inédite.
(2) *Revue des Deux-Mondes* du 1er février 1883.

II

En ce temps-là, les études de notaire et d'avoué n'étaient pas rares à Paris où les clercs s'occupaient plus de littérature que de droit. La plus renommée était celle de Mᵉ Fortuné Delavigne, frère de Casimir, avoué en première instance, dont les clercs, en 1828, s'appelaient Jules de Wailly, auteur dramatique; Olivier Fulgence, littérateur et compositeur de romances; Auguste Barbier, le poète des *Iambes;* Dumas-Hinard, traducteur du *Romancero;* Natalis de Wailly, le bibliographe, — et le petit courantin, Louis Veuillot. Certes l'étude de Mᵉ Guyet-Desfontaines n'aurait pu rivaliser avec celle-là pour le nombre des illustrations futures; « sauf erreur ou omission », elle ne posséda jamais comme telle que Félix Arvers qui, du 1ᵉʳ janvier 1830, date de son entrée, au 1ᵉʳ mars 1836, date de sa sortie, gravit tous les échelons, moins un, de la cléricature. Mais Mᵉ Guyet-Desfontaines, sans être aussi lettré que Mᵉ Fortuné Delavigne, lui aurait rendu des points comme dilettante. Son étude, déjà fréquentée par les écrivains et les artistes, était devenue, à partir de son mariage avec Mᵐᵉ veuve Chassériau, fille, sœur et nièce des trois Duval (1), une manière d'académie, un salon où passaient et repassaient, chaque semaine, tous les habitués de l'Arsenal, à commencer par la famille Nodier. On y dansait, on y faisait de la musique, on y disait des vers, et les clercs de l'étude étaient de toutes les fêtes.

(1) Elle était, en effet, la fille d'Amaury Duval, littérateur, membre de l'Institut; la sœur du peintre Amaury Duval et la nièce d'Alexandre Duval, auteur dramatique, membre de l'Académie française.

C'est là qu'Arvers rencontra pour la première fois Alfred de Musset. Je me trompe : il l'avait déjà vu deux ou trois ans auparavant, dans une circonstance solennelle. En 1828, M. de Vatimesnil, ministre de l'Instruction publique, ayant eu la délicate attention d'inviter à dîner, à l'occasion de la distribution des prix du concours général, les prix d'honneur des années précédentes, Arvers s'était rendu à cette invitation avec Pontmartin, Musset, Eugène Boré, Drouyn de Lhuys et les autres. Pontmartin, dans ses *Mémoires* (1), a même raconté qu'à un certain moment, ce soir-là, il dit à M. Eugène Boré, premier prix de philosophie, qui devait mourir supérieur général des Lazaristes : « Ces trois jeunes gens qui causent avec Berryer, ce sont Drouyn de Lhuys, Cardon de Montigny et Arvers. On dit qu'il y a chez ce dernier l'étoffe d'un poète. »

Pontmartin ignorait probablement alors qu'Alfred de Musset taquinait la Muse, car il n'en dit mot. Mais, à l'époque où Arvers le rencontra chez Me Guyet-Desfontaines, il avait publié les *Contes d'Espagne et d'Italie*, il avait fait la *Ballade à la lune*, et il était dans les salons le point de mire de tous les regards féminins. Arvers lui fut présenté par son patron et lui présenta, à son tour, Alfred Tattet, qui brûlait d'entrer en relations avec lui. Tattet et Arvers s'étaient connus, dès 1819, sur les bancs du collège Charlemagne, dont ils suivaient les cours. Ils se tutoyaient, ce qui ne se fit jamais entre Alfred de Musset et Tattet ni aucun autre de leur bande. Alfred de Musset, qui était sans morgue avec les femmes, gardait dans son commerce avec les hommes une réserve

(1) Pages 42-48 de la première série.

hautaine qui laissa toujours quelque distance entre lui et ses compagnons de plaisir. Quant à ses rapports avec Arvers, il ne dépendit pas de celui-ci qu'ils ne devinssent tout de suite très familiers, car Félix Arvers avait beaucoup d'admiration pour l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* et ne lui ménagea pas les avances. Mais Alfred de Musset y répondit assez froidement. Pourquoi? Roger de Beauvoir, qui devait en savoir quelque chose, nous dit que le poète de *Mardoche* « n'aimait pas les gens faits à sa ressemblance » et qu' « Arvers, par ses instincts d'artiste et de viveur, par la tenue et par le talent, était une sorte de Sosie de Musset ». Cette assertion ne manque pas d'intérêt. Est-elle juste? Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans leurs créations Arvers et Musset se rencontrèrent plusieurs fois, notamment dans un drame sur *la Mort de François Ier*, et que l'avantage ne resta pas à celui que l'on pense (1). D'où un certain dépit chez le concurrent malheureux. Un jour donc que Musset causait avec un ami de cette espèce de Sosie dont le nom seul l'importunait, il trempa sa plume dans l'encre et, sur une de ces grandes feuilles de papier écolier où sa copie aimait à s'espacer, il traça de sa plus belle main ce quatrain qui résume, d'après Roger de Beauvoir, toute la discussion :

(1) Musset avait écrit, en 1830, un fragment de drame en vers intitulé : *Derniers moments de François Ier*, qui parut dans le *Keepsake français* de 1831. Arvers l'avait-il lu quand il composa son drame : *la Mort de François Ier*, qui figure dans *Mes Heures perdues*, sous la date de juin 1831? Je ne le crois pas, et cependant il y a dans telles scènes de ces deux ouvrages une similitude très grande. C'est même cette similitude qui, à mon sens, dissuada Musset de terminer sa pièce. « J'ai beau faire, — écrivait-il longtemps après à Charpentier, — je ne puis pas corriger ces *Derniers moments de François Ier*, il y a dix-neuf ans que c'est au rancart. » (*Œuvres posthumes*, p. 265.)

C'est moi qui suis l'étoffe,
O philosophe!
Et ton Arvers
N'est que l'envers.

Eh bien, non, ils avaient chacun son étoffe, et, pour qui sait lire, Arvers ne fut jamais « l'envers » de Musset, au moins comme talent.

Quoi qu'il en soit, s'il n'y avait entre eux aucune sympathie, il n'en était pas de même entre Arvers et Tattet. Leur amitié fut aussi intime qu'elle pouvait l'être, et, du jour où ils se lièrent ensemble, ils n'eurent pas de secrets l'un pour l'autre. On en jugera par les lettres qui suivent.

« Brest, 21 octobre 1831.

« Oui, mon bon ami, je viens d'être assez sérieusement malade; maintenant il n'y a plus que de la faiblesse et de la fatigue. Le danger est loin de moi. J'ai été jugé assez mal pour être passablement martyrisé, et, comme distraction, ces messieurs m'ont affublé de sangsues, de sinapismes ou de vésicatoires aux jambes, dont je ne suis point encore libéré. Une fois certaines limites passées, il faut se livrer à ces infâmes médecins : et ici comme partout ils taillent à leur joie dans la chair humaine. Je vais pourtant aviser bientôt au moyen de les laisser opérer à Brest sans moi. Quand j'irai tout à fait bien, je prendrai cette bonne route de Paris. Là-bas on n'est jamais malade, n'est-ce pas ? Tu conçois aisément que je me suis assez peu occupé de politique et de littérature dans ces derniers temps. Mais mon goût va reprendre avec la santé, et nous allons nous retrouver chacun dans notre élément,

toi combattant; acteur; moi, spectateur, jugeant, les bras croisés. Tu as bien raison de songer à la scène, mon cher ami. Bien souvent, tu le sais, je t'en ai parlé. C'est une grande et belle carrière que tu as là devant toi. Elle peut réaliser tous tes rêves de bonheur et de fortune. Tu auras l'actrice qui jouera ton rôle, si elle est jolie. Tu toucheras de l'argent, si ton drame réussit, ce qui est certain. Te voilà en perspective deux choses fort agréables assurément. Je ne parle point de la gloire, mot creux quand il n'y a pas d'argent avec, mais qui cependant chatouille assez agréablement l'amour-propre. Et puis, c'est quelque chose de dire aux auteurs dramatiques : « Faites-moi place; j'ai vingt-quatre ans, n'importe, faites-moi place ! » Et l'on marche de pair avec ces gens-là, si l'on tient enfin à quelque chose.

« Je ne serai bien heureux, je te l'ai dit cent fois, que lorsque j'aurai applaudi à un beau succès de mon ami Arvers, et quand, dans ses moments perdus, il pourra me faire les articles de Jules Janin dans *les Débats*. Voilà ta vie, à toi, garçon spirituel s'il en fut : il faut nous faire rire, mais il faut te faire bien payer. A propos de J.-J., dis-moi donc s'il y a raccommodement entre lui et V. H. (1). Ce dernier l'a traité devant nous, certain jour, comme il le méritait, mais l'autre a fait un article sur *Marion*, qui a dû lui valoir des remerciements. Il était, en effet, tout à la louange de l'auteur de *Hernani*. Le pauvre H. a dans ce moment un procès bien désagréable : tout le monde sait maintenant, et cela peut le contrarier, que *les Orientales* n'ont été vendues que 1500 francs, que la moitié de

(1) Victor Hugo.

l'édition se trouve encore chez l'éditeur (1). On aime assez à laver son linge sale en famille.

« Que devient Musset? le rencontres-tu? travaille-t-il ou joue-t-il? est-il enfin décidé à se perdre et ne devons-nous plus compter sur son avenir qui promettait d'être si beau? C'est vraiment un bien grand malheur.

« Paul Foucher ne va-t-il pas publier un volume? J'espère que nous les aurons tous cet hiver. F...-vous de moi, mes bons amis: pourvu que vous m'amusiez, je n'en demande pas davantage.. Je ne paie pas les déjeuners que vous mangerez rue Grange-Batelière. Sainte-Beuve doit avoir terminé le fameux roman dont Guttinguer lui a donné les matériaux (2). C'est la vie amoureuse de ce dernier et ses grandes aventures qui lui ont brisé le cœur. Levol accouche-t-il de son drame? faudra-t-il employer les forceps pour lui tirer le dénouement de son Ve acte? Quel pauvre garçon! Nous sommes en froid, me dis-tu. Bien vite il redeviendra mon ami intime: quelques mots de flatterie sur son compte suffiront. Bonhomme qui vit bien heureux puisque toujours il se caresse. Je reviens à Guttinguer pour savoir s'il est encore en vie.

« Adieu. Bientôt nous laisserons là ce vilain mot. A toi. Ma garde-malade te dit bien des choses.

« ALFRED TATTET (3). »

« *P. S.* — Dis-moi donc sous quels siècles tu travailles. Est-il possible que tu aies trouvé quelque chose

(1) Cf. *le Romantisme et l'éditeur Renduel*, de M. Adolphe Julien, au sujet des premiers traités passés par Victor Hugo avec ses éditeurs. Cf. notre étude sur *Sainte-Beuve*, t. I, appendice.
(2) Il s'agit d'*Arthur*.
(3) Lettre inédite.

à Bury (1) ? C'est vraiment une bonne fortune. Ces choses-là n'arrivent qu'à toi. »

On voit qu'Alfred Tattet ne s'ennuyait pas trop à Brest, malgré les cent cinquante lieues qui le séparaient du boulevard de Gand et qu'il ne cessait — quoi qu'il en dît — de s'occuper, sinon de littérature, à tout le moins des littérateurs. Sa correspondance, dont j'ai publié déjà une bonne partie dans mon livre sur *Sainte-Beuve*, est une des plus amusantes que je connaisse. On y trouve tous les racontars et tous les potins du monde particulier qu'il fréquentait, et, comme ces gens avaient un pied dans les lettres et l'autre dans la galanterie, elle fourmille de petits tableaux de mœurs qui font songer aux *Historiettes* de Tallemant des Réaux. Car, sans avoir aucune prétention au style, Tattet avait un fort joli brin de plume ; telles de ses lettres donnent l'impression de celles que Musset — son ami le plus illustre — écrivait à Mme Jaubert, quand il était en belle humeur.

Mais si c'était un joyeux compagnon et un excellent camarade, c'était comme fils de famille un assez mauvais sujet. On ne saura jamais tous les soucis qu'il causa aux siens. Comme il avait la fâcheuse habitude de s'attaquer de préférence aux femmes mariées, et que, dans ce temps-là, la justice ne plaisantait pas sur l'article des enlèvements, ses parents étaient obligés de l'exiler de temps à autre dans quelque ville lointaine.

(1) Arvers était toujours en quête de nouveau pour ses pièces de théâtre. Le 8 décembre 1837, Tattet écrivait à Guttinger :

« Arvers vient de trouver un délicieux sujet de pièce. A l'heure où je vous écris, il est déjà à l'œuvre. Il m'a consacré sa journée. Je l'ai fait trouver avec mon notaire et mon avoué pour éclaircir quelques points difficiles. C'est que l'animal dresse et dépouille un inventaire comme il tourne un couplet. C'est un précieux ami quand il veut s'en donner la peine. » (Cf. notre *Sainte-Beuve*, t. I. Appendice.)

Et voilà pourquoi, sous couleur de faire une cure, il était alors à Brest.

Le 17 juillet 1832, il écrivait au même Arvers :

« Je te connais, vilain homme, et si je ne t'écrivais le premier, tu serais capable de me laisser dans ma solitude, sans me donner de tes nouvelles. Eh bien, à quand le voyage? fais-tu tes adieux et tes paquets? dois-je te voir bientôt? et avant tout cela, ta pièce, qu'est-elle devenue? te jouera-t-on bientôt ou ne te jouera-t-on pas? M. Dormeuil (car c'est ainsi que cela se prononce) peut très bien s'être raccommodé avec Bidard et les Carbonari. Mets-toi donc au courant de tout ce qui se passe, et Henry Lloyd, que devient-il? Je compte bien écrire au sujet de cette fameuse affaire dans laquelle je ne pouvais rien avec la meilleure volonté du monde. Je ne dois pas faire pour les autres ce que je n'ai pas fait pour moi. — Et Joly, est-elle toujours triste et mélancolique? est-ce toujours une délicieuse vignette d'Alfred ou Tony Johannot? Je m'ennuie déjà à périr; si tu ne viens ici, j'irai te voir à Paris, moi. A propos, un incident assez plaisant a rompu l'uniformité de notre voyage. D'honnêtes soldats-citoyens ne se sont pas contentés de mon passeport. Celui de M. Dosne n'était pas non plus très en règle. Aussi nous a-t-on flanqués de quatre gardes nationaux, avec ordre de tirer sur le postillon s'il allait au trot. Et le postillon de trembler de tous ses membres, et nous de rire comme des fous. Enfin, après avoir été au pas pendant deux lieues (c'était la nuit heureusement), nous nous sommes expliqués avec des gendarmes fort polis, et l'on nous a laissés continuer notre route très tranquillement. N'aie jamais affaire, je t'en conjure, aux héros citoyens. Ces pau-

vres gens, à qui l'on fait monter la garde, jour et nuit, sont comme des chasseurs qui n'ont rien pris pendant deux jours : ils tombent sur de pauvres innocents, faute de coupables, et, n'ayant pu tuer des perdrix, se vengent sur les moineaux francs.

« Mais aussi, me diras-tu, pourquoi rien ne tombe-t-il dans leurs filets ? pourquoi sont-ils toujours décavés à la bouillotte ? — As-tu vu ma bonne mère ? — est-elle bien heureuse de mon départ ? — Et X..., autre femme qui m'aime, se porte-t-elle bien et s'ennuie-t-elle beaucoup ?

« Écris-moi vite. Pour moi, je t'en dirai plus long un autre jour. Adieu.

« A toi de cœur

« Alfred (1). »

« Brest, 24 août. »

« Ah ! mon ami, tu te brouilles avec les miens ! prends garde, c'est un coup d'État et qui n'est point du tout dans tes intérêts. Je m'étonne qu'en profond politique tu ne te sois pas ménagé cette intelligence dans la place ; mais à quel sujet vous êtes-vous fâchés ? L'avais-tu chargée de la négociation près de sa fille sans la payer d'avance ? A-t-elle trouvé une lettre de toi ? Aurais-tu voulu entrer dans la chambre et dans le lit de la malade et forcer ainsi toutes les portes sans le consentement maternel ? Donne-moi donc sur tout cela quelques détails qui ne peuvent manquer d'être fort amusants. Cécile et Henry ont-ils eu connaissance de la scène, et qu'en disent-ils ?

« On m'écrivait cependant que tes affaires mar-

(1) Lettre inédite.

chaient grand train et que tu donnais le bras dans la rue à une fort jolie petite femme. Raconte-moi ce qui s'est passé, je t'en prie : pour moi, qui connais l'intérieur de la sainte famille, la chose est beaucoup plus intéressante que pour un autre. Tu ne me parles pas non plus du voyage des deux Bocher. Comment vont-ils faire pour quitter leur tante Bidois? — M'as-tu fait rire avec ce mot, bon Dieu !

« Ce que tu m'as dit de Z... m'afflige profondément. Elle était déjà pourtant d'une bien belle laideur. J'ai été favorisé, moi, dans mes amours. Heureusement que nous serons deux pour nous consoler, et puis nous n'irons que la nuit, et nous aurons bien soin d'appeler à notre aide les chères illusions... oui, mais quel réveil !

« *Le Corsaire* disait dernièrement que, de Paris, le nez de M. d'Argoult (1) irait à Toulon recevoir les obélisques de Luxor. Celui de Z... est bien capable d'en faire autant. Mais j'y pense, à quoi pourra-t-il nous servir, ce vaste et respectable nez? Parbleu, à nous cacher si le mari vient. — Enfin, ta pièce sera jouée, imprimée, c'est à merveille. Paie sans mot dire le petit impôt qu'on lève sur toi... tu t'en vengeras plus tard, et tu t'en feras payer aussi. — Ne crains rien du *mutilé*, il ne violera pas ta jeune fille et ne la dévirginera pas, — et puis, s'il l'embrasse, ses baisers ne seront pas de la boue, j'imagine : ainsi, rassure-toi. A vous deux Saintine, maintenant, vous ferez peut-être quelque chose. *Alea jacta est !* et marchons. Veux-tu m'expliquer pourquoi Leclercq, dans *Jean Bart*, a pris le rôle que devait jouer Joly? n'est-ce pas celui-là qu'elle apprenait de notre temps?

(1) Ancien ministre de l'Intérieur.

« Mon ami, si tu avais l'intention de venir me trouver ici et de passer les deux mois que mes parents veulent encore exiger de moi, je pourrais ne pas me plaindre de rester à Brest. Mais seul, sans distractions et sans plaisirs d'aucune espèce, il y a barbarie à vouloir me tenir aussi longtemps loin de toutes les personnes qui me sont chères. Sans l'amour du travail, qui m'est revenu et qui seul me soutient, je ne sais pas ce que je serais devenu, mais d'un instant à l'autre cet amour peut me fuir... Je ne suis constant qu'en amitié, moi, et si je me trouve sans ma grande et unique ressource, il faudra m'aller jeter à la mer. Mais comme il en coûte toujours pour prendre une telle résolution, je commencerai par me faire conduire à Paris. J'ai maintenant retiré tout le bien que j'attendais de l'absence. Mon court exil a suffi pour me rendre plus froid et plus calme, pour me donner les meilleures idées du monde que je suis très disposé à mettre à profit, pour me placer dans les mains une plume et des livres que je n'avais ni tenus ni ouverts pendant plusieurs mois ; ce qui ne m'arrivera plus, j'espère ; enfin, pour me faire goûter le bonheur d'être avec ses parents et ses amis, bonheur que l'on ne sent bien que lorsqu'on est éloigné d'eux. — Là-dessus je t'embrasse et te dis encore une fois que je t'aime de tout cœur. »

« A toi,

« ALFRED (1). »

L'hiver venu, l'exil de Tattet prit fin, mais il était à peine de retour qu'il y eut brouille entre lui et Arvers. Pourquoi? Cette pièce de vers va nous le

(1) Lettre inédite.

dire; — elle est de novembre 1832 et n'a été publiée que tout récemment, à la suite de *Mes Heures perdues* :

Alfred, j'ai vu des jours où nous vivions en frères,
Servant les mêmes dieux aux autels littéraires :
Le ciel n'avait formé qu'une âme pour deux corps ;
Beaux jours d'épanchement, d'amour et d'harmonie,
Où ma voix à la tienne incessamment unie,
Allait se perdre au ciel en de divins accords.

Qui de nous a changé ? Pourquoi dans la carrière
L'un court-il en avant, laissant l'autre en arrière ?
Lequel des deux soldats a déserté les rangs ?
Pourquoi ces deux vaisseaux qui naviguaient ensemble,
Désespérant déjà d'un port qui les rassemble,
Vont-ils chercher si loin des bords si différents ?

Je n'ai pas dévoué mon maître aux gémonies,
Je n'ai pas abreuvé de fiel et d'avanies
L'idole où mes genoux s'usaient à se plier :
Je n'ai point du passé répudié la trace,
J'y suis resté fidèle, et n'ai point, comme Horace,
Au milieu du combat jeté mon bouclier.

Non, c'est toi qui changeas. Un nom qui se révèle
T'éblouit des rayons de sa gloire nouvelle,
Tu vois dans le bourgeon le fruit qui doit mûrir :
Mécène du Virgile et saint Jean du Messie,
Tu répands en tous lieux la sainte Prophétie,
Tu sèmes la parole et tu la fais fleurir.

. . . .

Je ne suis pas de ceux qui vont dans les orgies
S'inspirer aux lueurs des blafardes bougies,
Qui, dans l'air obscurci par les vapeurs du vin,
Tentent de ranimer leur muse exténuée,
Comme un vieillard flétri qu'une prostituée
Sous ses baisers impurs veut réchauffer en vain.

. . . .

C'est ainsi que j'entends l'œuvre de poésie :
Chacun de nous s'est fait l'art à sa fantaisie,
Chacun de nous l'a vu d'un différent côté.
Prisme aux mille couleurs, chaque œil en saisit une
Suivant le point divers où l'a mis la fortune :
Dieu, lui seul, peut tout voir dans son immensité.

Conserve ta croyance et respecte la nôtre,
Apôtre dévoué de la gloire d'un autre ;
Fais-toi du nouveau Dieu confesseur et martyr.
Ne crois pas que mon cœur cède comme une argile,
Ni que ta voix, prêchant le nouvel Évangile,
Si chaude qu'elle soit, puisse me convertir.

Adieu. Garde ta foi, garde ton opulence.
Laisse-moi recueillir mon cœur dans le silence,
Laisse-moi consumer mes jours comme un reclus ;
Pardonne cependant à cette rêverie.
C'est le chant d'un proscrit en quittant la patrie,
C'est la voix d'un ami que tu n'entendras plus.

Ces vers évidemment visaient Alfred de Musset. Je ne suis donc pas surpris que l'auteur ne les ait pas insérés, l'année suivante, dans son premier recueil de poésies. Outre qu'ils avaient le tort grave d'être écrits sous l'influence visible de la *Réponse* de Lamartine à *Némésis* (1), ils auraient singulièrement détonné à côté des stances dithyrambiques qu'Arvers a dédiées à Musset dans *Mes Heures perdues*, et ils l'auraient certainement brouillé avec lui et avec Tattet, — ce qu'il n'aurait voulu à aucun prix.

Mais alors quelle mouche avait piqué Arvers dans cette circonstance ? N'allez pas croire au moins qu'il voulait venger la morale des affronts que Musset lui faisait chaque jour en s'affichant dans de mauvais lieux ! La morale lui importait assez peu, à lui aussi, quoiqu'il s'observât davantage, mais ce qui lui importait par-dessus tout, c'était l'amitié d'Alfred Tattet, et il en était tout à fait jaloux depuis que Musset avait lu chez leur ami commun, en revenant de Brest, le poème de *la Coupe et les lèvres* qu'il lui avait dédié ensuite dans *Un spectacle dans un fauteuil*. Car Tattet, tout

(1) La *Réponse à Némésis* parut dans le *Mercure de France* du 9 juillet 1831.

fier de cette lecture et de cette dédicace, prônait partout le talent de Musset, disant pour l'excuser : « S'il s'amuse, il travaille ! » C'est donc en somme à un sentiment de jalousie qu'Arvers avait cédé quand il composa les stances ci-dessus. Mais ce fâcheux sentiment ne fit sans doute qu'effleurer son âme, car trois mois après (1), il adressait à Musset la pièce de vers réparatrice que voici :

Hélas ! qui t'a si jeune enseigné ces mystères
Et toutes ces douleurs du pauvre cœur humain ?
Quel génie, au milieu des sentiers solitaires,
Au sortir du berceau t'a conduit par la main ?

O chantre vigoureux, ô nature choisie !
Quel est l'esprit du Ciel qui t'emporte où tu veux ?
Quel souffle parfumé de sainte poésie
Soulève incessamment l'or de tes blonds cheveux ?

Quel art mystérieux à ton vers prophétique
Mêla tant de tristesse et de sérénité ?
Quel artiste divin, comme au lutteur antique,
Te donna tant de force avec tant de beauté ?

Arvers — ces trois stances en font foi — avait fini par subir à son tour le charme particulier qui se dégageait du dernier volume d'Alfred de Musset. Cette pièce s'en ressent même un peu trop, et il est heureux que la plupart des morceaux dont se compose le recueil de *Mes Heures perdues* aient été écrits quelques années avant la publication du *Spectacle dans un fauteuil*, car un peu plus tard ils auraient couru le risque de l'être dans la forme large et lâche, balancée et chantante que Musset adopta pour sa « seconde manière ».

Arvers, il faut bien le reconnaître, n'avait pas, à proprement parler, d'originalité. Peut-être sa person-

(1) Cette pièce de vers est datée du 25 février 1833.

nalité se serait-elle marquée à la longue dans une œuvre maîtresse, s'il avait continué de cultiver les Muses, mais il eut le tort de leur fausser compagnie après la publication de son premier volume (1). Ses poésies les mieux venues trahissent visiblement l'influence de Lamartine et d'Hugo, surtout du premier, vers qui le portaient naturellement son esprit plutôt subjectif et son éducation plus classique que romantique (2). Mais il est encore plus près de Racine que de Lamartine. Son vers, coupé à la mode du XVIIe et du XVIIIe siècle, et qui connaît à peine l'enjambement, son alexandrin manque de relief et de couleur. Il n'a pas non plus la chaleur communicative de celui des *Méditations* et ne brille que par la pureté. C'est sans doute à cause de ses qualités plutôt négatives que le volume de *Mes Heures perdues* eut si peu de succès dans le monde romantique au moment de son apparition. Il aurait même passé tout à fait inaperçu sans le fameux sonnet « imité de l'italien » qui aujourd'hui est dans toutes les mémoires. Encore ce sonnet dut-il sa vogue immédiate à des causes extérieures que je vais dire (3).

(1) Il est remarquable, en effet, que, de 1833 à 1850, date de sa mort, Arvers ne semble avoir composé que deux sonnets, en dehors des deux pièces en vers qu'il donna à la Comédie Française.

(2) Arvers ne cachait pas son admiration pour Lamartine. Dans la préface de *Mes Heures perdues* on peut lire :

Je suis un de ces gens prêts à vous soutenir
Qu'un chant de Lamartine a bien plus d'avenir,
Et même, à tout bien prendre, est cent fois plus utile
Que tout le bavardage impuissant et futile
De ces nains rabougris, passereaux d'un moment,
Qui, dans l'illusion de leur enivrement,
S'égalant à l'oiseau du maître du tonnerre,
Se font un méchant nid qu'ils prennent pour une aire,
Parce qu'en moins d'un jour, ces hommes passeront,
Et que pas un d'eux tous n'a son étoile au front.

(3) Sur ce sonnet, Sainte-Beuve, à la fin de sa vie, écrivait :

III

En tête de la seconde édition de *Mes Heures perdues*, publiée chez Cinqualbre en 1878, Théodore de Banville fait cette déclaration :

« On ne connaît pas la femme pour qui le sonnet d'Arvers a été écrit, et il ne faut pas qu'on la connaisse; en ceci encore est l'éternelle justice. Comme elle n'a pas deviné l'amour chaste et résigné du poète, comme elle ne lui a donné ni une consolation, ni un sourire, il faut aussi qu'elle ne marche jamais sur le tapis triomphal qu'il aurait étendu devant ses pieds si dédaigneux. Nul ne peut lui reprendre l'immortalité qu'elle a reçue, mais tandis que la lumière des étoiles rit et se joue sur sa robe de fiancée, son visage restera inconnu et voilé d'une ombre éternelle. »

La phrase est belle; malheureusement, comme à peu près tout ce qu'a écrit Théodore de Banville, ce n'est que de la rhétorique.

Si Félix Arvers n'a pas désigné la femme pour qui il composa ce petit bouquet d'alexandrins, on la soup-

« Arvers, qui n'a pas toujours visé très haut dans l'art, qui n'a pas réalisé toutes les espérances qu'avaient fait naître ses brillants débuts, ses succès universitaires, qui s'est un peu dispersé dans les petits théâtres et dans les plaisirs, a eu dans sa vie une bonne fortune; il a éprouvé une fois un sentiment vrai, délicat, profond, et il l'a exprimé dans un sonnet adorable. Ce n'est pas un de ces sonnets savants, fortement pensés, habilement ciselés, comme Soulary sait les faire, c'est un sonnet tendre et chaste : un souffle de Pétrarque y a passé. Si Arvers a beaucoup péché, il lui sera beaucoup pardonné pour ce sonnet-là. » (*Nouveaux Lundis*, t. III.)

On ne saurait mieux dire. Il est certain qu'avec un peu plus d'art, Félix Arvers aurait pu rendre ce sonnet irréprochable. Il lui eût été facile, par exemple, de ne pas répéter trois fois le mot : « fait », qui le dépare un peu. Mais le soleil n'a-t-il pas ses taches? Quelle perle, au microscope, n'aurait les siennes?

Voir, à l'Appendice de ce volume, le discours prononcé par nous à l'inauguration de la plaque commémorative du centenaire de la naissance d'Arvers.

connue depuis longtemps dans le monde littéraire, et je puis la nommer aujourd'hui sans crainte d'être démenti. J'ai là, sous les yeux, une lettre inédite d'Ulric Guttinguer où son nom est écrit en toutes lettres : or chacun sait que l'auteur d'*Arthur* était intimement lié avec le poète de *Mes Heures perdues*.

Un jour donc qu'Alfred de Musset, intrigué par toutes les histoires qui couraient sur la muse d'Arvers, avait demandé à Guttinguer s'il la connaissait, Ulric lui répondit textuellement : « Comment! vous ne savez pas que c'est Marie (1)! »

A présent, je ne saurais dire si la fille de Nodier avait « deviné l'amour chaste et résigné » d'Arvers, ou si elle en avait reçu la confidence. Mais, comme Dieu l'avait faite « douce et tendre », et rieuse par-dessus le marché, il serait inadmissible qu'après avoir lu le sonnet d'Arvers — et elle eut ce plaisir la première — elle n'ait pas donné au jeune poète un sourire et une consolation.

Car voilà ce qu'ignorait Banville, et ce qui rend la situation tout à fait dramatique : Marie Nodier avait eu la primeur du fameux sonnet. J'entends par là qu'Arvers l'avait écrit sur son album, à l'Arsenal. A quelle époque? c'est un point qui demeure obscur, ce petit poème ne portant aucune date, ni sur l'album ni dans la première édition du livre. Mais il doit avoir été composé entre 1830 et 1832, puisqu'il est mêlé, dans l'album de Marie, à des poésies de ce temps-là.

La mode était alors à ces albums poétiques, et c'est, je le crois bien, Mme Victor Hugo qui l'avait créée ou

(1) Lettre inédite du 3 janvier 1835. — Evidemment, Guttinguer tenait ce renseignement d'Arvers lui-même : car, bien qu'il se montrât très réservé sur ce chapitre, le poète avait confié son secret à deux ou trois intimes. M. Glinel, son biographe, assure qu'Hetzel était du nombre.

consacrée. Aucun poète ne traversait son salon de la rue Notre-Dame-des-Champs ou de la Place Royale sans qu'elle le mît à contribution. Au bout de quelques années, son album contenait presque autant de vers que le Ronsard in-folio de son mari, et, en 1838, elle en demandait encore à Guttinguer :

« Mon cher monsieur, que vos vers sont charmants! Ils le sont tant qu'il ne m'est pas permis de les louer, mais j'entends autour de moi un concert d'éloges qui flatte tout aussi bien mon orgueil de femme que celui que j'ai pour l'ami qui les a faits. Maintenant, quand viendrez-vous déjeuner à la maison avec votre excellente femme et votre bijou qui est aussi le mien! J'ai un double attrait pour vous attirer chez moi, car je voudrais illustrer mon album par de beaux vers de plus, et il n'y a que vous qui puissiez les écrire.

« Ne soyez pas dédaigneux pour mon chétif déjeuner, parce que l'on est traité chez vous comme des *empereurs*.

« Votre inaltérable et vieille amie,

« ADÈLE HUGO (1). »

L'album ou plutôt les albums de Marie Nodier — car elle en avait trois, que j'ai vus et feuilletés chez sa fille, à Fontenay-aux-Roses — offrent cette particularité intéressante qu'ils renferment beaucoup de vers inédits de la première version de quelques pièces célèbres, — comme *la Fée et la Péri*, de Victor Hugo, datée du 20 novembre 1824 (2), *le Lutin d'Argail*, du même, datée du 22 avril 1825 (3), *le Cor*, d'Alfred de Vigny, qui est de la même année, — et des poésies de la plupart des romantiques de la première heure,

(1) Lettre inédite du 20 mai 1838.
(2) Dans *les Odes et Ballades*, elle porte la date de « juillet 1824 ».
(3) Dans *les Odes et Ballades*, elle est simplement datée d'« avril 1825 ».



MARIE NODIER

d'après le tableau original d'AMAURY DUVAL
appartenant à Mme MENESSIER-NODIER

qui fréquentaient le salon de l'Arsenal : Paul Foucher, Aimé Martin, A. de Beauchesne, Amable Tastu, G. Pauthier, Aug. Soulié, Gaspard de Pons, A. Jal, Fontaney, Fouinet, Emile Deschamps, Sainte-Beuve, Mélanie Waldor, Dumas père et Dumas fils, etc., — le tout entremêlé de dessins et d'aquarelles de Taylor, de Qué et d'autres artistes, dont quelques-uns sont de petits chefs-d'œuvre.

Voici deux quatrains de Dumas fils qui durent beaucoup amuser son père :

Je ne sais rien, ma belle brune,
Que je ne puisse t'accorder.
Tu me demanderais la lune
Qu'à Dieu j'irais la demander.

Mais si tu veux que je t'achète
Des bijoux moins faux que les tiens,
Je te préviens que cette emplette
Est au-dessus de mes moyens.

Mais les perles de ces albums sont, sans contredit, les sonnets de Musset écrits pour Marie et, par-dessus tout, le sonnet d'Arvers (1). On a lu les sonnets de Musset. Quant à l'autre, je ne puis me dispenser de le donner ici, mais je le reproduis d'après l'original, où l'on remarquera deux variantes :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

(1) Mlle Mennessier-Nodier, en outre de ces albums, conserve pieusement l'exemplaire relié de *Notre-Dame de Paris* (édition Keepsake en un volume) que Victor Hugo offrit à sa mère avec le quatrain inédit que voici :

Toute chose — et c'est là notre ancre dans les flots —
Appartient ici-bas à quelqu'un de là-haut,
L'ombre au nuage errant, à Dieu la rêverie,
Aux anges les enfants, *Notre-Dame* à Marie.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et *toujours* solitaire ;
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'a faite *bonne* et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas ;

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

J'ai souligné les deux mots qu'Arvers a remplacés par d'autres (*toujours* par *pourtant* et *bonne* par *douce*) dans la première édition de *Mes Heures perdues*. A l'en croire, ce sonnet serait « imité de l'italien ». Mais j'ai idée qu'en y ajoutant ce sous-titre, qui n'existe pas dans l'album de Marie Nodier, Arvers a voulu dérouter le lecteur. J'ai fait une enquête très minutieuse en Italie auprès des professeurs les plus renommés des Universités provinciales : tous m'ont déclaré ne connaître aucune pièce ancienne ou moderne de l'école du Dante ou de Pétrarque, pouvant se prêter à une adaptation de ce genre. Ce n'est pas cependant que le sujet soit neuf. Il a été traité cent fois chez nous en vers et en prose, mais plutôt sous une forme amusante, dans des madrigaux ou des jeux d'esprit.

Ainsi, au XVIIIe siècle, François-Bernard Cocquard, avocat au Parlement de Dijon, qui cultiva avec succès la poésie française et latine, a publié, en 1754, deux volumes de vers où je relève ce madrigal curieux (1) :

(1) Tome II, madrigal I.

PLAINTE AMOUREUSE

Est-il tourment plus rigoureux
Que de brûler pour une Belle,
Sans oser déclarer ses feux ?
Hélas ! tel est mon sort affreux.
Quoique je sois tendre et fidèle,
L'espoir, qui des plus malheureux,

Adoucit la peine mortelle,
Ne saurait me flatter comme eux ;
Et ma contrainte est si cruelle
Que celle à qui tendent mes vœux
Lira ce récit amoureux,
Sans savoir qu'il est fait pour elle (1).

Arvers avait-il lu ce madrigal de Cocquard? On serait tenté de le croire. Mais son sonnet en diffère tellement par le ton qu'il ne faut voir là qu'une simple rencontre. On ne saurait douter, par exemple, de la réalité du sentiment qui y est exprimé. Arvers, ne l'oublions pas, avait perdu, quelques années auparavant, celle dont il avait voulu faire la compagne de sa vie, et il était demeuré sous le coup de cette perte. Quand il connut Marie Nodier, peut-être retrouva-t-il en elle quelques-uns des traits ou des charmes de la morte. Marie était si accueillante, si spirituelle ! Son père avait beau lui dire qu'il manquait un sou de chandelle dans tout ce qu'elle faisait (2), il lui en restait assez pour enflammer les jeunes cœurs qui tournaient autour d'elle dans les salons de l'Arsenal. Non

(1) Alfred de Musset a peint, de son côté, cette situation dans cette strophe de la pièce *A Ninon*, qui est postérieure de plusieurs années au sonnet d'Arvers :

J'aime, et je sais répondre avec indifférence.
J'aime, et rien ne le dit ; j'aime et seul je le sais ;
Et mon secret m'est cher, et chère ma souffrance ;
Et j'ai fait le serment d'aimer sans espérance,
Mais non pas sans bonheur : — je vous vois, c'est assez.

(2) Lettre inédite de Marie Nodier à Guttinguer.

seulement elle valsait à ravir, mais elle avait une voix de contralto magnifique et chantait avec beaucoup d'âme les poésies qu'on faisait pour elle; un de ses grands succès de chanteuse était *la Captive*, de Victor Hugo, mise en musique par Reber. Dès lors rien d'étonnant à ce que Félix Arvers fût devenu amoureux de cette jeune muse. Par malheur, elle n'était plus libre quand il lui fut présenté par Paul Foucher. Elle avait donné son cœur à M. Mennessier, son mari, et elle était trop honnête pour le partager et trop heureuse pour le reprendre.

Le 12 janvier 1830, Nodier écrivait à son ami Weiss (1) :

« Ma fille se marie le 9 février. Il me semble presque que le mariage de Marie ne peut se faire sans toi. Tu n'as plus que deux cérémonies à voir dans la triste histoire de mon passage sur la terre. Je te dispense d'être à l'autre, qui ne sera jamais assez obscure à mon gré.

« Je ne m'oppose pas au cadeau que tu te proposes de faire à l'épousée, moyennant qu'il ne te gêne point, mais c'est ici qu'il faut venir faire tes arrangements, comme tu me l'as promis. Sa mère t'indiquera alors ce que tu peux lui donner. En attendant, tu peux pour elle bien davantage : l'état de Jules (2) n'est pas

(1) C'était un compatriote de Nodier, qui fut longtemps conservateur de la bibliothèque municipale de Besançon.

(2) Ferdinand-Jules Mennessier était né à Nancy, le 13 avril 1802. C'était le second fils de Louis-François-Dominique Mennessier, directeur des contributions directes en cette ville. Il avait été présenté à Charles Nodier par un de ses frères, qui était peintre et fréquentait l'Arsenal. Au moment de son mariage (le 17 février 1830, et non le 9, comme le disait Nodier à Weiss), il était employé au ministère de la Justice. Ce n'est qu'après la mort de son beau-père qu'il entra dans l'administration des finances. Il mourut à Fontenay-aux-Roses, le 6 mars 1877. (*Note de Mademoiselle Mennessier-Nodier.*)

fixé, mais je suis sûr qu'il est très bien vu du garde des sceaux, qui laisse dans ses attributions des affaires très confidentielles, et qui adopta constamment toutes ses rédactions. Or, le garde des sceaux peut le rendre heureux à jamais par un acte de sa volonté qui resterait irrévocable. La place de référendaire aux sceaux est à sa nomination. Cette place, dont le personnel n'est pas limité, n'a jamais demandé plus de sujets qu'aujourd'hui, à cause de l'ordonnance sur la noblesse qui rapporte beaucoup de fonds à la chancellerie (1). »

On aurait bien surpris Charles Nodier si on lui avait dit, vers 1825, quand l'Arsenal était le rendez-vous de toute la jeunesse littéraire, que Marie épouserait un autre homme qu'un poète. Mais la fortune se plaît à déjouer nos combinaisons et nos desseins. D'ailleurs, si le rêve de Nodier n'avait pas été réalisé pour ce qui touchait à l'état de son gendre, il l'avait été pleinement pour ce qui touchait au bonheur de sa fille, — et c'était le principal, voire l'unique affaire à ses yeux. — Deux ans après ce mariage, il écrivait de Metz, où le choléra l'avait obligé de chercher un refuge, qu'il avait acquis là une des plus douces impressions de sa vie, la certitude qu'il n'existait pas de plus honnêtes gens que ceux à qui il avait confié son enfant :

« C'est une tribu de patriarches tombée du désert au milieu de nos Babylones et qui a l'atrocité de croire en Dieu et en la vieille France. La civilisation est encore bien arriérée chez la respectable Mme Mennessier, rue de la Crête, 19, où tu as le temps de m'a-

(1) *Lettres inédites à Weiss.*

dresser une lettre avant mon départ, qui n'aura pas lieu avant les premiers jours de mai (1). »

Au surplus, le mariage, bien loin d'étouffer chez Mme Mennessier-Nodier les sentiments et les goûts artistiques, ne fit que les développer, et ce fut une véritable joie pour son père d'apprendre à Weiss, au mois de décembre 1830, que sa fille s'était trouvé un nouveau talent dont il ne se doutait guère jusque-là :

« Elle fait des vers, dont je n'ose juger, mais qu'on m'a fait lire pendant quelques jours pour des pièces inédites d'André Chénier, et qui m'ont paru admirables. Son mari souhaite un peu trop, à mon avis, de faire graver ses mélodies pour le piano. Elle compose un recueil bien exécuté sous le titre : *Mélodies mélodiques*, que tu pourrais faire annoncer dans le journal, si tu en avais un, avec quelques mots de bienveillance. »

J'ouvre *le Perce-Neige*, qu'elle publia, en 1836, chez Heideloff et Campé, 16, rue Vivienne, en collaboration avec tous les poètes obscurs ou célèbres de l'Arsenal, et j'y cueille cette pièce :

POUR ENDORMIR MA FILLE

Tous les petits oiseaux du bois
Ont caché leur tête à la fois
Sous leur aile ;
Tout les petits enfants aimés
Ont éteint de leurs yeux fermés
L'étincelle.

Les marguerites dans les prés,
Les alouettes dans les blés,
Tout repose
Et dort maintenant comme vous,
O mon oiseau joyeux et doux,
O ma rose !

(1) *Lettres inédites à Weiss.*

Mais ce pauvre nid suspendu
Mal protégé, mal défendu,
Se balance :
Les petits oiseaux effrayés
Que le vent froid a réveillés
Font silence.

Car leur mère, ô ma belle enfant,
Ce matin, d'un vol triomphant,
S'est sauvée.
Cherchant tout le long du chemin
De quoi nourrir encor demain
Sa couvée.

Puis un faucheur qui revenait,
Tandis qu'au champ elle glanait,
L'a surprise.
Gémissant sur son cher trésor
Abandonné si frêle encor
A la bise.

Près du petit nid isolé,
Tout refroidi, tout désolé,
Le vent gronde.
Moi, je rêve, et je dis : Hélas !
Mon Dieu, ne me retirez pas
De ce monde.

Car vous m'avez aussi donné
Une enfant, trésor couronné
De tendresse :
Et si votre main la défend,
C'est moi dont l'amour triomphant
La caresse.

C'est moi qui baise son sommeil,
C'est moi qu'elle trouve au réveil
Éveillée ;
Bientôt pourtant si je mourais,
De ce cœur léger je serais
Oubliée.

Ingrats qui nous font tant souffrir,
Toujours trembler, souvent mourir
Avant l'heure,
Vous oubliez vite un trépas,
Anges sereins qui n'aimez pas
Quand on pleure.

Ainsi vont toutes mes chansons
S'accrochant aux plus noirs buissons
Par les ailes,
Et ramenant parmi les fleurs
Les nids perdus, et les douleurs
Maternelles.

Ce sont là des strophes charmantes et d'un rythme qui sied bien, en effet, à la berceuse. Elles étaient à peine faites que Fontaney traduisait la surprise de tous dans le sonnet que voici :

Je vous l'avais bien dit que vous étiez poète :
Nous prions à l'autel, mais c'est vous qui chantez;
Que d'hymnes, sans vos airs, n'étaient point répétés !
Que d'airs dont votre voix fut seule l'interprète!

Mais vous trouviez encor cette langue incomplète
Pour traduire votre âme et vos félicités,
Et parmi vos accords les vers se sont notés,
Afin que l'harmonie en fût pleine et parfaite.

Et tant d'art n'est en vous qu'instinct, naïveté,
Car toujours on vous voit, comme fuyant la muse,
Courir, vive et folâtre, au jeu qui vous amuse :

Pour aller au théâtre, ou sortir, dans l'été,
Folle enfant du génie, en prenant votre écharpe
De même qu'un joujou, vous jetez votre harpe.

Ces vers inédits sont du 4 novembre 1830. Six mois plus tôt, le même poète exprimait également, dans cet autre sonnet, la joie qu'il avait ressentie en retrouvant Marie Nodier telle qu'elle était avant son mariage :

C'était comme autrefois. — Ainsi qu'un souvenir,
Vous nous apparaissiez ce soir, vous étiez elle,
Madame, et nous disions encor : Mademoiselle,
Doux mot qu'en souriant vous nous laissiez finir.

Et bien qu'à votre époux seul puisse appartenir
Votre âme, dont le feu luit en votre prunelle,
Bien que l'amour tous deux vous ait pris sous son aile,
Le passé vers mon cœur dut aussi revenir.

Car vous aviez encor la simple robe blanche,
Le collier noir qu'au bal vous mettiez le dimanche ;
Le piano réveillé se plaignait à vos doigts ;

Vous nous chantiez vos airs dont la vive cadence
Avait fait oublier souvent jusqu'à la danse,
Et nous étions ravis : — c'était comme autrefois.

Mais nous voici loin du sonnet d'Arvers. J'y reviens. J'ai quelques raisons de supposer que c'est vers le temps où Fontaney disait à Marie Nodier de si gracieuses choses que ce bienheureux sonnet s'échappa en multiples copies de l'album de l'Arsenal et qu'il entreprit la conquête du monde. En tout cas, il était déjà quasi célèbre, quand parurent *Mes Heures perdues*, et bientôt on ne parla plus que de lui dans les salons. Cela faisait enrager Mérimée, qui ne pouvait plus venir dans certain petit salon bleu de la rive gauche sans être incommodé par des « pies-grièches » trop férues de ces vers.

Il écrivait à Sainte-Beuve :

« Un peu avant qu'on serve le thé, il en est trois, pas fort jolies, qui, à tour de rôle, se mettent au piano. Des variations sur une marche de Chopin, passe, puisqu'il n'y a là-dessus pas plus de paroles que dans le murmure de la forêt; mais arrive le moment où ces dames cèdent au besoin de se gargariser avec des rimes. Ah ! les vers de la rive gauche, quelle grêle ! Nos aimables personnes ont invariablement deux pièces à nous jeter à la tête. Voilà d'abord *le Lac* de de Lamartine. Saluez ! Vient ensuite le *Sonnet d'Arvers*, saluez encore ! Il m'a fallu avaler ces deux pilules trois fois en une semaine. A la fin, je m'évade du bagne. On ne me reprendra plus à mettre le pied dans le petit salon bleu (1). »

(1) Lettre inédite.

Tout le monde n'était pas comme Mérimée, et je gagerais bien que Marie Nodier éprouvait un petit frémissement de plaisir lorsqu'on disait le sonnet d'Arvers devant elle. Qui sait même si ce n'est pas ce petit poème qui lui avait donné l'idée de s'essayer, à son tour, dans ce genre? A parler franc, j'ai été quelque peu surpris de ne pas trouver une ligne de sa main dans la correspondance du poète, car elle n'était pas chiche de son écriture, et Félix Arvers, qui avait beaucoup d'ordre, avait gardé des chiffons de papier — billets d'amour ou d'amitié — qu'il aurait pu détruire sans faire tort à sa mémoire. Il est possible que Marie, sachant ses sentiments pour elle, ait évité à dessein de lui écrire, pour ne pas attiser inutilement sa flamme. Mais elle le voyait assez souvent, la chose est sûre, et le traitait en camarade.

Elle écrivait, un jour, à Guttinguer :

« Quoique je sois en train de sonnet, ainsi que vous le dites, mon cher poète Ulric, je vous affirme que je suis la personne du monde la plus ennuyée, mais il serait peut-être injuste de s'en prendre aux sonnets. Ils sont cependant cause que je fais très mauvais ménage depuis quelque temps; non pas que mon mari soit jaloux, le brave garçon serait bien humilié qu'on eût cette pensée, mais il a horreur du sonnet : il aimerait mieux me voir adresser à M. Arvers ou à M. de Musset un poème en vingt-quatre chants que les quatorze malheureux vers en question. — C'est une véritable haine, et il faut que cette haine soit mortelle pour résister à trois charmantes perles (1) que j'ai reçues depuis vous.

(1) Allusion aux sonnets de Musset que j'ai cités plus haut dans le chapitre de l'Arsenal.

« Venez à l'Arsenal pour les lire, je vous jure que ce n'est pas trop loin.

« Votre fidèle messager a fidèlement rempli sa mission, et si je n'étais pas plus malade qu'on ne croit, de si beaux vers, une si gracieuse lettre m'auraient guérie. Mais que voulez-vous ? Il faut me mettre aux incurables, j'en ai le droit.

« Pourtant, j'irai à Courcelles auparavant vous porter mes compliments et mes remerciements. Vous me dites de si douces choses, et celles que vous ne me dites pas à moi me vont encore si bien, que je lis et relis vos vers et votre prose.

« Donc à bientôt, et mille affectueux souvenirs à Mme Guttinguer, dont je souhaite le cœur en meilleur état que le mien.

« Votre toute affectionnée *pupille*.

« Marie Nodier-Mennessier (1). »

Cette lettre n'est pas datée, mais elle doit être postérieure au déjeuner resté fameux que Guttinguer offrit, au printemps de 1843, dans sa maison de Courcelles, à ses plus intimes amis, savoir : Alfred de Musset, Arvers, Tattet, Antoine de Latour et sa femme, Victor Hugo, sa femme et Léopoldine, Charles Nodier, sa femme et Marie. Car c'est à la suite de ce déjeuner, où Musset se réconcilia avec Hugo, que notre Fantasio reprit le chemin de l'Arsenal et engagea avec Marie cette correspondance sous forme de sonnets qui donna naissance aux trois perles annoncées dans la lettre ci-dessus. Quoi qu'il en soit, voici la réponse que Guttinguer fit à sa charmante « pupille » :

(1) Lettre inédite tirée des papiers de Guttinguer.

A UNE DAME DONT LE MARI N'AIME PAS LES SONNETS

Comment ne pas aimer les sonnets, ô Marie !
C'est le phénix pourtant, et bien mieux, c'est l'amour.
Il est si caressant, si rapide, si court,
Nous lui devons Pétrarque et sa Laure chérie :

C'est un flacon doré d'extrait de poésie,
Qu'on peut porter sur soi, respirer tout le jour,
C'est du plus fin des dieux un malicieux tour,
Pour faire deviner ce qu'il ne faut qu'on die.

Ce pédant Despréaux croit l'élever aux cieux,
Disant (l'instituteur !) dans ses vers de carême :
Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Parbleu, je le crois bien ! l'éloge est curieux !
Mais je conçois, voyant ce qu'un sonnet peut faire,
Que le poème soit ce qu'un mari préfère (1).

Quant à Félix Arvers, la meilleure preuve que Marie Mennessier-Nodier était toujours bien avec lui, c'est qu'elle mandait quelque temps après à Guttinguer :

(1843.)

« ... L'autre soir, au bruit des voix et des instruments, à travers une contredanse, je tramais, comme feu ce sournois de Fiesque, la conjuration la plus noire contre vous, cher ami, qui, pendant ce temps-là, dormiez apparemment sur les deux oreilles. — C'est M. Arvers qui est mon complice, je vous le dénonce ; tant pis, il lui en arrivera ce qui pourra.

« Nous voulons tous deux user des subterfuges les moins convenables pour vous amener à nous donner à redéjeuner à Courcelles, et essayer de revivre cette délicieuse matinée dont nous avons conservé un souvenir si préjudiciable à votre repos futur. Croyez-vous qu'on puisse jamais recommencer quoi que ce soit dans

(1) Ce sonnet a été publié par Guttinguer dans *les Deux Ages du Poète.*

ce monde? Enfin, dans tous les cas, je vous ai averti de nos sourdes menées, tenez-vous sur vos gardes, et défendez-vous, si vous pouvez.

« Mon père, qui n'est plus amoureux qu'en été, n'a pas été retrouver sa reine.

« Je crains bien que ce mur dont vous parlez si légèrement ne soit à ses yeux un obstacle fort raisonnable. Je me suis laissé dire qu'il fut un temps où de pareils prétextes ne suffisaient pas pour l'arrêter, et où, nouveau Ruy Blas, il abandonnait aux broussailles de fer, non pas sa chair et ses entrailles, mais des parties importantes de son costume, que ma pauvre mère était obligée de remplacer quand, par hasard, il rentrait au domicile conjugal.

« Maintenant qu'elle ne prend plus les choses au tragique, il est assez beau de l'entendre raconter ces particularités de sa jeunesse, et c'est une des joies du vieux coupable.

« Le cœur de l'homme ne récèle pas la honte.

« Imposez-moi silence à l'instant, ou vous ne pouvez pas imaginer jusqu'à quelle page je suis capable d'aller; ne me laissez pas même le temps de vous dire combien de fois j'ai lu et relu ces vers si touchants, si bien éprouvés, si tendrement exprimés, que la mort de notre pauvre prince vous a dignement inspirés (1).

« Ce n'était pas tout à fait pour moi, au reste ; et pas du tout pour vous, et guère pour lui, je me le reproche ; c'était pour m'apprendre, comme disent mes petits. Décidément, j'aurais mieux fait d'aller à Courcelles, mais j'irai aussi.

(1) La mort du duc d'Orléans.

« En attendant, mille souvenirs de tendresses aux vôtres.

« Votre toute affectionnée et dévouée de cœur,

« MARIE NODIER-MENNESSIER (1). »

Après tout ce que nous venons de lire, il me semble que nous pouvons étendre le « tapis triomphal » dont parle Théodore de Banville sous les pieds de Marie Mennessier-Nodier.

IV

Nous avons vu qu'Alfred Tattet, dès l'année 1831, engageait Arvers à faire du théâtre! Arvers n'avait pas attendu d'y être encouragé pour s'en occuper. Il avait déjà rimé les trois actes du drame qu'on peut lire dans *Mes Heures perdues*, sous le titre de *la Mort de François Ier*, et peu de temps après il composait la petite comédie en vers intitulée : *Plus de peur que de mal*, qui m'a tout l'air de lui avoir été inspirée par le proverbe : *Quitte pour la peur*, d'Alfred de Vigny (2). Mais c'étaient là de simples exercices et, comme disait Musset, du « spectacle » plutôt fait pour être lu « dans un fauteuil ». Aussi, malgré tout le talent qu'il y a dépensé, Arvers n'eut-il jamais l'idée de porter ces deux pièces à la scène. Ce n'est vraiment qu'en 1835 qu'il fit du théâtre pour de bon. Encore eut-il recours, à la fois et successivement, à la collaboration de deux camarades qui connaissaient

(1) Lettre inédite.

(2) *Quitte pour la peur* fut représenté pour la première fois, le 30 mai 1833, et *Plus de peur que de mal* est daté de juillet 1833, dans *Mes Heures perdues*.

déjà les planches. J'ai nommé Paul Foucher et Emile Bayard.

En attendant, comédie-vaudeville en deux actes, fut représenté au Gymnase, le 30 novembre 1835 (1). A cette époque, Arvers était second clerc dans l'étude de Me Guyet-Desfontaines. Je suppose que c'est l'unique raison pour laquelle son nom ne fut pas mis sur l'affiche. Il avait voulu tenter la chance sous le couvert de ses deux amis, en homme qui se dit : « Il sera toujours temps de se faire connaître ! » La chance lui ayant été favorable, il signa la brochure de la pièce avec Bayard et Foucher ; et puis il tira sa révérence à son patron qui, bien loin de le désapprouver, lui dit : « A votre place, j'en ferais tout autant ! » Cela se passait le 1er mars 1836. Quinze jours après, Arvers faisait jouer, sous son nom cette fois et sans ses collaborateurs de la veille, une comédie en un acte intitulée *les Deux maîtresses*, qui eut beaucoup de succès au Vaudeville. Il était lancé et n'avait pas perdu son temps.

Aussi bien n'en avait-il point à perdre. Son père, en mourant, lui avait laissé un petit capital qui, bien placé, pouvait lui rapporter de mille à douze cents francs par an ; sa mère, de son côté, avait tout juste de quoi vivre (2). Il n'aurait tenu qu'à lui de faire bourse commune avec elle, mais pour cela il aurait fallu qu'ils habitassent ensemble, et il avait des goûts, des habitudes auxquels elle aurait eu beaucoup

(1) Le succès de cette petite pièce fut dû principalement aux qualités brillantes de Mme Allan, qui jouait le rôle peu sympathique et peu moral de la mère.

(2) A la mort de son père, le capital de sa succession s'élevait environ à 84.500 francs, dont les cinq huitièmes revenaient de droit à sa mère. Sa part, à lui, n'était que de 23.000 francs.

de peine à se faire. Mieux valait donc se séparer. Arvers loua un petit appartement tout près de sa mère (1) et mena joyeusement la vie de garçon.

Comme le lui avait dit Tattet, sans être prophète, le théâtre lui procura aussitôt de l'argent et des femmes. Mais les femmes qu'on a pour rien coûtent généralement plus cher que les autres. Après en avoir fait l'expérience, Arvers profita de ses relations pour jouer à la Bourse. C'est encore Tattet qui nous apprend ce détail, car, dans ses lettres, il ne se contente pas de se confesser, il confesse aussi ses correspondants. Malheureusement le jeu de la Bourse n'est guère plus sûr que le jeu de l'amour et du hasard. On y gagne et on y perd. Il y a même des gens qui s'y ruinent. Arvers était trop prudent pour s'y ruiner, mais il faut croire qu'il ne fut pas toujours à l'abri de ses fluctuations, car je lis dans une lettre de Tattet, de 1845 : « Que tu es heureux d'être sorti sain et sauf de cette caverne de voleurs qu'on appelle la Bourse ! »

Il semble avoir eu plus de chance en amour. Encore convient-il de s'entendre. Sa correspondance nous dit qu'il eut d'innombrables bonnes fortunes, mais de liaisons sérieuses et durables, je ne lui en connais point. Dans la plupart des billets de Tattet se retrouve cette question plus ou moins indiscrète : « As-tu fait une nouvelle maîtresse ? » Il papillonnait donc, lui aussi. Une fois, pourtant, en 1839, année heureuse où il força la porte de la Comédie-Française avec *la Course au clocher*, et celle des Folies-Dramatiques

(1) Rue de Bondy, 48. Il y habita jusqu'au 1er janvier 1846, date où il transporta son domicile au n° 31 du boulevard Saint-Martin. — A cette époque il habitait dans la même maison que sa mère, quoique séparément.

Sonnet

imité de l'Italien.

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère.
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle
Elle dira lisant ces vers tout remplis d'elle
Quelle est donc cette femme ? et ne comprendra pas...

Fac-similé du sonnet-autographe d'Arvers

avec *le Beau Martial*, il leva une petite nymphe qui, malgré sa réputation de légèreté, parut s'éprendre sérieusement de lui. Elle avait nom Virginie Déjazet. « Excusez du peu! » s'écriait Alfred Tattet, qui la connaissait depuis longtemps. Elle l'avait, effectivement, accompagné en Italie à l'époque où ce pauvre Alfred de Musset se débattait à Venise entre la vie et la mort. Mais ils s'étaient quittés à peine rentrés en France pour voler chacun de leur côté vers de nouvelles amours. N'ai-je pas dit que Déjazet avait la jambe légère? Un de ses biographes a compté qu'elle avait eu en tout six amants. Mais il a négligé les passades. « L'amour — disait-elle un jour, de ce petit ton nasillard qui lui allait si bien — est comme le linge de corps chez les femmes qui se respectent : il faut en changer souvent si l'on veut qu'il dure! » C'est pour cela, sans doute, qu'elle a aimé jusqu'au seuil de l'extrême vieillesse!...

Où Félix Arvers avait-il fait sa connaissance? Est-ce au théâtre ou à la ville? Tattet a oublié de nous renseigner sur ce point, mais j'ai idée que ce fut plutôt dans quelque maison où l'on faisait la fête, au *Rocher de Cancale* ou au *Café de Paris*, en compagnie de joyeux « soupeurs » de ce temps; car Virginie était si légère qu'on se la renvoyait comme un volant sur la raquette, et je sais que « Roger de Belveder », pour appeler Roger de Beauvoir, comme faisait Tattet, avait eu ses faveurs après beaucoup d'autres. Il lui avait même donné, en échange, non sans avoir résisté quelque temps, un portrait de la Camargo auquel il tenait fort. Vous pouvez ouvrir le volume de poésies qu'il a baptisé avec raison : *les Meilleurs fruits de mon panier*, vous y trouverez deux pièces

dédiées à Déjazet : d'abord un petit *Chérubin* tout à fait charmant, et puis ces stances non moins jolies sur ce portrait de la Camargo :

Si je te détache aussi tard
De ma modeste galerie,
Camargo, figure chérie,
Dont le Temps fit tomber le fard,

C'est qu'il se passa dans mon âme
Bien des combats pour nous quitter,
C'est que j'aimais comme une femme
La toile qu'on vient d'emporter!

Délyen la peignit naguère,
Au temps des Vestris, des Sallé,
Aux jours où fleurissait Laguerre,
Où soupaient Lauzun et Collé.

Il la peignit pour quelque maître,
Pour quelque pacha de son cœur,
Il la peignit pour lui, peut-être...
Puis il la vendit, sort moqueur!

C'est Déjazet qui la demande,
Cette sœur d'esprit, de beauté!
Va, cours danser la sarabande
Loin de moi, lutin enchanté!

La nuit, penchée à son alcôve,
Répète-lui tes pas charmants,
Quand la lune à la clarté fauve
Pour toi ramène un chœur d'amants.

Le masque en main, les castagnettes,
Formant l'orage sous tes pieds,
Réveille-toi! dis aux musettes :
« Sonnez! » et : « fumez! » aux trépieds.

Car c'est le siècle des folies,
Le siècle où Candide est venu,
Où Fréron fit des homélies,
Où Manon montrait son sein nu!

Il est bien passé, ce doux âge!
Des méchants l'ont guillotiné;
Mais Déjazet, marquise ou page,
A l'instant nous l'a redonné!

Chantez par les bois, par la plaine,
Oiseaux, vous chantez le printemps ;
Nous, à Déjazet, notre reine,
Jetons des roses de cent ans !

Fut-il déesse plus vantée ?
Elle retrouve en un seul jour,
Touchant la terre comme Antée,
La jeunesse, l'esprit, l'amour !

Voilà !... mais il y avait belle lurette que Déjazet avait changé de « Belveder » quand elle fit la rencontre d'Arvers. — Rencontre foudroyante, si l'on s'en rapporte à la lettre que voici :

« 17 novembre 1839.
« (vendredi soir).

« Savez-vous bien que votre lettre me fait peur, et plus je la relis, plus j'hésite à vous dire : Non, vous ne rêvez pas.

« Il y a deux jours, placé près de moi, soit hasard ou volonté, lorsque votre pied a touché le mien, il ne m'a pas été possible d'être maîtresse d'un frémissement qui n'a pu vous échapper. Je n'ai pas eu la force d'éviter un regard dont la puissance magnétique m'a fait rougir et trembler. Non, vous ne rêvez pas. J'avais besoin de vos baisers d'hier et je vous ai donné les miens comme si rien de tout cela ne devait vous étonner. Ne me demandez donc pas mes réflexions passées, mes intentions sur l'avenir. Je n'ai saisi qu'un présent qui s'est offert heureux ! délirant ! J'ai donc eu tort, puisque vous voulez que je raisonne tout cela, puisque vous m'écrasez du poids d'une responsabilité... devant laquelle je deviens rêveuse et timide. Oh ! oui, je suis bonne, et c'est pour cela que j'éloigne et brise même toutes mes fraîches et brillantes illusions pour m'attacher au sérieux de votre lettre.

Inconnus l'un à l'autre, notre étonnement est le même. Vous me supposiez moins impressionnable en amour. Je vous avais cru peu inquiet de ses suites, peu capable même de partager les émotions de femme dont vous êtes convenus de rire, vous autres hommes. Votre lettre est-elle sincère, est-ce l'œuvre d'un homme d'esprit, d'observation, ou m'apporte-t-elle la pensée de votre cœur? rien ne peut m'éclairer! C'est pourquoi, voulant être bonne avant tout, j'en accepte le contenu, dussé-je ne répondre qu'à des mensonges. Si l'erreur est là, qu'elle n'afflige que moi, du moins!

« Vous voulez que je sois sincère, que, sans honte et sans pudeur, je vous dise : « J'ai pour vous un caprice, acceptez-moi donc comme je me donne à vous. Peu m'importe votre opinion. Je désire! je veux! » — ou que je vous écrive : « Oui, je vous aime. Oui, j'ai placé tout un avenir dans notre amour! donnez-moi tout le vôtre, mon ami, car vous n'aurez jamais à regretter le mien. »

« Hé bien, je ne puis rien vous dire de tout cela, puisque, je vous le répète, tout a été fait en une heure. Je n'ai eu le temps que de sentir et non de raisonner. Depuis l'arrivée de votre lettre, j'ai vainement voulu causer avec mon esprit. Mon cœur seul a répondu; et savez-vous ce qu'il m'a dit? Le voici : « Brûle cette lettre, pauvre folle, pour que tout cela soit un rêve! Si ce qu'on t'écrit est vrai, peux-tu donner tout ce qu'on te demande, et dans le doute vas-tu briser l'existence d'un homme dont le seul tort sera de t'avoir aimée! Brûle cette lettre, pauvre folle, et que tout cela soit un rêve!

« D. (1) »

(1) Toutes les lettres de Déjazet sont signées de son initiale.

Je ne sais pas si je me trompe, mais je crois bien qu'en recevant cette lettre Arvers se dit comme l'autre : « Je n'ai pas confiance. Cette petite femme, qui ne veut pas s'engager pour l'avenir, m'a tout l'air d'une spontanée et d'une femme à caprices ! »

Déjazet n'était pas autre chose, en effet, dans le moment tout au moins : elle avait eu deux ou trois grandes passions qui l'avaient dégoûtée de l'amour à long terme. La suite de ce petit roman va nous en donner une preuve nouvelle, Arvers ayant eu la sage précaution de nous garder les lettres de sa maîtresse. Il a fait plus, il les a datées et même signées, s'il vous plaît, pour éviter à ceux qui les liraient après lui des recherches inutiles. Il aurait bien dû en faire autant pour les autres dont je n'ai pu déchiffrer la signature. Mais évidemment il attachait une importance toute particulière à la prose de Déjazet. Avoir été aimé — pendant deux mois — d'un Chérubin qui n'aimait guère qu'à la minute, quelle gloire pour un homme qui n'avait à son actif qu'un malheureux petit sonnet !

Voici donc les billets d'amour de Déjazet. Notons en passant qu'elle avait alors quarante-deux ans, et Arvers trente-trois, et qu'elle aima toujours plus jeune qu'elle.

« 18 novembre.

« Hélas ! non. Vous ne vous êtes pas trompé. Mais, plus heureux que moi, vous avez passé une nuit dans l'espérance. La mienne a été longue et triste. Venez à 5 heures et demie, je ne serai pas libre avant. Venez ! c'est toujours cela !

« D. »

« Je vous écris dans mon bain, pourrez-vous me lire ?

« 19 novembre.

« Au moment de partir au théâtre, je me sens si malade que je ne sais vraiment si je pourrai jouer.

« Ne m'attendez donc pas, mon ami, je ferais triste figure devant vos jolis yeux. Je vous écrirai demain ! peut-être serai-je mieux.

« D. »

« 25 novembre.

« Je vais faire tout mon possible pour me dégager de mon dîner. Je ne joue pas ! à 6 heures, ma lettre sera chez vous.

« 25 novembre.

« A 8 heures je serai chez vous. »

Arvers a mis au-dessous, au crayon : « Elle y a été. »

« 28 novembre.

« Ce que je craignais est arrivé, mon ami. Je ne puis donc aller chez vous. Je m'en dédommagerai en pensant au passé ! et en rêvant l'avenir.

« Ecrivez-moi. J'ai tant de bonheur à vous lire. »

« 29 novembre.

« Le spectacle est trop long, cher ange, pour que je puisse te donner la fin de ma soirée. Voilà donc un bien triste jour, car je ne te verrai pas du tout. Mon fils vient dîner et tes visites finiraient par être remarquées. Demain sera peut-être plus heureux ! Jusque-là pense à moi et aime-moi comme je t'aime !

« D. »

« 30 novembre.

« Je ne joue pas la marquise. Quelles diables d'affi-

ches vois-tu donc! Je n'ai affaire qu'en dernier. Mais j'ai trente-six choses à essayer. N'importe. Je veux te voir. Viens à 7 heures. Apporte un rouleau de papier, et devant ma femme de chambre nous parlerons d'une lecture convenue. Alors, personne ne nous dérangera et si je ne puis te prouver que je t'aime, au moins je te le dirai! A 7 heures! entends-tu. Je t'attends déjà!...

« D. »

« 4 décembre.

« Ta lettre est bonne et aimable comme toi, mon chéri, et je voudrais pouvoir y répondre avec tout ce qu'elle a laissé dans mon cœur!

« Malheureusement le temps me manque. Hier j'ai été obligée de courir toute la journée pour mille choses qui me manquaient. Je ne suis allée chez Florval ? qu'à sept heures. Et aujourd'hui! je n'ai pas besoin de te dire ce que j'ai à faire et à penser. Il faut donc te contenter des quelques lignes que je t'écris à la hâte. Jusqu'à minuit je n'aurai qu'une tête. Prie Dieu qu'elle ne m'abandonne pas.

« Demain, à toi mon cœur.

« D. »

« 8 décembre.

« Je suis malade!

« J'ai passé une très mauvaise nuit. J'y vois à peine pour t'écrire. Dis donc à ton cœur de lire pour tes yeux. J'ai une de ces migraines comme on n'en voit guère, et, si elle continue, je ne sais vraiment pas si je pourrai jouer ce soir. Je vais rester au lit toute la journée et te dire, pauvre ami, de t'armer de courage

jusqu'à demain. Mais demain, rien ne m'arrêtera, je l'espère, et j'irai te porter quelques bons baisers. Jusque-là rêve-les. Je *souffre*. L'affiche de ce soir te dira si je suis mieux.

« D.

« Demain, de midi à 1 heure. »

« Une lettre à ma place, que vas-tu dire, pauvre ami ! Hélas ! je suis malade, mais malade, comme je l'étais il y a huit jours, comme je croyais ne plus l'être. Tu comprends, n'est-ce pas ? Mon médecin ne veut pas que je quitte le lit jusqu'à l'heure du spectacle. Je ne puis donc même pas te recevoir. Enfin, encore un peu de courage. Demain, j'espère être mieux, et alors j'irai te presser sur mon cœur, mon cher ange. Ah ! j'en ai bien besoin ! A demain, si Dieu le veut, et à la même heure ! »

« D. »

« 9 décembre.

« Le diable se glisse dans nos amours, mon pauvre ami. Voilà ma fille malade, et moi je ne suis pas mieux. Je ne puis sortir aujourd'hui, comme je l'espérais, je ne puis te recevoir, car ma fille est établie dans ma chambre ; enfin je suis désolée ! demain sera aussi triste et après !... si je puis m'échapper pour te donner une heure, il ne me sera pas possible encore de te la porter comme je la désire, comme je la sens ! Je suis à un régime si sévère qu'une pensée d'amour est presque une imprudence, *dit mon médecin*. Vois où j'en suis, où nous en sommes. Y penser est quelque chose, mais pour celui qui n'est malade que du cœur, c'est bien peu. Aussi je n'ose te proposer ma visite pour

mercredi. Et si tu te sens le courage d'attendre, je ne te reverrai que pour te donner corps et âme! Vois, consulte tes forces. J'attends ta réponse ce soir au théâtre. »

« 10 décembre.

« Si demain, à 4 heures, je ne suis pas chez toi, n'accuse pas mon cœur, mon chéri, mais bien le sort que je maudis de toute mon âme. A demain donc si!... oh! oui, à demain! *mardi.*

« D. »

« 13 décembre.

« Oui, sans doute, j'irai te donner un baiser demain en passant devant le n° 48. Ma visite sera bien courte, mais enfin je te verrai. J'espère lundi ou mardi te donner trois bonnes heures.

« Vivons donc d'espoir jusque-là. En attendant, à toi toutes mes pensées!

« D. »

« 15 décembre.

« Impossible de rien changer à mon rendez-vous, pauvre ami. Ainsi donc, à mercredi, de midi à une heure, je serai chez toi.

« Mille bons baisers.

« D. »

« 18 décembre.

« Notre bonheur est tout à fait renversé, mon ami. Me voilà retombée plus malade que jamais. Mon médecin m'a condamnée à un régime de religieuse. Il est même question de ne plus jouer d'un grand mois! et de rester au lit tout ce temps. Je suis désolée et

me voilà aussi malade d'esprit que de corps! Ce qui est affreux est de n'oser me plaindre hautement. Les détails de mon indisposition n'ont rien d'intéressant pour ceux qui ne m'aiment que tièdement. Plains-moi donc, toi, qui as quelque raison de penser autrement. Je vais passer un temps bien triste en la seule compagnie de ma fille. Toute émotion m'est sévèrement interdite... Enfin je vais tâcher de ne pas trop rager. Toi, mon ami, avant de te plaindre, songe à ma pénible position. Elle te donnera le courage de te trouver moins malheureux. Je te serre la main bien tendrement et j'espère en l'avenir!

« A toi de cœur.

« D. »

« 4 janvier 1840.

« Depuis ta dernière lettre, mon cher Félix, j'ai pris vingt fois la plume et vingt fois j'ai commencé vingt lettres qu'ensuite j'ai déchirées. Il y a deux jours encore je voulais envoyer chez toi! puis je me suis arrêtée. Que te dire, en effet, avant de savoir si la bonté que me témoignait ta lettre était la suite d'un espoir! ou l'expression sincère d'un ami. L'époque était belle pour me convaincre, j'ai donc attendu! Rien. Tu es fâché, je le vois, et, traitant mon silence d'impolitesse, tu me payes de la même monnaie. Puisses-tu pourtant, pauvre âme, n'être pas plus coupable que moi! En tout cas je te tends la main la première: me repousseras-tu? Et pour une heure d'amour fouleras-tu aux pieds les années d'amitié que je t'offre? Viens donc, que je te dise combien il m'en a coûté de t'affliger. Viens, et peut-être m'aimeras-tu encore! mais cette

fois comme je le veux, pour te savoir et te faire heureux.

« D.

« Dimanche, à 4 heures, je serai chez moi. »

« 6 janvier 1840.

« Tu refuses de me voir! sans doute parce que tu tiens à me garder coupable dans ta pensée. Moi, je te tendais la main pour me justifier. Il faut donc, puisque tu le veux, que nos positions restent ainsi. Je t'ai fait *souffrir*, dis-tu? Pauvre Félix! Et c'est pour ne pas te faire malheureux que j'ai brisé ma chaîne; c'est pour te faire mon ami que je voulais te revoir et te parler! Ta volonté est ferme, dis-tu. Mais si tu as celle de vouloir me haïr, sache bien que mon cœur se gonfle à l'idée que je vais être pour toi une femme sans âme et presque sans pudeur. Car tout le passé me place bien pauvrement dans ton esprit. Je t'ai voulu, je t'ai pris, comme un besoin de la tête. Puis, après quelques heures, non d'amour, mais de sens, je t'ai laissé! J'ai eu l'air de mépriser ta plainte, ta dernière plainte, ta dernière lettre enfin si bonne, si affectueuse. Tout cela, tu le sais, et, si tu ne me hais pas encore, sans doute tu me méprises.

« Et tout cela doit rester ainsi. C'est affreux à penser. Aussi je me débats sous ta résolution et malgré ta lettre d'hier je prie et j'espère encore, je ne rougis pas de mon insistance, tu as l'esprit trop juste et le cœur trop bon pour y voir autre chose que le besoin de rester moins basse à tes yeux. Ne crains rien de ma présence, ce n'est point une coquette que tu trouveras, mais une femme affectueuse et reconnaissante

de ta démarche. Une femme dont l'âme vaut quelque chose quand sa tête ne l'entraîne pas. Viens ! Je t'attendrai mardi à 1 heure.

« D.

« Réponds-moi de suite. »

« Je ne vous ai point répondu, mon cher Félix, d'abord parce que je ne le pouvais pas, et ensuite parce que votre lettre m'avait laissée plus qu'embarrassée. La position qu'elle me proposait m'a premièrement révoltée, et j'ai eu besoin du temps qui s'est écoulé depuis, pour n'avoir à vous parler aujourd'hui que de la tristesse qu'elle a laissée dans mon cœur. Peut-être ma conduite mal comprise par vous est-elle la seule cause du peu d'estime que vous me témoignez. J'aime à le croire, et je veux me faire bien plus coupable encore pour m'obliger à vous accuser moins. Oui, mon pauvre Félix, j'ai joué avec votre repos, je vous ai fait malheureux quelques jours, et vous voulez m'en punir. Soyez meilleur que moi, qui ai trop peu d'amour-propre pour avoir calculé mes torts. Vous qui avez agi de sang-froid, vous m'accablez volontairement. Car si courte que soit notre liaison, vous m'avez assez connue pour savoir que si ma tête est légère mon âme est grande et délicate. Je suis donc punie! et vous êtes vengé. Je n'en garde ni rancune, ni colère, mais je veux que vous redeveniez ce que vous devez être. Ecrivez-moi donc que vous n'avez jamais pensé que j'accepterais ce que vous me proposiez, et que, si je l'eusse fait, vous me priveriez, *vous*, du seul bonheur que je réclame encore — celui de vous appeler mon ami.

« D. (1) »

(1) Toutes ces lettres sont inédites.

Arvers ne nous a pas dit de quelle nature était la proposition qu'il avait faite à Déjazet, mais évidemment il ne tenait pas à son amitié, du moment qu'il avait perdu son amour. Il s'en serait probablement contenté si la trahison était venue de lui au lieu de venir d'elle, car les hommes sont tous les mêmes!...

Est-ce le dépit, je ne dis pas le chagrin, qui à ce moment apporte un certain trouble dans sa vie? Ce qu'il y a de sûr, c'est que, du 4 juillet 1839 au 17 janvier 1841, il ne donna pas signe de vie au théâtre, et qu'il n'y a pas une seule lettre de Tattet de cette époque dans sa correspondance. Par exemple, il se dédommagea en 1841. Dans l'espace de trois mois, il fit représenter au Vaudeville un acte en prose avec d'Avrecourt, intitulé *les Vieilles Amours*, et, à la Comédie-Française, trois actes en vers, *le Second Mari*, qui disparut de l'affiche après onze représentations. Puis il partit pour l'Italie : un voyage dont pas un de ses biographes n'a parlé et qu'il avait toujours désiré faire. Il ne fut pas long, d'ailleurs. Parti de Paris le 22 juillet 1841, Arvers était de retour à Joigny, berceau de la famille de sa mère, qui était allée l'y attendre, le 8 septembre.

J'ai sur ma table son carnet de voyage (1). Je n'en sais pas de plus minutieux ni de mieux tenu. Pas un article n'y est oublié, fût-il seulement de deux sous. On dirait d'une bonne ménagère ou mieux d'un homme envoyé en mission qui note ses moindres dépenses pour justifier l'emploi de son temps et de son argent. En voulez-vous une idée? Voici le détail de ce qu'il dépense avant son départ.

(1) On en retrouvera la production intégrale à l'Appendice de ce volume.

Passeport	14 fr.
Achat d'un sac de nuit	11 »
Adresses en cuivre pour les malles	3,50
Cadenas pour la valise	1,50
Objets de toilette, plumes, encrier, etc	9,25
Toile gommée pour brosses et savon	0,50
Total	39,75

Voici maintenant la récapitulation de ses dépenses générales, faite à son retour :

Transports	379,05
Nourriture et logements	194,15
Custodes	10,90
Achats	147,30
Dépenses diverses	59,35
Total	790,75

En caisse le jour de mon départ	601,15	931,25
Touché le 24 août, effet Bourcier à Lyon	320 »	
Erreurs dans la conversion des monnaies étrangères évaluées trop cher.	10,10	
En caisse le jour de mon arrivée à Saint-Aubin [près Joigny]		141,50

En somme, si l'on défalque du chiffre total de 790 fr. 75 le montant de ses achats et de ses dépenses diverses, on constate qu'Arvers, pendant les quarante-cinq jours qu'avait duré son voyage, avait dépensé la somme de 583 fr. 20, — soit environ 12 francs par jour, et, pour la nourriture et le logement, un peu moins de 5 francs.

Veut-on savoir à présent quelle était la nature de ses achats et de ses dépenses diverses ? Son carnet va nous le dire :

A Lyon, il dépense 17 sous au café et 1 fr. 25 pour faire réparer son étui à chapeau et ses guêtres.

A Laurent-du-Pont, ou plutôt à la Grande-Char-

treuse, il achète une médaille de saint Bruno et un chapelet — probablement pour sa mère, — coût : 1 franc.

A Grenoble, il achète une paire de gants pour..............................	2 fr. 50
A Chambéry, l'itinéraire de Quadri pour.	3 fr. 35
A Venise, de l'essence de rose en flacons, pour	15 fr. 40
A Venise, des pipes (!) pour.........	16 fr. 70
— des bonnets de laine (!) pour.	6 fr. 75
A Genève, 2 cents d'aiguilles assorties pour	5 fr.

Ces derniers articles constituent sa grosse dépense. Le reste se chiffre par deux sous, quatre sous, dix sous, pour bonnemains aux custodes et autres pourboires.

Quant à son itinéraire, il diffère peu de ceux qu'on suivait alors : — Auxerre, Rouvray, Beaune, Châlons, Lyon, Grenoble, Chambéry, Saint-Jean-de-Maurienne, Modane, Lans-le-bourg, Turin, Novarre, Milan, Treviglio, Chiari, Brescia, Vérone, Vicence, Padoue, Venise, Arona. — Milan, Baveno, le Simplon, Brigue, Sion, Vevey, Genève, Saint-Cergues, Dijon, Semur, Saint-Florentin, Joigny.

Inutile d'ajouter qu'Arvers visita en route tout ce qu'il y avait de curieux et qu'il en rendit compte à sa mère. — Je n'ai retrouvé entre les feuillets de son carnet de voyage que deux lettres à elle écrites, et toutes les deux de Milan. Les voici :

« Milan, 11 août 1831.

« Je dois te dire avant tout, ma bonne mère, que j'avais fait dans ma dernière lettre un jugement témé-

raire en supposant que tu ne te serais pas informée des mesures à prendre pour m'écrire ici. J'ai trouvé en arrivant ta lettre du 26 juillet, qui était très régulièrement arrivée ; ainsi, réparation complète.

« Je reprends la suite de ma narration que j'ai laissée à mon retour de la Grande-Chartreuse. Il faudrait tâcher d'avoir une carte et de suivre les pays que je vais successivement t'indiquer, sans cela il te sera bien difficile de comprendre notre marche. Tourtillier ou Mouchon doivent avoir cela.

« Nous ne sommes revenus à Grenoble que pour y coucher ; le 31 août, à 8 heures du matin, nous sommes partis pour les eaux d'Aix-en-Savoie, et nous sommes passés devant le château de Touvet, qui m'a paru fort beau et surtout dans une fort belle situation. Nous sommes arrivés à Chambéry, où nous n'avons fait que dîner, et, le soir du même jour, à six ou sept heures, dans la petite ville d'Aix. C'est un endroit très renommé par ses eaux sulfureuses, qui passent pour très efficaces pour les affections rhumatismales. C'est de plus, comme Bade, un rendez-vous de plaisirs : aussi tout y est fort cher, et nous n'y avons séjourné que deux jours, pendant l'un desquels nous avons été à un petit quart de lieue voir le lac du Bourget, sur lequel un bateau à vapeur vous promène moyennant la bagatelle de vingt sous. Ce lac, de deux lieues de long à peu près, et tout entouré de hautes montagnes, est une chose charmante. Les eaux en sont d'un bleu que je n'avais encore vu nulle part, et de plus elles produisent d'excellentes truites, dont nous avons mangé. Un simple omnibus nous ramenés d'Aix à Chambéry, que cette fois nous avons visité. C'est une ville entièrement entourée des hautes montagnes des

Alpes, dont elle reçoit naturellement toutes les eaux, ce qui lui a fait donner le nom peu poli, mais expressif, de *Pot de chambre* de la Savoie. La ville, du reste, toute française par sa construction, ses habitudes et sa langue, n'a pas de physionomie bien particulière; nous n'y avons remarqué que les charmants uniformes des troupes sardes, infiniment plus élégants que nos vilains shakos et nos horribles pantalons rouges.

« Aussi, après vingt-quatre heures de séjour, nous nous sommes disposés à partir. Nous avons fait marché avec un voiturin pour nous conduire à Turin, en Piémont, éloigné de Chambéry de soixante lieues environ et qui en est de plus séparé par la chaîne des Alpes qu'il faut traverser. Nous nous sommes accordés moyennant 35 francs chacun, mais à la charge par le voiturin de payer chaque soir la dépense du souper et du coucher, le déjeuner restant seul à nos frais. C'est la manière ordinaire de traiter avec eux. Le voiturin n'est pas un homme avide, comme les entrepreneurs de messageries, c'est en général un brave homme qui s'affectionne à ses voyageurs, dont il se considère comme responsable; aussi, le souper qu'il fournit est-il toujours aussi convenable que le permettent les pays où vous vous arrêtez. Nous avons été très convenablement nourris et hébergés par le nôtre, qui nous a rendus à notre destination en quatre jours, en nous faisant traverser toute la Savoie, c'est-à-dire Aiguebelle, où nous avons couché le premier jour. Saint-Jean-de-Maurienne qui produit, outre les petits ramonneurs qu'on voit à Paris, une affreuse population de crétins et de goîtreux dont on attribue l'infirmité a la crudité de l'eau de neige fondue qui

compose leur boisson ordinaire. Le 4 août, nous avons couché à Modane, n'ayant cessé, depuis notre départ de Chambéry, de voyager entre d'énormes montagnes couvertes de sapins et couvertes de neiges, desquelles tombaient de distance en distance de belles cascades qui allaient se perdre dans le torrent de l'Arque, qui roulait à nos pieds entre d'énormes rochers avec un bruit magnifique. Du reste je dois te dire que dans un pays aussi sauvage il est impossible d'avoir des routes plus belles et mieux entretenues : le gouvernement piémontais a un soin tout particulier des voies de communication et la route de Paris à Versailles n'est pas plus unie que celle qui traverse les Alpes.

« Partis le 5, de bonne heure, nous sommes arrivés à 10 heures du matin à Lans-le-bourg, petit village au pied du mont Cenis, où nous avons déjeuné. Là nous avons laissé notre voiturin faire remorquer son carrosse par des mules qui sont là tout exprès, et nous avons fait l'ascension à pied en prenant de petits sentiers qui abrègent de moitié le chemin sinueux que les attelages sont obligés de suivre. Ce passage, dangereux quelquefois en hiver à cause des neiges et des ouragans, est, en été, la chose du monde la plus innocente, et, si ce n'était pas la fatigue de monter pendant quatre heures en plein soleil, ce serait une vraie promenade de petite maîtresse ! Aussi nous en sommes-nous fort bien tirés : arrivés sur le sommet, lequel est élevé de plus de mille toises au-dessus du niveau de la mer, nous avons trouvé un charmant petit lac formé par l'eau des pluies et quelques sources venant des montagnes voisines, et dont la vue ne nous a pas peu étonnés à cette hauteur. Là notre voiturin nous a rejoints et c'est avec lui que nous avons descendu l'autre

côté de la montagne, celui qui regarde l'Italie. Or, de ce côté, la montagne est tout à fait à pic, et on n'en descend que par un chemin taillé à vif dans le roc et qui tourne sur lui-même comme un escalier : on ne peut pas se faire idée de l'immensité de cet ouvrage ni du spectacle que présente de loin cette route de deux lieues qui serpente sur elle-même, entre deux magnifiques cascades formées par la Doire, qui va se jeter dans la vallée de Suze. Le reste de notre route jusqu'à Turin n'a plus rien offert de particulier. C'est le 6 août, à six heures du soir, que nous avons fait notre entrée dans cette capitale, dont l'aspect général m'a beaucoup plu. C'est une grande et belle ville, neuve et fort bien alignée, dont les places et les rues sont fort larges et qui a tout à fait l'apparence d'une capitale : on y parle presque partout le français. J'y ai visité deux théâtres dont je n'ai pas été aussi content, mais, en somme, il m'est resté de cette ville, de la politesse des employés auxquels nous avons eu affaire et généralement des bons procédés que nous avons rencontrés partout une opinion très favorable.

« Ecris-moi maintenant à Venise, poste restante, et toujours avec les mêmes précautions d'affranchissement.

« Dans ma prochaine lettre, je te parlerai de Milan et je te dirai où il faudra m'écrire.

« Adieu, nous nous portons à merveille, mais nous sommes dévorés par les cousins.

« Je t'embrasse mille fois.

« F. A. »

« Milan, 28 août 1841.

« Je t'ai écrit de Venise et je t'ai parlé de mon voyage jusque-là. Quant à mon séjour dans cette ville, il a été fort agréable, malgré la quantité prodigieuse de cousins qui m'ont mis la figure et le corps dans un état méconnaissable et, à cela près, je peux bien dire que c'est la partie la plus intéressante de tout mon voyage. Tu sais aussi bien que moi que Venise est une ville au milieu de la mer, qui n'a d'autres rues que des canaux et d'autres voitures que des gondoles. Il y a cependant une grande et magnifique place, celle de Saint-Marc, et quelques petites voies de communication pour les gens de pied. Mais ces ruelles, dont la plus large n'a pas six pieds et dont quelques-unes en ont à peine trois, sont des labyrinthes inextricables, où les gens du pays eux-mêmes ont peine à se retrouver. Les vraies rues, comme je l'ai dit, sont des canaux bordés de palais de marbre dont les pieds baignent dans l'eau : malheureusement, toutes ces splendeurs ne sont plus guère que des ruines. Les églises, dont le nombre a toutefois été très diminué, conservent encore leur ancien éclat. Elles offrent en architecture, en sculpture et en peinture la réunion la plus merveilleuse de tous les chefs-d'œuvre de l'art italien. J'en ai revu beaucoup que Bonaparte avait fait transporter en France et que, lors de sa chute, on a rendus à leur pays natal. De ce nombre sont les chevaux du Carrousel qui sont remontés sur leur église de Saint-Marc, et le lion du même Saint-Marc qui est revenu sur sa colonne de la petite place. Pour ma part, j'aime autant cela. Il faut que les choses soient vues à la place pour laquelle elles ont été faites, et je ne comprends pas plus le lion de Saint-Marc dans la cour

des Invalides que l'Obélisque de Luxor sur la place Louis XV. Les six jours que nous avons passés à Venise ont été remplis par les visites de ces nombreux édifices et je t'assure qu'il ne nous a pas fallu perdre de temps. Nous sommes partis mercredi soir, et jusqu'ici Venise est la seule ville que j'aie quittée avec regret. Nous avons repris la route qui nous y avait conduits, mais cette fois en diligence, et nous sommes à Milan depuis hier. Nous en repartirons demain ou après et nous allons nous diriger sur Genève, en visitant le lac Majeur et les îles Borromées, et en traversant le Simplon. Ce trajet demande cinq ou six jours, et en supposant que nous partirons demain, 29, nous ne serons guère à Genève avant le 4 septembre. Il faudra bien s'arrêter deux jours à Genève, d'où nous partirons tout droit pour Dijon. Au surplus, à Genève, je saurai exactement mon affaire, je t'écrirai une dernière lettre qui t'indiquera avec exactitude le jour de mon arrivée.

« En somme, tout va bien, toujours à l'exception des cousins qui me font ressembler à un homme atteint de la rougeole ; notre voyage jusqu'ici a été charmant et favorisé par un temps superbe. La partie qui reste à parcourir promet également d'être fort intéressante et le tout sera dignement couronné par le retour qui me rendra ces bons soins maternels et cette bonne affection qui vaut bien les plaisirs du plus beau des voyages.

« A bientôt. Je t'embrasse comme je t'aime (1). »

« F. A. »

(1) Lettres inédites.

V

Ce voyage d'Arvers en Italie semble avoir marqué la fin de son bonheur ou de sa « veine ». A dater de 1842, il n'eut plus guère, en effet, que des déboires et des chagrins. C'est au point qu'à un moment il voulut renoncer au théâtre. Mais Tattet, heureusement, était là pour le remonter.

« ... Tu aurais bien tort, mon cher ami, de te décourager, car les théâtres ont toujours été ce qu'ils sont. Quand tu as donné *les Deux Maîtresses*, c'était un directeur-acteur qui avait aussi le Vaudeville. Au lieu d'Ancelot, c'était Arago (1). Mais le nom ne fait rien à la chose. Est-ce que le Gymnase, avant d'être à Poirson, n'était pas inféodé à Scribe? Dartois n'avait-il pas les Variétés? Si tu avais été arrêté autrefois par les raisons que tu me donnes aujourd'hui, nous serions privés de trois ou quatre de tes charmantes fantaisies. Je te supplie donc de persister quand même et de me dire où en sont les pièces commencées avec Vaulabelle (2) et Davrecourt... » (3).

Où elles en étaient? Mon Dieu, c'est bien simple. *Les Anglais en voyage*, vaudeville en un acte, avec Abel d'Avrecourt, fut représenté aux Variétés le 1er juillet 1844. Quant à la pièce qui aurait été écrite en collaboration avec Vaulabelle, je n'en trouve aucune trace, à moins qu'Arvers l'ait signée tout seul, auquel cas ce serait peut-être *Suzon et Suzanne*,

(1) Alfred Arago.
(2) Le frère de l'historien ; — il signait « Jules Cordier ».
(3) Lettre inédite.

vaudeville en deux actes, qui fut joué au Vaudeville le 27 septembre 1845.

Deux mois après, le 23 novembre, Arvers perdait sa mère. Ce fut le plus grand chagrin de sa vie, car, s'il n'habitait pas avec elle, il la voyait matin et soir, et elle avait pour lui des soins qui allaient lui manquer au moment où il en aurait le plus besoin.

Le jour même de cette perte, Tattet lui écrivait de Fontainebleau :

« Non, tu ne seras pas seul au monde et de bons amis te resteront. Alors, mon très cher, tu ne les négligeras pas comme tu le fais, et tu viendras passer des semaines et des mois entiers avec eux. Cet affreux mois de novembre est le mois des anniversaires. C'est le 4. que j'ai perdu mon pauvre père, il y a huit ans! Que de choses ont coulé sur mon fleuve depuis cette épreuve! Le 19 novembre, j'ai eu trente-six ans. Voilà certes une chose accablante. Quoi! en 1849 j'aurai quarante ans! c'est à ne pas croire. Sais-tu que, si tu veux te marier, il est grand temps que tu t'y prennes. T'ai-je dit que nous avions été faire une visite à Biard, qui demeure dans nos environs? Je te conduirai chez cette victime du grand Victor Hugo. C'est un homme charmant, comme toujours, et il nous a vivement intéressés. Son atelier est curieux (1). »

Se marier! hélas! Arvers n'y avait songé qu'une fois dans sa vie, et l'on sait comment s'était évanoui ce rêve de bonheur. Il écrivait aux environs de 1830 :

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage
Comme un port où le cœur, trop longtemps agité,

(1) Lettre inédite.

Vient trouver, à la fin d'un long pèlerinage,
Un dernier jour de calme et de sérénité.

Une femme modeste, à peu près de mon âge.
Et deux petits enfants jouant à mon côté ;
Un cercle peu nombreux d'amis du voisinage,
Et de joyeux propos dans les beaux soirs d'été.

J'abandonnais l'amour à la jeunesse ardente,
Je voulais une amie, une âme confidente,
Où cacher mes chagrins qu'elle seule aurait lus ;

Le ciel m'a donné plus que je n'osais prétendre ;
L'amitié, par le temps, a pris un nom plus tendre
Et l'amour arriva qu'on ne l'attendait plus (1).

Cependant Mme Desmalter, qui pestait de le voir rester garçon, sachant quelle existence était la sienne, lui avait offert plusieurs fois des partis avantageux : il avait toujours refusé, sous un prétexte ou sous un autre. Peut-être, après la mort de sa mère, aurait-elle fini par le décider à prendre femme, mais elle lui fut ravie à son tour (2) au mois d'octobre 1847, et ce nouveau deuil, survenant après l'autre, le jeta dans une humeur noire que la maladie ne fit que rendre plus sombre.

Vainement Tattet s'efforçait de l'attirer à Fontainebleau, en lui vantant les magnifiques ombrages de la

(1) Sonnet publié dans *Mes Heures perdues*, immédiatement avant le sonnet « imité de l'italien ».

(2) Le 2 octobre 1847, d'Avrecourt écrivait à Arvers :

« Mon cher ami, M. Rousset sort de chez moi et me charge de vous transmettre une bien mauvaise nouvelle. Mme Desmalter, pour laquelle vous avez, je le sais, une très vive affection, est très malade et malheureusement il reste peu d'espoir de guérison : c'est un ulcère au gros intestin. J'ai pensé qu'il était inutile de vous écrire dans la Nièvre, car certainement vous êtes en route ou peut-être même arrivé. Il serait à désirer que vous vous transportassiez le plus tôt possible chez cette dame... »

(Lettre inédite). Arvers était allé passer quelques jours au château de Pruneveaux (Nièvre), chez son ami Ernest Lafond.

forêt (1) : Arvers, qui venait de quitter son appartement du boulevard Saint-Martin (n° 31) pour aller habiter rue Neuve-Saint-Nicolas, 58, devenait de plus en plus sédentaire et ne voyait assez régulièrement qu'Abel d'Avrecourt, son dernier collaborateur.

Il est vrai que les événements n'étaient pas faits pour lui mettre du baume au cœur. En 1830, il avait tiraillé derrière les barricades, avec Tattet, Farcy, Brizeux et tant d'autres, pensant bien qu'il travaillait pour la République. La République s'était fait attendre dix-huit ans, et depuis qu'elle était venue, en dépit des prouesses héroïques de Lamartine, elle n'avait rien épargné pour le détacher d'elle.

Le 19 juillet 1850, il écrivait :

« Vive le Président ! car, en vérité, cet enfant va très bien.

« Savez-vous qu'il vient de donner une petite loi qui ôte la moitié de leur influence aux journaux, ces grands faiseurs de révolutions (2) ? C'est ce que M. Victor Hugo appelle une violation de la Constitution. Or, on a remarqué que chaque fois que cette pauvre Constitution est violée, c'est le signal du retour de la con-

(1) Le 7 août 1847, il lui écrivait :

« Mon cher ami, j'irai bientôt te voir dans ta nouvelle demeure, car nous comptons partir prochainement pour Paris, Compiègne et le château de Ducléré. Je suis fâché que tu n'aies pas eu la bonne idée de venir passer quelques jours avec nous ici. Tu aurais pris une provision de forêt, tu te serais retrempé dans notre air et tu aurais remplacé le soleil, la rue et le tumulte par l'ombrage, les bois et le repos. » [Lettre inédite.]

(2) Il avait pris tellement en haine le métier de journaliste, qu'il mandait à un ami, au mois d'août 1848 :

« Quand vous m'écrirez, ne mettez donc pas *homme de lettres* sur l'adresse. J'avais caché cela dans la maison. Il y a de quoi faire donner congé. »

Il venait d'emménager rue Neuve-Saint-Nicolas.

fiance et de la reprise des affaires. Les comptes hebdomadaires de la Banque et le tableau du produit des revenus indirects, publié par *le Moniteur*, témoignent de cet état de prospérité, qui n'attend pour être complète que la suppression totale de la République...

« Ah! oui, la Révolution de Février, j'en ai entendu parler sur la côte de Coromandel. Eh bien, Monsieur, la Révolution de Février a fait le bonheur de la France pour l'avenir, car, pour ce qui est du présent, je ne vous cacherai pas qu'elle a ruiné, pas mal de monde, mais ruiné, là, à plates coutures. Quand la République fait les choses, elle ne les fait pas à moitié ; si bien que ceux qui dînaient chez Véry dînent aujourd'hui à quarante sous, ceux qui dînaient à quarante sous dînent à dix-huit, et ceux qui dînaient à dix-huit ne dînent plus du tout (1). »

Cette lettre n'a pas besoin de commentaire : elle laisse percer suffisamment le dépit du libéral désabusé.

Vers le même temps, son ami Tattet, qui partageait, sans y mettre autant d'amertume, son ressentiment politique (2), lui écrivait encore de Fontainebleau :

(1) Lettre publiée par M. Glinel.

(2) Je lis, en effet, dans sa correspondance de cette époque :

« Alexandre t'a dit sans doute que « notre ami », le cuisinier Montrougeaud, était président du club des domestiques. Gare à nous! Tu viens de faire tes Pâques et ta première communion politiques. J'imagine que tu n'as pas adopté la liste de la réforme. Quelle audace de recommander de tels noms! C'est pour le coup que nous aurions l'aristocratie de la blouse. Il faut s'en tenir à la phrase de Victor Hugo : « Ni bonnets rouges, ni talons rouges. » Du reste ces braves gens, avec leurs corporations, nous replongent en plein moyen âge. Aujourd'hui la société est sacrifiée à l'individu. J'aimais mieux le christianisme qui faisait juste le contraire, et toi? »

A Félix Arvers : — Lettre inédite du 25 avril 1848.

« ... Nous sommes perdus. L'armée est socialiste, et l'on ne peut plus compter sur elle ; les campagnes elles-mêmes sont gangrenées jusqu'à

« Que deviens-tu? quels sont tes projets? resteras-tu à Paris? iras-tu à la campagne? Si je passe quinze jours à Bury, je te l'écrirai et tu aurais la ressource de M. d'Avrecourt qui habite, je crois, Montmorency. J'apprends des morts de tous les côtés. Hier, c'était madame Carron qui allait retrouver son homonyme; c'était cette pauvre madame Vallier, cette ancienne amie de la famille. Aujourd'hui, c'est la mère de Sallandrouze et bien d'autres. Notre tour viendra bientôt sans doute et c'est pour cela qu'il ne faut pas trop nous perdre de vue, et que je saisirai toutes les occasions qui se présenteront de te presser les mains et de te répéter que je t'aime du fond de mon cœur (1). »

Pauvre Tattet, il ne savait pas dire si juste! Depuis quelque temps Arvers souffrait d'une maladie de la moelle épinière, compliquée de rhumatismes. A la fin du mois d'août 1850, sur le conseil de son médecin et après avoir arrangé ses affaires (2), il se décida à aller

la moelle et le corps social tombe en pourriture. La nouvelle Chambre ne nous sauvera pas et nos anciens représentants ont bien du mal à s'arracher au rocher parlementaire où ils restaient collés comme des huîtres. Dis-moi donc, mon vieil ami, si l'avenir te semble aussi sombre qu'à moi. »

Au même. — Lettre du 18 mai 1849.

« ... Il paraît que notre Président est résolu à aller rondement et que l'armée n'est point aussi mauvaise que je le supposais. Qu'elle vote mal, mais qu'elle se batte bien, c'est à présent l'essentiel. »

(1) Lettre inédite.

(2) Le 26 août 1850, le docteur Dicharry lui écrivait :

Monsieur,

« Je vous envoie selon vos désirs ma petite note. J'approuve votre détermination. Un homme seul, du moment qu'il est malade, sent un trop grand vide autour de lui. J'irai, si vous le permettez, vous faire quelques visites d'amitié.

« Reprenez votre ancien courage, tous les malades ne meurent pas et vous serez certainement du nombre.

« Votre tout dévoué

« Dr DICHARRY.

« rue des Marais-Saint-Martin, 29. »

faire une cure à Melun dans une maison de santé. Cette fois, il se rapprochait de Fontainebleau. Mais sa mauvaise chance voulut que Tattet fût alors chez son ami Ducléré, au château de Maulny près Ballon, dans la Sarthe. A cette nouvelle, Tattet lui écrivit :

« 16 septembre 1850.

« Mon cher petit Arvers, je veux un mot de toi pour savoir comment tu te trouves de ton traitement. J'espère qu'en ce moment tu en éprouves un mieux sensible et que ce n'est pas en vain que tu subis l'épreuve de l'eau et descends courageusement dans le septième cercle de l'enfer du Dante.

« Pour moi, depuis mon arrivée ici, je suis très souffrant et très maussade, avec des maux d'entrailles et d'estomac qui m'aigrissent singulièrement le caractère. Donne-moi des nouvelles de ta pièce (1) et dis-moi si les journaux t'arrivent exactement. As-tu vu Girard et Feray? J'ai reçu une lettre de Guttinguer, qui va bientôt revenir à Paris. Il écrit toujours *à mort* dans *le Corsaire*, ce qui est une assez triste façon de faire passer le temps.

« Mon pauvre vieux, je ne suis plus heureux décidément que dans ma maisonnette que je ne quitterai guère plus, à ce que je vois. Fini des voyages et des déplacements ! Cela n'est bon que lorsqu'on est jeune, curieux, avide d'émotions nouvelles et de romanesques aventures. A mon âge, il faut rester dans le nid que l'on s'est fait et ne pas lâcher la proie pour l'ombre, comme le chien de la fable.

(1) *Le Banquet des Camarades*, représenté au Gymnase pour la première fois, le 13 septembre 1850.

« Adieu, mon cher ami, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur (1). »

Quelques jours après, ayant reçu d'Arvers des nouvelles plutôt mauvaises, il lui écrivit de nouveau :

« Maulnay, le 22 septembre 1850.

« Mon cher ami, tu me parais perdre courage bien vite, et tes idées ne sont pas de la couleur dont je les voudrais. Aie donc plus de confiance dans ton traitement et ne songe pas à quitter ton docteur avant d'éprouver un mieux sensible. Ce qu'il te dit est très juste, et mon Wertheim me parlait ainsi. Si tu ne peux marcher, que ferais-tu de plus à Paris qu'à Melun? Pour moi, j'espère que tout ira bien à force de mal aller.

« J'ai ouvert les journaux de lundi avec empressement, je croyais qu'ils allaient me parler du *Banquet des Camarades*. Janin nous a conté des fables et Lireux la féerie du Cirque, ce qui nous a fort attrapés. Peut-être vont-ils nous dédommager aujourd'hui! Je continue à m'ennuyer passablement et à soupirer régulièrement tous les matins après mon cher Fontainebleau. A force de vivre dans la forêt, je suis devenu un homme des bois. J'ai pour distraction le billard dans la journée et le whist le soir. Te rappelles-tu les bonnes parties que nous faisions jadis à Bury et les fureurs que me causait ma défaite? Comme ces temps-là sont déjà loin de nous! Maintenant il m'est aussi indifférent de gagner que de perdre, et je ne me fâcherais plus contre Bernard, ne voulant pas absolument allumer ses quinquets. De plus,

(1) Lettre inédite.

comme il faut toujours jouer avec plus fort que soi, et qu'il y a entre Ducléré et moi la différence qui existait entre nous deux, cela ne m'amuse que médiocrement.

« La chasse n'est pas non plus ce que j'aime, bien qu'elle soit superbe ici et très bien gardée. Quant à la bibliothèque du château, je commence à la savoir sur le bout du doigt, et c'est une terrible ressource de moins. Je te dis tout cela, mon cher petit Arvers, non pas pour t'apitoyer sur mon sort, mais pour que le tien te semble moins dur. Heureusement que le temps, comme le dit notre adorable madame de Sévigné, ôte autant de chagrins qu'il en donne.

« Adieu, mon *fidus Achates*, je te quitte pour faire lire et écrire mon fils. Ma femme, elle, se charge de Jeanne, elle t'envoie mille bonnes amitiés. Je serai à Fontainebleau le 3 ou le 4, et irai te voir le lendemain de mon arrivée.

« Je te trouverai sorti de la crise et grand garçon, il faut l'espérer.

« Adieu encore, je t'embrasse de tout mon cœur et suis bien entièrement á toi.

« ALFRED TATTET (1). »

L'espérance de Tattet fut déçue : il arriva à Fontainebleau juste à temps pour voir son ami quitter la maison de santé de Melun, où son état empirait de jour en jour.

Le 25 octobre, Arvers entrait à la maison Dubois, et le 10 novembre il en sortait les pieds devant pour

(1) Lettre inédite.

aller dormir dans le petit cimetière de Cézy, à côté de ses père et mère (1).

L'avant-veille de sa mort, il avait encore trouvé le moyen de faire de l'esprit, tant la nature l'avait gâté sur ce point!

Après s'être confessé à l'abbé Coquereau (2), son ancien camarade de l'Ecole de droit, qu'il avait demandé à l'exclusion de tout autre prêtre, il le rappela pour lui dire :

— Ah! Coquereau, j'ai oublié une des graves fautes de ma vie.

— Et laquelle, mon Dieu?

— J'ai dit du mal de Charles X.

C'était vrai. Au mois d'août 1830, quand tout le monde lui jetait la pierre, Arvers avait dit au vieux roi de dures vérités. Mais c'était là colère de poète — et autant en emporte le vent!

(1) Il mourut le 7 novembre, à 4 heures du soir, et ses obsèques eurent lieu le dimanche 10 novembre, à 8 heures et demie du matin, en l'église Saint-Laurent, sa paroisse. — Par son testament olographe du 1er mai 1850, déposé le lendemain de sa mort chez Me Mouchet notaire à Paris, il avait légué son patrimoine (27.000 francs environ) à François-Emmanuel Poullain, âgé de 15 ans, fils de son correspondant à la maison Dubois — celui-là même qui m'a confié les papiers du poète.

(2) L'abbé Coquereau avait, en 1840, en qualité d'aumônier de *la Belle-Poule*, ramené, avec le prince de Joinville, les cendres de Napoléon. Il venait d'être nommé aumônier en chef de la flotte, quand Arvers mourut. C'était ce qu'on appelle un bon vivant. Il s'était lié, sur *la Belle-Poule*, avec Arthur Bertrand, fils du général, qui lui offrit, quelque temps après, à dîner au *Café de Paris*, sans souci du qu'en-dira-t-on. L'abbé Coquereau portait, au lieu d'une soutane, une redingote noire à une rangée de boutons, ce qui le faisait ressembler à un pasteur protestant, et donna lieu sans doute à cette boutade de je ne sais quel muscadin du *Café de Paris* : « Coquereau ? mais c'est le masculin de Coquerel ».

CHAPITRE V

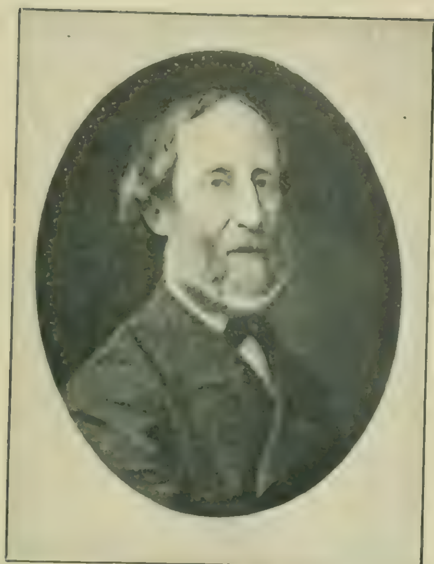
SON FRÈRE

I. — Une lettre de Paul de Musset à l'auteur de ce livre. — Son portrait. — Sa piété pour la mémoire de son frère. — Confiance qu'il lui inspirait. — Services qu'il lui a rendus. — *Lui et Elle*. — Une lettre de Paul de Musset à ce sujet. — Deux *Entretiens* de Lamartine sur le poète des *Nuits*. — Protestation de Paul de Musset à ce sujet. — Variantes d'un sonnet d'Alfred de Musset où Lamartine est pris à partie. — Un Souvenir de Gustave Claudin.

II. — Enfance et jeunesse du comte d'Alton-Shée. — Un pair de France âgé de neuf ans. — Sa parenté avec Sainte-Beuve. — Une lettre inédite du critique des *Lundis* sur sa nomination de sénateur. — Audace de page. — Un mémoire inédit de d'Alton-Shée sur son premier voyage en Italie. — *Ebauches d'amour*. — Un bal masqué à San-Carlo, de Naples.

III. — Chute du roi Charles X. — Débuts de d'Alton-Shée à la Chambre des pairs. — Lettres inédites du comte de Montalembert. — « Ni catholique, ni chrétien. » — D'Alton-Shée après la Révolution de Février et le coup d'Etat. — Une lettre inédite de lui à l'abbé Doucet, de Lyon. — En quels termes il parle de Manin, le grand patriote italien. — Il utilise ses loisirs à faire du théâtre. — *Le Duc Pompée* et *l'Ivresse*. — Mariage de Paul de Musset avec Aimée d'Alton-Shée. — Lettres inédites des deux fiancés à leur cousin d'Alton.

IV. — *L'Ivresse* (comédie inédite en 5 actes). — Histoire de cette pièce de théâtre. — Comment Paul de Musset en eut connaissance. — Un article de J. Janin dans *les Débats*. — Correspondance inédite échangée à ce sujet entre Paul de Musset et d'Alton. — Une pièce de vers perdue de Théodore de Banville. — Compte-rendu de la pièce de *l'Ivresse* et distribution des rôles. — Offre-t-elle des ressemblances avec la vie de Musset ? — Lettres inédites de Régnier, de la Comédie-Française, à cet égard. — Démêlés de d'Alton avec l'administrateur du Théâ-



Paul de Musset

d'après un fusain de Millet

appartenant à M. Lardin de Musset

tre-Français. — Intrigues de Paul de Musset pour la faire refuser. — Une lettre inédite d'Ed. Thierry. — Dialogue entre d'Alton et Nestor Roqueplan.

I

C'est en 1879 que je connus Paul de Musset. Je lui avais envoyé un petit volume de poésies que je venais de publier (1) et dans lequel il y avait un poème à la mémoire de son frère. Il m'en accusa réception par la lettre suivante :

« 4 juin 1879.

« Monsieur et cher confrère,

« Je vous remercie mille fois de la gracieuse pensée à laquelle je dois l'envoi de votre petit volume de poésies. Après avoir couru au plus pressé, c'est-à-dire à la pièce de vers intitulé « Musset dans un nid » (2), que j'ai trouvée charmante et qui m'intéressait particulièrement, j'ai lu le volume entier, et cette lecture m'a fait passer une matinée des plus agréables. Tous les sentiments qui ont inspiré votre muse sont d'un ordre élevé. On n'y voit point de trace d'un esprit de parti quelconque, c'est pourquoi vous pouvez dire comme un poète que vous aimez :

Je veux, quand on m'a lu, qu'on puisse me relire.

« On vous relira en effet, car j'ai déjà retenu plu-

(1) Ce volume était intitulé : *Ave Maria*. Je l'ai fait entrer depuis dans ma *Chanson de la Vie*.

(2) On trouvera cette pièce de vers à l'Appendice du présent volume.

sieurs vers que je citerai, quand l'occasion s'en présentera, comme celui-ci :

Tu parlais du départ, mais sans croire à l'absence !

« Cette façon de s'exprimer, simple, facile, sans abus des adjectifs ou des grands mots, est précisément ce qui constitue la vraie poésie ; aussi, en fermant votre petit volume, avec l'intention de le rouvrir quelquefois, me suis-je écrié : Il y a encore des poètes !

« Recevez, monsieur et cher confrère, avec mes compliments et remerciements sincères, l'assurance de ma cordiale sympathie.

« Paul de Musset. »

Si je publie aujourd'hui cette lettre, on pense bien que ce n'est pas pour tirer vanité de ce qu'elle contient d'aimable à mon adresse ; c'est uniquement parce que celui qui l'a écrite s'y est peint tout entier, et comme écrivain et comme ami de son frère.

Je savais qu'Alfred de Musset n'aimait pas les adjectifs, dont l'école romantique a fait une si grande dépense, mais je ne savais pas que son frère était *l'autre* des *Deux habitants de la Ferté-sous-Jouarre*. Qu'il ait figuré Dupuis ou Cotonet, la chose n'importe guère. L'essentiel est qu'il ait été complice de cette belle prouesse littéraire, et nous sommes désormais fixés sur ce point. Paul de Musset n'aimait pas plus les adjectifs qu'Alfred. A dire vrai, je m'en doutais un peu, depuis que j'avais lu *les Femmes de la Régence* et *les Originaux et Extravagants du XVII*[e] *siècle*, qui sont écrits dans la plus pure langue du XVIII[e], mais je ne fus pas fâché tout de même de voir mes doutes changés en certitudes. Et quant à l'amitié

que ce galant homme avait pour son frère, elle éclate dans cet alexandrin qu'il me renvoyait de préférence à tout autre :

Tu parlais du départ, mais sans croire à l'absence.

Lui non plus, depuis qu'Alfred était parti, ne pouvait se faire à l'idée que c'était pour toujours.

Tu ne me verras plus, mais mon âme immortelle,
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle !...

Il lui semblait que ces vers avaient été écrits pour lui, et il y répondait par cet autre vers du *Vergiss mein nicht* :

L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.

Le souvenir de son frère ne le quittait pas un instant. Lorsqu'il en parlait chez lui, c'était doucement, à voix basse, comme si le cher mort avait écouté dans la pièce voisine. Son image était sur tous les murs, dans son appartement de la rue des Pyramides. Il vivait littéralement de sa pensée, et ce n'est pas sa faute, si certaine légende désobligeante pour sa mémoire a fini par s'accréditer partout, car il a tout fait pour la détruire.

On lira plus loin sa correspondance avec d'Alton-Shée au sujet de *l'Ivresse*. Mais avant il faut que je dise ce qu'il fut pour son frère, tant qu'Alfred vécut.

Il avait quatre ans de plus que lui, étant né le 7 janvier 1804, mais cette différence d'âge, à peine sensible à partir de l'adolescence, n'entrait pour rien dans l'affection sérieuse et quasi déférente qu'Alfred témoigna de bonne heure à Paul, non plus que dans l'espèce d'autorité que celui-ci exerça sur celui-là, quand ils furent parvenus à l'âge d'homme. C'était plutôt affaire de tempérament et de caractère. Règle

générale : plus l'homme est nerveux et impressionnable, plus il est faible et enclin à céder, malgré sa résistance et ses révoltes. Or, Alfred de Musset était « un paquet de nerfs » qui se tendaient et se détendaient au gré des impressions les plus fugitives. Tout enfant il passait du rire aux larmes avec une facilité extraordinaire, tandis que Paul était relativement tranquille et d'humeur égale. « S'ils avaient toujours marché d'un commun accord, me disait un jour Mme Lardin, leur sœur, ils n'auraient jamais rien fait de déraisonnable, l'un étant le contre-poids naturel de l'autre ; seulement, comme Alfred n'en faisait généralement qu'à sa tête, Paul passait son temps à le couvrir ou à réparer ses torts aux yeux de nos parents. Et il en fut toujours ainsi. » Mais quelle paire d'amis ! c'est vraiment d'eux qu'on pouvait dire qu'ils s'aimaient comme deux frères. Les premières fois qu'ils allèrent ensemble chez « la marraine », elle remarqua tout de suite qu'ils se complétaient l'un par l'autre et qu'Alfred s'effaçait devant Paul en toute circonstance, surtout quand il contait, car il contait fort bien. Elle n'éprouva donc aucune surprise en recevant, quelques années après (le 13 novembre 1842), le petit billet que voici :

« ... Vous savez, marraine, que le *petit* s'en est allé, peut-être pour longtemps. Cela m'a fait beaucoup plus de peine que je n'en ai eu l'air. Non seulement j'aime beaucoup mon frère, mais c'est mon ami, et il a eu, dans ces derniers jours d'ennui, tant de soins, tant de pitié pour moi, que son absence me laisse terriblement seul. Que de choses se sont éloignées de moi cette année (1) !

(1) Allusion à la mort du duc d'Orléans.

« Adieu, marraine, aimez-moi un peu, aimez-moi le plus possible. J'ai froid au cœur, j'ai bien besoin qu'on m'aide un peu à vivre (1). »

C'était le départ de Paul pour l'Italie qui avait jeté Alfred dans toute cette tristesse. Mais aussi quand il fut de retour, c'est tout juste si l'on ne tua pas le veau gras! Le dîner, ce jour-là, devait avoir lieu en famille. Alfred trouva je ne sais quel prétexte pour emmener son frère chez un traiteur où les petits plats furent mis dans les grands, et l'on pense bien que le meilleur fut encore... celui des souvenirs. Il s'agissait, comme dit Paul, de causer à fond de cette chère Italie. Qu'on relise les stances que lui dédia le cadet à cette occasion: il n'était pas possible d'y mettre plus de cœur.

C'est qu'en effet Paul de Musset fut le meilleur ami de son frère, son guide et son conseiller de tous les jours. Quand je pénètre par la pensée dans leur intérieur de la rue de Grenelle ou du quai Voltaire, je me le représente aussitôt jouant auprès de lui le rôle de Thomas Corneille à côté de Pierre. Il ne lui soufflait peut-être pas des rimes, comme l'autre, mais il lui soufflait parfois des idées, il le corrigeait, comme eût fait un prote (2), et il lui donnait d'excellents avis, en toute indépendance et en toute franchise, car la jalousie qui est si commune entre gens du même métier, même entre frères, n'effleura jamais son

(1) *Œuvres posthumes*, p. 241.

(2) « Je n'aurais jamais cru, lui écrivait Alfred, le 8 novembre 1850, à propos d'une faute de ponctuation qui avait changé le sens de deux vers dans *Carmosine*, je n'aurais jamais cru qu'un point à la place d'une virgule pût empêcher un homme raisonnable de dormir pendant trois nuits. Il est bien fâcheux pour moi que nous ne demeurions plus ensemble. Cela ne serait pas arrivé au quai Voltaire, quand je t'avais sous la main. » (*Œuvres posthumes*, p. 258.)

âme (1). Au contraire. C'est lui qui avait traité avec Renduel pour *le Spectacle dans un fauteuil* (2); c'est encore lui qui ouvrit à son frère les portes de la librairie Charpentier — preuve irrécusable qu'il aurait pu lui dire, comme autrefois Hugo à Lamartine :

> Et jamais le laurier qui couronne ta tête
> Ne jeta d'ombre sur mon front.

Le seul reproche qu'on pourrait faire à Paul de Musset, c'est d'avoir abusé parfois de l'influence qu'il avait sur son frère, comme dans l'affaire du *Poète déchu* qu'il l'empêcha de publier — vers 1836 — malgré l'avis favorable d'Alfred Tattet, pris comme témoin et comme juge. Peut-être aussi a-t-il abusé de sa qualité d'exécuteur testamentaire dans la publication tronquée et quelque peu « truquée » de ses œuvres inédites (3). Mais ordinairement il voyait assez juste. J'ajouterai qu'il n'aimait pas le scandale et qu'il se multiplia pour anéantir les souvenirs écrits du drame de Venise. Mais les deux amants veillaient autour de leur correspondance ; on sait par quel subterfuge George Sand réussit à garder les lettres de son ami. Alfred lui avait défendu de les remettre jamais à son frère. Après sa mort, elle fit d'abord celle qui ne demandait qu'à les rendre, elle écrivit à Paul qu'il pouvait venir les chercher. Celui-ci, ne se souciant pas d'aller à Nohant, laissa passer l'heure, et quand il revint à la charge, on lui répondit qu'on les avait brûlées.

(1) Voir encore dans ses *Œuvres posthumes*, pp. 259-260, ce qu'Alfred lui écrivait, au mois de septembre 1851, à propos d'une pièce qu'il se proposait d'écrire pour *Rachel*, et au mois d'octobre suivant, au sujet de Rose Chéri qui devait jouer *Bettine*.

(2) Cf. *le Romantisme et l'éditeur Renduel*, par Ad. Jullien, p. 172.

(3) Cf. à cet égard *les Lundis d'un chercheur*, par le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul.

Deux ans après, paraissait *Elle et Lui* dans la *Revue des Deux Mondes*. C'était la réplique tardive à *la Confession d'un Enfant du siècle*. Mais il y avait entre les deux publications cette différence, que, dans *la Confession*, Alfred de Musset se donnait tous les torts, et que, dans *Elle et Lui*, bien loin de l'excuser, George Sand l'accablait d'un bout à l'autre. Paul de Musset ressentit cruellement l'injure faite à la mémoire de son frère.

Peut-être eût-il été mieux inspiré en gardant le silence. Il crut de son devoir de répondre à ce pamphlet par un autre. Après quoi, comme pour justifier cet acte de colère et de justice, il écrivit à son cousin Adolphe de Musset la lettre suivante :

« Paris, 7 juin 1859.

« Mon cher ami,

« Je ne sais si, dans la retraite où tu jouis d'un calme que je t'envie, tu as entendu parler de la lance que je viens de rompre contre le détracteur le plus dangereux de la réputation de mon frère. George Sand a publié, dans la *Revue des Deux Mondes*, un ouvrage ou plutôt un pamphlet intitulé *Elle et Lui*. L'indignation a été si grande à Paris, et surtout parmi les femmes du monde, que j'ai dû, à la demande générale, prendre la plume pour faire connaître la vérité sur un épisode biographique dont on avait parlé cent fois depuis 25 ans, mais que personne que moi ne savait à fond. Il venait fort heureusement de paraître une nouvelle revue en concurrence avec celle des Deux Mondes. Le procédé ingrat et lâche de Buloz (1) ne me

(1) Buloz avait si peu conscience d'avoir été ingrat et lâche envers Alfred de Musset qu'il écrivait à George Sand, le 28 février 1859 : « On dit que Paul de Musset, qui doit faire une biographie de son frère, doit repondre quelque chose. J'ai la conviction profonde que nous

permettait pas de m'adresser à lui pour publier ma réponse aux sottes calomnies qu'il avait accueillies. Cette réponse, sous le titre de *Lui et Elle*, a paru dans *le Nouveau Magasin* qui est tiré à 5.500 exemplaires. Le bruit de cette publication et son succès ont été considérables, et durent encore malgré les préoccupations de la guerre. Comme je reçois la *Revue* où se trouve le pamphlet de G. S. et que j'ai aussi un exemplaire de la réimpression en volume, je t'envoie cet exemplaire dont je n'ai nul besoin, afin de te mettre au courant. Avant que tu aies achevé la lecture, tu recevras les 3 numéros du *Magasin* contenant *Lui et Elle*. Tu comprendras aisément, en lisant l'attaque et la défense, l'agitation qu'a dû éprouver ma mère. Je suis allé à Angers pour la calmer, et je l'y ai laissée bien remise de son émotion et en assez bonne santé, quoique faible.

« Ses facultés ont conservé toute leur vigueur et elle ne prend les choses qu'avec trop de vivacité. Quand tu auras le loisir de me répondre, donne-moi des nouvelles de ta santé, de celle de ma cousine, de tes enfants que j'ai perdus de vue à mon grand regret, et fais-moi savoir si Adrien va en Italie ou en France. Nous ne savons pas le numéro de son régiment. Pendant mon séjour à Angers nous avons souvent pensé à vous tous. Hermine (1) se porte bien. Mon oncle Desherbiers a eu un rhumatisme au genou, qui l'a privé de l'usage de ses jambes pendant six mois. Il en est guéri à présent et marche bien, malgré son grand âge.

n'avons pas manqué aux égards que nous devions à la mémoire d'Alfred de Musset. » — Cependant Maxime du Camp raconte en ses *Souvenirs littéraires* que Buloz garda près d'un an le manuscrit de George Sand avant de le publier.

(1) C'était sa sœur, Mme Lardin.

« Adieu, mon cher ami; malgré la distance, malgré les intervalles de nos rapports, et les longs silences, je ne t'oublie ni ne t'oublierai jamais.

« Ton ami et cousin.

« PAUL DE MUSSET (1). »

8, rue des Pyramides.

Paul de Musset n'avait pas attendu l'année 1859 pour se constituer le défenseur de son frère. Deux ans auparavant il avait dit respectueusement son fait à Lamartine, en réponse au *Dix-huitième Entretien de littérature* que le poète du *Lac* avait consacré au poète de *Souvenir*. Mais cette fois il n'avait pas rendu sa défense publique, en quoi il avait eu grandement raison, Lamartine ayant péché par ignorance ou par oubli plutôt que par mauvaise intention.

Rappellerai-je ici les faits de la cause? Alfred de Musset avait toujours eu pour Lamartine une admiration profonde. Il y paraît d'ailleurs dans la *Lettre* en vers qu'il lui a dédiée, dans *l'Espoir en Dieu* et dans *les Nuits*, qui sont en quelque sorte les échos attristés des *Méditations*. Le malheur voulut que la réputation de Musset commençât en 1830, avec des poésies comme *l'Andalouse* et *la Ballade à la lune*. Lamartine, qui était sur le point de publier *les Harmonies*, ne pouvait pas apprécier ces chansons légères et gamines qui sentaient plus la gageure que l'inspiration. Il resta sur sa première impression, qui n'était pas bonne, et ne lut plus rien de Musset, jusqu'au jour où « un pâtre » lui remit, dans le parc de Saint-Point, le numéro de la *Revue des Deux Mondes* contenant les vers à lui adressés. Cela se passait au mois de mars 1836. Pour-

(1) Lettre publiée par M. Octave Teissier dans sa brochure intitulée *Alfred de Musset, documents généalogiques*.

quoi ne répondit-il pas à cette *Lettre* qui lui faisait tant d'honneur ? Il a dit, en 1857, pour expliquer son silence, que *le Rhin allemand* lui avait donné une trop faible opinion des facultés lyriques de Musset. Evidemment il confondait *le Rhin allemand* avec quelque bambochade des *Contes d'Espagne et d'Italie*, puisque cette chanson patriotique est postérieure de six ans à la *Lettre à Lamartine*. La vérité, c'est que le grand poète avait commencé à répondre en vers à Musset, et que pour une raison ou pour une autre — dont lui-même ne se souvenait plus — il abandonna sa pièce sur le métier (1). Je serais pres-

(1) Paul de Musset a raconté que son frère n'avait pu digérer le silence de Lamartine. Il y paraît dans la première version du *Sonnet au lecteur* qui termine les *Poésies Nouvelles*. C'est même très heureux qu'Alfred de Musset n'ait pas publié ce sonnet tel qu'il l'avait écrit d'abord, car on n'aurait pas manqué de dire que Lamartine lui en avait gardé rancune. Voici cette première version qui m'a été communiquée par Mad. Lardin, j'en souligne toutes les variantes :

Jusqu'à présent, lecteur, suivant l'antique usage,
Je te disais bonjour à la première page.
Mon livre, cette fois, se ferme moins gaiement ;
Le temps où nous vivons est un mauvais moment.

Tout s'en va, les plaisirs, *les rêves* d'un autre âge,
Les rois, les dieux vaincus, le hasard triomphant,
Rosalinde et *Philis* qui me trouvent trop sage,
Lamartine vieilli qui me traite en enfant.

« Honte à qui croit, dit-il, jouer avec sa lyre !
— Honte, dis-je, à qui joue, en toute occasion
Avec sa conscience et son opinion ! »

J'ai fait mon chant du sacre et n'ai plus rien à dire.
S'il faut changer d'avis, s'il faut rayer un nom,
J'aime encor mieux flotter de Ninette à Ninon.

Maintenant voici le texte définitif adopté par l'auteur.

Jusqu'à présent, lecteur, suivant l'antique usage,
Je te disais bonjour à la première page.
Mon livre, cette fois, se ferme moins gaiement ;
En vérité, ce siècle est un mauvais moment.

Tout s'en va, les plaisirs et les mœurs d'un autre âge,
Les rois, les dieux vaincus, le hasard triomphant,
Rosalinde et Suzon qui me trouvent trop sage,
Lamartine vieilli qui me traite en enfant.

que tenté de l'en féliciter, après avoir lu ce qu'il en a publié dans ses *Entretiens*, car, si la fin n'avait pas mieux valu que le commencement, il serait resté à cent pieds au-dessous de son modèle — et ces choses-là sont toujours fâcheuses.

Quoi qu'il en soit, Lamartine eut tort de dire qu'il n'avait eu aucuns rapports avec Alfred de Musset avant son élection à l'Académie Française, laquelle remontait à 1852. Que ces rapports aient été plus ou moins espacés et n'aient eu aucun caractère intime, cela n'aurait rien d'étonnant, étant donné que Lamartine avait vingt ans de plus que l'auteur de *Rolla*, mais il est certain qu'ils se connaissaient pour s'être rencontrés à l'Arsenal d'abord, chez Victor Hugo ensuite, et même un peu plus tard dans le propre salon du poète des *Harmonies*, précisément à l'occasion de la *Lettre*, objet de toute cette glose.

Paul de Musset était donc dans son droit et dans son rôle, quand, après la publication du *Dix-huitième Entretien de littérature* concernant son frère, il écrivait à Lamartine :

« 9 juillet 1857.

« Monsieur,

« Il m'est impossible de garder le silence sur l'impression douloureuse que je viens de recevoir en lisant

La politique, hélas ! voilà notre misère.
Mes meilleurs ennemis me conseillent d'en faire.
Être rouge ce soir, blanc demain, ma foi, non.

Je veux, quand on m'a lu, qu'on puisse me relire.
Si deux noms, par hasard, s'embrouillent sur ma lyre,
Ce ne sera jamais que Ninette ou Ninon.

Janvier 1850.

On voit qu'Alfred de Musset, d'une version à l'autre, avait singulièrement adouci le trait.

le dix-huitième entretien du Cours de littérature. Vous savez avec quelle joie et quel empressement je me suis rendu à votre appel, lorsque vous m'avez annoncé votre dessein d'entretenir vos lecteurs des ouvrages d'Alfred de Musset, et que vous m'avez demandé quelques renseignements.

« Le sujet est digne de vous! me suis-je écrié.

« En effet, l'éloge d'un grand poète par un grand poète, c'eût été un rare et beau spectacle.

« Je ne viens pas me plaindre à vous, Monsieur, d'avoir été déçu dans mes espérances; je respecte le droit de la critique, et je me garderai bien de répondre à des appréciations littéraires par d'autres appréciations.

« Il appartient au public et non à moi de décider si vous donnez bien à Alfred de Musset le rang qui lui convient en le plaçant au niveau de Saint-Evremond, et si ce que vous appelez la poésie des sens ne serait pas plutôt celle du cœur; mais lorsqu'on touche au caractère d'un homme, la moindre erreur peut devenir une injustice, et vous êtes trop juste pour ne pas souhaiter de vous maintenir rigoureusement dans le vrai.

« Permettez-moi donc, Monsieur, de vous signaler deux ou trois passages de votre dix-huitième entretien littéraire, où le caractère d'Alfred de Musset est présenté sous un jour faux et douteux.

« Vous dites, à la page 267, qu'après avoir été trompé en amour le jeune poète tomba *dans la dérision de l'amour*, et je lis la phrase suivante : « Ses œuvres, à dater de ce jour, prouvent assez qu'une foi quelconque, soit religieuse, soit philosophique, soit même politique, lui manqua... Musset fait plus que de badi-

ner avec les grands sentiments, il les raille, soit que ces grands sentiments s'appellent amour, soit qu'ils s'appellent religion, soit qu'ils s'appellent patriotisme. »

« Et à l'appui de cette assertion, vous citez quelques vers adressés à un ami, dans la dédicace de *la Coupe et les Lèvres*.

« Il y a là, Monsieur, un double anachronisme.

« Le jeune poète n'a plus raillé l'amour ni les grands sentiments quand il a commencé à aimer et à souffrir.

« C'est, au contraire, *à dater de ce jour* qu'une révolution complète et bien sensible pour le lecteur s'est opérée dans ses idées, son caractère, son génie. Les derniers passages de son œuvre, où l'on remarque encore un reste de scepticisme, sont de 1833. C'est dans l'année suivante que le poète reçut au cœur une blessure profonde, et c'est alors qu'il publia *Rolla*, *les Nuits*, *l'Espoir en Dieu* et les vers mémorables qui vous sont adressés.

« Il suffit, pour s'en assurer, de regarder les dates inscrites au frontispice de chaque volume et à la fin des principales pièces de vers.

« Je ne vous suivrai pas, Monsieur, dans le procès que vous faites avec tant d'éloquence à la jeunesse d'aujourd'hui, mais je nie formellement qu'Alfred de Musset soit le poète de cette jeunesse-là. Il a vécu sans ambition, il est mort sans fortune. « Enrichis-toi! » ne fut jamais sa devise; il n'a jamais ni vu ni touché un seul de ces papiers salis par l'agiotage, où tant de gens ont souillé leurs mains. Ce que vous flétrissez, il le déplorait comme vous. La jeunesse qu'il a aimée et adoptée, c'est la jeunesse entraînante,

amoureuse de la poésie, ardente à la guerre littéraire, qui s'en allait combattre au parterre des théâtres, et qui se querellait pour un drame ou un sonnet. Cette génération a passé quarante ans aujourd'hui, elle a femme et enfants, mais elle aime et lit encore son poète favori.

« Quant au reproche que vous adressez à Alfred de Musset de n'avoir point d'opinion politique, vous le fondez sur une citation inexacte. Le poète n'a pas dit :

Qui, moi, noir ou blanc? ma foi, non!

« Il a dit :

Etre rouge ce soir, blanc demain, ma foi non!

ce qui est bien différent; cela signifie qu'il n'a point voulu déserter la poésie pour la politique; mais ses sentiments patriotiques se sont manifestés en plus d'une occasion, notamment dans sa réponse au *Rhin allemand* de Becker.

« Alfred de Musset n'est resté indifférent à aucun des grands événements qui ont agité son pays, et précisément parce qu'il ne voulut point se mêler de politique, il jugeait les choses avec une sûreté de coup d'œil et une droiture d'esprit auquel le désintéressement donnait encore plus d'autorité.

« Il me reste à vous remercier, Monsieur, du mot bienveillant que vous m'adressez dans une des pages de votre lettre. Combien j'en serais heureux et fier, si j'eusse rencontré ce mot partout ailleurs que dans cet Entretien, où le caractère de mon frère ne me semble pas traité comme il méritait de l'être!

« J'ajouterai, pour terminer, un trait de caractère qui ne vous déplaira pas. Alfred de Musset a toujours

aimé passionnément le génie et le talent dans les autres; c'était sa foi, son culte. S'il s'est tu pour la politique, il a chanté successivement la Malibran, Pauline Garcia, Victor Hugo, Mlle Rachel, Mme Ristori et vous-même, Monsieur. Il a toujours professé pour vous une grande admiration, une sympathie vive et sincère, et lorsqu'il vous avait serré la main au Palais de l'Institut, il revenait à la maison le cœur content.

« Il vous aimait, Monsieur, parce que la chose du monde qui le touchait le plus, c'était le génie. Si vous étiez mort avant lui, il vous aurait pleuré comme il a pleuré la Malibran. L'envie lui fut toujours étrangère, et c'est à cette élévation de sentiment, à cette chaleur et à cette noblesse de cœur, qu'il a dû de n'avoir pas un ennemi de son vivant et de laisser aujourd'hui non seulement des admirateurs fidèles, mais des dévots.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

« Paul de Musset (1). »

Lamartine avait l'âme trop haute pour rester sous les reproches quelque peu mérités que renfermait cette lettre très digne. Il résolut donc de consacrer au poète des *Nuits* un nouvel *Entretien* (2). Si l'on s'en rapportait aux *Souvenirs* de M. Gustave Claudin (3), c'est cet aimable chroniqueur qui l'aurait déterminé à reprendre la plume, en lui demandant s'il avait suffisamment médité le beau génie de son ancien confrère. Je ne voudrais pas enlever à M. Gustave Claudin le mérite d'une démarche qui l'honore, mais je doute que Lamartine eût consenti à faire amende honorable

(1) Lettre publiée par Mme Martellet dans ses *Souvenirs*.
(2) *Le dix-neuvième du Cours familier de littérature.*
(3) *Mes Souvenirs*, p. 195.

au génie de Musset, s'il n'avait été touché au bon endroit par la lettre de son frère.

« Le dirai-je? s'écriait-il au cours de ce second *Entretien;* ce n'est que depuis sa mort prématurée, ce n'est qu'en ce moment où j'écris, que j'ai ouvert les volumes fermés, et que j'ai lu enfin ses poésies. Ah! combien en les lisant ai-je accusé le sort qui m'a privé d'apprécier et d'aimer pendant qu'il respirait un homme pour lequel je me sens tant d'attrait et, oserai-je le dire? tant de tendresse après sa mort? Oh! que ne l'ai-je connu plus tôt! O Musset, pardonne-moi du sein de ton Elysée actuel! je ne t'avais pas lu alors! »

Ce *mea culpa* de Lamartine dut consoler Paul de Musset, mais il n'était pas au bout de ses peines. En 1865, alors qu'il se croyait à l'abri de toutes les surprises, une nouvelle embûche lui fut tendue par un ancien camarade d'Alfred, avec qui il entretenait lui-même d'excellentes relations et dans la famille duquel il était entré, quatre ans auparavant, par son mariage avec Aimée d'Alton-Shée.

II

Edmond de Lignières, comte d'Alton-Shée, naquit à Paris le 1er juin 1810. Son père, James-Wulfrand, après avoir rempli, pendant les guerres de Vendée, différents postes de confiance auprès du général Hoche, devint sous l'Empire receveur général des départements du Rhin et Moselle et puis de la Roër. Sa mère, Fanny Shée, était fille du comte Shée, qui fut successivement conseiller d'Etat, administrateur des provinces conquises au-delà du Rhin, sénateur et

enfin pair de France. Tous deux étaient d'origine irlandaise et quelque peu parents (1).

Orphelin à douze ans, le jeune Edmond, qui jusque-là avait appris le grec et le latin avec un précepteur, fut mis au collège Henri IV où il eut pour camarades Alfred de Musset et le duc de Chartres, et pour directeurs de conscience l'abbé de Salinis et l'abbé Gerbet. Il était déjà ce qu'il resta dans la suite, petit et d'apparence chétive, quoique de bonne constitution; mais espiègle comme pas un et boute-en-train comme personne. C'est au point que toutes les tenta-

(1) Son grand-père avait épousé une demoiselle Coilliot, de Boulogne-sur-Mer, qui était apparentée à la mère de Sainte-Beuve, née Coilliot, elle aussi. De là le cousinage de d'Alton-Shee avec le critique des *Lundis*. Séparés pendant longtemps par la politique ils se rapprochèrent à la fin de l'Empire, et d'Alton prit l'habitude d'aller déjeuner toutes les semaines chez Sainte-Beuve. Quand celui-ci fut nommé sénateur, il répondit aux compliments de son cousin par l'intéressante lettre que voici :

« Ce 5 mai 1865,

« Cher cousin,

« Vous m'écrivez une bien bonne lettre et fort juste. Vous motivez parfaitement les raisons pour lesquelles vous me félicitez. Vous qui avez passé par ces dignités, vous savez mieux que personne et le bon côté et le revers. Je ne saurais me faire plus stoïque que je ne le suis : j'avais fini en effet, bien qu'un peu tard, par désirer ce que je viens d'obtenir. J'ai senti depuis quelques mois la fatigue : il me semblait dur de continuer à tenir campagne et à vivre sur le pays à la pointe de la plume. Je craignais (en homme qui met avant tout l'honneur du métier) de paraître faiblir en public et de faire dire : *Il baisse, il se fatigue*. Ainsi j'ai été amené à sortir des conditions de la philosophie pure, telles que notre ami Chenavard les conçoit et sans doute les préfère; il voudra bien m'excuser. Je tâcherai de suivre votre conseil et de ne pas trop m'endormir. Après un premier temps de repos, j'espère que le démon me tirera encore l'oreille et m'avertira de reprendre carrière.

« Je vous serre amicalement la main.

« SAINTE-BEUVE. »

« Je vous prie de vouloir bien offrir à Mme la comtesse d'Alton mon respectueux hommage. » (Lettre inédite.)

Sainte-Beuve, qui appréciait fort les *Mémoires* de d'Alton-Shée, s'occupait de leur consacrer un *Lundi* quand la mort lui fit tomber la plume des mains. Jules Troubat a publié la partie qui était achevée dans le tome posthume des *Lundis*. A la vente de la bibliothèque du grand critique, un exemplaire sur Chine des *Mémoires* de d'Alton-Shée, portant cette dédicace : « A mon cousin Sainte-Beuve », fut vendu 50 fr. au libraire Fontaine.

tives de révolte qui se produisirent au collège l'avaient pour instigateur. Reconnu à la fin comme tel, il fut rendu un beau jour à sa famille, c'est-à-dire à sa sœur Caroline qui avait sept ans de plus que lui et qu'on avait mariée à peine âgée de quinze ans à M. Jaubert, avocat général à la cour d'appel de Paris. Le plus drôle c'est qu'il était pair de France depuis 1819, par suite de la mort de son grand-père maternel, le comte Shée, qui avait obtenu la réversibilité de sa pairie sur sa tête. Comme il n'avait pas l'âge exigé pour remplir ces hautes fonctions, on le fit entrer, en attendant, aux pages qui étaient recrutés et triés parmi les rejetons de la noblesse de province. Il y apprit une foule de choses qu'on n'y enseignait pas, notamment le manuel de l'aspirant en matière d'amour.

Un soir qu'il était de service chez la duchesse de Berry, le hasard ayant voulu qu'il se trouvât, à un moment, serré dans un étroit passage, contre la belle maréchale de Grouchy, il profita de ce qu'il avait la bouche à la hauteur de son épaule pour y imprimer un baiser brûlant. La maréchale interloquée se retourna, mais voyant à qui elle avait affaire, elle fut charitable à la faute dont ses charmes étaient cause et elle reprit son maintien, avant que le jeune d'Alton eût osé braver son regard.

J'emprunte cette anecdote et celles qui vont suivre à un chapitre inédit des *Mémoires* de d'Alton-Shée, intitulé *Ebauches d'Amour*.

Le 9 août 1829, jour de la nomination du ministère de Polignac, d'Alton sortait des pages avec un brevet d'officier d'infanterie et accompagnait en Italie, quelques jours après, le vicomte de Lanoue, chargé des affaires de France à Florence. Il y acheva son éduca-

tion mondaine. M. de Lanoue, élève du duc de Laval en diplomatie, n'avait pas en politique et en religion deux idées communes avec le jeune officier. Il était ultra-royaliste et affilié à la Congrégation, tandis que d'Alton était libéral sur toute la ligne; mais c'était un homme aimable, instruit, naïf, et bon vivant : il le prit en amitié et lui ouvrit toutes les portes.

Un Florentin complaisant le conduisit d'abord chez les Sartorino, deux sœurs aussi jolies qu'agréables. L'aînée était la maîtresse du sculpteur Bartholini. La seconde était encore à prendre, malgré ses dix-huit ans et tous ses charmes. Elle avait la peau brune et rose, des lèvres de pourpre, des dents blanches, et chantait à ravir en s'accompagnant de la guitare. D'Alton se sentit attiré vers elle par une sympathie mêlée de volupté ; peut-être même, c'est lui qui l'avoue, le cœur se fût-il mis de la partie, si, au lieu de lui avoir été présentée par un ruffian, il l'avait rencontrée par hasard dans le monde. Elle valait pourtant mieux qu'une passade. Un jour, le baron de Courcy, grand voyageur, qui rentrait en France après avoir passé trois ans à visiter le Caucase, la Géorgie, l'Imméritie, etc., proposa à d'Alton de parcourir avec lui l'Italie du Nord. D'Alton ayant accepté, ils allèrent tous deux, la veille de leur départ, chez la belle Sartorino. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le baron de Courcy, saisi pour elle d'un goût violent, lui offrit une somme énorme pour obtenir ses faveurs. Elle refusa net. « J'étais troublé,dit d'Alton, mais le désir de voir et la soif de connaître l'emportèrent sur l'amour. »

Après avoir pris congé du baron à Milan, il se rendit à Naples, la ville du plaisir, et voici ce qui lui arriva.

« Lord et lady Berwick avaient loué la villa du célèbre impresario Barbaïa, près du Pausilippe. C'était un couple singulier. Lady Berwick, sœur de la trop fameuse Henriette Wilson, dont la beauté, les liaisons aristocratiques et les mémoires venaient de faire scandale, en Angleterre, avait allumé chez lord Berwick une passion assez forte pour qu'il eût regardé comme une immense faveur de l'épouser. La passion satisfaite, milord était rentré dans son flegme habituel et vivait, à part, avec sa femme, selon l'habitude italienne. Il avait loué pour elle une grande loge à San Carlo, et pour lui-même un fauteuil d'orchestre d'où il lorgnait les jambes des danseusés.

« Les traits fins et charmants de lady Berwick indiquaient déjà les atteintes d'une couperose à laquelle le champagne n'était pas étranger. Ses formes délicates s'émaciaient, mais les pieds et les mains restaient d'une exquise distinction. Elle était gaie, bonne et nullement sévère. Une sœur de dix-huit ans, miss Julia, était l'attrait de la maison. Son visage à l'anglaise, entouré d'une profusion de boucles blondes, de grands yeux bleus, moqueurs ou tendres, le nez légèrement retroussé, la bouche en cerise, le camélia, les lys et les roses unis sur une peau incomparable, rien de cela n'aurait suffi à la distinguer du type habituel des portraits d'un Keepsake, mais cette tête de miss se continuait par un cou, des mains, une taille, dont les formes pures auraient pu être le chef-d'œuvre d'un sculpteur grec.

« A cette époque la demoiselle anglaise jouissait d'une liberté d'allures inconnues à la Française qui aurait risqué en valsant de ne plus trouver à se marier. L'Italienne ne sortait du couvent que pour

convoler en de justes noces. — Cette liberté, plus grande chez les Anglaises hors de leur pays, avait pris une extension particulière chez miss Julia, grâce à son caractère indépendant et au milieu dans lequel elle avait été élevée. Elle savait néanmoins se faire respecter. Un ancien beau, le marquis Amorigui, faisait un tour de parc en tête-à-tête avec elle. Assis sur un banc, au fond d'une grotte, il crut pouvoir essayer certaines privautés. Il sortit de là mal accommodé. « Ce n'est pas une femme, disait-il, c'est un boxeur, c'est un diable. » Et pendant huit jours il n'osa montrer son visage contusionné par les jolis poings de miss Julia (1). »

A dix-neuf ans, gai, joueur, familier, sans conséquence, on jouit près des femmes de bien des libertés, et, si l'on est déjà déniaisé, il est facile de trouver l'occasion de changer en amour tout ce badinage.

De petite taille, Edmond d'Alton paraissait avoir moins que son âge, et, par un caprice dont il était d'ailleurs innocent, « la nature prêtait à ses regards pleins de désirs l'expression de la tendresse ». Ils allèrent au cœur de miss Julia.

Entre temps elle lui accordait une caresse, mais il n'en était jamais satisfait. De là des brouilles continuelles. Il faisait alors une cour des plus vives à lady Berwick, qui, sachant qu'au fond elle l'avait rendu sérieux, mesurait moins ses faveurs. Après des essais d'indifférence affectée, à un certain moment, comme par mégarde, la belle jalouse lui faisait signe. Il volait à elle, et leur réconciliation s'achevait aux dépens de ses fières résolutions.

Il chemina ainsi deux mois, gagnant chaque jour

(1) Mémoire inédit communiqué par Mme d'Alton-Shée.

un peu de terrain, sur une route délicieuse, mais sans atteindre le but.

Au carnaval, les deux sœurs lui proposèrent de l'habiller en femme, et, couverts de trois dominos pareils, d'aller ensemble au bal masqué de San Carlo. On juge de sa joie.

« Après un repas gai comme l'espérance, à 9 heures j'étais introduit dans la chambre de lady Berwick, et nous restions seuls tous les trois. Sur le lit, rangés avec ordre, chacune des parties de mon travestissement depuis le domino de satin noir jusqu'au corset, au jupon, à la chemise décolletée en batiste, aux bas de soie. Une paire de souliers de satin trop grands pour celle qui les avait achetés devait m'aller à point. Et mon imagination surexcitée de se demander quel était le corps charmant pour lequel cette chemise avait été faite, la jambe habituellement contenue dans ces bas de soie.

« Quand elles présidèrent à ma toilette, avant de mettre, il fallait ôter. Aucun de nous n'avait prévu le péril de cette transition indispensable. A mesure que les vêtements, gardiens des convenances, disparaissaient, l'amoureux voulait être amant.

« La raison avait fui, mon sang brûlait; si Julia parvenait un instant à se dérober à mon ardente poursuite, j'enlaçais dans mes embrassements son aînée dont la résistance moins sincère forçait Julia d'accourir.

« Je retournais alors à la chère rebelle avec un emportement qui ne céda que devant sa colère et ses larmes.

« Pour moi, dompté, nerveux, prêt à pleurer, j'avais peine à me pardonner d'avoir failli changer en orgie une aventure d'amour.

« Une fois sûre de son empire, Julia devint autre, se rapprocha, s'attendrit, me consola, puis prodiguant d'elle-même, poussée par ses propres désirs, les baisers, les caresses, elle me rendit aussi heureux que peut l'être un amant auquel il reste encore à demander.

« Ma toilette s'achevait ; avec leur instinct féminin, les sœurs prirent un plaisir extrême à me mettre du rouge, à suspendre de chaque côté de mon visage de longues boucles, à me confectionner une coiffure irréprochable.

« Vers minuit trois coups discrets frappés à la porte annoncèrent pour moi la fin de cette soirée de délices. Les trois coups étaient frappés par un Grec d'environ quarante ans, beau, modeste, silencieux et fin, professeur d'histoire et de langues modernes, intime dans la maison, et mettant le plus grand soin à dissimuler l'influence qu'il exerçait en particulier sur miss Julia. Nous mîmes les masques et l'on partit *alla festa di ballo*.

« Dès lors j'appartenais à mes amis, et j'avais charge d'aider à leur amusement.

« A Saint-Charles, tantôt au bras de l'une ou de l'autre, j'intriguais. On me fit la cour, et elles eurent la joie d'assister à plusieurs mystifications. Mon plus beau succès fut, à souper, dans la loge, visage découvert, l'impression prolongée que je fis sur le cœur du marquis de Sommery, premier secrétaire de l'Ambassade française.

« Peu charmé de ce genre de conquête, j'aurais éclairé de suite l'ennuyeux marquis sur son erreur, mais les femmes sont impitoyables. Pour récompenser ma patience, Julia se levait, m'emmenait à couvert

derrière un rideau et payait en longs baisers les fadeurs et les œillades dont j'étais excédé.

« Il faisait jour quand on se sépara. Mon amour avait atteint cette nuit-là le sommet de sa fortune. Depuis je n'allai pas plus loin. »

Et d'Alton, qui rédigeait ce mémoire, le 26 décembre 1873, peu de temps, par conséquent, avant de mourir (1), d'Alton ajoutait ces lignes en guise de conclusion ou de moralité :

« Je fus assez injuste pour conserver quelque dépit contre la belle personne qui ne me devait rien et m'accordait tant de demi-bonheurs. Aujourd'hui ma gratitude est entière, en songeant qu'elle m'a initié au plaisir de faire la cour et m'a révélé tout le prix du baiser. »

Là s'arrête le manuscrit des *Ebauches d'amour*. Si je l'ai publié presque intégralement, quoiqu'il fasse un peu hors-d'œuvre, c'est d'abord parce qu'il offre un réel intérêt et fait admirablement connaître d'Alton-Shée comme écrivain à ceux qui n'ont pas lu ses *Mémoires*. C'est aussi parce qu'en nous renseignant sur sa jeunesse il nous donne l'explication de ses succès permanents auprès des femmes. Car il eut toute sa vie des aventures galantes et ne se rangea que pour la *grande dernière*, comme disait Alfred Tattet, quand il épousa, vers la cinquantaine, la charmante femme qui porte encore son nom.

III

Cependant les événements avaient marché durant son voyage en Italie. Quand il revint en France, le

(1) Il mourut le 22 mai 1874.

trône de Charles X était renversé et le ministère Polignac mis en accusation. Il assista aux débats de la Haute-Cour parmi les fils des pairs, et, de 1831 à 1835, date où il fut admis à sièger au Luxembourg, il se mêla activement aux partis de l'opposition que dirigeaient Berryer et Armand Carrel, tout en se répandant dans le monde où l'on s'amuse. Mal vu et suspecté déjà par le gouvernement, on l'accusa un jour de pactiser avec l'émeute, pour avoir, à l'issue d'une séance du procès d'avril, dans un souper auquel assistaient Alfred de Musset et Belgiojoso, porté la santé de Caussidière et de ses complices. Mais il avait de bons amis à la Chambre des pairs. Villemain, Montalembert, le marquis de Dreux-Brezé lui conseillèrent, pour se disculper, de prendre la parole lors de la discussion de l'adresse; il le fit avec tant de bonheur qu'il désarma ses adversaires. On sait que le roi Louis-Philippe, pour satisfaire ses rancunes personnelles, avait supprimé l'hérédité de la pairie. D'Alton-Shée, qui cherchait un bon tremplin politique, entreprit, en 1838, de démontrer qu'une Chambre viagère nommée par le roi n'était qu'une annexe du pouvoir royal et publia une brochure (*De la Chambre des pairs dans le gouvernement représentatif*) qui lui valut les éloges de la presse indépendante et notamment du *Journal des Débats*. Pour le coup il était consacré. Qu'on lise plutôt les lettres que le jeune comte de Montalembert lui écrivit à ce propos :

« Au château de Villersexel, Haute-Saône,
le 20 septembre 1839.

« Mon cher ami,

« Je ne suis arrivé ici qu'avant-hier après une tour-

née historique, géographique, artistique, monastique, etc., en Bourgogne, Champagne, etc., etc., d'un mois et plus, pendant laquelle je n'ai ni reçu ni écrit de lettres, de sorte que je n'ai trouvé les deux vôtres, envoyées à Trélon, qu'en ce lieu où je vais rester, sauf quelques courses, jusqu'en janvier. Ne vous mettez donc point en colère contre moi à cause de mon silence tout à fait innocent et involontaire, comme vous voyez. J'ai applaudi du fond de mon cœur au triomphe que vous a décerné *le Journal des Débats*, en s'occupant d'un ouvrage tel que le vôtre, qui devait le blesser sous plus d'un rapport, et qui n'était pas fait par une de ses créatures. Il faut qu'il ait été bien vivement aiguillonné par vos raisonnements et par la question elle-même pour vous avoir rendu cet hommage. Vous méritiez du reste, mon cher ami, ce succès pour le courage et la prudence que vous aviez su si bien combiner dans votre première lettre. Vous me parlez d'une seconde que je ne connais pas, à moins toutefois que vous n'entendiez par là celle adressée au *Messager* que j'ai vu par hasard dans un café. Envoyez-moi, je vous prie, tout ce que vous avez publié depuis votre première lettre. Je ne sais trop si vous faites bien de rattacher cette question à la réforme électorale. Quant à moi du moins je ne sais pas ce que cette dernière veut dire : je n'y vois de clair que les 20 francs par jour décrétés par la réunion Barrot, etc., etc., auquel cas j'en demande 40 pour les pairs, malgré la Charte et le sot article 23.

« Je ne suis pas du tout, comme vous semblez le croire, propriétaire influent : je n'ai même pas encore d'établissement en province *à moi;* je suis toujours soit chez mon beau-père Mérode, soit chez mon grand-

père Grammont. Cela viendra prochainement ; mais si vous, qui vous plaignez de n'avoir pas de terres, vous saviez ce que c'est que la politiqne en province, combien les libéraux y sont au-dessous du *Courrier français*, et les royalistes au-dessous de *la Quotidienne*, en fait d'étroitesse et de bêtise, vous ne regretteriez plus le genre d'influence qu'on peut y exercer, et surtout vous ne croiriez pas à l'efficacité de la réforme électorale, si vous y croyez, ce dont je doute beaucoup.

« Je pense comme vous que l'élection à VIE (*condition sine quâ non*) vaut mieux que le système actuel, mais que cette amélioration n'approche pas de l'hérédité, comme garantie d'indépendance et de lumières chez l'individu, de stabilité et d'esprit vraiment politique pour le public. Il faut le dire bien haut, et ne pas se lasser ; il est plus que douteux que la jalousie démocratique se résigne jamais à reconnaître cette vérité, mais il ne faut pas du moins qu'elle puisse prétexter l'ignorance. — Quant à l'abolition des catégories en laissant la nomination directe au Roi, serait-ce un progrès ? En vérité, j'en doute. Les pairs seraient alors nommés, comme les préfets, par les députés, ce qui n'est guère séduisant.

« Ce qui me paraît essentiel, c'est de ne pas se laisser accréditer l'idée qu'on ne peut pas toucher à cet article 23, autrement que pour modifier les conditions d'admissibilité. *Le Journal des Débats* nous a donné un fameux coup d'épaule en établissant que la *pairie n'était pas constituée*. Voilà le terrain sur lequel il faudra s'expliquer, pour établir une comparaison entre la pairie actuelle et la pairie de la Restauration vraiment *constituée* par l'hérédité. Un travail qui rappel-

lerait à la mémoire ingrate du libéralisme les services rendus par la pairie héréditaire à la liberté et à la dignité du pays, de 1820 à 1830, — rapprochés de l'attitude de la pairie organisée par le petit génie d'une envieuse démocratie — ferait, à ce que je me figure, le plus grand bien, et porterait la conviction dans tous les esprits non prévenus. Le terrain est aujourd'hui préparé pour une discussion de cette nature; j'estime qu'elle devrait être surtout *historique* : les résultats à en déduire n'auraient pas besoin d'être nettement formulés : ils se présenteraient d'eux-mêmes aux lecteurs. Il me semble qu'il y aurait là de quoi occuper noblement nos loisirs jusqu'à la saison prochaine.

« Quoi qu'il en soit, mon cher ami, ça sera toujours une très belle gloire pour vous que d'avoir amené cette question dans le domaine de la discussion actuelle. Il est bien rare d'obtenir aussi jeune un résultat aussi positif. Je m'associe de cœur à vos succès, et regrette de ne pouvoir le faire à vos efforts. Mais il me faut consacrer exclusivement la fin de cette année à des travaux historiques trop longtemps négligés. Je m'impose la règle de ne faire autre chose; l'hiver prochain vous me retrouverez comme toujours, votre fidèle et dévoué.

« LE COMTE DE MONTALEMBERT. »

« Si vous publiez quelque chose, n'oubliez pas *l'Univers* qui m'appartient à peu près, et qui fait en ce moment assez bonne guerre à *la Gazette* (1). »

Montalembert travaillait alors aux *Monuments de l'histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, qu'il publia

(1) Lettre inédite.

l'année suivante pour compléter la *Vie* de cette sainte femme.

Quelque temps après, il écrivait de nouveau à d'Alton-Shée :

« Villersexel (Haute-Saône), du 11 novembre 1839.

« Mon cher ami,

« Si j'avais encore besoin d'être converti à la nécessité d'une réforme de la pairie, le coup de grâce m'aurait été porté par la promotion Aubert et Cie . Si j'avais été à Paris, je ne sais pas à quelles extrémités je me serais porté, dans le cas où un journal un peu considérable aurait consenti à m'ouvrir ses colonnes. Quand je pense que ce même Villemain, qui nomme aujourd'hui huit députés rejetés par les électeurs, a crié plus haut encore que moi, lorsqu'au mois d'avril dernier j'ai reproché à M. Molé la nomination de trois pairs de cette espèce ! En vérité, c'est par trop fort. Maintenant la catégorie la plus usuelle c'est d'être non pas *député*, mais député *non réélu*. Je ne sais même pas si ce sot article 23 autorise la nomination *d'anciens députés* : c'est un point à discuter. Le général Cubières a été deux fois battu dans l'arrondissement de Lure que nous habitons, en 1837 et en 1839, par mon grand-père et mon oncle de Grammont : le voilà pair, parce que deux fois il a essayé en vain d'être député (1). Il en est de même du général Merlin, rejeté de l'arrondissement d'Avesnes, où mon beau-père a ses biens. Je vous demande un peu combien la Pairie est rehaussée aux yeux des électeurs de Lure et d'Avesnes. Malheureusement les

(1) Ne dirait-on pas que ces lignes sont écrites d'hier, tant elles s'appliquent à la situation politique actuelle?

journaux prétendus libéraux laisseront tomber cette promotion comme tout ce qui touche à la Chambre des pairs, parce que leur instinct démolisseur leur dit bien que le gouvernement fait leurs affaires en avilissant ainsi le seul corps qui offre quelques éléments de conservation.—Ce qui serait très important c'est qu'à l'admission de ces Messieurs quelqu'un eût assez de courage pour renouveler ce que j'ai fait au mois d'avril : le discours de Villemain, tel qu'il est au *Moniteur*, servirait de préambule ; je crois que cela aurait du retentissement : vous êtes très bien placé pour cela, mon cher ami, puisque ce terrain est spécialement à vous : il va sans dire que si vous trouviez quelque vieux pair pour attacher le grelot, cela vaudrait bien mieux encore, mais cela ne sera pas. Tout ce que vous pouvez espérer, c'est de déterminer quelqu'un à vous appuyer ; déployez pour cela tout votre esprit et toute votre énergie ; peut-être Mounier, qui doit être furieux contre Villemain depuis l'affaire de la Légion d'honneur, voudra-t-il prendre sa revanche dans cette occasion si favorable. Quant à moi, les couches de ma femme, qui auront lieu à la fin de décembre, m'empêcheront probablement de prendre aucune part à cette croisade ; du reste, il vaut bien mieux que d'autres que moi se montrent sur la brèche. Quant au fond même de la question que vous exposez et développez fort bien dans votre lettre du 6 octobre, après de longues réflexions je me sens tout disposé à adopter, comme vous le proposez, la nécessité identique et simultanée des deux réformes, comme leurre pour le public, et afin de passer la plus essentielle sous le couvert de la moins utile. Mais il me paraît d'une extrême difficulté de s'entendre sur les

conditions de la réforme électorale. J'adopte pleinement avec vous l'adjonction des capacités et l'abolition du cens d'éligibilité : mais je diffère complètement d'avec vous sur la question des chefs-lieux. Si vous habitiez beaucoup en province comme moi, vous verriez, j'en suis sûr, que les électeurs d'arrondissement offrent seuls quelques chances à l'influence de la grande propriété, tandis qu'en la concentrant aux chefs-lieux vous les mettrez, comme de 1817 à 1820, à la disposition exclusive des avocats du tribunal central, et des journalistes soi-disant patriotes. Réfléchissez là-dessus, mon cher. Quant à moi, j'aime bien mieux encore les 600 électeurs par arrondissement d'Odilon Barrot.

« Mais le danger immense que je redoute, c'est qu'en entamant d'une manière quelconque l'édifice électoral de 1831, si mal construit et si mal disposé, nous ne le fassions tomber sur nos têtes, et alors adieu Royauté, Pairie, et tout ce qui nous sépare encore un peu de l'anarchie.

« Du reste, je suis disposé, comme je vous le dis, afin d'obtenir cette réforme de la Chambre des pairs, rendue indispensable par l'aveuglement et la bassesse de cœur de la royauté d'appuyer une réforme électorale sur ces quatre bases :

« 1° Refus de tout salaire aux députés ; 2° adjonction des capacités ; 3° abolition du cens d'éligibilité ; 4° élévation du minimum des collèges d'arrondissements.

« Quant à l'avenir, je déclare que je serais assez disposé à me ranger de l'avis de Carné, qui dans son dernier article de la *Revue des Deux-Mondes* énonce un plan d'élections indirectes et hiérarchiques qui ferait

engendrer la Chambre des députés par d'autres corps électifs, tels que les Conseils généraux. Ce système était celui de la Constitution des Pays-Bas, et il a parfaitement réussi ; jamais on ne s'est plaint en Belgique de l'inefficacité de la loi électorale.

« Ce même Carné, ennemi ridicule de l'hérédité de la pairie, comme tous les gentillâtres de province, a émis une idée qui me paraît digne d'être méditée par vous : c'est celui du recrutement de la Chambre des pairs par le droit d'élection qu'elle exercerait elle-même, comme l'Académie (1). Cela me paraît une combinaison à la fois ingénieuse, originale et féconde, qui donnerait à la pairie toute la force de l'élection sans la confondre avec la chambre des députés : après l'hérédité, c'est ce qu'il y aurait de mieux.

« Quoi qu'il en soit, l'essentiel, et ici je suis tout à fait d'accord avec vous, c'est d'arracher à la royauté une prérogative dont elle fait un si criant abus. Rien ne peut être au-dessous de ce qui existe, cela est incontestable et en attendant, de même que les légionnaires de l'empire faisaient broder sur leur ruban la date de leur promotion, après les scandaleuses inondations de croix en 1831 et 1832, je suis d'avis que nous ajoutions sur nos cartes la date de notre création à notre qualité de pair de France. Ainsi vous mettrez : Pair de France de 1814 et moi id. de 1819.

« Si vous avez le courage de lire *l'Univers*, vous avez dû être étonné du silence qu'il garde sur cette immense question. Croyez bien que ce n'est pas ma faute. A peine ai-je le dos tourné qu'on n'y fait plus

(1) C'est un peu ce qu'avait voulu la Constitution de 1875 en créant les sénateurs inamovibles. Mais on sait ce que dura cette institution.

rien de ce que je veux : j'ai beau écrire, crier de loin, ils ne me répondent seulement pas. Pour le quart d'heure, je joue tout à fait le rôle de M. Gogo. Cela ne peut pas durer comme cela, et il est possible que j'aie recours à vous pour m'aider à dévoiler quelque Macaire catholique.

« Si vous voyez M. le comte Walewski, dites-lui, je vous en prie, que je lui enverrai peut-être, par l'entremise d'un libraire nommé *Debécourt* (1), des correspondances de Vienne sur la Russie, que je le prie de regarder comme tout à fait authentiques et de traiter en conséquence.

« Adieu, mon cher ami, que Dieu aide votre courage et votre zèle.

« A vous de cœur,

« LE COMTE DE MONTALEMBERT (2). »

Pauvre Montalembert ! il était dit que les meneurs de son parti ne le prendraient jamais au sérieux. On vient de voir le peu de cas qu'en 1839 son journal, *l'Univers*, faisait de son opinion, dans la question si importante de l'hérédité de la Pairie. Trente ans plus tard, en dépit de tous les services qu'il avait rendus à la cause du catholicisme libéral, il ne fut pas mieux traité au *Correspondant*, dans la question beaucoup plus grave de l'infaillibilité du pape. Lorsqu'en 1869, se sentant mourir, il rédigea son fameux testament spirituel intitulé : *l'Espagne et la liberté*, tous les « gentillâtres de province », M. de Carné en tête, qui avaient voix au chapitre de cette *Revue*,

(1) C'est chez lui que Montalembert publia, en 1841, les *Monuments de l'histoire de Sainte-Elisabeth de Hongrie.*
(2) Lettre inédite.

déclarèrent qu'il était impossible d'y insérer pareil pamphlet, et l'on vit, spectacle étrange mais édifiant tout de même, on vit un catholique militant comme Montalembert prendre pour exécuteur testamentaire un libre-penseur comme Arnaud de l'Ariège. Il est vrai que ce libre-penseur était un parfait chrétien (1).

Continuons la lecture des lettres de Montalembert à d'Alton-Shée :

Le 29 décembre 1839, il lui écrivait encore de Villersexel :

« Mon cher ami,

« Je ne crois pas être flatteur ou complimenteur de mon naturel; et bien que dans cette circonstance je dusse être un peu jaloux de vous, je viens vous féliciter du fond de mon cœur de votre excellent discours sur les nouveaux pairs : je vous le dis en conscience, il est impossible de mettre plus d'esprit et de mesure dans une matière plus délicate. Telle a été aussi l'opinion de notre vieux grand-père Grammont, ancien député de la gauche, ainsi que de tous ceux qui m'entourent ici. — Les injures de la Presse ne sont qu'utiles : cela vaut cent fois mieux que le silence calculé des *Débats :* pour moi, j'ai toujours offert et offre encore 40 sols par ligne (le double d'une annonce) à tous ceux qui voudront bien se donner la peine de dire du mal de moi dans les journaux. Ce qui est révoltant, dégoûtant, pourri au dernier degré, c'est qu'il ne se soit trouvé personne dans cette ignoble Chambre pour vous devancer ou au moins pour vous soutenir ; c'est que Tascher et Philippe de Ségur, au lieu de vous empêcher de répondre, n'aient pas

(1) Voir à ce sujet le tome III de nos *Derniers Jansénistes*.

répondu eux-mêmes à la sotte réponse de Villemain ; enfin que la présence de Villemain au ministère réduise l'opposition de la Chambre des pairs sur une question d'honneur personnel, à une seule voix !!

« Et vous voulez que je quitte ma femme, mon saint Bernard, mes travaux et mon repos ici, pour aller trouver tous ces poltrons, tous ces plats, etc., etc., etc... — Non, mon cher ami, j'en resterai éloigné aussi longtemps que je pourrai, et n'irai que si j'y suis forcé par un devoir absolu, celui de défendre la liberté d'enseignement, si on la discute à notre Chambre.

« Mme de Montalembert est accouchée, il y a huit jours, d'une troisième fille, et se porte, grâce à Dieu, parfaitement bien, ainsi que la petite.

« Adieu, mon cher ami. Encore une fois, votre discours m'a semblé parfait : et les trois catégories de députés envoyés à la pairie, prises sur le fait, est admirable de *couleur locale*.

« Votre tout dévoué,

« LE COMTE DE MONTALEMBERT. »

« Je reçois à l'instant une lettre de Tascher pour s'excuser de son silence : il me dit que votre discours était *écrit avec esprit et parfaitement dit* ; pour mériter un tel éloge, il faut qu'il ait fait fameusement bon effet (1). »

Cette lettre était adressée « à M. d'Alton-Shée, pair de France *(de 1814)*, 12, rue Le Peletier ».

Deux ans après, Montalembert et d'Alton-Shée s'entendaient pour refuser la croix, à l'occasion du

(1) Lettre inédite.

baptême du comte de Paris, et d'Alton prononçait à la Chambre des pairs un discours sur les Fortifications, qui eut grand retentissement.

Mais l'acte le plus considérable qu'il ait accompli comme pair de France, celui qui lui fit une figure d'agitateur et le brouilla avec le monde royaliste, fut le discours qu'il prononça en 1847, et dans lequel il eut l'audace de dire qu'il n'était « ni catholique ni chrétien ».

Ce discours aurait pu le brouiller également avec Montalembert. Mais les hommes qui ont le courage de leurs opinions se comprennent et s'estiment toujours. Montalembert se borna à faire quelques réserves dans la lettre très noble que voici :

« 3 juillet 1847.

« Mon cher ami,

« Il n'y a au monde qu'une seule chose que je déteste plus que le despotisme, c'est l'hypocrisie. C'est assez vous dire combien j'applaudis à la franchise et à l'intrépidité que vous avez déployées en arrachant le masque à tant de faux catholiques et de faux chrétiens.

« L'opération ayant été aussi énergique qu'imprévue les a fait crier. Vous ne vous en êtes pas effrayé : et vous avez bien raison.

« Vos explications, que je vous remercie sincèrement de m'avoir communiquées, complètent et fortifient votre pensée. Elles sont pleines d'esprit et de raison. Après cela, je vous avoue qu'il y a page 5 des choses que je vous aurais conseillé d'omettre, si vous m'aviez fait l'honneur de me demander mon avis ! Comme aussi je regrette que, dans votre discours, vous ayez

ajouté les deux mots *ni chrétien* à votre profession de foi. Je comprends et j'admets parfaitement le sentiment honnête et sincère qui vous a porté à vous exprimer ainsi, mais je dois le regretter pour le bon effet de votre manifestation. Il faut éviter, *quand on le peut*, de froisser ses adversaires. Voilà du moins ce que me répètent chaque jour des hommes à qui je crois de l'esprit et de l'indépendance ; et comme il paraît, d'après leur insistance, que je ne profite pas assez de leurs leçons, je vous les communique afin de voir si elles vous iront mieux qu'à moi. Quoi qu'il en soit, placés aux deux pôles extrêmes en fait de croyances, il y aura toujours un terrain où nous nous rencontrerons pour nous donner la main, le terrain de la liberté et de la bonne foi.

« Quand je vous ai vu hier, je n'avais encore reçu ni votre lettre, ni votre brochure, sans quoi je vous aurais dit de vive voix combien j'étais sensible à votre souvenir.

« Croyez, mon cher ami, à mon sincère dévouement.

« LE COMTE DE MONTALEMBERT (1). »

Et cependant les temps étaient proches où les deux amis allaient se séparer.

Dans son discours de 1847, d'Alton avait dit : « Ce n'est pas en tendant le cou, comme des victimes, c'est en prenant les armes et en faisant feu sur les oppresseurs que doivent mourir les martyrs de la liberté. » Quand éclata la révolution de Février, il mit ce conseil en pratique : il se battit un des premiers sur les barri-

(1) Lettre inédite.

cades. Elu colonel de la 2e légion de la banlieue, il prit parti pour Ledru-Rollin contre Cavaignac et se déclara républicain-socialiste. Il échoua pourtant aux élections de la Législative comme il avait échoué aux élections de la Constituante. Vint le coup d'Etat. Bien loin d'y applaudir, comme Montalembert, il s'y opposa de toutes ses forces et faillit être arrêté.

Ce fut Morny qui le sauva de la proscription. Mais son rôle était fini. Il écrivait, le 15 avril 1854, à l'abbé Doucet, de Lyon :

« Singulière époque que la nôtre, mon cher abbé, pendant que Bonaparte le décembriseur envoie à l'amiral Hamelin une image de la Vierge destinée à sanctifier notre croisade en faveur des infidèles, une protestation contre la servitude sort de la plume du jésuite Montalembert ; la vanité d'auteur multiplie les copies, un journal belge imprime, et le figurant révolté, poursuivi avec autorisation de ses pareils, est livré aux magistrats.

« La plupart de nos amis ne veulent voir dans sa lettre qu'une mutinerie d'esclave ; une vengeance de domestique, tout au plus, la rouerie d'un malfaiteur qui espère trouver grâce devant l'opinion en chargeant ses complices ; j'y vois encore autre chose. Au 2 décembre, jésuites et royalistes devaient opter entre le châtiment de leurs crimes ou le joug infamant de Napoléon III ; comme de raison ils ont choisi la honte. Mais cette posture à plat ventre, excellente en un jour de danger, devient incommode après un certain temps, insupportable à la longue. Dans le plaisir de se redresser un instant, debout à la manière des hommes, Montalembert a risqué plusieurs mois de prison ; puisque les jésuites eux-mêmes commencent

à être las de ramper, sans doute l'heure de la délivrance approche. »

Et le 11 mai suivant :

« Il y a un mois, mon cher ami, que cette lettre reste inachevée sur mon bureau ; il y a un mois que j'avais entrepris cette rude tâche de vous envoyer l'espérance ; pendant qu'elle s'éteint chaque jour dans mon cœur, que les proscrits conservent précieusement les illusions de l'exil, les hermites de Longchêne attendent d'un jour à l'autre l'éruption du volcan ; mais moi, placé au centre du foyer révolutionnaire, comment pourrais-je me tromper ? Un misérable sans génie, sans cœur et sans intelligence, exerce sur la France l'action mortelle du mancenillier. A l'ombre de sa tyrannie, nous nous endormons tous d'un sommeil empoisonné. Ah ! Mme de Girardin a bien raison de dire qu'en continuant de vivre soumis à un tel joug chacun de nous, même le plus honnête, prend peu à peu sa part d'infamie ! Je me suis lié avec Manin, le glorieux président de la République vénitienne, le plus noble caractère, l'esprit le plus supérieur, que de bien longtemps ait enfanté l'Italie. Il est pauvre, donne des leçons pour vivre, il a perdu sa femme et sa fille. Son fils unique est dangereusement malade ; pourtant il espère encore la délivrance de sa patrie, il croit à la liberté, au progrès, à l'avenir de l'humanité ; lui ôter la foi serait lui ôter la vie. Enfin, malgré le charme de son entretien, mes visites sont rares. Je passe chaque matin devant sa porte ; sur le point d'entrer, je m'arrête. Car je n'ai rien de consolant à lui apprendre et je ne me pardonnerais pas de lui apporter le découragement. Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai tant de peine à vous écrire ? J'ai

été possédé autrefois exclusivement de la passion du plaisir ; mais depuis que j'ai assigné à ma vie un plus noble but : les distractions, l'étude, l'amitié, l'amour même, me sont insuffisants. J'ai besoin d'agir, de réaliser mes idées, de servir l'humanité, de faire, ou de mourir en essayant d'accomplir de grandes choses. Ma sœur est la personne la plus dévouée aux siens, la plus impersonnelle, la meilleure que je connaisse ; elle a cent fois plus d'esprit, d'amabilité, de bonté courante que monsieur son frère, mais les idées générales dont je vis lui sont interdites ; il y a tout ce côté de moi qu'elle ne comprend pas ; et sur ce point capital, lui ouvrir mon cœur serait inutile, car je sais par expérience que je la désolerais sans la convaincre. Je ne puis songer sans un triste sourire à ce pauvre Don Quichotte de retour de ses périlleuses expéditions. Certes, sa nièce, Sancho, le curé, le médecin étaient des amis fidèles et dévoués, ils l'entouraient de soins, le fêtaient, le consolaient. Ils étaient pleins d'indulgence et de compassion pour sa folie humanitaire ; cependant notre héros vivait, et lui-même était indifférent aux douceurs du foyer domestique et n'estimait la vie qu'autant qu'il pourrait la dépenser dans de nouveaux combats. Ainsi fais-je (1). »

Par malheur « les nouveaux combats » dont parlait d'Alton-Shée lui étaient interdits jusqu'à nouvel ordre sur le terrain politique. Après la campagne d'Italie, qui ruina ses dernières espérances, il dut se résigner à donner un autre emploi à son activité restée la même. Il avait toujours eu un pied dans la littérature. Sa

(1) Lettre inédite.

jeune femme, qui souffrait de son désœuvrement, lui ayant conseillé de s'essayer au théâtre, il écrivit *le Duc Pompée* pour la Comédie-Française. Mais par suite de la malveillance qu'il rencontra dans les régions gouvernementales, cette pièce ne fut reçue qu'à correction — et l'on sait ce que cela veut dire. C'est alors qu'il la publia dans la *Revue des Deux-Mondes* (1). Le succès qu'elle obtint sous cette forme l'encouragea à en écrire une nouvelle. Dans *le Duc Pompée* il avait mis en scène le prince Belgiojoso. Il emprunta de même à ses souvenirs le sujet de *l'Ivresse*. Mais ce sujet prêtait à tant d'allusions désobligeantes que Paul de Musset, averti par la chronique, dressa l'oreille et employa à faire écarter cette comédie ses relations et son influence.

Cela lui fut d'autant plus pénible, hâtons-nous de le dire, qu'il avait épousé quelques années auparavant, une cousine germaine de d'Alton-Shée, et que les liens d'amitié qui les unissaient l'un à l'autre depuis trente ans avaient encore été resserrés par ce mariage. On en trouvera la preuve dans les lettres suivantes.

La première en date est d'Aimée d'Alton, charmante créature dont les mœurs n'étaient peut-être pas à l'abri de tout reproche, mais qui était si aimable, si spirituelle qu'elle voulut inviter à ses noces tous ceux qui lui avaient fait la cour — et le nombre en était grand (2) !

(1) Livraison du 15 septembre 1863.

(2) Je trouve dans une lettre de Mme Jaubert à son frère ce passage qui la concerne :

« Aimée, toujours très tendre pour toi, s'occupe de rendre son escalier praticable le soir. — Ce n'est que pour Edmond, dit-elle naïvement, si les autres se cassent le cou, tant pis ! — Jeanne de me dire : Elle croit donc que mon oncle ira sans cesse le soir chez elle ? — C'est sa chimère avec le lingot d'or. » (Lettre inédite.)

« Ce 8 mai 1861.

« Ma chère Valentine (1), je viens vous annoncer une nouvelle qui, je suis sûre, vous fera plaisir. M. de Musset et moi allons nous marier. C'est une chose qui s'est décidée et arrangée durant mon séjour à Vernou (2). J'écris à Caroline (3) pour qu'elle en fasse part à Edmond, et je veux être la première à vous dire que mon visage a été remis à neuf pour cet événement et qu'il est aussi bien qu'il est susceptible de devenir à mon âge. Je vous recommande encore le secret du côté de votre sœur. Sitôt que les bans seront pour être publiés, je lèverai la consigne. Ce mariage est la cause d'un raccommodement général entre ma famille et moi et cause à toutes mes amies des accès de larmes joyeuses. Je suis contente, M. de Musset est content, sa famille est ravie et la mienne transportée d'aise.

« Je vous sais assez mon amie pour être persuadée du plaisir que ma lettre va vous causer et je me dépêche de vous embrasser bien tendrement dans cette persuasion.

« Votre cousine,
« AIMÉE D'ALTON. »

« P. S. — Dites la chose à Berthe, que j'embrasse de tout cœur (4). »

Il était impossible de dire plus spirituellement qu'on faisait une fin de toutes les façons.

Quelques jours après, c'était au tour de Paul de Musset à annoncer son mariage :

(1) La comtesse Edmond d'Alton.
(2) Propriété sise en Touraine, non loin de Vouvray, où M. et Mme Jaubert avaient fini par se retirer.
(3) Mme Jaubert.
(4) Lettre inédite.

« Bourron, mercredi 5 juin 1861.

« Mon cher Edmond,

« L'estime et l'affection que j'ai toujours eues pour vous ont eu leur part d'influence sur l'événement qui nous a rendus cousins.

« Devenir le parent d'un homme qu'on aime depuis vingt-cinq ans et d'une femme comme Mme Jaubert, que ma mère appelle avec tant de raison « nos amours à tous et toujours », ce sont là des considérations importantes dans l'association à perpétuité que nous venons de former ensemble, votre cousine et moi. Il y a cela de bon, dans l'âge raisonnable où nous sommes, qu'on y fait tout soi-même et avec discernement. Des uns on peut rester cousin de nom et des autres on le devient de cœur. Aussi, mon cher Edmond, en m'alliant à vous, je suis heureux de donner un nom consacré à notre *parenté élective*, comme dirait Gœthe, laquelle parenté date réellement pour moi des premiers temps où j'ai connu et apprécié votre esprit et votre caractère.

« Je vous laisse le soin d'habituer promptement votre charmante femme à voir en moi un bon cousin et un ami, et je m'en rapporte à votre vieille affection pour cela. Il n'y a guère de jours où nous ne parlions de vous. Le superbe pâté que nous avons reçu hier soir et auquel je me prépare à faire honneur aujourd'hui va nous fournir une occasion de plus de penser à vous et de fêter notre alliance.

« Croyez, cher Edmond, à la solide et inaltérable affection de votre dévoué cousin et ami.

« Paul de Musset (1). »

(1) Lettre inédite.

Et le lendemain de l'arrêt des Comédiens qui condamna *le Duc Pompée* à se pourvoir ailleurs (n'était-ce pas le vrai sens de « reçu à correction »?), Paul de Musset écrivait encore à d'Alton-Shée :

« Bourron, 9 juin 1862.

« Mon cher cousin et ami,

« Les hasards de la correspondance avec Vernou se sont combinés de telle façon que nous avons partagé de loin, ma femme et moi, l'inquiétude que votre sœur si dévouée a ressentie par suite du retard dans le prononcé de l'arrêt qui vous concerne. Je croyais déjà votre procès perdu. Si l'on m'eût appris à l'improviste que vous l'aviez gagné, il est probable que j'aurais trouvé cela tout simple et que je ne vous en aurais rien dit; mais comme la bonne nouvelle s'est fait attendre et qu'elle m'a interrompu dans l'occupation de broyer du bistre, j'éprouve le besoin de vous faire part de ma bien vive satisfaction. Après avoir maudit vos juges, je leur rends mon estime (1); qu'ils condamnent maintenant qui ils voudront; je leur donne un bill d'indemnité pour quinze arrêts barbares, à moins que vous n'ayez encore affaire à eux. Demain, je trouverai que le gain de ce procès n'est qu'un bonheur négatif, et par conséquent, bien peu de chose en comparaison du bonheur que je vous souhaite : mais chaque jour suffit à son plaisir comme à sa peine.

(1) Pour comprendre ce passage il est bon de savoir que Geffroy, Regnier et Got, après le vote du Comité de lecture, avaient fait une démarche collective auprès de d'Alton-Shée, pour décliner toute responsabilité et l'assurer de tout leur dévouement. (*Note de d'Alton-Shée.*)

« Ma femme se joint à moi pour vous féliciter, et je vous serre la main bien affectueusement.

« Votre cousin et ami,

« PAUL DE MUSSET (1). »

« Mes tendres respects à ma belle cousine. »

Hélas ! comme le disait un jour Sainte-Beuve à Victor Hugo, il n'est point ici-bas d'amitié vraiment inaltérable. Lorsque Paul de Musset se servait de cet adjectif pour qualifier le lien qui l'unissait à son cousin d'Alton, on l'aurait bien étonné, bien contristé, si on lui avait dit qu'il suffirait d'une allusion publique à un vice de son frère pour les brouiller à tout jamais ensemble. C'est pourtant ce qui arriva.

IV

Le 4 septembre 1865, Jules Janin écrivait dans le feuilleton dramatique des *Débats* :

«... M. d'Alton-Shée est un de ceux qu'on ne fait pas attendre. Il a fait ses preuves éloquentes à la tribune de l'ancienne pairie, et depuis qu'il s'est élevé à la très rare dignité de simple écrivain, il a très bien démontré qu'il savait écrire une comédie. Une première fois, quand il a vu le comité de lecture hésiter sur son œuvre, il l'a reprise ; il l'a publiée, et, le succès l'encourageant, il a rêvé tout de suite après sa première comédie un drame étrange, intitulé : *l'Ivresse*. Or, cette fois, l'homme, ivre en effet, appartenait, non pas à ces pauvres diables sans vices ni vertus, que le cabaret convie à ses joies relatives, mais c'était un homme

(1) Lettre inédite.

éloquent, superbe, irritable, à qui rien n'a manqué pour être un grand poète, un grand orateur, rien que le respect de soi-même et la force de résister au penchant qui devait le mettre au niveau des plus tristes intelligences. L'ivresse, étudiée à ce point de vue, appelait une comédie en grandes leçons féconde, et si nous avons quelque aptitude à bien juger d'une pareille tentative, il nous semblait que M. d'Alton-Shée avait fait une très belle œuvre. Autant il se montrait indulgent et facile à l'ivresse du peuple *qui est la bonne*, au dire de Beaumarchais, autant il était inflexible et sans pitié pour ces abandonnés d'eux-mêmes, qui sacrifient à cet absurde et lâche plaisir leur bonne renommée, leur fortune et toute espérance ici-bas. Ce héros, tout nouveau dans la comédie, attirait à son vice la piété, la curiosité, l'intérêt même, et le comité de lecture en avait si bonne opinion qu'il s'en est fallu d'une demi-voix pour que la pièce du comte d'Alton-Shée obtînt les honneurs de la représentation publique... »

C'est par cet article de Jules Janin que Paul de Musset apprit l'existence de *l'Ivresse* et l'échec relatif que d'Alton venait d'essuyer devant le comité de lecture de la Comédie-Française. Je ne sais pas quelle fut sa première impression, mais je m'en doute. Il s'étonna d'abord, non sans raison, que, liés comme ils l'étaient ensemble, d'Alton ne lui eût pas dit un mot de sa pièce ; ensuite l'article de Janin, qui avait été brouillé longtemps avec son frère (1), était rédigé de façon à le désigner clairement à la malignité publi-

(1) Je dirai pourquoi au tome II de ce livre, dans le chapitre de Rachel.

que. Il se souvint alors des vers qu'Alfred de Musset avait adressés, certain jour de l'année 1844, à sa marraine :

Qu'un sot me calomnie, il ne m'importe guère.
Que sous le faux semblant d'un intérêt vulgaire,
Ceux même dont hier j'aurai serré la main
Me proclament, ce soir ivrogne, et libertin,

Ils sont moins mes amis que le verre de vin,
Qui pendant un quart d'heure étourdit ma misère.
. . . .

Et il allait écrire à son cousin, quand il reçut une lettre de lui, dans laquelle était raconté *grosso modo* ce qui venait de se passer à la Comédie. Mais cette lettre, bien loin de le rassurer, ne fit qu'augmenter son inquiétude, et il y répondit sur-le-champ dans les termes que voici :

« Bourron (Seine-et-Marne).
« 7 septembre 1865.

« Mon cher Edmond,

« Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt, ma femme et moi, la relation que vous nous donnez de l'épreuve par laquelle vous venez de passer. Je ne vous gronderai pas de ne pas nous avoir parlé plutôt de votre travail, vu sa destination, car, en pareille circonstance, j'aurais peut-être agi comme vous. Le terrain des théâtres est tellement plein de trappes (sans compter les ornières) qu'on a raison de ne parler à ses amis des pas qu'on y fait, qu'après la dernière entorse.

« Maintenant, je vous avouerai que le titre de cette pièce m'a inquiété et que le peu de mots qu'en a dit Janin, qui paraît la connaître, m'a effarouché tout à fait. Si le personnage principal est un poète et un homme heureusement doué, comme le dit le feuille-

ton, ne craignez-vous pas qu'on ne voie dans le personnage un poète que vous avez connu et aimé ?

« Le moindre rapprochement serait signalé avec joie par les critiques du lundi, parmi lesquels se trouvent des anciens ennemis, — Janin lui-même en est un, — et, en outre, quelques flatteurs subalternes d'envieux plus élevés. Ces gens-là seraient heureux de pouvoir rejeter sur l'auteur de la pièce la responsabilité de leurs attaques. Un ami ne voudrait pas faire à la réputation du poète que j'ai déjà défendu le mal que ses ennemis eux-mêmes n'osent pas lui faire. Aussi vous dis-je seulement que je suis effarouché. J'espère que la lecture de votre manuscrit me rassurera.

« En attendant, je vous serre la main bien affectueusement.

« Tout à vous.

« PAUL DE MUSSET (1). »

Le meilleur moyen, en effet, de tranquilliser Paul de Musset, et de couper court à toute discussion, était de lui communiquer le manuscrit de *l'Ivresse*, mais d'Alton-Shée qui, malgré ses protestations, avait de bonnes raisons pour ne pas le communiquer, le garda par devers lui et le remplaça vivement par cette lettre :

« Paris, le 8 septembre 1865.

« Mon cher ami, rien dans ma pièce ne rappelle *Lui et Elle* ou *Elle et Lui*. A ma connaissance, il n'y a pas un seul événement de la vie de votre frère ; quoiqu'il m'eût été plus commode de le supposer

(1) Lettre inédite.



EDMOND D'ALTON-SHÉE

D'après un dessin au crayon appartenant à Mme d'ALTON-SHÉE

poète, j'ai fait de mon héros un romancier paraissant en feuilletons dans *le Journal des Débats*.

« J'ai choisi le sujet de *l'Ivresse*, comme vous aviez pris, il y a cinq ans, *le Neveu de Rameau*, parce que la difficulté de transporter à la scène le développement de cette passion lui avait conservé l'attrait de la nouveauté, et aussi parce qu'ayant longtemps pratiqué moi-même je voyageais en pays connu.

« Si Janin a eu le premier communication de mon drame, c'est que son autorité me donnait de grandes chances auprès des comédiens.

« Caroline m'a lu et m'approuve, mais il ne dépend de personne d'empêcher le public de trouver des analogies.

« Ce serait un mal à la fois glorieux et inévitable si la noblesse du langage et l'élévation des sentiments désignaient fatalement Alfred de Musset.

« A vous de tout cœur.

« EDMOND D'ALTON-SHÉE (1). »

De plus en plus piqué et intrigué, Paul de Musset répliqua :

« Bourron (Seine-et-Marne), 9 septembre 1865.

« Mon cher ami,

« Je n'ai jamais eu la crainte que votre pièce pût avoir le moindre rapport avec *Elle et Lui*.

« Lorsque j'ai tenté d'arranger pour la scène *le Neveu de Rameau*, je n'ai pas eu la crainte qu'on pût y trouver autre chose qu'une création de Diderot très connue et un personnage du siècle dernier, par la raison que j'étais bien sûr de mes intentions.

(1) Lettre inédite.

« Aujourd'hui, je suis édifié sur les vôtres, puisque vous nommez vous-même la personne que vous souhaiteriez de voir *fatalement désignée* dans votre pièce. Les souhaits de ce genre sont toujours exaucés ; il suffit qu'ils existe (*sic*) dans la pensée de l'auteur.

« Bien à vous.

« PAUL DE MUSSET (1). »

A ce coup droit porté d'une main très sûre, que pouvait riposter d'Alton? Après y avoir réfléchi pendant trois jours, il essaya de le parer par une diversion plus ou moins habile :

« Paris, 12 septembre 1865.

« Mon cher ami, je vois avec peine que vous répondez à votre pensée, nullement à la mienne ; comment pouvez-vous confondre un souhait et une crainte? Je ne souhaite pas la mort, pourtant je suis certain qu'elle est inévitable : je n'ai jamais souhaité rappeler votre frère ; c'est du fond de mes entrailles que j'ai tiré mon héros. Afin d'éviter tout rapprochement, j'ai renoncé à le faire poète ; j'ai relu, à Bucharest, tout son théâtre, pour m'assurer qu'il n'y avait pas dans ma pièce une seule image, un seul trait lui appartenant ; quand Regnier a porté *l'Ivresse* au Vaudeville, il m'a offert, pour le commencement du 5e acte, des vers charmants de M. de Banville, je les ai refusés sans hésiter (2). Autant que vous, je suis sûr de mes intentions, néanmoins, vous écrivant avec la sincérité d'un ami, je convenais dans une dernière lettre que mon sujet renfermait un danger ; qu'ayant voulu

(1) Lettre inédite.

(2) Je n'ai pu retrouver ces vers ni dans les papiers de d'Alton-Shée ni dans les œuvres poétiques de Théodore de Banville.

peindre la lutte chez un homme supérieur entre l'amour et des habitudes d'ivresse, plus je l'aurais ennobli, idéalisé, plus cette portion du public qui a connu l'homme aussi bien que le poète songerait fatalement à Alfred de Musset. Cette crainte devait-elle me faire abandonner mon œuvre? Je ne l'ai pas pensé. Au point de vue personnel, je n'ai rien à ajouter. Maintenant permettez-moi d'aborder la question qui vous préoccupe, la réputation de votre frère. Vivant, vous lui avez tout sacrifié; mort, vous avez voué un culte à sa mémoire: c'est là un des côtés les plus généreux de votre aimable nature. Mais pouvez-vous raisonnablement espérer, au moyen d'une convention tacite de ses contemporains, effacer le souvenir de ses faiblesses? Est-ce possible? est-ce désirable! Par piété filiale, M. Lucas de Montigny a consacré de longues pages à nous prouver que Mirabeau n'avait jamais été un débauché; qui a-t-il convaincu? Pour Alfred la postérité a commencé; à mesure que son génie resplendit d'un plus vif éclat, n'est-il pas tout naturel que les taches deviennent plus apparentes? Pitt, Fox, Sheridan, Byron restent-ils moins grands pour avoir eu leur part d'humanité?

« Bien à vous

« Edmond d'Alton Shée (1). »

Je n'ai pas la réponse de Paul de Musset, mais on la devine en lisant la lettre de d'Alton qui la suivit:

« 16 septembre 1865.

« Mon cher ami, je n'ai besoin ni d'amitié ni de parentage pour admirer le génie du poète; je respecte,

(1) Lettre inédite.

j'honore le culte du frère à la gloire de son frère. Mais la meilleure des religions rend intolérant ; vous m'écrivez comme à l'un de ces dévots qui serait sur le point d'apostasier. Je dois vous rappeler que je n'appartiens à aucune église. A deux reprises dans votre correspondance vous me parlez de celui que *j'ai aimé;* rien de moins exact. Nous n'avons été, Alfred et moi, que des camarades de plaisir ; je ne l'ai peut-être pas vu une fois dans les douze dernières années de sa vie. La raison en est simple : l'amour, même fraternel, est sans calcul et sans mesure, l'amitié vit de réciprocité.

« Mais nos relations intimes avec vous, ma sincère tendresse pour la cousine me permettent d'opposer un calme indulgent aux suppositions passionnées et aux assimilations les moins méritées.

« Faut-il le répéter encore : Ma pièce est une étude sur l'ivresse ; en la composant je n'ai pas songé un instant à votre frère. Plus tard je ne me suis préoccupé de la question de ressemblance que pour l'éviter. Avant aucune correspondance entre nous, j'étais résolu à user auprès de la critique de l'influence que je puis avoir pour empêcher qu'en cette occasion son nom même ne fût prononcé.

« Mais, dites-vous, pouvez-vous m'affirmer que la pièce ne prêtera à aucune allusion ?

« Non sans doute. A votre tour, pouvez-vous me proposer sérieusement de sacrifier dix-huit mois de travail, une pièce reçue, tout l'espoir d'une carrière à l'appréhension qu'un feuilletoniste ne fasse à ce sujet un article désagréable sur votre frère ?

« Bien à vous.

« EDMOND D'ALTON-SHÉE (1). »

(1) Lettre inédite.

Cette fois Paul de Musset parut satisfait. D'aucuns trouveront peut-être qu'il n'était pas difficile. Mais évidemment il avait hâte de mettre fin à une discussion qui tournait à l'aigre, et nous verrons tout à l'heure que le billet suivant ne fut pas son dernier mot :

« Bourron, le 17 septembre 1865.

« Mon cher ami,

« Je n'ai jamais eu l'idée de vous demander le sacrifice de votre travail et des avantages que vous en espérez. Je me suis borné à vous signaler une éventualité qui serait très pénible pour moi et pour beaucoup de gens.

« Vous me dites aujourd'hui que, même avant aucune correspondance entre nous, vous étiez résolu à user de votre influence sur la critique pour empêcher que le nom de mon frère ne fût prononcé en cette occasion. Cette réponse est précisément celle que je souhaitais, et, le sujet de la pièce étant donné, je n'ai jamais eu autre chose à vous demander.

« Tout à vous.

« PAUL DE MUSSET (1). »

Examinons maintenant les pièces du procès et voyons si *l'Ivresse* justifiait ou non les craintes de Paul de Musset.

Cette comédie — demeurée inédite — avait cinq actes. En voici les personnages :

Henri de Saint-Gelais ;
Le comte Armand de Nocé ;
Le marquis Charles de Chamilly ;

(1) Lettre inédite.

Barolles ;
M. Mercier, notaire ;
Suzanne Mercier, fille de M. Mercier ;
Madame Davenay, veuve ;
Orsowleff ;
Charlotte, servante ;
Plusieurs masques et dominos ;
Domestiques.

La scène est à Paris.

Le premier acte nous montre madame Davenay, tout occupée de marier Henri de Saint-Gelais, qui a trente ans et passe pour être son amant. Chamilly, qu'elle entretient de ce projet de mariage croit d'abord qu'elle travaille pour elle, mais elle le détrompe tout de suite. Saint-Gelais est trop jeune de goûts et d'habitudes, sa gaieté qui charme tout le monde se plierait mal au calme de la vie de famille. Elle a donc jeté son dévolu sur une jeune fille « singulière qui veut à toute force aimer en épousant, mais charmante, spirituelle et riche » par-dessus le marché.

Et cet oiseau rare, c'est Suzanne Mercier. A ce nom, Chamilly tressaille et demande à madame Davenay ce qui la porte à offrir cette blanche colombe en sacrifice à Saint-Gelais dont l'intempérance s'accroît chaque jour. Il est vrai, répond madame Davenay, que cette intempérance « contraste avec la nature élevée et philosophique de ses travaux, mais elle le rend si amusant qu'on n'a pas le courage de lui conseiller la sobriété. » — « Soit, riposte Chamilly. Mais chacune de ses qualités de garçon est un vice dans un mari ; son mépris de l'argent, son désordre, sa passion effrénée du plaisir feraient en peu de temps de Suzanne ruinée une victime misérable si elle s'obstinait à l'ai-

mer, et, dans le cas contraire, quelque chose de pis. »

Un tel langage scandalise madame Davenay. Est-ce que ce Chamilly serait un rival? Il en convient. Il aime Suzanne Mercier pour sa beauté, pour sa distinction et aussi pour sa fortune.

— Prenez garde ! lui dit madame Davenay, mademoiselle Mercier n'a pas en dot plus de cinq cent mille francs !

— Ce sera alors un mariage d'inclination, répond Chamilly.

— Vous oubliez que Suzanne aime Saint-Gelais.

— Il ne la connaît pas.

— Il a accepté chez moi, ce soir, une première entrevue. Mais Suzanne, depuis un an, vit au milieu de ses créations ; elle le sait par cœur ; sans en être remarquée, elle l'a rencontré dans le monde, attentivement observé ; il réalise tous les rêves de son imagination. Enfin, surmontant les répugnances de son père contre la carrière littéraire et la réputation de Saint-Gelais, elle a amené le notaire émérite, l'homme positif par excellence, à consentir à une présentation officielle de l'auteur de *Stella*.

— Voilà qui est grave, sans doute, pour mes espérances. Mais vous, madame, qui vantez à mademoiselle Mercier l'objet de son exaltation, ne sentez-vous pas peser sur vous une bien grande responsabilité ?

— Oh! ma conscience est tranquille ! je ne lui ai caché aucun de ses défauts.

— Quoi ! vous avez osé lui montrer le Saint-Gelais de la nuit, trébuchant dans l'orgie ?

— Sans emprunter les pinceaux d'un rival, je le lui ai dépeint tel qu'il est.

— Et elle persiste ?

— A son âge, on se sent la puissance de convertir.

Tout cela est bel et bon, mais le père de Suzanne a d'autres vues sur elle. Ce n'est ni Saint-Gelais, ni Chamilly, qu'il veut pour gendre, c'est Barolles, un propriétaire qui ne s'est adonné jusqu'à présent, comme il le dit lui-même, « qu'à l'élève des races bovine, ovine, porcine, mais qui a obtenu sur ces animaux, au point de vue humanitaire, des résultats assez précieux, tels que la suppression des cornes, qui semblait jusqu'à présent réservée à l'Angleterre... »

Madame Davenay connaît les préférences de M. Mercier, et c'est avec l'espoir de les anéantir qu'elle invite à une soirée chez elle le père et la fille et tous les prétendants. Les voici en présence. Saint-Gelais est arrivé le dernier, avec Nocé, son inséparable, parce qu'ils sont allés tous deux au Derby et que, ayant gagné six cent cinquante louis par tête sur Vermuth, ils tenaient à arroser leur victoire. « Hurrah! » s'écrie Nocé. « Hurrah! » répond le père de Suzanne, un peu ahuri, et il risque cette observation : « Six cent cinquante louis! mais c'est une fortune! Il me semble, à moi, que celui qui risque une pareille somme sur les jambes d'un cheval, fût-il millionnaire, mériterait d'être interdit. » — « Pourquoi pas mis à la Bastille! » riposte Saint-Gelais. Cette repartie jette un froid, mais Saint-Gelais, qui est venu à cette soirée plutôt pour les beaux yeux de Mme Davenay que pour faire sa cour à Suzanne, ne cherche pas à s'avantager, au contraire. A un moment donné, Suzanne s'étant permis de lui demander en face de Barolles et de Chamilly s'il était vrai qu'il y eût tout un abîme entre l'auteur et ses ouvrages, et que, « noble, sensible, généreux, la plume à la main, il pût être dans la vie réelle amoin-

dri par les vices des natures vulgaires », Saint-Gelais lui fait cette déclaration :

« Ce que vous dit M. Barolles est vrai, mademoiselle, pour toute une catégorie de littérateurs. Il en est d'autres qui recèlent en eux un homme différent : tel barde catholique battrait un charretier par l'abondance et la variété de ses jurons; tel autre se repose de son lyrisme par la bonne chère assaisonnée d'une pluie de calembours et divinise l'amour, qui vit dans la débauche; un poète vengeur et un orateur chéri de la liberté passaient de sombres nuits à solliciter la fortune, enchaînés devant un tapis vert. De ces contrastes affligeants, faut-il conclure à l'hypocrisie? Non, mademoiselle. A quoi bon s'étonner? Si l'homme que le souffle de l'inspiration emporte, retombe à terre affaibli et brisé, est-ce donc un crime s'il cherche la réparation de ses forces dans des distractions futiles ou nuisibles? Maintenant, ces inspirés, fatalement condamnés aux extrêmes, sont-ils faits pour les douceurs de la vie conjugale? O Chamilly, tu as grandement raison d'en douter! Une chimère égale à celle de l'inspiration sans relâche, c'est l'amour assermenté par contrat et devant notaire. » — « Oh! » s'écrie M. Mercier. — « Oui, sur ma parole, reprend Saint-Gelais, que je sois à jamais réduit à l'eau claire des fontaines, si le respect de la loi, la foi jurée, toute l'énergie de la volonté humaine, peuvent faire naître l'amour avant l'heure ou le prolonger d'une minute. »

Et M. Mercier de lui répondre :

— Devant un étalage de doctrines aussi monstrueuses...

Mais Saint-Gelais ne le laisse pas finir :

— M. Mercier, vous êtes un ingrat : en justifiant

vos préventions contre les gens de lettres, je ne fais tort qu'à moi-même.

Puis s'adressant à Suzanne :

— Votre confiance m'a touché, mademoiselle, et quoi qu'il ait pu m'en coûter, je m'en suis rendu digne par une sincérité absolue.

Enfin, quand elle s'éloigne — résignée, au bras de Barolles que Mercier a définitivement choisi pour gendre :

— Pauvre enfant ! s'écrie-t-il, au moins, je n'aurai pas son malheur à me reprocher ! Je ne me marierai jamais.

Et le rideau tombe.

Le 2e acte est rempli par un bal masqué dans une ambassade, suivi d'un souper. On pourrait le résumer dans ce bout de dialogue entre Saint-Gelais et Nocé :

Saint-Gelais. — Si elle n'allait pas venir !

Nocé. — Le diable m'emporte si je comprends rien à ta manœuvre ! Il y a deux ans, il ne tenait qu'à toi d'en faire ta légitime ; au lieu de cela tu lui débites une tirade saint-simonienne contre l'hymen. Puis, quand plus tard elle revient d'Italie, mariée à Barolles, tu commences à songer à elle ; tu mets Mme Davenay en disponibilité ; peu à peu l'amour te domine, tu perds ta gaieté, tu désertes nos soupers, tu manques l'absinthe, tu te déranges... Et comme à un amant malheureux il faut toujours un confident, tu me traînes avec toi dans le monde, tu me forces à abandonner les Dames du lac, et, par imitation, j'ai la sottise d'adopter une reine de la haute, et me voilà dans le monde comme il faut.

C'était vrai pourtant. Depuis qu'elle était mariée à

Barolles, Saint-Gelais ne rêvait plus qu'à Suzanne. Il la cherchait partout, n'avait d'yeux que pour elle et, de la voir aux bras d'un autre, il s'en voulait d'autant plus qu'il n'avait dépendu que de lui de la posséder. Ayant appris qu'elle devait assister à ce bal, il y est venu, il l'a reconnue sous son domino, elle a essayé de le tromper et de le fuir, mais en vain, il n'y avait qu'une femme au monde dont l'approche pût faire battre son cœur : c'était elle. Et comme de guerre lasse elle finit par lui dire : « Que me voulez-vous ? » il lui répond : « Vous déclarer que je vous aime, que j'ai cruellement expié ma faute et que je vous demande pardon. » — « Quel pardon et quelle faute? » — Alors il lui dévide tout son chapelet. Le soir du jour où elle était partie au bras de Barolles, il s'était parfaitement aperçu que ses préférences allaient vers lui, mais comme on le soupçonnait de viser surtout sa fortune, il avait repoussé le bonheur qu'elle lui offrait. « Rendez-le-moi ! » lui dit-il d'une voix suppliante. — « C'est impossible. » — « Suzanne, vous êtes maîtresse de vos paroles, mais vous ne pouvez empêcher votre voix de trembler, vos yeux de se remplir de larmes ! » — « Vous avez tort de triompher de l'émotion d'un moment, votre influence n'ira pas plus loin. Je ne crois pas à votre amour, le feu qui vous consume n'est pas de l'amour, c'est de l'orgueil. Oui, de l'orgueil. Vous n'êtes séduit que par le charme de l'obstacle, que par l'attrait de l'impossible. C'est cet attrait qui vous fait regretter maintenant votre victime, comme un enfant gâté veut à toute force le jouet qu'il a brisé. » — « Par pitié ! » — « Adieu, ne me reparlez jamais ! »

Et elle s'éloigne, et Saint-Gelais de s'écrier, une fois seul : « Quelle dureté ! sa fausse indignation était un

parti-pris. Quoi ! j'aurai renoncé à mes passions, à mes plaisirs; elle m'aura enlevé jusqu'à la liberté de chercher l'oubli dans les excès, et tout cela pour entendre nier mon amour ! Ah ! je briserai son joug ; je justifierai l'orgueil dont elle m'accuse; je me vengerai de ce sacrifice de l'amour au devoir qu'elle décide si légèrement !... c'est elle qui l'aura voulu ! »

Et sans plus tarder, le voilà qui se rend dans la salle où tous ses amis sont en train de souper. A peine a-t-il pris place à une petite table isolée que Barolles entre avec sa femme. Du plus loin qu'il l'aperçoit, Nocé lui fait signe, il l'attire dans son groupe et lui verse à boire comme pour le griser. Barolles qui trouve le vin bon se laisse faire et minaude avec sa voisine. Suzanne, honteuse et qui tremble sous le regard de Saint-Gelais, comme l'alouette sous l'œil de l'épervier qui la fascine, veut entraîner son mari dans la salle. C'est le moment que choisit Saint-Gelais pour l'humilier. Après avoir vidé je ne sais combien de coupes de champagne et bu à l'amitié et au souvenir, représentés à ses yeux par Nocé et une ancienne maîtresse, il lève de nouveau son verre et boit à la vertu, en dévisageant Suzanne.

— Vous vous donnez en spectacle, lui crie Mme Davenay, furieuse de son abandon.

— Que je devienne un objet de risée, tant mieux ! répond Saint-Gelais. Là est son châtiment.

— Silence, tu la perds ! lui dit tout bas Nocé.

Mais lui, buvant toujours, et élevant encore la voix :

— Je la perds ! et elle ? A-t-elle hésité à me briser le cœur? A-t-elle connu la pitié ! Eh bien, je veux boire, afin de noyer ce qui peut rester en moi d'amour pour elle.

Cette fois Suzanne n'y tient plus. Elle bondit vers

lui, et, lui arrachant la coupe des mains, elle la brise à ses pieds, pendant que Barolles, réveillé de son ivresse, esquisse un geste que Nocé arrête en disant :

— Mon bon, l'intention suffit.

Et le rideau tombe.

Au 3e acte, nous sommes chez Saint-Gelais. Il s'est battu en duel avec Barolles qui l'a blessé assez grièvement, et Suzanne, ayant tout quitté par amour pour lui, s'est constituée sa garde-malade. Mais elle n'est que cela ; elle s'est juré de ne jamais être sa maîtresse. Qu'importe que le monde, qui nous juge sur les apparences, l'accable de son mépris. Forte de sa conscience et de son amour, elle le brave, elle se trouve heureuse de vivre de la vie de son ami. Car il n'est plus le même depuis qu'elle habite sous son toit. Il s'est repris au travail, il s'est corrigé de son vice, elle le croit tout au moins, il s'est transfiguré physiquement et moralement. Une seule chose l'attriste et trouble son bonheur, c'est la pensée de son père. Elle ne l'a pas revu, depuis son coup de tête, mais elle sait qu'il en a été comme foudroyé et qu'il en veut à mort à Saint-Gelais. Si elle pouvait le voir, lui ouvrir son cœur et tout lui dire ! Elle est sûre qu'il pardonnerait, qu'il consentirait à la reprendre chez lui ; son bonheur alors serait complet, puisqu'en retrouvant son père elle recouvrerait l'estime du monde.

Ses vœux seront en partie exaucés. Mercier, prévenu du désir de sa fille, fait un effort sur lui-même et décide de l'aller voir, au domicile même de celui qui la lui a prise. A cette nouvelle, Suzanne éprouve une véritable joie, mais Saint-Gelais est loin de la partager. Il sait que femme varie et, sans douter encore

de l'amour que lui porte Suzanne, il a peur qu'il ne soit balancé et finalement vaincu par le sentiment qu'elle a pour son père. Là-dessus Nocé, qui ne le quitte pas et n'attend que l'occasion pour l'affranchir de la tutelle de Suzanne, Nocé arrive, le prend par le bras et l'entraîne au café où les amis lui font fête. Survient Mercier. Dès qu'elle est en sa présence, Suzanne se jette dans ses bras en lui demandant pardon. Comme il est aussi ému qu'elle et qu'au fond il n'a jamais cessé de l'aimer, il lui dit qu'il est prêt à lui pardonner, mais c'est à la condition qu'elle brisera avec le misérable qui l'a déshonorée. Suzanne bondit à ce mot et déclare à son père que Saint-Gelais l'a toujours respectée. — « Soit ! lui répond-il, mais cette situation ne saurait se prolonger indéfiniment. Il est inadmissible que pendant des années vous viviez sous la flétrissante accusation d'adultère. Lui qui a de l'expérience, il te dira que votre chute est inévitable. Eh bien, qu'il renonce à jamais à toi... Je ne me dissimule pas la douleur du sacrifice, mais son devoir est de sauver celle qui s'est dévouée pour lui et qu'il a perdue. » — Et comme Suzanne proteste, criant que, si elle abandonnait Saint-Gelais, ce serait leur malheur à tous deux, Mercier lui propose d'aller le trouver, de descendre jusqu'à la prière... « Non ! non, s'écrie Suzanne, c'est à moi, à moi seule de rompre. » Et sur cette parole Mercier se retire en disant à sa fille : « A demain ! »

Mais il est à peine sorti qu'elle rougit de la demi-promesse qu'elle lui a faite. Et elle s'enferme dans sa chambre en proie à un combat terrible, au moment où des bruits de pas lui annoncent le retour de Saint-Gelais. C'est lui, en effet, qui rentre avec Nocé. Il est fortement excité, mais il se tient encore, tandis que

Nocé, complètement ivre, chante, à tue-tête. — « Plus bas! plus bas! lui dit Saint-Gelais, si Suzanne allait s'apercevoir! Fais comme moi! » Et il s'essuie et s'évente avec son mouchoir. Mais l'eau-de-vie commence à agir sur lui. Il titube, il rit, ne comprenant rien à ce qui lui arrive.

Suit une scène d'ivresse dans laquelle, après avoir accusé Nocé de l'avoir fait boire, il s'écrie comme au milieu d'un songe ou d'une hallucination :

« Suzanne a revu son père! Entre mon cœur désolé d'inquiétude et mon cerveau troublé par l'ivresse se livre une lutte acharnée; des fanfares joyeuses, tous les refrains de l'orgie assiègent ma mémoire; l'ironie me gagne, — une ironie sensuelle qui profane en moi les nobles sentiments, les dieux du cœur et jusqu'à l'image de Suzanne... Mon amour, le divin amour s'est fait homme, il a soif de volupté... O toi, Shakespeare, le grand révélateur, n'est-il pas vrai que Roméo, pris de vin, n'aurait vu dans Juliette que la plus belle entre les courtisanes? (*Riant.*) Je ris de mon serment, je ris de la vertu de ma bien-aimée. Comment arrêter ces blasphèmes? Mon sort est décidé, je veux le connaître. Qui l'emportera, de son père ou de moi! (*Se tournant vers Nocé.*) Toi qui fais revivre mon passé, mon ancien compagnon, va-t'en! » — Et Nocé se retire en chantant. Alors Saint-Gelais frappe à la porte de Suzanne. Comme elle ne répond pas, il l'ouvre violemment et se trouve en présence d'une femme défaite et portant sur tout son visage la trace de l'angoisse qui l'étreint. Quand elle lui a raconté ce qui s'était passé entre elle et son père, un éclair de jalousie traverse son cerveau. Il lui dit qu'elle ne l'a jamais aimé. Puis il tombe à ses genoux, il lui prend les mains

et les baise avec tendresse, avec passion, avec furie. Va-t-il manquer à son serment? Suzanne en a peur et lui crie : « Henri, voulez-vous me perdre? » — « Vous avez raison, reprend-il, je suis un être dangereux, misérable, fuyez-moi! » — Mais Suzanne d'une voix douce : « Vous pâlissez !... Votre blessure? » Et tous deux tombent dans les bras l'un de l'autre.

Au 4e acte, nous sommes encore chez Saint-Gelais. Suzanne est toujours avec lui, mais elle n'a plus confiance dans l'œuvre de relèvement qu'elle a entreprise et à laquelle elle s'est entièrement sacrifiée.

Ayant été obligée de s'absenter quelques jours, elle a eu tort de le laisser seul. Nocé et les autres ont pris sa place et anéanti dans ce court intervalle tout le bien qu'elle avait fait. Et c'est de quoi elle est si triste. Ajoutez à cela que son père, miné par le chagrin, est tombé malade et refuse de la recevoir. Que va-t-elle devenir? Sur ces entrefaites arrive Nocé qui, cette fois, lui remonte le moral en lui apportant de bonnes nouvelles de l'Académie. Car j'ai oublié de dire que Saint-Gelais y avait posé sa candidature, sur les instances de Suzanne. — Il est nommé? — Pas encore, mais c'est tout comme. Il a eu 15 voix au premier tour de scrutin, et le père Vincent 12. Nul doute qu'il ne l'emporte au second tour.

Hélas! non. L'Académie, pour punir le libertin et le débauché, a laissé le poète à la porte. Et c'est Chamilly qui s'est chargé de l'apprendre à Suzanne, pour lui porter le dernier coup. N'a-t-elle pas eu la honte entre temps de chasser Orsowleff — ce mauvais compagnon de Henri — qui a cru la séduire en lui offrant un portefeuille bourré de billets de banque? Mais Saint-Gelais

n'est pas encore tombé si bas qu'il ne sente l'injure qu'on vient de lui faire et le mal qu'il a fait à son amie.

— Malheur au vaincu! Suzanne, il faut nous séparer.

— Nous séparer... jamais!

— Je soutenais une mauvaise cause.

— La nôtre, Henri, est celle des amants!...

— La nôtre, dis-tu? Généreuse illusion! En vain, pour m'excuser, tu veux te confondre avec moi.

— Henri, tu m'aimes donc encore?

— Si je t'aime! mieux vaudrait te haïr. Quel sort t'ai-je fait? Quel sort puis-je te faire? Chamilly a dit vrai: l'homme fait tache! Tout le mérite de mes travaux passés n'a pu me faire obtenir la distinction qui allait peut-être transformer ma vie.

Ton existence ne doit pas rester enchaînée à celle de l'homme qui t'a perdue, et qui, en échange de l'amour d'un père, d'une situation honorée, n'a su te donner ni les satisfactions de l'intimité, ni les amitiés élevées, ni le repos de la vie intérieure, ni le reflet de la gloire que tu rêvais pour lui!...

— Qu'importe! Je l'ai voulu... j'accepte tout, à la condition de rester avec toi!

— C'est impossible.

— Impossible?

— Oui, devant la puissance de ton dévouement, les raisons secondaires disparaissent, eh bien, j'aborderai la honteuse vérité.

— Henri!

— Le vice dégradant dont tu as tant souffert, qui me ronge, qui domine mon lâche amour.

— Tais-toi, tais-toi, je t'en supplie.

— L'ivrognerie... voilà le hideux obstacle entre

nous! Pendant deux années, luttant contre l'évidence de chaque jour, ta pudeur a couvert ma plaie, mais, je le sens, le mal est incurable. Je m'étais cru guéri, ma passion pour toi avait rompu mes funèbres habitudes; en ton absence, la lutte a recommencé, inégale, acharnée... après une pitoyable alternative de combats et de rechutes, j'ai pactisé avec le mal, j'ai fait deux parts de ma vie, l'une consacrée à toi, aux sentiments nobles et tendres, l'autre honteusement vouée à la satisfaction de besoins toujours inassouvis... méprisable arrangement, compromis dérisoire, dont la conséquence fatale a été mon asservissement. L'abattement qui suit les excès de la nuit est intolérable... pour y échapper, le moyen est là, toujours le même, toujours à ma portée. Si je sors, un instinct machinal, contre ma volonté me pousse encore là où se perd la raison. Mon déshonneur est public, les hommes justement estimés s'éloignent... Les amis... je n'ai plus que des compagnons, et l'Académie a repoussé l'ivrogne. T'ai-je enfin convaincue qu'il faut nous séparer?

— Que peuvent sur mon cœur l'opinion des autres? la désertion de quelques faux amis... ah! tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer.

— Ecoute encore! ce génie que tu admires, ce génie où s'est réfugiée ta fierté, lui aussi, il a subi l'influence du mal sans merci; il s'affaisse. L'abus des liqueurs fortes a galvanisé pour un temps mes facultés expirantes; mais au lieu de la surexcitation fiévreuse qui animait mes dernières productions, je n'arrive plus qu'à un engourdissement stupide, je suis frappé d'impuissance, le Dieu qui s'agitait en moi est mort... Ah! se survivre!...

Et le voilà qui éclate en sanglots. Mais Suzanne, que ce langage bouleverse, irrite et remonte, Suzanne, qui ne croit pas que les poisons soient plus forts que la volonté, l'adjure de tenter une dernière épreuve.

— Je serai là, lui dit-elle, je te demande un mois, un mois,... et de sa léthargie ton génie sortira plus puissant que jamais.

— Alors, qu'ordonnes-tu ?

— Tu as dit : Malheur au vaincu ! et moi je dis : Malheur aux envieux ! A ceux qui viennent de nier ton talent, ta force, réponds par un démenti digne de toi : on te repousse ; vise à une gloire plus haute ; le prix que ton pays veut décerner à l'œuvre belle entre toutes, que ce soit toi qui l'obtiennes. Un dernier effort, je le veux ; sauve-toi par le travail, mon sublime malade ! et relevé de ta chute, tu seras encore plus aimé de ta Suzanne, plus admiré du monde, que si tu n'avais jamais failli.

Et dans un beau mouvement, comme seul est capable d'en inspirer l'amour :

— Suzanne ! ah ! cette fois, tu me sauves, dit Saint-Gelais. Ton épreuve, je l'accepte, tu me souffles la vie. Arrière le vice ignoble ! arrière les compagnons de l'orgie ! Tu me délivres. L'homme enfin va dominer la brute. Je redeviens, je suis.

5e acte. — Qui a bu boira. L'effort n'a pas duré longtemps. Les amis et le vice ont été plus forts que l'amour. Un jour que Saint-Gelais est parti avec Nocé il rentre gris et voyant rouge. Une servante Charlotte, à qui il fait la cour en cachette, lui raconte que Madame est restée deux heures en tête à tête avec Navailles, un autre compagnon de plaisir. Il se préci-

pite dans la chambre de Suzanne, il l'interroge, il l'accuse, il l'injurie, puis il se rétracte, lui demande pardon et veut l'embrasser.

— Non, lui dit-elle.

— Un baiser.

— Non.

— C'est ridicule à la fin, je veux.

— Jamais !

— Ah !... tu vois bien que tu l'aimes.

— Je vous défends de m'insulter.

— Crois-tu que je n'oserai pas?

— Délivrez-moi de la vie.

— Tu me défies? Tiens.

Il la pousse violemment, elle tombe, et avec un rire farouche : « L'idole est brisée ! » s'écrie-t-il. Puis il l'appelle par trois fois, les bras en l'air et les yeux hors de leur orbite. « Suzanne ! Suzanne ! Suzanne !... Ah ! mort au lâche, à l'infâme ! mort au chien enragé !... » On entend alors une détonation. Il vient de se tuer... Et Suzanne, qui accourt, tombe évanouie à ses pieds !

Telle est la pièce de *l'Ivresse*, analysée d'aussi près que possible. Offre-t-elle dans ses grandes lignes quelque ressemblance avec la vie de Musset? Non, si l'on s'en tient à la lettre. Fait-elle penser à lui? C'est autre chose.

Régnier, de la Comédie-Française, écrivait à d'Alton-Shée, après l'avoir lue, que son seul tort avait été de choisir son héros parmi les gens de lettres (1). Je

(1) « Cher Monsieur, lui mandait-il le 21 septembre 1865, de Zichtental, près Baden-Baden, votre lettre du 19 s'est égarée, et ne m'arrive que ce soir. Quant à l'article de Janin, je ne l'ai pas reçu, ce qui ne m'a pas empêché de le lire à *la Conversation*, et je me suis bien douté des

suis de l'avis de Régnier. Quel besoin avait-il d'en faire un romancier, de le baptiser du nom de Saint-Gelais, qui fut un poète du XVIe siècle (1), homme de plaisir, lui aussi, et de donner à telle de ses œuvres le titre de *Stella* qui rime un peu trop avec celui de *Rolla*? Cela fait, pourquoi avoir mis en scène des types comme ceux de Nocé et d'Orsowleff qui répondent trait pour trait au signalement de Tattet et du prince Belgiojoso? Enfin, pourquoi s'attarder durant la moitié d'un acte sur l'échec de Saint-Gelais à l'Académie-Française? On me dira que l'élection de Musset ne fut marquée par nul incident de ce genre. Je veux le croire, mais c'est

réclamations qu'il soulèverait ; je vous parlerai de celles qui auraient pu encore se produire. Quoi que vous fassiez, vous ne pourrez empêcher que le souvenir de Musset ne soit évoqué le long de vos cinq actes, mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas dans toute la pièce une seule allusion qui lui soit personnelle, rien dans la vie de Musset n'offre quelque ressemblance avec ce qui est le fondement de votre fable. Pitt, Sheridan et bien d'autres ont été de beaux génies et de grands ivrognes; vous avez préféré pour votre héros la vie des lettres à celle de la politique, c'est le seul point sur lequel on pourra vous chercher noise, mais la pièce sera là pour montrer que votre intention n'a pas été de jeter une pierre à la mémoire d'Alfred de Musset, et, somme toute, puisqu'il n'en peut résulter aucun scandale, la réclamation de son frère vous sera, je crois, plus utile que nuisible. » (Lettre inédite.)

(1) Lui-même avait fini par s'en rendre compte, comme en témoigne la lettre suivante que Régnier, de la Comédie-Française, lui adressait, le 3 août 1865 :

« Lyon, hôtel Collet, rue Impériale.

« Cher Monsieur,

Qu'était-il nécessaire de m'écrire au sujet des vers de mon ami de Banville? N'avait-il pas été convenu, par les très bonnes raisons que vous m'aviez dites, que vous ne vous en serviriez pas?

« Une seule chose est utile, c'est que le spectateur soit informé, dès le début du 5e acte, que le serment fait à la fin du 4e n'a pas été tenu. Pour cela un mot suffit. — Si la personnalité de Musset n'était pas en jeu, des vers comme ceux en question vaudraient assurément bien mieux qu'un mot, mais il y a un inconvénient sérieux à affirmer Saint-Gelais comme un poète et vous avez raison de rejeter des vers qui n'ont été bons que pour votre lecture de dimanche dernier.

« Le désir de M. Harmand concorde avec le vôtre au sujet du silence que vous voudriez voir la presse garder sur la réception qu'il a faite de votre ouvrage. Si vous l'avez revu, il a dû vous confirmer ce que je vous dis là. » (Lettre inédite.)

une légende assez répandue que l'Académie regretta plus d'une fois d'avoir accueilli Musset dans son sein. On cite même le propos qu'un des Quarante aurait tenu à un ami de Brizeux, quand le poète de *Marie*, qui passait à tort ou à raison pour aimer trop la bouteille, sollicita les suffrages de Messieurs les immortels. « Nous avons bien assez de M. de Musset! » aurait dit cet académicien.

Mais ce n'est pas tout, pour qui connaît à fond le caractère de Musset, celui de Saint-Gelais a plus d'une affinité avec le sien. Qu'on relise les lettres de Mme Allan-Despréaux à Mme Samson-Toussaint, on verra qu'il était jaloux comme un tigre; qu'avant, pendant ou après ses crises d'ivresse il avait des hallucinations qui effrayaient tout son monde, et que, pour avoir raison de la résistance des femmes, il avait toujours recours au même argument. C'était pour échapper à ses vices qu'il les priait et les suppliait de lui être charitables: leur amour devait être sa rançon. Seulement quand elles s'étaient données et que la satiété était venue, il retournait à ses mixtures d'alcoolique. Et jamais — autre ressemblance entre Saint-Gelais et lui! — jamais il ne lui arriva d'accuser une de ses maîtresses d'avoir fait son malheur, même quand elle l'avait trahi. C'était toujours lui le grand, l'unique coupable.

Paul de Musset avait donc quelque raison de craindre le scandale. Aussi, quand il eut connaissance de la pièce par l'administrateur du Théâtre-Français, qui était alors Ed. Thierry, s'empressa-t-il d'agir en haut lieu pour en empêcher la représentation. Mais il s'en fallut de peu qu'il n'en fût pour ses frais d'intrigues. Quelque temps après, en effet, d'Alton, qui ne se fiait

guère à la seconde lecture, après l'échec du *Duc Pompée*, porta *l'Ivresse* au Vaudeville. Le directeur de ce théâtre, M. Harmand, qui flairait un gros succès, la reçut avec empressement, et il fut convenu qu'elle passerait après *la Famille Benoiton*, qu'on répétait alors. Par malheur, *la Famille Benoiton* occupa l'affiche pendant un temps infini, et, quand le tour de *l'Ivresse* arriva, M. Harmand eut la prétention de donner le rôle de Suzanne à M[lle] Cellier, qu'on disait protégée par M. Haussmann. Comme il était au plus mal avec le préfet, d'Alton-Shée ne voulut pas accepter cette distribution. Il demandait M[me] Fargueil ou M[lle] Essler. On parlementa sans pouvoir s'entendre. Finalement d'Alton-Shée retira sa pièce et la reporta au Théâtre-Français, où de nouvelles difficultés surgirent. Ce fut tout d'abord Ed. Thierry, qui, trouvant le procédé peu correct, ajourna tant qu'il put la seconde lecture (1). Ce fut ensuite Paul de Musset qui revint à la charge. Bref, la pièce fut refusée (2). Mais la vraie raison de ce refus doit être cherchée ailleurs que dans les démarches de Paul de Musset et dans l'opposition déclarée d'Ed. Thierry, à moins que cette

(1) Ed. Thierry écrivait le 12 mai 1866 à d'Alton-Shée : « Monsieur le comte, votre droit n'est peut-être pas aussi incontestable que vous le pensez, et je ne suis pas sûr que vous ne l'ayez pas perdu en portant votre pièce au Vaudeville où elle a été reçue ; mais enfin je n'ai pas élevé cette objection, si juste qu'elle soit, et je ne l'élève pas encore. Vous aurez votre seconde lecture, puisque vous persistez à vouloir en tenter l'épreuve. J'aurais mieux aimé qu'il n'en fût pas ainsi, je l'avoue, mais soyez certain que je ne vous ajournerai pas au-delà de l'époque des congés. Le comité sera au complet. » (Lettre inédite.) — Cette seconde lecture, par suite de diverses circonstances qu'il serait oiseux de raconter, n'eut lieu que le 10 novembre 1866.

(2) Lors de la première lecture, d'Alton-Shée avait obtenu trois boules blanches, trois boules rouges et une noire. Ed. Thierry ne lui avait pas caché que la noire était la sienne. A la seconde lecture, tous les membres du comité étaient présents au début de la séance, sauf un, l'administrateur qui avait été mandé aux Tuileries. (Note de d'Alton-Shée.)

opposition n'ait été toute politique et n'ait servi « la pensée du règne (1) ».

Quelque temps auparavant, d'Alton-Shée, ayant rencontré Nestor Roqueplan sur le boulevard, lui demanda ce qu'il en pensait.

— Ce que j'en pense? c'est que tu ne seras pas joué.

— Et pourquoi cela ?

— Vous autres politiciens, quand vous avez vécu quelques années dans la retraite, vous vous imaginez que tout est oublié.

— J'ai usé du droit de me tromper, mais ma conscience ne me reproche pas une mauvaise action.

— N'est-ce pas toi, qui, en 1840, seul à la Cour des pairs, as condamné à mort le prince Louis ?

— Il est vrai.

— En 1847, n'est-ce pas toi qui as déclaré à la tribune que tu n'étais ni catholique, ni chrétien ?

— Parfaitement.

— Et en 1848, n'est-ce pas toi qui as présidé le comité républicain-démocratique ?

— Oui, cent fois oui.

— Et maintenant tu fais du théâtre, et tu as la pré-

(1) Dans l'intervalle il est bon de dire que la pièce avait été revue, corrigée et remaniée par Régnier qui s'y intéressait beaucoup.

« ... Serai-je plus heureux que vous sur le 4e acte? écrivait-il à d'Alton-Shée, le 9 août 1865. C'est sans doute fort douteux; ce qui est certain, c'est que je chercherai, et que nous aurons bien du malheur si nous ne trouvons pas quelque chose qui donne plus d'accent à ce 4e acte. C'est la partie molle de l'œuvre; il ne faut pas qu'elle reste ainsi, puisque les deux comités qui vous ont entendu sont d'accord sur ce point, comme ils s'accordent aussi sur la valeur et l'intérêt des trois premiers actes et du dernier. Encore une fois j'y rêverai à fond; je ne vous cache pas que je voudrais trouver dans les entrailles mêmes de votre sujet une belle situation. Si j'y réussis, ce qui est peut-être douteux et assurément difficile, mais non pas impossible, *l'Ivresse* avec ses quatre autres actes si bien menés, si bien réussis, doit obtenir le plus éclatant succès. — Je ne peux vous promettre là-dessus que mes efforts, comptez que je ne les épargnerai pas. » (Lettre inédite.)

tention que tes pièces soient représentées au Théâtre-Français ? Eh bien ! je ne suis pas dans le secret des dieux, mais je te le dis tout de même, on ne te jouera pas seulement à Bobino (1).

Roqueplan était bon prophète. D'Alton-Shée aurait dû savoir que la Politique a la mémoire longue, quand elle a intérêt à ne pas oublier.

(1) Note de d'Alton-Shée.

CHAPITRE VI

SES IDÉES RELIGIEUSES. — LA SŒUR MARCELINE

I. — La mère d'Alfred de Musset. — Sa première éducation. — Son premier directeur de conscience. — L'abbé Gerbet. — Aumôniers et prédicateurs au lycée Henri IV.— M. de Salinis, l'abbé de Janson et le prince-abbé de Rohan. — Une dissertation latine de Musset sur *l'origine de nos sentiments*. — Les sources littéraires de la croyance, au commencement du xixe siècle.— *Le Génie du Christianisme* et *les Méditations*. La crise religieuse de Sainte-Beuve. — Indifférence de Musset en matière religieuse. — Ce qui l'empêcha de se suicider. — *Le Crucifix*, de Lamartine. — Un souvenir de Venise. — Influence de Mme de Castries sur Alfred de Musset. — Rapports de Sainte-Beuve, de Balzac, Janin et Guttinguer avec elle. — Une lettre d'elle sur *Volupté*. — Comment Alfred de Musset fit sa connaissance.— Ce qu'il lui écrivait, en 1840, sur le *doute* et la sœur Marceline.

II. — Nom et prénoms de famille de cette sœur du Bon-Secours. — Son extrait de naissance. — La ville de Boulogne-sur-Mer. — Une lettre de la Supérieure du couvent du Bon-Secours sur la sœur Marceline. — Témoignage et récit de Mme Lardin de Musset. — La religieuse au chevet du poète en 1840 et 1844. — Mme de Castries lui donne une *Imitation de Jésus-Christ*. — Le livre préféré de l'abbé Gerbet. — Les petites amphores de la sœur Marceline. — Cérémonie de la prise de voile. — Visites que lui faisait cette religieuse de loin en loin. — Vers d'Alfred de Musset sur elle. — Conversion du pianiste Herman. — Une histoire de mariage. — Derniers vers de Musset. — Sa dernière maladie. — Une lettre du R. P. de Ravignan. — Pourquoi n'envoya-t-on pas chercher ce révérend père ? — Ce qu'on mit dans le cercueil du poète après sa mort. — Un souvenir de la sœur Marceline.

I

Je n'entreprends pas ici de faire d'Alfred de Musset un de ces convertis de la dernière heure pour qui le Ciel illumine. Je n'aime pas assez le paradoxe pour cela. Je voudrais seulement montrer que, dans le cours de sa vie si peu édifiante, il ne fut, en matière de religion, ni un indifférent, ni un adversaire ; comment, à certaines heures, sous des influences diverses que je crois avoir démêlées, le chrétien qui dormait en lui s'éveilla et s'éleva d'un seul coup jusqu'au panégyrique ; et enfin que, lorsqu'il s'éteignit, à quarante-sept ans, « le fruit de son âme » était si mûr qu'il serait tombé de lui-même dans la main du prêtre qui aurait été appelé à le cueillir.

Et d'abord, s'il y eut des mécréants et des libertins dans la famille du poète, il y eut aussi des croyants et de bons chrétiens (1), et je ne vois pas pourquoi il aurait tout pris aux uns et rien aux autres. Son père était un philosophe dans toute l'acception du mot, mais il n'avait guère plus de goût pour Voltaire que n'en avait J.-J. Rousseau, dont il a écrit une *Vie*

(1) Je relève, en effet, dans la généalogie des Musset, un certain nombre de religieuses, une chanoinesse qui ne fut pas tendre pour Alfred, et une ancienne élève de Saint-Cyr, que Mme de Maintenon, dans sa correspondance, appelle *sa petite Bonnaventure*, à cause du manoir de la Bonnaventure où elle était née.

C'est surtout dans la branche des Musset, marquis de Cogners, qu'il serait aisé de dresser une liste de personnes pieuses. L'un de ces Musset, Louis-Alexandre-Marie, après avoir fait ses études chez les Oratoriens de Vendôme, se signala par ses excellents principes pendant la période révolutionnaire. Pour combattre les idées matérialistes qui étaient alors en cours, il publia une brochure intitulée *le Triomphe de la Religion*, qu'il répandit dans toutes les campagnes du Vendômois et du Maine. Sa femme et sa fille étaient la Providence des pauvres, et le château des Cogners la maison du bon Dieu.

excellente; et c'est probablement à l'aversion de son père pour Arouet que nous devons l'apostrophe fameuse de *Rolla :*

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés?...

Sa mère, sans être une catholique fervente, avait plus que des sentiments religieux ; elle connaissait le chemin de l'église et, dans les grandes circonstances, elle approchait des sacrements. Or, il est bien rare qu'un poète n'ait pas l'âme de sa mère. C'est elle qui apprit à ses enfants à joindre leurs petites mains et à s'agenouiller, matin et soir, au pied de leurs lits ; c'est elle qui, lors de la première grande maladie d'Alfred, le confia aux soins d'une sœur du couvent du Bon-Secours ; et l'on peut être sûr que, si elle avait été près de lui quand il mourut, il serait mort chrétiennement.

Chose remarquable et dont personne ne s'est encore avisé, Alfred de Musset avait eu la chance — car c'en était une — de faire sa première communion sous la direction d'un ecclésiastique qui, partout où il a passé, a laissé une trace lumineuse. J'ai nommé l'abbé Gerbet. Sainte-Beuve, qui l'avait connu, en 1824, au *Mémorial catholique*, quand lui-même débutait au *Globe* (1), et qui lui resta fidèle malgré tout, Sainte-Beuve en parle, dans ses *Causeries du lundi* (2), comme d'un Fénelon qui n'aurait pas bataillé contre Bossuet. Et le fait est qu'il n'était pas batailleur de sa nature. Lorsque Lamennais, dont il fut un des premiers et des plus chers disciples (3), sortit de l'Eglise,

(1) Ces deux journaux s'imprimaient rue du Colombier, à l'imprimerie Lachevardière, qui avait pour prote Pierre Leroux.
(2) T. VI, p. 378.
(3) « Cire molle empreinte du cachet du maître », disait de lui Lacordaire.

l'abbé Gerbet ne rompit aucune lance contre lui, n'ayant pas le cœur à cette besogne ingrate, mais cette sortie retentissante lui causa un tel ébranlement qu'il éprouva le besoin de s'appuyer plus fortement sur le bras d'un ami (1). Cet ami-là fut M. de Salinis. Il ne le quitta — vingt ans après — que pour monter sur le siège épiscopal de Perpignan, M. de Salinis étant depuis longtemps évêque d'Amiens. Ordonnés prêtres ensemble, la Providence avait voulu qu'ils fussent nommés en même temps aumôniers au lycée Henri IV. Mais de même qu'ils n'avaient ni le même tempérament, ni la même nature, ils n'avaient pas non plus la même manière de catéchiser les jeunes âmes dont on leur avait confié la direction spirituelle. M. de

(1) Il ne se sépara de Lamennais qu'après l'encyclique *Singulari nos* (15 juillet 1834) qui condamna *les Paroles d'un croyant*, mais il s'était éloigné de lui peu de temps après lui avoir fait signer à La Chênaie, le 11 décembre 1833, la fameuse déclaration écrite en latin par laquelle Lamennais protestait « dans les termes mêmes de la formule contenue dans le Bref du Souverain Pontife Grégoire XVI, du 5 octobre 1833, suivre uniquement et absolument la doctrine exposée dans l'Encyclique du même pape, et s'engager à ne rien écrire qui ne soit conforme à cette doctrine ». — Cela ressort du fragment suivant d'une admirable lettre (inédite) écrite par Lamennais à son neveu Elie de Kertanguy, le 16 juillet 1834, le lendemain par conséquent de l'Encyclique *Singulari nos*, mais avant qu'elle fût connue :

« ... Je serais fâché, disait-il, que M. Gerbet pensât que j'ai changé de sentiments à son égard. Il n'en est rien. Seulement notre position respective a changé. Il s'est éloigné de moi, je ne me suis point éloigné de lui. Les convenances ou, si l'on veut, les nécessités de sa position ont exigé de lui ce mouvement rétrograde ; à la bonne heure, je ne m'en plains pas, mais il n'en résulte pas moins qu'il existe entre nous maintenant une séparation à mes yeux incompatible avec tout ce que renferme pour moi le doux et saint nom d'ami, quoique non pas, grâce à Dieu, avec un autre degré d'attachement très sincère. Je n'ai jamais rompu aucuns liens ; beaucoup de liens rompus ont cependant laissé de profondes cicatrices dans mon âme. A mesure qu'on avance dans la vie, on remercie Dieu de ces amères épreuves qui nous en adoucissent la fin.

« Lorsque l'Encyclique sera connue, envoie-moi les journaux qui en parleront, s'il en est qui disent quelque chose de remarquable... »

(Lettre communiquée par M. Macqueron.)

Salinis était un petit homme joufflu, d'une grande finesse d'esprit, très insinuant et très mondain, qui se préoccupait surtout de l'observance des pratiques extérieures et n'était heureux que lorsqu'il avait fait asseoir un grand nombre d'enfants à la sainte table. M. Gerbet, son suppléant, était de taille élevée et plutôt maigre et fluet ; son esprit était vif et primesautier, ses manières affables, sa voix faible et douce et son regard plein de feu ; mais sa piété était si scrupuleuse et si sévère qu'il n'acceptait que les adhésions sincères et réfléchies. Elles étaient alors assez rares, car il n'y avait pas beaucoup de piété parmi la jeunesse universitaire. Il y en avait même si peu que le gouvernement de la Restauration avait jugé à propos de faire prêcher le Carême, dans tous les lycées de Paris, par les prédicateurs en vogue.

« Le chef des missionnaires, dit le comte d'Alton-Shée dans ses *Mémoires*, l'abbé de Janson, avec sa figure de Satan converti, cherchait à impressionner nos imaginations par le récit de sa miraculeuse conversion, de ses austérités surhumaines, de son pèlerinage à Jérusalem, et surtout par une effrayante peinture du supplice des damnés. Le prince abbé de Rohan, avec sa coquetterie chevaleresque, s'adressait à nos sentiments d'honneur et de patriotisme : « Jeunesse française ! jeunesse chrétienne ! compatriotes de saint Louis, de Jeanne d'Arc, de Bayard ! comment pourriez-vous déserter la foi de tant de héros ou de saints ? » D'autres, les abbés Fayet et Guyon, plus hardis en apparence, retorquaient à leur aise, dans des discussions sans réplique, les arguments supposés de l'incrédulité ; enfin, l'illustre auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, introduit par son fervent disciple

l'abbé Gerbet, réunissait les plus âgés dans des conférences où sa science et son génie luttaient avec avantage contre les objections timides et la raison désarmée des enfants (1). »

Alfred de Musset, comme d'Alton-Shée, fut catéchisé par l'auteur des *Considérations sur le Dogme générateur de la Piété catholique*, et, plus heureux que lui, fut admis, en 1824, à faire sa première communion. Cela n'a l'air de rien, et c'est beaucoup, quand on connaît la sévérité de ce directeur de conscience. D'ailleurs, de tous les actes religieux de la vie, il n'en est pas qui laisse aux cœurs bien nés un souvenir plus tendre et plus vivace. Cependant l'enseignement de l'abbé Gerbet ne semble pas avoir produit sur l'esprit du jeune Musset des effets immédiats, car je vois que, trois ans plus tard, au concours de philosophie, sa dissertation latine, qui avait été classée première pour le fond et la forme, n'obtint que le second prix, à cause du peu de développement qu'il avait donné au côté religieux de la question. Mais à peine était-il sorti du lycée Henri IV qu'il se mit à étudier les divers systèmes philosophiques qui, depuis les temps les plus reculés, se sont partagé le domaine de l'âme ; et son frère nous raconte qu'il le vit passer tour à tour de Descartes à Spinoza et de Cabanis à Maine de Biran, sans pouvoir jeter l'ancre nulle part. Il n'est pas le seul que l'étude de la philosophie ait troublé et dévoyé de la sorte. Jouffroy, pour ne citer que ce contemporain illustre, connut lui aussi tous les tourments que peut causer la recherche de la vérité, et après avoir expliqué en des pages poignantes *Com-*

(1) *Mes Mémoires*, t. I, pp. 23-24.

ment les religions finissent, il finit, comme tant d'autres, entre les bras de la religion.

Ce n'est donc pas la philosophie proprement dite qui ouvrit à Musset les sources de la croyance. Ce serait plutôt la littérature et la poésie, on sait à la suite de quelle trahison et de quelle douleur. Pourquoi s'en montrer surpris? La plupart des écrivains romantiques qui ont fait partie des deux Cénacles (1824-1829) ne sont venus à Dieu que par cette voie plus ou moins païenne. Ceux qui étaient nés à la fin du dix-huitième siècle furent convertis par les splendeurs du *Génie du Christianisme.* Ceux qui atteignirent l'âge d'homme en 1820 le furent par les beautés religieuses des *Méditations.* Musset, qui n'eut vingt ans qu'en 1830, ne goûta Lamartine que plus tard. A cette époque il disait des *Harmonies* qui venaient de paraître : « Tout cela ne vaut pas *Faublas!* » Qu'il y ait eu plus de pose que de sincérité dans cette préférence, je le veux bien, mais c'est un fait dont témoignent les *Contes d'Espagne et d'Italie*, que la poésie catholique le laissait alors absolument froid. A l'encontre de Sainte-Beuve, qui, hier encore, jouait au *Werther carabin*, il n'appréciait même pas le mysticisme énamouré de l'auteur d'*Arthur.* Il ne traversa pas comme Joseph Delorme la crise de *Volupté.* Il n'éprouvait pas le besoin d'aller prier dans les églises, de suivre les conférences de Juilly, par sympathie pour Lamennais. L'idée ne lui vint pas non plus de s'affilier au Saint-Simonisme, ni même d'aller voir, rue Taitbout ou rue Monsigny, « comment se fonde une religion ».

Il regarda passer le grand mouvement de rénovation religieuse et sociale, issu de la révolution de Juillet,

sous les ombrages du jardin d'Epicure. Mais ce jardin de délices a son arbre de la science, comme le Paradis terrestre. Quand il eut mangé du fruit défendu, la femme qui l'avait tenté lui causa de tels chagrins que, s'il faut en croire son récit, il essaya deux fois d'y mettre un terme par le suicide. C'est alors qu'il se souvint du *Crucifix* de Lamartine, de la petite croix d'ébène qu'il avait aperçue un jour sur le sein de Brigitte (1), du Christ d'ivoire qu'il avait naguère aspergé d'eau bénite sur le lit de mort de son père.

Lamartine, c'est là, dans cette rue obscure,
Assis sur une borne, au fond d'un carrefour,
Les deux mains sur mon cœur, et serrant ma blessure,
Et sentant y saigner un invincible amour :
C'est là, dans cette nuit d'horreur et de détresse,
Au milieu des transports d'un peuple furieux
Qui semblait en passant crier à ma jeunesse :
« Toi qui pleures ce soir, n'as-tu pas ri comme eux ? »
C'est là, devant ce mur, où j'ai frappé ma tête,
Où j'ai posé deux fois le fer sur mon sein nu,
C'est là, le croiras-tu, chaste et noble poète,
Que de tes chants divins je me suis souvenu (2).

Mme Lardin de Musset me disait un jour que son frère. sur le point de quitter Venise, était entré dans une chapelle au moment où un jeune prêtre faisait embrasser une relique à la foule prosternée, et que la vue de ce spectacle, l'onction du jeune prêtre, l'avaient impressionné si fort qu'il s'était agenouillé et avait baisé la relique à son tour. Voilà bien de ces coups inattendus par où Dieu se manifeste à ceux qui le cherchent ou qu'il veut attirer à lui !...

Ce que le souvenir de Lamartine avait commencé dans le cœur du poète, il était réservé de le finir, de le

(1) Cf. *la Confession d'un Enfant du siècle.*
(2) *Lettre à Lamartine.*

continuer tout au moins, à une grande dame qui fut, elle aussi, une victime de l'amour. Je sais de bonne source, en effet, que ce fut la belle marquise de Castries qui inspira à Musset les vers immortels de *l'Espoir en Dieu*. C'était en 1838, trois ans après la rupture définitive des amants de Venise. Mlle de Maillé avait eu de grands succès dans le monde aussitôt après son mariage avec le marquis de Castries. Elle n'était pas précisément jolie de figure, mais elle avait des cheveux d'un blond ardent, la taille souple, une physionomie d'une vivacité singulière et une grâce de mouvements qui provoquaient l'admiration, quand elle faisait son entrée un peu tard, sur l'heure de minuit, dans un bal de la cour. Elle s'attacha bientôt d'une passion sérieuse à M. de Metternich, fils d'un premier lit du prince-ministre. Elle l'accompagna en Italie, et lorsqu'il mourut de la poitrine, elle le soigna jusque dans l'agonie avec un dévouement sans bornes. Sainte-Beuve, à qui j'emprunte ces détails, possédait la croix d'argent que le malade avait baisée de ses lèvres mourantes; elle la lui avait confiée dans un jour d'effusion, au moment d'un départ pour un voyage. Revenue d'Italie en France à demi paralysée des membres inférieurs, mais ayant conservé la grâce des gestes, et avec un goût très vif de l'esprit, elle se lia avec Balzac, qui l'a mise dans ses romans sous le nom de duchesse de Langeais, et avec Jules Janin. Puis le roman de *Volupté*, qui lui avait plu, commença de Sainte-Beuve à elle une liaison qui devint vite une tendre amitié. *Les Pensées d'août* en offrent plus d'un témoignage (1).

(1) Ce sonnet, notamment, que Sainte-Beuve adressait à Mme de Castries, au mois d'août 1838, pendant qu'elle était à Dieppe :

D'ici je vous voyais en fauteuil sur la plage,
Roulant assise et Reine, aux flots que vous rasez,

Elle écrivait à Sainte-Beuve, peu après la publication de *Volupté*, la lettre suivante :

« Essayer de vous exprimer combien votre beau livre m'a profondément émue serait une tâche difficile pour une pauvre femme ignorante de tout, excepté des chagrins de la vie.

« Où en serait, d'ailleurs, l'intérêt pour vous, Monsieur ? La curiosité est un sentiment bien vulgaire pour celui qui l'éprouve et pour celle qui l'inspire ; nous valons mieux tous les deux !

« J'ai lu une critique qui vous reproche ce qui rend votre livre un ami, un aide, un consolateur. La main qui sonde le cœur et le scrute, en approfondissant nos blessures, nos misères et nos douleurs, peut-elle jamais trop avancer dans l'analyse ?

« J'aime l'ouvrage qui me révèle à moi-même, qui m'explique les luttes, les pensers rêvés, trop faible que j'étais pour en soulever le fardeau ou trop impuissante à l'exprimer.

« J'aurais cependant gardé mes impressions pour moi seule, sans les pages que vous consacrez à la mémoire de l'abbé Carron ; il m'a semblé que je devais vous remercier de cet hommage. Je n'ai pas connu l'abbé, mais son nom m'est sacré et s'unit à tout ce

Et la vague, baisant vos pieds tranquillisés,
Venait se plaindre, hélas ! de leur lent esclavage.

Et si l'une arrivait grosse et d'un air d'orage,
Ce bras, qui parle encor lorsque vous vous taisez,
Plus beau des mouvements à vos pieds refusés,
D'un geste l'abattait en écume volage.

Mais je ne songeais pas au bel enfant Roger
Qui, comme un page en feu qui protège une Reine,
Va *canonner* la vague, et, parant le danger,

Triomphe et rit ; — et vous, heureuse dans la peine,
Une larme en vos yeux devant la mer lointaine,
Sur la mer du passé vous êtes à songer.

que je respecte. C'est lui qui a béni ma mère sur son lit de mort; c'est lui qui a recueilli le dernier vœu de la sainte et qui l'a accompli en ouvrant à mon grand-père une nouvelle et pieuse vie. Si j'avais pu dans ce moment disposer de ces papiers de famille, je vous les aurais envoyés, et vous y auriez vu tout ce qu'il y a de doux et de simple dans l'admirable vertu de cet homme de Dieu.

« A l'abri de ces souvenirs, je ne crains de vous, Monsieur, ni une plaisanterie, ni une indiscrétion; j'espère même que vous ne me refuserez pas quand je vous demanderai d'écrire votre nom sur le volume dans lequel je place mon billet. Peut-être un jour pourrai-je vous rencontrer, et certes ce serait une heure qui aurait une valeur véritable pour moi.

« Remercîment et reconnaissance pour le plaisir que je vous dois.

« Vous voudrez bien ne pas demander mon nom à mon envoyé. Je ne fais pas de mystère, je me mets dans l'ombre (1). »

Ce fut cette lettre exquise qui ouvrit à Sainte-Beuve le salon de Mme de Castries. Il avait le plaisir alors, c'est toujours lui qui parle, de rencontrer autour de son fauteuil, dans les matinées de quatre à six heures ou après le dîner, tandis que son cher enfant jouait ou reposait près d'elle, son oncle le duc de Fitz-James, qu'il appelait « son dernier chêne protecteur (2) », et son père le duc de Maillé, excellent homme qui ne se faisait pas scrupule, sous Louis-Philippe, d'aller de sa personne dans les ministères, solliciter en faveur des pauvres pensionnés de la liste civile. Il s'y joignait

(1) Cf. *Volupté*, appendice.
(2) Lettre de Sainte-Beuve à Juste Olivier, du mois de novembre 1838.

d'anciens adorateurs de la marquise, du temps de ses élégances, M. de Chabrillant, M. de Balincourt, etc. Elle excellait à assortir toutes ces diversités et ces contraires. Mais elle avait, comme tout le monde, ses amis préférés, et, parmi les gens de lettres qu'elle recevait dans l'intimité (1), elle n'avait pas tardé à ressentir une véritable sympathie pour Alfred de Musset. Il faut dire que le hasard qui les avait mis en présence semblait avoir combiné les choses de manière à faire éclater leurs affinités naturelles ; et la première était le goût du romanesque.

Mme de Castries, ayant eu l'envie un jour de lire les *Contes d'Espagne et d'Italie*, chargea sa demoiselle de compagnie de lui acheter ce volume.

(1) De ce nombre était naturellement Ulric Guttinguer, l'auteur d'*Arthur*. C'est même par ce roman mystique qu'il était entré en relations avec Mme de Castries. J'ouvre son petit volume de poésies intitulé *les Lilas de Courcelles* et j'y trouve, sous la date d'août 1841, les vers suivants, qu'il lui adressait également à Dieppe :

Vous avez retrouvé le flot, l'arbre et la grève
Où de vos jours heureux s'écoule le doux rêve !
Une fois vous avez voulu les voir encor
Et de vos souvenirs recompter le trésor :
Bien fatal à mon sens et dont l'âme est brisée !
Tout était, rien n'est plus ! Oh ! l'amère pensée !
Autant vaudrait lever la pierre d'un cercueil,
Embrasser un cadavre et reprendre son deuil.
. . . .
Triste sort ! la mémoire et le don de souffrir ;
Oublions donc ! hélas ! oublier c'est mourir.
Qu'aurez-vous fait alors, vous si noble et si tendre ?
Oh ! vous aurez souffert ! assise sur la cendre
De l'amour consumé : regardant les débris
Du temple anéanti de vos rêves chéris,
Vous aurez sur la plage, où tout vous le rappelle,
Redit les mots sacrés d'un culte humble et fidèle,
Frappé d'un nom chéri, les flots, l'air et le ciel,
Et bu du souvenir l'absinthe avec le miel,
Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Oh ! qu'importe à votre âme ?
C'est besoin, c'est devoir, une voix nous réclame
Dans la mort, dans la tombe où dorment nos amours,
Béni soit qui l'écoute et se souvient toujours.

« Cette demoiselle qui était Anglaise connaissait peu les usages ; elle n'imagina rien de mieux que d'écrire à l'auteur pour le prier de lui faire parvenir son livre. Alfred de Musset trouva la chose plaisante et lui répondit quelques jours après qu'il irait le lui porter lui-même. Voilà miss *** dans un grand embarras. Pour en sortir, elle alla confesser sa faute à la marquise et lui montra la lettre cavalière qu'elle avait reçue de M. de Musset. Mme de Castries, qui brûlait de le connaître, pensa qu'elle était servie à merveille et dit à sa demoiselle de compagnie d'attendre de pied ferme la visite annoncée, ajoutant qu'elle en faisait son affaire. Alfred de Musset arrive avec son volume sous le bras. Le valet de chambre, qui avait le mot, le conduit au salon. Au lieu de la jeune Anglaise, c'est la marquise qui le reçoit. Il y eut un moment de gêne de part et d'autre, mais la glace fut vite rompue. — « Ce n'est pas une raison, dit en riant Mme de Castries, pour vous priver du plaisir de voir votre correspondante. Tout à l'heure je vous la présenterai, mais il faut commencer par faire connaissance avec moi (1). » Le poète de *Namouna*, qui avait autant d'esprit que la marquise, lui renvoie ses volants du même coup de raquette et, après avoir bien ri de l'aventure, prend congé d'elle en lui promettant de revenir pour d'autres yeux que la jeune Anglaise.

Il revint, en effet, et si souvent qu'une grande amitié s'établit entre eux, mais une amitié pure comme la marquise en inspirait depuis ses épreuves. C'est-à-dire qu'il ne venait chez la marquise, que lorsqu'il avait le cœur malade, la sachant un peu médecin. Un jour qu'elle s'était permis de lui dire que ce qui lui

(1) *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 101.

manquait c'était la foi, il lui répondit, la plume à la main et de l'encre sympathique qu'il employait dans ses bons jours :

« Non, Madame ; j'ai eu ou cru avoir cette vilaine maladie du doute, qui n'est, au fond, qu'un enfantillage, quand ce n'est pas un parti pris et une parade ; non seulement aujourd'hui j'ai foi en beaucoup de choses, et d'excellentes choses, mais je ne crois pas même que, si on me trompait, ou si je me trompais, je perdisse cette foi pour cela.

« Pour ce qui regarde les choses d'un peu *plus haut* et la foi de la sœur Marceline, je ne peux rien dire là-dessus. La croyance en Dieu est innée en moi ; le dogme et la pratique me sont impossibles, mais je ne veux me défendre de rien ; certainement je ne suis pas mûr sous ce rapport... (1). »

Il était donc sincère quand il s'écriait, dans un des plus beaux mouvements de la poésie lyrique :

Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !
Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes,
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains ; votre orgueil part d'une âme blessée,
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien, prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux,
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;

(1) *Œuvres posthumes*, p. 233.

Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon ; sans doute il nous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne ;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié (1) !

Mais quelle était donc cette sœur Marceline dont il prononçait le nom tout à l'heure assez mystérieusement ? C'était une pieuse et sainte fille de la Maison du Bon-Secours, qui l'avait soigné durant une grave maladie, en 1840.

Etant donnés le rôle qu'elle a joué dans la vie du poète et le souvenir touchant qu'il en avait gardé, on ne sera pas fâché, je pense, de connaître son état civil. J'ai pu le reconstituer grâce à l'intervention gracieuse du cardinal Richard auprès de la supérieure de cette maison religieuse. Qu'il veuille bien agréer ici l'expression de mes très vifs remerciements.

II

Ses nom et prénoms de famille étaient Marie-Madeleine-Eliza Noël. Elle était née, le 22 juillet 1812, à Boulogne-sur-Mer, où son père exerçait les fonctions d'huissier (2).

(1) *L'Espoir en Dieu.*

(2) Voici son extrait de naissance qui m'est obligeamment communiqué par le secrétaire général de la mairie de Boulogne-sur-Mer :

L'an mil huit cent douze et le vingt-trois juillet, neuf heures du matin, par devant nous Alexandre-Gontran Lorgnier, adjoint faisant, pour l'empêchement du maire, les fonctions d'officier public de l'Etat-civil de la ville de Boulogne-sur-Mer, département du Pas-de-Calais, est comparu le sieur Antoine-Victor Noël, huissier en cette commune, âgé de quarante-deux ans, lequel nous a presenté un enfant du sexe féminin né le jour d'hier, trois heures après midi, de lui comparant, et de Marie-Barbe Daniel, son épouse, et auquel il déclare donner les prénoms de *Marie-Madelaine-Eliza*. Les dites déclaration et présentation faites en présence du sieur Isaac-Nicolas Roger, huissier en cette ville, âgé de



Aimée d'Alton-Shée

d'après la statuette originale de Barre
appartenant à Mme la Comtesse d'Alton-Shée

Boulogne a toujours été une ville extrêmement religieuse. A peine était-elle réunie à la Couronne, que Louis XI la voua à la Vierge. Bien plus, pour donner à ce vœu solennel le caractère d'une investiture féodale, il nomma Notre-Dame de Boulogne, suzeraine et comtesse, honneur insigne qui lui donnait le droit de percevoir, en la personne de l'abbé de Sainte-Marie, toutes les amendes, confiscations et exploits de justice — sans parler de l'hommage que les rois de France devaient lui rendre (1).

Sous l'ancien régime cette cité glorieuse était pleine de couvents d'hommes et de femmes. Après la signature du Concordat, qui lui enleva son évêché, elle en retrouva quelques-uns où furent élevées un certain nombre de personnes qui ont marqué dans le monde. J'ignore où fut instruite Marie-Madeleine-Eliza Noël, mais il est plus que probable que ce fut au couvent des Ursulines, que fréquentaient les enfants de la classe aisée de la ville. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle reçut une excellente éducation, sans quoi elle n'eût pas pris l'habit des religieuses du Bon-Secours. On sait que la maison-mère de cet ordre est située à Paris, rue Notre-Dame-des-Champs (2).

La supérieure générale m'écrivait le 2 septembre dernier : « Ce serait avec grand plaisir que je vous donnerais une notice détaillée sur sœur Sainte-Marce-

soixante-quinze ans, et du sieur Louis-Henry Guillain, huissier audit Boulogne, âgé de soixante-un ans, tous deux amis des père et mère de l'enfant. Et ont le pere et les témoins signé le présent acte après lecture.

Signé : Noël, Roger, Guillain, Lorgnier.

(1) Cf. notre ouvrage sur Sainte-Beuve, t. I, p. 160.

(2) Cette maison de gardes-malades remonte à l'année 1820. C'est Mgr de Quelen, archevêque de Paris, qui en fut le fondateur. Elle a une succursale à Boulogne-sur-Mer, laquelle est justement située à côté du couvent des Ursulines.

line, mais tout ce que les sœurs anciennes ont pu me dire, c'est qu'elles ont gardé le souvenir de sa vertu modeste, simple et réservée. C'était une personne douce, aimable, très régulière, très patiente ; de sorte que, quoique ne connaissant pas ce qu'elle fut à l'égard d'Alfred de Musset, nous pouvons penser que, si elle a concouru en quelque chose à son retour vers Dieu, ce fut plutôt par son dévouement, sa patience et son abnégation que par des raisonnements ou argumentations, ce qui n'était pas dans sa nature ni dans ses habitudes. »

Ce petit portrait de la sœur Marceline, qui n'a d'autre mérite que le souci de l'exactitude, s'accorde assez bien avec ce que Paul de Musset nous a conté sur elle dans la *Biographie* de son frère et avec le souvenir qu'en avait gardé Mme Lardin de Musset.

Un jour que nous en causions ensemble, Mme Lardin me dit :

« Ah ! la sainte fille ! je crois bien que sans elle nous aurions perdu Alfred pendant l'hiver de 1840. Car ce n'était pas un malade facile à soigner. Nous avions essayé d'abord, ma mère et moi, de nous passer de garde-malade, la *marraine* et la princesse (Belgiojoso) nous aidant de leur mieux. Mais huit jours ne s'étaient pas écoulés que ma mère fut à bout de forces, et moi de patience. Par moments nous n'étions pas trop de quatre pour le tenir. Il voulait se lever à tout prix, pour aller chercher du pain chez le boulanger, disant qu'on le laissait mourir de faim. Quand la marraine ou la princesse étaient là, il se calmait assez vite, mais dès qu'elles étaient parties, les scènes recommençaient. Et nous ne pouvions le décider à prendre les médicaments qu'avait ordonnés le médecin. C'est

alors que Mme de Castries, qui venait le voir, elle aussi, presque tous les jours, conseilla à ma mère d'appeler une religieuse du couvent du Bon-Secours. On nous envoya la sœur Marceline, une jeune femme d'une trentaine d'années, très douce et d'une physionomie des plus agréables. Elle était à peine assise au chevet de mon frère qu'il se sentit mieux. Ce fut une sorte d'enchantement. D'heure en heure, elle se levait sur le bout du pied, passait une main sous son oreiller et de l'autre lui donnait à boire, avec des mots qui ressemblaient à des caresses.

« — Allons, Monsieur, encore cette petite cuillerée... Bientôt ce sera fini !... Voyez comme cela vous fait du bien !... Depuis que vous êtes raisonnable, votre œil est déjà meilleur ! »

Et le malade ouvrait la bouche et regardait la sœur Marceline avec des yeux pleins de tendresse et de reconnaissance.

« Mme de Castries lui avait apporté un bel exemplaire de *l'Imitation*. Quand il fut en état de supporter un peu de lecture, sœur Marceline ouvrit le livre, et il s'intéressa si bien à ce qu'elle lui lisait qu'elle en fut tout édifiée. Nous eûmes bientôt l'explication de l'intérêt qu'il prenait à cette lecture. Il paraît que c'était l'ouvrage de prédilection de l'abbé Gerbet qui avait catéchisé mon frère. Un jour qu'elle lui avait lu je ne sais plus quel chapitre, il lui dit qu'il le connaissait depuis longtemps et lui demanda de le reprendre (1).

(1) C'était, effectivement, le livre préféré de cet esprit d'élite. Parlant de l'*Imitation de Jésus-Christ* dans les *Considérations sur le Dogme générateur de la Piété catholique*, il dit : « L'ascétisme du moyen âge a laissé un monument inimitable, que les catholiques, les protestants, les philosophes se sont accordés à admirer de l'admiration la plus belle, celle du cœur. C'est une chose étonnante qu'un petit livre de mysticité, que le génie de Leibnitz meditait, et qui a fait connaître

Ces lectures de *l'Imitation*, jointes aux prévenances de toutes sortes de sœur Marceline pour Alfred, eurent des effets miraculeux. Le malade ne tarda pas à entrer en convalescence. Nous nous réunissions alors dans sa chambre autour de sa table de travail pour causer ou dessiner, et pendant qu'Alfred maniait le crayon et nous faisait en caricature, sœur Marceline tricotait de petites amphores en laine de diverses couleurs. Quelquefois, quand nous la pressions un peu, Alfred et moi, elle nous racontait des histoires où il devait entrer quelque chose de la sienne, car il était souvent question de cilices et de prises de voile. C'est au point que mon frère lui dit une fois : « Oh ! une prise de voile ! cela doit être beau, vous me donnez envie d'assister à cette cérémonie ! » Et il y assista plus tard, en effet, mais il en sortit les larmes aux yeux, tant ce spectacle l'avait émotionné.

« Cependant Alfred était guéri. Quand la sœur Marceline lui fit ses adieux, je crus qu'il allait se trouver mal. Il lui prit les mains, les embrassa respectueusement et lui fit promettre de venir le voir de temps en temps. Elle y mit cette condition qu'il prendrait soin de son corps et aussi de son âme : « Je prierai pour vous tous les jours, lui dit-elle ». Ce fut son dernier mot. »

Or voilà que deux ans après Alfred de Musset fut atteint d'une nouvelle fluxion de poitrine. La première

au froid Fontenelle presque de l'enthousiasme. Nul n'a jamais lu une page de *l'Imitation*, surtout dans la peine, sans s'être dit en la finissant : *Cette lecture m'a fait du bien.* La Bible mise à part, cet ouvrage est l'ami *souverain* de l'âme. Mais où donc le pauvre solitaire qui l'écrivit puisait-il cet amour intarissable ? car il n'a si bien dit que parce qu'il a beaucoup aimé. Il nous le raconte lui-même à chaque ligne de ses chapitres sur *le Sacrement :* le quatrième livre explique les trois autres. »

pensée de sa mère fut de courir au couvent du Bon-Secours. Mais la sœur Marceline n'était pas libre.

« Au lieu d'elle, écrivait-il à sa marraine, on m'a décoché une grosse maman, fraîche, mangeant comme quatre, et ne se faisant pas la moindre mélancolie. Elle m'a très bien soigné et fort ennuyé. Ah ! que les sœurs Marceline sont rares ! combien il y a peu, peu d'êtres en ce monde qui sachent faire plus, quand vous souffrez, que vous donner un verre de tisane ! Combien il y en a peu qui sachent guérir et consoler ! Quand ma sœur Marceline venait à mon lit, sa petite tasse à la main, et qu'elle disait de sa petite voix d'enfant de chœur : « Quel nœud terrible vous vous faites là ! » (elle voulait dire que je fronçais le sourcil), pauvre chère âme, elle aurait déridé Léopardi lui-même (1). »

Il fut plus heureux en 1844. Cette fois le couvent du Bon-Secours lui envoya la sœur Marceline. Mais pour une cause ou pour une autre, elle ne vint pas seule. C'est Alfred de Musset lui-même qui nous l'apprend dans un petit billet à son ami Tattet :

« Je viens d'avoir une fluxion de poitrine, lui écrivait-il, le 14 mai 1844. Quand je dis fluxion de poitrine, c'est *pleurésie* que je devrais dire, mais le nom ne fait rien à la chose. Vous comprenez que j'ai eu mes religieuses. Ma bonne sœur Marceline est revenue, plus une seconde avec elle, bonne, douce, charmante, comme elles le sont toutes, et de plus femmes d'esprit. »

Suivant la promesse qu'elle lui avait faite, la sœur Marceline venait à des intervalles plus ou moins longs — quand elle pouvait s'échapper — visiter son cher

(1) *Souvenirs de Mme Jaubert.*

malade. Elle entrait dans sa chambre comme un rayon de soleil, causait avec lui pendant un quart d'heure et puis elle s'envolait, laissant la chambre pleine d'ombre. Ces apparitions angéliques, malheureusement trop rares, arrivaient toujours si à propos, qu'Alfred de Musset, au dire de son frère, les considérait comme les faveurs d'une puissance mystérieuse et consolatrice.

Quand, par hasard, elle mettait un long temps à revenir, il s'inquiétait d'elle, il en parlait avec les siens comme d'une personne de la famille dont le retour annoncé serait retardé par quelque événement imprévu.

« Suivant la marche ordinaire de son esprit, dit Paul de Musset, le poète, privé de cette sœur qu'il regrettait, commença par penser à elle de toutes ses forces, et puis ses pensées devinrent des paroles, et les paroles formèrent des vers. »

Un jour il apprit à son frère qu'il avait composé des stances pour la sœur Marceline, mais il refusa obstinément de les mettre par écrit :

« Ces vers-là, disait-il, sont faits pour moi seul ; ils ne regardent que moi, et je ne les dois à personne. J'ai bien le droit de composer une douzaine de stances pour mon usage particulier et de me les réciter à moi-même, quand cela me convient. Mon admiration et ma reconnaissance pour cette sainte fille ne seront jamais barbouillées d'encre par le tampon de l'imprimeur. C'est décidé, ne m'en parle plus. Je te les dirai une seule fois, tâche de te les rappeler si tu peux (1) ! »

Il les lui récita, en effet, une seule fois. Tattet les entendit à son tour et supplia vainement son ami de

(1) *Biographie d'Alfred de Musset*, pp. 224 et 248.

lui en donner une copie. Plus tard, Mme de Castries, à qui il les avait dits aussi dans un moment de tristesse, et qui l'avait approuvé « d'avoir dans l'âme un tiroir secret, pourvu qu'il n'y mît que des choses saines », Mme de Castries en nota quelques-uns dans sa mémoire. Tant et si bien qu'après sa mort, en réunissant leurs souvenirs, amis et frère reconstituèrent à grand'peine quelques stances. Encore Paul de Musset n'est-il pas sûr de les avoir copiées dans l'ordre. Cependant c'est bien ainsi qu'on les a retrouvées au couvent du Bon-Secours.

J'étais couché pâle et sans vie
Dans un linceul de sang glacé
Où la douleur et l'insomnie
Pendant trois jours m'avaient bercé.

Pauvre fille, tu n'es plus belle.
A force de veiller sur elle,
La Mort t'a laissé sa pâleur :
En soignant la misère humaine,
Ta main s'est durcie à la peine,
Comme celle du laboureur.

Mais la fatigue et le courage
Font briller ton pâle visage
Au chevet de l'agonisant.
Elle est douce, ta main grossière,
Au pauvre blessé qui la serre,
Pleine de larmes et de sang.
....

Poursuis ta route solitaire ;
Chaque pas que tu fais sur terre,
C'est pour ton œuvre et vers ton Dieu.
Nous disons que le mal existe,
Nous dont la sagesse consiste
A savoir le fuir en tout lieu.

Mais ta conscience le nie,
Tu n'y crois plus, toi dont la vie
N'est qu'un long combat contre lui,
Et tu ne sens pas ses atteintes,

Car ta bouche n'a plus de plaintes
Que pour les souffrances d'autrui (1).

Etrange nature que celle de cet homme ! Après avoir composé ces stances qui font tant d'honneur à ses sentiments religieux, on pourrait croire qu'il s'amenda et suivit le droit chemin que lui avait montré la sœur Marceline. Mais non, ses bonnes résolutions ne résistaient pas à une mauvaise rencontre. Il retourna donc à ses plaisirs, sans prendre garde aux avertissements que Dieu lui donnait de temps à autre sous une forme apparente et tangible. C'est ainsi qu'en 1845, un an à peine après sa dernière maladie, son camarade Hermann, l'élève de Liszt, qui avait fait la musique de trois ou quatre de ses chansons (2), renonça tout à coup au monde et se retira chez les Carmes déchaussés. Une telle conversion aurait dû lui faire honte et lui rappeler ses promesses de la veille ; il refusa même d'aller entendre le catéchumène à Notre-Dame-des-Victoires, sous prétexte qu'il était

(1) Voici des variantes aux deux dernières strophes que je trouve dans les *Souvenirs* de Mme Martellet intitulés *Dix ans chez Alfred de Musset :*

Mais de ta route solitaire
Nul ne sait le but et le lieu ;
Dès que tu marches sur la terre
C'est vers ton œuvre et vers ton Dieu.

Nous disons que le mal existe,
Et nous y croyons plus qu'à Dieu,
En nous la prudence consiste
A le fuir sans cesse en tout lieu.

Tu n'y crois pas, toi dont la vie
Avec lui n'est qu'un long combat,
Et ta conscience le nie,
Quand ta main le touche et l'abat.

Que saurait être la souffrance
Du moment que la mort n'est rien ?
Bien plus, si la mort est un bien,
La douleur est une espérance.

(2) *Bonjour Suzon.— Non, Suzon, pas encore!* et *Adieu Suzon!*

indigne d'entrer dans cet asile de la prière. Mais pour témoigner qu'il ne mettait aucune pose, aucune hostilité dans ce refus, il disait, quelques jours après, à sa gouvernante: « Pourquoi n'allez-vous pas à la messe? on dira que c'est moi qui vous en ai empêchée. »

Mme de Castries, qui souffrait beaucoup de ses dérèglements, aurait voulu le marier. « La première femme à laquelle elle pensa était une femme de grand mérite; mais Alfred, beaucoup trop jeune alors, montra peu d'empressement. Le second parti lui plaisait extrêmement; il eut pourtant le courage de surmonter son inclination et d'élever des objections qui furent trouvées justes et raisonnables (1). »

Une autre fois ce fut au tour de Chenavard de lui parler mariage. Le peintre lyonnais connaissait une belle jeune fille que le poète se souvenait d'avoir vue jouer avec une rare intelligence dans une petite comédie de société. La jeune fille agréée en principe, Chenavard proposa à Musset d'écrire quelques vers au bas d'un dessin au crayon qu'il avait l'intention de lui offrir comme entrée en matière. Elle s'appelait Laure. Quel plus beau sujet pour un artiste ! Chenavard s'inspira de Pétrarque et représenta sa première rencontre avec Laure de Noves, en ayant soin de donner à ses figures quelque ressemblance avec Musset et Mlle Melesville, — car c'était la fille de l'auteur dramatique de ce nom. Musset, piqué au jeu, fit ce quatrain imité du douzième sonnet de Pétrarque :

Bénis soient le moment, et l'heure, et la journée,
Et le temps et les lieux, et le mois de l'année,
Et la place chérie où, dans mon triste cœur,
Pénétra de ses yeux la charmante douceur !

(1) *Biographie d'Alfred de Musset*, pp. 362-365.

Mais quand Chenavard alla sonder le terrain, avec le dessin et les vers dans sa poche, on lui apprit que la jeune fille était fiancée et que le mariage devait se faire bientôt.

— Vous voyez bien, s'écria alors Musset, que je ne peux pas enterrer ma vie de garçon !

Et il retourna vers les filles comme de plus belle.

Il y laissa même le peu de santé qui lui restait.

Après des chutes et des rechutes qui se rapprochaient d'année en année d'une manière inquiétante, un matin du mois de mars 1857, il se mit au lit et ne s'en releva plus.

Lui-même avait si bien conscience de son état que quelques jours avant, il avait composé les vers que voici :

> L'heure de ma mort, depuis dix-huit mois,
> De tous les côtés sonne à mes oreilles.
> Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
> Partout je la sens, partout je la vois.
> Plus je me débats contre ma misère,
> Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur,
> Et dès que je veux faire un pas sur terre,
> Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.
> Ma force à lutter s'use et se prodigue.
> Jusqu'à mon repos, tout est un combat;
> Et, comme un coursier brisé de fatigue,
> Mon courage éteint chancelle et s'abat.

Son frère était à Angers, auprès de sa mère et de sa sœur, qui habitaient dans cette ville. Mandé en toute hâte par la gouvernante d'Alfred, il le trouva calme et sans fièvre, mais en proie à des syncopes qui ne disaient rien de bon au médecin. C'était le moment d'appeler un prêtre ou tout au moins la sœur Marceline. On ne pensa ni à l'un ni à l'autre. Et cependant, s'il faut en croire Paul de Musset, la douce figure de la

religieuse passait souvent devant les yeux du malade. Pour s'excuser de n'avoir pas fait venir un prêtre, Mme Martellet a dit dans ses *Souvenirs* que son autorité n'allait pas jusque-là. Elle affirme pourtant qu'à son lit de mort Alfred de Musset lui parla du R. P. de Ravignan et d'un entretien qu'ils avaient eu ensemble. Alors pourquoi ne pas lui avoir offert d'aller chercher ce père jésuite — qui l'était si peu? Mme Martellet répond que le Père de Ravignan était malade. C'est possible, mais il était encore à Paris, puisque je vois dans sa biographie qu'il ne le quitta que le 29 juin pour se diriger sur Saint-Acheul (1). Et d'ailleurs, malade ou non, le R. P. de Ravignan serait accouru d'autant plus vite à l'appel d'Alfred de Musset que, trois ans auparavant, le 14 février 1854, il lui écrivait : « Je demande instamment à Dieu de bénir les rapports que nous devons avoir ensemble et qui me seront si précieux (2). »

C'était le prêtre qui semblait prédestiné à recevoir la confession d'Alfred de Musset. Il en avait converti tant d'autres qui ne le valaient pas! Je ne sais plus qui disait de lui que, « si on le laissait faire, il précipiterait quelque jour le bon Dieu dans les bras du diable »! Avec la douceur qui respirait dans son regard et sur ses lèvres, avec l'esprit de charité qui, selon l'expression de saint Augustin, le faisait habiter dans les autres, il eût été capable, pour mieux aller au cœur de Musset, d'ouvrir son livre de poésies et de lui réciter, en guise de prière et de *sursum corda*, ces vers de la *Lettre à Lamartine* :

(1) *Vie du R. P. de Ravignan*, par le P. de Pontlevoy.

(2) Lettre faisant partie d'une collection d'autographes vendue après la mort de Paul de Musset. Catalogue Charavay, 1881.

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir
Ton âme s'inquiète et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle et tes pleurs vont tarir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore ;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier ; laisse venir l'aurore :
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée ;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir,
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir !

Le P. de Ravignan ne vint pas, la sœur Marceline non plus (1), mais pour remplacer leurs prières on mit dans le cercueil du poète (2), ainsi qu'il en avait exprimé le désir, une petite amphore en laine que la pieuse fille du Bon-Secours avait tricotée pour lui, en 1844, avec une plume brodée de soie sur laquelle elle avait écrit : Pensez à vos promesses !

Pensez à vos promesses ! Qui sait si, avant d'entrer en agonie, il n'éleva pas son âme à Dieu !

(1) Le P. de Ravignan mourut au mois de février 1858. La sœur Marceline en 1861.
(2) On sait que le poète mourut le 2 mai 1857.

APPENDICE

—

I

LE CENTENAIRE DE LA NAISSANCE D'ARVERS

Discours prononcé par M. Léon Séché à la cérémonie d'inauguration de la plaque commémorative, posée le 22 juillet 1906, sur la maison natale de Félix Arvers, rue Budé, nº 1.

Mesdames, Messieurs,

Ce que nous glorifions aujourd'hui, dans ce site pittoresque et comme à l'ombre de Notre-Dame, c'est le Sonnet en même temps que le poète qui l'illustra après tant d'autres.

Si Boileau était encore de ce monde, il en serait peut-être scandalisé, car le sonnet n'avait de valeur à ses yeux qu'autant qu'il était « sans défauts », et il en aurait certainement trouvé dans le sonnet d'Arvers. Mais comme le joug de *l'Art poétique* est brisé depuis longtemps, et que les taches du soleil ne l'empêchent pas d'être le roi du jour, nous sommes d'autant plus excusables de glorifier le sonnet d'Arvers que, tout imparfait qu'il soit, il a mérité de la part de Sainte-Beuve l'épithète d' « adorable ».

Et d'abord nous n'avons jamais eu beaucoup de goût, en France, pour les « longs poèmes », chers à Boileau. Je ne dis pas cela, vous pensez bien, pour les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne que nous avons tous traduits plus ou moins mal sur les bancs du collège Homère et Virgile sont ici hors de cause. Je n'entends parler que des longs poèmes de chez nous : de *la Franciade*, par exemple, dont Ronsard ne s'est jamais relevé ; — de *la Pucelle* de Chapelain, dont une autre, hélas ! a fait oublier les côtés ridicules ; — de *la Henriade*, de Voltaire, qui n'a dû sa popularité qu'au « seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire » ; — du *Philippe-Auguste*, de Parceval de Grandmaison, qui n'a jamais été terminé, malgré ses vingt-quatre mille vers ; — de *la Divine Epopée*, d'Alexandre Soumet, qui est aussi morte que sa *Pauvre Fille;* — je passe vite sur *la Chute d'un Ange*, de

martine, que trois ou quatre épisodes de *Jocelyn* ont, Dieu merci, suffisamment rachetée.

On a dit que les Français n'avaient pas la tête épique. C'est une sottise et une erreur. Mais nous ne comprenons l'épopée qu'écrite à grands coups de sabre, au bruit du clairon et du tambour, comme sous la République et sous l'Empire. En dehors de cela, quelques pages de *la Légende des Siècles* nous contentent, et nous laissons volontiers l'écritoire et la plume des poèmes en vingt-quatre chants aux grands rapsodes du Portugal, de l'Italie et de l'Angleterre. Cela ne nous empêche pas d'admirer *la Jérusalem délivrée* du Tasse et *le Roland furieux* de l'Arioste, mais je crois bien que notre amour-propre national entre encore pour une bonne part dans le plaisir que nous prenons à leur lecture.

Que voulez-vous? chaque peuple a son tempérament, son estomac particulier. Nous autres Français, qui sommes pourtant aussi latins que les Italiens, si ce n'est plus, nous avons toujours, en matière de poésie, comme en matière de cuisine, préféré les petits plats aux grands, les gâteaux feuilletés, les vins fins, les chansons légères et les anthologies qui dispensent de plus longues études. « Ah ! s'écriait un jour Sainte-Beuve, avoir fait *la Feuille* d'Arnault, *le Poète mourant* de Millevoye, *la Voulzie* d'Hégésippe Moreau, et passer à la postérité ! »

Ce soupir étonne chez un homme qui a écrit quarante volumes de critique, qui sont *les Lundis*, le roman de *Volupté* et trois volumes de vers dont *Joseph Delorme*. Mais Sainte-Beuve, qui savait le prix de la gloire et les caprices de la renommée, aurait donné tout son bagage pour un beau sonnet de Ronsard et de Joachim du Bellay, quand il avait trente ans, et pour le sonnet d'Arvers, quand il en avait quarante.

C'est une si jolie fleur, et si française, qu'un sonnet réussi! Les poètes de la Pléiade, mal instruits des commencements de notre vieille littérature, croyaient qu'elle était d'origine italienne, et Joachim du Bellay a passé longtemps pour l'avoir cueillie au-delà des monts. La vérité, c'est que cette rose mystique — tout aussi bien que sa sœur, la rose gothique de nos cathédrales — a fleuri d'abord sous le ciel de la France. Si nos vieux poètes de la Renaissance la prirent dans le *Canzoniere* de Pétrarque, celui-ci, sans le savoir peut-être, l'avait prise dans le florilège des troubadours, et l'on peut dire que le grand sonnettiste florentin couronna Laure de Noves avec des roses d'essence provençale. Le sonnet, en ce temps-là, ne donnait que des fleurs d'amour un peu précieuses. Quelques cents ans plus tard, Joachim du Bellay, en mettant au divin rosier la greffe de son beau génie, en tira deux ou trois variétés qui seront l'éternel honneur du jardin poétique de la France.

Après avoir chanté sur le mode pétrarquiste un amour de tête qui devait devenir à la longue un amour de cœur — cela se voit quelquefois encore — il trouva le moyen de faire entrer dans ce petit poème à forme fixe, le sentiment des ruines païennes, avec le regret de la patrie absente et le dégoût que lui inspirait le spectacle de la Ville et de la Cour de Rome. Il était alors dans la Ville des Papes, intendant du grand cardinal qui a donné son nom à la rue qui borde l'île Saint-Louis. Comme il s'ennuyait à mourir loin de la France, il chanta « pour enchanter son ennui » et de ce chant tour à tour amer et mélancolique sortirent les sonnets des *Antiquités* et des *Regrets*. Et quels sonnets ! Comme le disait un jour José-Maria de Heredia, qui s'y connaissait, devant la statue que j'ai élevée à Joachim du Bellay, au bord de son Loyre gaulois, en face de son petit Liré, « nul, pas même Ronsard, n'a su faire tenir dans le cadre étroit de ses quatorze vers des tableaux d'un art aussi accompli, aussi puissant que délicat, où l'ingéniosité la plus raffinée s'unit à la simplicité la plus mâle et la plus exquise ».

Mais il faut croire que ce petit poème était prédestiné à célébrer les choses de l'amour, puisque, après la mort de J. du Bellay, le sonnet redevint ce qu'il était à l'origine, une cantilène purement amoureuse.

Cependant le dix-huitième siècle — je laisse de côté le dix-septième, qui le méprisa — cependant le siècle de Voltaire lui préféra le madrigal, le rondeau et le petit conte. Il était mort ou bien près de l'être, lorsque, dans le grand renouveau poétique qui suivit la Révolution, Sainte-Beuve s'avisa de le restaurer. La mode alors était aux *Odes* et aux *Méditations*. Lamartine et Victor Hugo, à qui il fallait de l'espace pour déployer leurs ailes, n'avaient pas eu l'idée de couler leur pensée dans ce moule elliptique et concis. Sainte-Beuve, qui venait d'étudier le sonnet chez les poètes de la Pléiade et à qui les grands élans étaient défendus, y répandit son âme malade. Puis vint Auguste Barbier, qui le frappa au coin des *Iambes*... Vous pouvez ouvrir *le Journal d'un Poète*, vous y trouverez deux ou trois sonnets d'une assez belle venue qui certainement ont été inspirés à Vigny par ceux de Barbier. C'est même pour cela, j'imagine, que l'auteur de *Moïse* et de *la Maison du Berger* ne les a point recueillis dans son œuvre poétique. Car il avait la prétention plus ou moins justifiée de ne pas se nourrir du même miel que les autres. Et maintenant lisez *les Trophées* de Heredia, et comparez-les aux sonnets de Barbier, qui accompagnent son poème d'*Il Pianto*, vous verrez encore qu'ils sont de la même veine, de la même taille, je prends ce mot, bien entendu, dans le sens de façon, et qu'ils ont la même vigueur et le même raccourci.

Sans doute, de Heredia y a mis sa griffe, qui est celle d'un

maître, le sonnet sous sa plume a plus de couleur et plus de sonorité, mais il reste latin malgré tout, et le sang de Virgile y circule.

Du reste le poète des *Trophées* ne cachait pas son admiration pour le poète des *Iambes*, et je l'entends encore me déclamer de sa voix chaude et bien timbrée, sous les beaux ombrages de l'ancienne abbaye de Blanche-Couronne (1), au mois d'août 1894, le sonnet sur *Michel-Ange* qui se termine par ce vers superbe :

Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

Chose remarquable et que je n'ai jamais comprise chez un admirateur passionné de Lamartine, José-Maria de Heredia n'avait qu'une médiocre estime pour le sonnet d'Arvers. Je ne voudrais pas l'accuser de jalousie, car il ne connut jamais ce vilain sentiment, mais je pense qu'il l'avait pris en grippe, comme Mérimée — l'âme la moins poétique de son temps — pour en avoir trop entendu vanter le mérite. Il y eut, en effet, un moment où l'on ne pouvait entrer dans un salon teinté de littérature sans entendre dire le sonnet d'Arvers. C'était le monologue des deux générations qui ont précédé celle de 1870. La musique de Pessard, de Faure et de Bizet avait achevé de le rendre populaire. Mais je suis de l'avis de Lamartine : les beaux vers peuvent d'autant mieux se passer de musique qu'ils portent en eux leur mélodie.

Relisons ensemble, si vous le voulez bien, le sonnet d'Arvers. C'est encore le meilleur encens qu'on puisse offrir, en ce jour, au poète qui l'a tiré de son cœur :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

Il fut un temps où, pour la critique, la beauté du sonnet résidait tout entière dans le vers final. Nous sommes plus difficiles au-

(1) Située non loin de Savenay, Loire-Inférieure, cette ancienne abbaye appartenait au peintre Toulmouche.

jourd'hui : nous voulons que le sonnet soit rempli de beaux vers, du commencement à la fin. Or, je vous le demande, en connaissez-vous un autre qui s'ouvre sur un coup d'archet plus poignant, qui, du premier quatrain au dernier tercet, communique plus d'émotion par des moyens plus simples, ou, ce qui est la même chose, par des mots moins rares, et qui se ferme sur un point d'interrogation plus douloureux ? Pour ma part, je ne vois que *les Méditations* de Lamartine — et le sonnet d'Arvers n'est-il pas une *Méditation* en raccourci ? — qui laissent à l'esprit cette impression de tristesse amoureuse. Mais dans le recueil de Lamartine, il y a dix pièces de la même tonalité, du même accent, tandis que dans celui d'Arvers, ce sonnet est comme perdu et demeure sans écho — ce qui le rend plus énigmatique encore.

Quelle est la femme qui l'a inspiré ? J'ai dit son nom, ou plutôt c'est Ulric Guttinguer qui l'a nommée dans une lettre que j'ai rendue publique (1). Et le ton d'assurance sur lequel il s'exprime ne doit laisser aucun doute à qui connaît le personnage. De tous les poètes qui firent partie du cénacle de la *Muse française* et de celui de *Joseph Delorme*, Guttinguer est celui qui, par son âge, sa situation de fortune, son entregent et son crédit, reçut le plus de confidences de cette nature. D'ailleurs, en nommant l'inspiratrice du sonnet d'Arvers, il n'a fait que confirmer les soupçons de la plupart de ses contemporains. Et donc elle avait nom Marie Nodier. Elle n'était pas née, comme Arvers, au cœur du vieux Paris, mais elle l'avait habité dès son enfance, et la nature l'avait si bien douée que cette petite provinciale aux yeux riants et éveillés était devenue de très bonne heure, son père et la fortune aidant, aussi parisienne que le poète de *Mes Heures perdues*.

Madame, autour de vous, tant de grâce étincelle !...

lui disait Victor Hugo, au mois d'avril 1831. C'est par la grâce, en effet, que cette créature charmante régna pendant vingt-cinq ans sur les cœurs. Heureux temps que celui où le pied, la main, les yeux, la voix d'une jeune femme qui n'avait que cela pour richesse suffisaient à attirer et à retenir toute une jeunesse enfiévrée d'art et de poésie dans un quartier de Paris quasi désert !

Arvers subit le charme comme tout le monde et même à un plus haut degré peut-être — parce qu'il avait une plaie au cœur que l'amour seul pouvait guérir. Pour mieux se faire comprendre de la Muse de l'Arsenal, il eut recours à un moyen très ingénieux. Il écrivit son bienheureux sonnet sur l'album de Marie. Le comprit-elle ? Ici, Mesdames et Messieurs, nous entrons dans le

(1) *Revue de Paris* du 15 juillet 1906. — Voir dans ce volume le chap. d'Arvers.

domaine du mystère. Respectons-le. Arvers avait aimé à vingt ans une jeune fille de son âge qui lui avait été ravie par la mort, avant qu'il ait pu réaliser son rêve. Marie, qui la lui rappelait peut-être, venait de se marier et elle était heureuse, lorsqu'il lui fit l'aveu discret de sa flamme. Quel péché aurait-elle commis — et qui de nous ne l'en absoudrait? — en déposant un jour, en guise de consolation, sur le front du poète énamouré le baiser que telle fille de roi mit une fois — il y a de cela longtemps! sur les yeux endormis du poète Alain Chartier.

Il était bien laid, dit l'histoire...

Félix Arvers était beau comme un jeune dieu. Ne serait-ce pas une excuse de plus?

Quoi qu'il en soit, Mesdames et Messieurs, les poètes, je suis heureux de le dire ici, valent infiniment mieux que leur réputation. En amour, à tout le moins, ils savent se contenter de peu, comme le sage. Quand il leur arrive de prendre un air féroce, ces bourreaux des cœurs sont le plus souvent dupes de leur imagination. C'est la folle du logis qui bat la campagne. — Et voilà pourquoi tant de poètes n'ont eu pour maîtresse qu'une Iris en l'air, et pourquoi Félix Arvers, qui nous regarde, se contenta, dans son malheur, du sourire de Marie Nodier.

II

CARNET DE VOYAGE EN ITALIE DE FÉLIX ARVERS

1841

DÉPENSES FAITES ET SOLDÉES ANTÉRIEUREMENT AU DÉPART

Passeport	14 »
Achat d'un sac de nuit	11 »
Adresses en cuivre pour les malles	3 50
Cadenas pour la valise	1 50
Objets de toilette, plumes, encrier, etc	9 25
Toile gommée pour brosses et savon	» 50
Total	39 75

DÉPENSES DE VOYAGE

		Transport	Nourriture et logement	Bonnemains	Diverses
	JUILLET 1841				
22	Cabriolet pour aller aux Messageries	1 15			
	Place de Paris à Chalons-sur-Saône	58 »			
23	Déjeuner à Auxerre		1 »		
	Dîner à Rouvray		3 »		
	Souper à Beaune		1 50		
	Coucher à Chalons		2 »		
24	Bateau à vapeur de Chalons à Lyon	6 »			
	Déjeuner à bord bateau		1 50		
	Port des bagages à l'hôtel à Lyon	1 »			
	Dîner		3 »		
25	Déjeuner		0 90		
	Ports et omnibus				» 30
	A reporter	66 15	12 90		» 30

		Transports	Nourriture et logement	Bonnemains	Achats	Diverses
	Report.......	66 15	12 90			» 30
25	Dîner..............		2 10			
	Cafés aux chanteurs et pont...............					» 85
26	Déjeuner............		1 35			
	Omnibus et port......					» 40
27	Réparation d'étui à chapeau et de guêtres..					1 25
	Déjeuner............		2 »			
	Payé au libraire Nourtier pour envoi des *Vieilles Amours*...					» 90
	Dépenses diverses à Lyon..............					5 10
	Omnibus et bière......					» 65
	Dîner...............		1 35			
	Paiement de l'hôtel à Lyon..............		4 50			
	Port des bagages à la voiture de Grenoble.	» 75				
28	Place de Lyon à Grenoble...............	7 50				
	Bain à Grenoble......					1 10
	Port des effets à l'hôtel.	» 40				
	Pont pour aller à Sassenaye..............					» 10
	Guide aux Cuves de Sassenaye.........			» 50		
	Voiture pour revenir de Sassenaye.........	» 75				
29	Voiture de Grenoble à Saint-Laurent-du-Pont..............	3 »				
	Déjeuner à Saint-Laurent...............		2 10			
30	Payé à la Grande-Chartreuse.........		3 15			
	A reporter......	78 55	29 45	» 50		10 65

		Transports	Nourriture et logement	Bonnemains	Achats	Diverses
	Report......	78 55	29 45	» 50		10 65
	Médaille de Saint-Bruno et chapelet.... .				1 »	
	Vin chez un paysan du Sapey....					» 10
	Réparation de chaussures.............					» 30
31	Hôtel et nourriture à Grenoble..........		7 50			
	Achat de gants.......					2 50
	Déjeuner............		» 60			
	Voiture de Grenoble à Chambéry.........	4 75				
	Faquin de la Douane, et passeport..			» 35		
	Dîner à Chambéry....		2 90			
	Voiture de Chambéry à Aix.............	2 75				
	Faquin à Aix........	» 25				
	AOUT					
1er	Cirage de souliers....					» 10
	Bain de piscine..					1 40
	Déjeuner............		» 80			
	Bateau à v. du lac du Bourget...........	2 »				
	Dîner chez Prunier...		3 »			
2	Pour voir la cascade du Gesy..............			» 25		
	Déjeuner chez Prunier.		1 50			
	Chambre à Aix et servante.............		4 50			
	Omnibus pour Chambéry et pourboire...	1 35				
	Port de bagages à Chambéry..	» 60				
	Chapeau de paille.....				3 50	
	Chocolat.............		» 90			
	A reporter...	90 25	51 15	1 10	4 50	15 05

		Transports	Nourriture	Bonnemains	Achats	Diverses
	Report......	90 25	51 15	1 10	4 50	15 05
3	Portefeuille pour passeport..............					» 50
	Chambre à Chambéry.		1 50			
	Pour la fille..........		» 50			
	Déjeuner............		2 »			
	Faquin pour charger sur le voiturin......	» 20				
4	Déjeuner à Saint-Jean-de-Maurienne......		» 80			
5	Tasse de café à Modane.		» 40			
	Déjeuner à Lans le bourg.............		» 80			
	Custode de l'arc de Suze.............			» 10		
6	Déjeuner à Saint-Ambroise............		» 80			
	Faquin à Turin........	» 55				
	Voiture de Chambéry à Turin............	35 »				
	Bonnemain au voiturin..............	5 »				
	Dîner à Turin........		1 70			
	Au valet d'hôtel à Suze (oublié)...........		» 40			
	Ricovero du Mont Cenis (oublié)...........					» 25
7	Ports de lettres.......					1 60
	Déjeuner............		» 80			
	Custode de la chapelle du Saint-Suaire.....			» 20		
	Glace...............					» 40
	Dîner...............		1 65			
	Théâtre-Carignan.....					» 80
8	Blanchissage.........					2 60
	Déjeuner............		» 75			
	A reporter....	131 »	63 25	1 40	4 50	21 20

		Transports	Nourriture et logement	Bonnemains	Achats	Diverses
	Report	131 »	63 25	1 40	4 50	21 20
8	Galerie du Palais Modane			1 »		
	Visa du passeport à Turin					4 »
	Dîner		2 10			
	Glace					» 40
	Théâtre d'Angennes					1 »
9	Déjeuner		» 40			
	Affranchissement de lettre					1 30
	Glace					» 40
	Dîner		2 25			
	Séjour à l'hôtel à Turin		6 »			
	Diligence de Turin à Milan	20 »				
10	Tasse de lait à Novare		» 40			
	Bonnemains aux postillons / Faquins et douanes	2 »				
	Port de lettre de ma mère					» 80
	Dîner		2 »			
	Glaces					» 60
11	Pour monter au dôme de Milan			» 20		
	Déjeuner		1 20			
	Achat en commun d'itinéraire					2 »
	Pour visiter l'arène			» 25		
	Dîner		1 85			
	Théâtre de la Scala					2 70
	Glace					» 50
	A reporter	153 »	79 45	2 85	4 50	34 90

		Transports	Nourriture et logement	Bonnemains	Achats	Diverses
	Report.........	153 »	79 45	2 85	4 50	34 90
12	Saint-Ambroise et St-Victor.............			» 70		
	Déjeuner............		» 50			
	Dîner..............		2 »			
13	Chemin de fer de Monza	1 35				
	Visite de la Cathédrale.			» 45		
	Déjeuner à Monza....		1 90			
	Retour de Monza à Milan...............	» 90				
	Dîner...............		2 50			
14	Déjeuner............		» 80			
	Dîner..............		2 10			
	Chapelle Saint-Charles-Borromée.........			» 45		
15	Déjeuner...........		» 50			
	Dîner et rafraîchissement..............		2 30			
	Réparation de chaussure...............					1 »
	Séjour à l'hôtel à Milan.		9 »			
	Pour les garçons......		2 »			
16	Faquin qui a chargé le voiturin...........	» 20				
	Déjeuner à Treviglio..		» 70			
17	Garçon de l'hôtel à Chiari.............		» 25			
	Visite de Sainte-Astie à Brescia...........			» 25		
	Déjeuner à Brescia....		» 75			
	Monté à la Torra della pace.............			» 20		
18	Garçon de l'hôtel à Desenzano...........		» 45			
	A reporter.......	155 45	105 20	4 90	4 50	36 40

		Transports	Nourriture et logement	Bonnemains	Achats	Diverses
	Report	155 45	105 20	4 90	4 50	36 40
18	Amphithéâtre de Vérone			» 20		
	Bonnemain pour le transport	» 15				
	Tombeau des Scaliger			» 40		
	Tombeau de Juliette			» 15		
	Déjeuner à Vérone		» 40			
	Bonnemain et passeport à Vicence	» 15				
19	Garçons de l'hôtel à Vicence		» 45			
	Bonnemain et passeport à Padoue	» 10				
	Déjeuner au café Pedrochi		» 80			
	Faquin et douanier à Fumes	» 65				
	Au gondolier	» 75				
20	Voiturin de Milan à Venise	43 50				
	Bonnemain	4 50				
	Déjeuner		» 65			
	Achat en commun de l'Itinéraire de Quadri					3 35
	Visites au Palais Ducal, à la Prison			1 »		
	Passage au Lido	» 45				
	Affranchissement de lettre					» 55
21	Visite à l'arsenal			» 85		
	Déjeuner au café Florian		» 65			
	Visite à Santa Maria della Salute			» 45		
	Diner		2 10			
	A reporter	205 70	110 25	7 95	4 50	40 30

	Transports	Nourriture et logement	Bonnemains	Achats	Diverses
Report........	205 70	110 25	7 95	4 50	40 30
22 Déjeuner............		» 85			
Gondole et bonnemains					1 90
Glace...............					» 25
Théâtre d'Apollo					» 55
23 Déjeuner............		» 40			
Hôtel de l'Europe, nourriture et logement (4 jours et 3 dîners).		17 »			
Donné pour les garçons..............		2 »			
Blanchissage.........					2 25
Gondoles............					1 20
Dîner...............		1 80			
24 Déjeuner............		» 65			
Glace...............					» 50
Achat de pipes.......				16 70	
Tabac...............					1 20
Dîner...............		1 80			
4 flacons pour essence de rose............				2 25	
25 Essence de rose (3.85 le flacon)............				15 40	
Déjeuner............		1 45			
Facture de M. Caron.				59 60	
Achat de bonnets de laine..............				6 75	
Place au courrier de Milan.............	48 70				
A reporter......	254 40	136 20	7 95	105 20	48 15

		Transports	Nourriture et logement	Bonnemains	Achats	Diverses
	Report......	254 40	136 20	7 95	105 20	48 15
	Payé à l'hôtel de Cavaletto..............		3 30			
	Faquins, gondolier, douanier...........	2 85				
26	Dépense de nuit à Pedrochi....		» 70			
	Dîner à Verone.......		1 60			
	Bonnemain pour le passeport.............	» 35				
27	Douanier de Milan....	» 20				
	Port de lettre........					» 70
	Faquin à Milan... ..	» 45				
	Bain...............					1 45
	Déjeuner..		1 15			
	Dîner..............		1 95			
28	Déjeuner............		» 80			
	Bibliothèque Ambrosienne...........			» 90		
	Dîner...............		2 »			
	Visa de passeport au Consulat sarde.....					4 »
	Visa au Consulat de France............					1 »
	Place pour Arona....	8 »				
29	Hôtel à Milan........		4 »			
	Faquin qui a porté les bages.............	» 45				
	Place pour Baveno...	3 75				
	Dîner à Arona.......		2 »			
	Faquin et passeport...	» 65				
30	Visite aux Iles Borromées..............	3 »				
	A reporter....	274 10	153 70	8 85	105 20	55 30

		Transports	Nourriture et logement	Bonnemains	Achats	Diverses
	Report.......	274 10	153 70	8 85	105 20	55 30
	Bonnemain à l'Isola Bella...............	1 »				
	Hôtel à Baveno, coucher et déjeuner....		3 50			
	Char pour Domo d'Ossola et bonnemain..	7 »				
	Port et bac...........	» 25				
	Bonnemain au conducteur p[r] avoir rapporté le vol. de Valery..					2 »
31	Souper et coucher à Domo d'Ossola.....		3 »			
	Déjeuner au Simplon, et fille...........		2 65			
	Pour visiter l'hospice du Simplon........			» 25		
	Char pour traverser le Simplon...........	17 50				
	Bonnemain..........	1 »				
	SEPTEMBRE					
1er	Hôtel à Brigue, coucher et souper.....		2 »			
	Cascade de Tourtemagne...............			» 35		
	Déjeuner audit pays..		1 50			
	Char de côté de Brigue à Sion............	7 50				
	Bonnemain..........	1 15				
	Réparation de valise à Tourtemagne......					» 75
	Dîner à Sion.........		2 15			
	Diligence de Sion à St-Maurice...........	7 25				
2	Dilig. de St-Maurice à Vevey............	3 75				
	Briquet phosphorique.					» 25
	Déjeuner à Vevey.....		1 »			
	Garde de bagages, faquin et bateliers....	1 »				
	A reporter......	321 50	169 50	9 45	105 20	58 30

		Transports	Nourriture et logement	Bonnemains	Achats	Diverses
	Report	321 50	169 50	9 45	105 20	58 30
	Bateau à vapeur de Vevey à Genève	4 25				
	Faquin de l'hôtel de Genève	» 75				
	Dîner à l'hôtel (du Léman)		2 50			
3	Déjeuner		» 90			
	Achat de chemises				24 »	
	Excursion à Ferney	1 »				
	Bonnemains diverses à Ferney			1 45		
	Dîner		2 25			
	Achat d'un châlet				6 »	
	Règle et papier réglé					» 25
4	Déjeuner		» 50			
	Achat de ciseaux anglais				3 25	
	— de couteau à papier				1 50	
	— d'étui avec dé				1 »	
	— d'étui ordinaire				» 50	
	Deux cents d'aiguilles assorties				5 »	
	Epingles anglaises				» 85	
	Dîner		3 »			
5	Déjeuner		» 60			
	Dîner		2 20			
	Pont					» 05
6	Séjour à l'hôtel du Léman		4 »			
	Donné pour les garçons		1 »			
	A reporter	327 50	186 15	10 90	147 30	58 60

	Transports	Nourriture et logement	Bonnemains	Achats	Diverses
Report..........	327 50	186 15	10 90	147 30	58 60
Place de Genève à Saint-Florentin..........	45 75				
Faquin de Genève ...	» 80				
Déjeuner à Saint-Cergues..............		2 50			
Plombage à la Douane des Rousses	1 »				
Tasse de lait à Saint-Laurent...........		» 50			
7 Déjeuner à Dijon.....		2 50			
Potage à Semur......		» 50			
8 Déjeuner à Saint-Florentin.............		2 »			
Voiture de Saint-Florentin à Joigny.....	2 50				
Ouverture de serrures et clef.............					» 75
Voiture de Joigny à Saint-Aubin........	1 50				
	379 05	194 15	10 90	147 30	59 35

Récapitulation :

Transports....................................	379 05
Nourriture et Logements.........................	194 15
Custodes.......................................	10 90
Achats...	147 30
Dépenses diverses..............................	59 35
Total..................	790 75

En caisse le jour de mon départ.........	601 15	931 25
Touché le 24 août, effet Bourcier, à Lyon..	320 »	
Erreurs dans la conversion des monnaies étrangères, évaluées trop cher.........	10 10	
En caisse le jour de mon arrivée à Saint-Aubin.....		141 50

III

MUSSET DANS UN NID

« Viens, disais-je à Marie, allons, sous les grands saules,
Sentir le frais du soir tomber sur nos épaules.
Le soleil qui décline embrase l'horizon ;
C'est l'heure où les amants, dans la verte saison,
Vont deviser d'amour, loin du bruit de la terre,
Par les bois où la Nuit s'entoure de mystère.
Faisons comme eux, allons chercher — l'air est si doux ! —
Le calme qui convient à de jeunes époux.
Allons, vers l'orient, voir monter, à la brune,
Dans le ciel orangé le disque de la lune.
La barque est prête et l'île est déserte : viens-y.
Mon âme est à l'étroit, mon cœur étouffe ici ! »

Et nous voilà poussant la barque avec les rames
Vers l'île que toujours habiteront nos âmes
Puisque c'est là que doit s'ouvrir notre tombeau.
En deux coups d'aviron nous étions hors de l'eau,
Et nous allions tous deux, les pieds dans la rosée,
Nous promener le long de la rive opposée.
C'était au mois d'avril, le ciel était si bleu
Qu'on voyait à travers passer l'ombre de Dieu.
Derrière nous, la ville obscure et quasi nulle
Nageait dans les vapeurs du premier crépuscule ;
Tranquille, autour de nous, la Loire déroulait
Nonchalamment ses eaux que la lune emperlait
Et qui reproduisaient, grâce à leur transparence,
Les arbres des deux bords qui gardaient le silence.
Car, pour ne pas troubler la glace du miroir,
Les vents étaient tombés à l'approche du soir,
Et c'est à peine si, dans leur tendre murmure,
Les saules balançaient leur flottante ramure.

Devant nous s'élevait le coteau de Liré
Où du Bellay naquit, et qu'il a célébré
En des vers pleins de grâce et de mélancolie,
Du temps qu'il regrettait la France en Italie.
Ce coteau, dont mon pied connaît tous les ravins,
Est gaîment couronné de cinq ou six moulins
Qui, tournant au vent d'ouest, des meuniers font la joie,
Et ressemblent de loin à des oiseaux de proie.
Ils avaient, sur le soir, fermé, comme les vents,
Leurs ailes; les meuniers, contrariés du temps,
Le bonnet de travers, carguaient toutes leurs toiles
Et s'en prenaient tout bas à l'éclat des étoiles.
Tel était le tableau qui s'offrait à nos yeux:
Je n'en ai jamais vu de plus beau sous les cieux.

Après avoir erré longtemps et sans mot dire,
Tous deux au bord de l'eau qui semblait nous sourire,
Marie interrompit le pas et vint s'asseoir
Sur un tertre ombragé par un peuplier noir.
Alors on entendit dans l'air un dialogue,
Doux comme une élégie et frais comme une églogue,
Et, comme s'il avait surpris notre âme au vol,
Dans un arbre voisin chanta le rossignol,
Triste et laissant tomber sur nos fronts, goutte à goutte,
Les larmes de sa voix, car il pleurait sans doute.
Il disait dans sa langue adorable : « Aimez-vous
Pour souffrir et mourir, jeunes gens, jeunes fous !
Vos lèvres ont l'éclat matinal de la rose,
Cueillez-y le baiser, c'est la plus douce chose.
Mais défendez-vous bien de bâtir quelque part,
Car la Mort viderait votre nid tôt ou tard,
Et ce n'est pas la peine, amour qui toujours niche,
De bâtir pour la Mort, elle est déjà trop riche! »

Et nous qui n'entendions rien à ce chant plaintif,
Qui laissions l'eau couler et flotter notre esquif
Et qui ne savions pas, hélas! que dans ses langes
Le premier né de nous s'en irait chez les anges,
Ni que l'affreuse Mort, en vidant son berceau,
Descendrait le meilleur de nous dans son tombeau,
Nous disions assez haut pour que Bulbul entende :
« Aimons-nous, bâtissons, c'est Dieu qui le commande,
Puisque c'est grâce à Dieu que nous sommes unis,
Les oiseaux dans les bois ont déjà fait leurs nids,
Faisons le nôtre, et pour que jamais il n'en sorte
Un seul de nos petits, fermons-en bien la porte.

Aimons-nous, bâtissons, mais seulement pour nous :
Quand on se montre heureux, l'on se fait des jaloux,
Enfermons le bonheur dans notre maisonnette
Et cela fait, tâchons qu'il soit toujours honnête ;
Le reste importe peu, car les biens de l'amour
Sont les seuls d'ici-bas qui durent plus d'un jour. »

Nous disions, et l'oiseau, sombre et battant de l'aile,
Continuait toujours sa triste ritournelle.
« Bien sûr, reprit Marie, il a quelque chagrin.
Il chante, mais on sent qu'il pleure à son refrain,
Car ce n'est pas ainsi qu'il chante d'ordinaire,
Et je crois deviner la douleur d'une mère.
Approchons-nous de lui doucement, si tu veux,
Peut-être il daignera nous faire des aveux :
Les oiseaux ont une âme, et, sans qu'il y paraisse,
Ils aiment comme nous la voix qui les caresse. »
Et déjà nous avions gagné, rasant le sol,
L'arbre d'où nous tombaient les pleurs du rossignol.
Mais le sauvage avait déjà pris sa volée
Et chantait sous un saule au coin d'une autre allée.
Tout à coup, — ô misère, ô Dieu toujours caché ! —
Nous voyons là, par terre, un nid... mais déniché.
La place de l'amour était brûlante encore,
Mais les oiseaux n'avaient pas eu le temps d'éclore,
Car au fond du nid même un œuf était resté,
Qui, broyé, témoignait de la méchanceté.
Pauvre oiseau, nous savions le sujet de ses larmes,
Et sa douleur pour nous en avait plus de charmes.

Quand elle eut pris le nid entre ses blanches mains,
Marie y déposa deux baisers doux et fins,
Déplorant l'œuvre vaine et pure de la mère,
Et machinalement se mit à le défaire.
« Tiens, dit-elle, regarde : un morceau de papier
Entre ces brins de mousse et ce treillis d'osier...
Des vers !
— Fais-les moi voir !
— Non, laisse-moi les lire.
— Quoi ! des vers dans un nid, mignonne, tu veux rire !
— Eh bien, que vois-tu donc de si drôle à cela ?
Si tu n'y veux pas croire, écoute, les voilà :

Fille de la douleur, harmonie, harmonie,
Langue que pour l'amour inventa le génie,
Qui nous vint d'Italie et qui lui vint des cieux !

Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée
Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux.
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
De tes concerts divins nés de l'air qu'il respire,
Tristes comme son cœur et purs comme sa voix?
On surprend un regard, une larme qui coule,
Le reste est un mystère ignoré de la foule,
Comme celui des flots, de la nuit et des bois!

Et moi qui soupçonnais une plaisanterie,
Comme, pour m'intriguer, parfois en fait Marie,
Je vous laisse à penser si je restai moqueur,
Quand elle lut ces vers que je savais par cœur.
Comment se trouvaient-ils ici? par quel miracle
Musset avait-il pris un nid pour tabernacle?
Etait-ce un écolier qui les avait laissés
Sous un saule, où l'oiseau les avait ramassés?
Ou bien le rossignol, sous sa capuce brune,
Avait-il pénétré de nuit, au clair de lune,
Dans une chambre seule, et sur un guéridon
Ravi la page au livre ouvert à l'abandon?
Mystère! — Je sais bien que longtemps nous pleurâmes,
Que ces vers-là depuis sont restés dans nos âmes,
Et que le lendemain, dans le fond de nos cœurs,
Le rossignol chantait encore ses malheurs.
O Musset, pensais-tu, quand ta Muse en délire
Te dictait ces beaux vers aux accords de sa lyre,
Et que ton front, sacré par la sainte onction,
Ruisselait sous les feux de l'inspiration;
Pensais-tu que ces vers écrits pour ta maîtresse
Et qui charment notre âme, aux heures de tristesse,
Comme une chère image ou le chant du pays,
Quand on a le bonheur de les avoir appris,
Que ces vers, échappés des lèvres de ta blonde,
Courraient dans un baiser sur l'un et l'autre monde,
Et qu'après avoir fait, l'été comme l'hiver,
Le voyage du ciel et celui de la mer,
Ils viendraient, fatigués de leur course éternelle,
Dormir, pauvres oiseaux, au nid de Philomèle?

O Musset, pensais-tu qu'un jour le rossignol,
Pour thème de ses chants prendrait les tiens au vol,
Que lorsqu'il monterait ou descendrait sa gamme,
On entendrait chanter les soupirs de ton âme,
Et qu'un soir en rêvant un couple d'amoureux

Les trouverait au nid à la place des œufs !
Non, tu ne pensais pas, aux genoux de Lucie,
Lorsque tu l'embrassais encor pleine de vie,
Que tes vers immortels,— étrangeté du sort ! —
Deviendraient pour l'amour le psaume de la mort.
Tu lui disais tout bas, pour qu'elle seule entende :
« Aimons-nous, voici l'heure, et Dieu nous le commande,
Puisque c'est grâce à Dieu que nous sommes unis ;
Les oiseaux dans les bois ont déjà fait leurs nids,
Ouvre, en fermant les yeux, tes deux lèvres de rose,
Et mes baisers reçus, rends-les moi, si tu l'ose. »
Elle te répondait : « Mon âme s'ouvre à toi,
Et mes yeux sont fermés, Alfred, embrasse-moi !
Mets ta main sur mon cœur, sens-tu comme il palpite ?
Pour qui, sinon pour toi, battrait-il aussi vite ?
Viens donc, mais parlons bas, si quelqu'un écoutait ! »

Et pendant ce temps-là le rossignol chantait.

LÉON SÉCHÉ.

(*Nantes, mai 187[illegible].*)

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICE

TABLE DES GRAVURES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix janvier mil neuf cent sept

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

